

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME

PAR LES PÈRES

DES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE,

CONTRE LES PHILOSOPHES, LES PAÏENS ET LES JUIFS.

TRADUCTIONS PUBLIÉES,

PAR M. DE GENOUDE.

DEUXIÈME SÉRIE

CONTENANT :

LES ŒUVRES CHOISIES DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE
ET LES DISCOURS DE SAINT BERNARD.

PARIS.
LIBRAIRIE DE PERRODIL, ÉDITEUR,
Place du Palais-Royal, 241.
1846

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

DISCOURS AUX GENTILS.

(**1**) On dit d'Amphion de Thèbes et d'Arion de Metymne qu'ils étaient si habiles dans la musique que, par la seul puissance de leurs accords, celui-ci attirait les poissons; l'autre élevait les murs de Thèbes. Ces fables sont encore dan la bouche des Grecs et répétées en chœur dans leurs fête On raconte du chantre de la Thrace qu'aux accents de sa voix les bêtes farouches déposaient leur férocité, et les arbres des forêts marchaient à sa suite. Je pourrais vous entretenir d'autres fables et vous parler d'autres musiciens, je veux dire d'Eunode de Locres et de la cigale de Pitho. Toute la Grèce était rassemblée pour célébrer à Pitho la défaite du fameux serpent chantée par Eunone : avait-il composé une ode ou une élégie sur ce sujet? je n'en sais rien. Le combat venait de commencer. C'était dans la saison de l'été, quand les cigales, excitées par la chaleur du soleil, chantent sous les feuilles dans les bois et sur les montagnes; leurs chants affranchis de mesure célébraient, non le serpent terrassé, mais le Dieu son vainqueur, et surpassaient les accords d'Eunone. Une de ses cordes vint à se rompre:à l'instant une cigale saute sur sa lyre, s'y pose comme sur une branche d'arbre, et continue de chanter. Le musicien se met en harmonie avec elle, et répare ainsi la corde qu'il a perdue.

Ainsi donc, d'après la fable, des sons mélodieux charmèrent une cigale. Une statue d'airain représentait Eunone avec une lyre et la cigale son émule; on la voit

accourir, on croit l'entendre. Et les Grecs n'ont pas fait difficulté de la croire capable de cette imitation musicale.

(**2**) Vous avez ajouté foi à ces fables; l'on a pu vous persuader que des bêtes se laissaient à ce point charmer par la musique ; c'est la vérité seule, malgré sa vive clarté, qui passe pour mensonge et qui rencontre chez vous des incrédules.

Et l'Hélicon, et le Cithéron, et les montagnes de l'Otryse, et les initiations des Thraces, tous ces mystères de réception ont reçu un culte divin, ont eu des hymnes en leur honneur. Je vous l'avoue, les malheurs que chantent nos poètes tragiques remuent toute la sensibilité de mon âme, bien qu'ils ne soient que des fables; ils mettent en scène tous les maux de l'humanité. Mais voulez-vous m'en croire ? et ces fables, et ces poètes ceints du lierre de Bacchus, sans frein dans leur ivresse et dans leur délire, au milieu des orgies, et la troupe des satyres, et la multitude des bacchantes furibondes ; enfin tous ce ramas de dieux surannés, enfermons-les dans l'Hélicon, dans le Parnasse, vieillis eux-mêmes et aujourd'hui sans honneur.

A leur place faisons descendre du ciel sur la montagne du vrai Dieu, au milieu du chœur sacré des prophètes, la vérité ou la raison aux clartés si vives.

Qu'elle inonde les hommes de sa lumière, et dissipe les ténèbres où ils sont ensevelis. Qu'elle leur tende une main amie, c'est-à-dire qu'elle leur rende l'intelligence pour les tirer de l'erreur et les remettre dans la voie du salut. Qu'ils

lèvent les yeux vers le ciel, qu'ils se dégagent des ombres de la mort, qu'ils désertent l'Hélicon et le Parnasse, et n'habitent plus désormais que les hauteurs de Sion. C'est de Sion que viendra la loi, c'est de Jérusalem que sortira la parole du Seigneur. La parole de Dieu c'est le Verbe descendu du ciel, et couronné comme un athlète sur la scène du monde.

Mon Eunone à moi ne fait entendre ni les accents de Terpandre ou de Capiton, ni les accords de la Phrygie ou de la Lydie, ou de la Doride; mais un chant d'une suavité nouvelle, une mélodie toute céleste, une harmonie immortelle et divine; c'est le cantique nouveau de la tribu de Lévi. « Il dissipe la tristesse, désarme la colère, fait oublier tous le maux. » Je ne sais quoi de doux, de persuasif, se mêle à ce saint cantique, et pénètre au fond des cœurs ; c'est un baume qui vient eu guérir toutes les plaies.

(**3**) A mes yeux votre Orphée de Thrace, votre Amphion de Thèbes, votre Arion de Métymne, n'étaient pas des hommes, ils n'en méritaient pas le nom; mais des imposteurs qui se servirent des charmes puissants de la musique pour dégrader la nature humaine et de la séduction des prestiges dus aux démons pour corrompre les mœurs. Ils ont, les premiers, amené l'homme aux pieds des statues; ils ont érigé en divinités les crimes et les maux, et leur ont dressé des autels.

C'est sur la pierre et sur le bois, dont vous faites des idoles, qu'ils ont élevé le triste édifice de la corruption générale et, cette noble indépendance de l'homme qui se

promenait librement sous la voûte des cieux, ils l'ont enchaînée par la perfide mélodie de leurs accords, et placée sous le joug di la plus honteuse servitude.

Qu'il est différent le chantre merveilleux dont je parle ! Il est venu, et à l'instant il a brisé nos chaînes, détruit la cruelle tyrannie du démon ; il nous a fait passer sous un autre joug, le plus doux, le plus facile à porter, celui de la piété. Il a relevé vers le ciel le front des hommes tristement courbé vers la terre; (**4**) lui seul a pu attendrir la barbarie apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Le oiseaux sont légers, les serpents trompeurs, les lions furieux les pourceaux impurs, les loups rapaces ; le bois et la pierre sont insensibles : l'homme plongé dans l'ignorance est plus stupide encore. J'en atteste cette parole prophétique d'accord avec la vérité, déplorant le malheur de l'homme, usé par la rouille de l'ignorance et de l'insensibilité : Dieu peut des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham.

La vérité ne parlait plus au cœur des hommes ; ils lui opposaient toute la dureté du marbre depuis qu'ils portaient à la pierre le tribut de leur foi et de leurs hommages. C'est alors que ce Dieu, touché d'une misère si profonde, fit sortir de la pierre, c'est-à-dire du cœur des Gentils, un germe de piété, le sentiment de la vertu.

Les imposteurs, les hypocrites, habiles à se déguiser, toujours en embuscade pour surprendre la justice, il les appelle race de vipères. Mais que le repentir touche leur cœur, qu'ils suivent le Verbe, de serpents qu'ils étaient, ils seront des hommes divins. Il en appelle d'autres loups

couverts de peaux de brebis, désignant par là les hommes rapaces et avides. Eh bien ! toutes ces natures si féroces, toutes ces pierres si dures se sont amollies, sont devenues les hommes les plus doux. Et voilà l'œuvre de notre chantre céleste et de ses divins accords.

Et nous aussi, pour me servir du langage de l'Écriture, nous étions autrefois insensés, incrédules, égarés, asservis à nos passions et à nos plaisirs, pleins de malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais, depuis que la clémence du Dieu Sauveur a paru sur la terre, nous avons été sauvés, non par nos œuvres de justice, fais par sa miséricorde. Admirez donc la puissance de ces nouveaux accords, ils transforment en homme la brute sauvage, la pierre insensible. Ceux qui étaient comme morts, ils n'avaient plus part à la véritable vie, n'eurent pas plutôt entendu ce chant céleste, qu'ils se sentirent renaître, et sortirent de leur tombeau.

(**5**) N'est-ce pas le Verbe, ce chantre des cieux, qui a mis ce bel ordre, ce bel ensemble dans l'univers, qui a enseigné aux éléments en désaccord à former un concert admirable, de sorte que ce monde est tout harmonie ? Il a déchaîné les flots de l'océan et leur a défendu d'envahir la terre. Celle-ci flottait au hasard comme un navire, il l'a fixée au milieu des eaux, jetées autour d'elle comme un rempart. Ainsi que le musicien qui sait adoucir les modes doriens par ceux de la Lydie, il a tempéré la violence du feu par le contact de l'air, et l'âpre rigueur du froid par l'étroite alliance du feu ; il a lié, il a tempéré les unes par les autres toutes les parties du

monde, comme en musique, les derniers tons se fondent avec les premiers, par une gradation merveilleuse. Vous retrouvez dans l'univers le parfait ensemble de ce chant immortel qu'a fait entendre le Verbe, de ce concert divin où tout se tient, s'harmonise, se répond, la fin avec le milieu, le milieu avec le commencement. Ce ne sont plu les accords du chantre de Thrace, semblables à ceux dont Tubal fut l'inventeur, mais les accents qu'imitait David, et qu'inspirait le Dieu qui fit le monde. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la harpe, la lyre tous les instruments inanimés. Mais accordant avec l'Esprit saint et le monde, et l'homme qui est à lui seul un monde mettant en harmonie son corps et son âme avec ce même esprit, il a fait une lyre vivante, un instrument à plusieurs voix pour célébrer le Dieu créateur ; il chante, et l'homme principale voix du concert, lui répond. Car c'est de lui qu'est dit : « Vous êtes tout à la fois ma lyre, ma flûte, mon temple ; » lyre, par l'harmonie des accords ; flûte, par souffle de l'Esprit saint ; temple, par la présence du Verbe. Celle-ci résonne, celle-là soupire, dans l'autre habite le Seigneur. Aussi David, dont les mains royales touchaient la lyre, exhortait l'homme à la vérité, et le détournait du culte des démons. Il ne les chantait pas dans ces sublimes cantiques, lui qui les chassait par les sons d'une lyre qui ne savait pas tromper, lui qui n'avait besoin que de faire retentir ses cordes harmonieuses pour délivrer Saül de l'esprit malin qui le torturait, et rendre la paix à son cœur.

L'homme, fait à l'image de Dieu, n'est pas le seul instrument animé, merveilleux : il en est un autre plus saint, plus complet, sans la moindre discordance; c'est la sagesse souveraine, c'est le Verbe de Dieu descendu du ciel.

(**6**) Que veut cette lyre, le Verbe divin, notre souverain maître? Quel est le but de ces accords nouveaux? Rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, redresser les boiteux, ramener dans les voies de la justice ceux qui s'égarent, révéler Dieu à ceux qui l'ignorent, détruire la corruption, dompter la mort, réconcilier avec leur père des enfants rebelles. Cette lyre divine est tout amour pour l'homme : le Verbe a pitié de lui, il l'exhorte, il le presse, il l'aiguillonne; il l'avertit de ses écarts, il le protège contre ses ennemis, il le couvre de sa miséricorde; elle déborde sur lui comme d'un vase; c'est peu de l'instruire, elle lui montre le ciel comme récompense ; la sienne à lui c'est le bonheur de nous sauver, l'esprit de mensonge se nourrit de nos larmes, se repaît de notre mort ; mais la vérité comme l'innocente abeille, qui jamais ne flétrit la fleur sur laquelle elle repose, se réjouit de notre salut. Vous voyez l'étendue de ses promesses, vous connaissez la tendresse de son amour; venez donc à ce Dieu, prenez part à ses faveurs, emparez-vous de la grâce.

Mais ce cantique, ce concert dont je vous parle, ne les croyez pas nouveaux a la manière d'un vase qu'on façonne, d'un édifice qu'on élève. Car ils étaient avant l'astre du jour. Au commencement était le Verbe, il était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est l'erreur qui est ancienne, dites-vous, la vérité est nouvelle. Que des chèvres prophétiques fassent

des Phrygiens un peuple très ancien ; que les poètes donnent aux Arcadiens une existence antérieure à la lune ; que les Égyptiens, à leur tour, nous racontent leurs rêves et prétendent que leur terre a vu naître les hommes et les dieux : toutefois aucun de ces peuples ne peut se vanter d'être avant ce monde. Eh bien ! nous étions avant qu'il fût fait, notre future existence était déjà déterminée; nous vivions dans la pensée de Dieu.

Nous sommes les êtres raisonnables sortis du Verbe divin, l'éternelle raison ; nous tirons de lui notre origine. Par lui, nous sommes donc les premiers de tous; car le Verbe était au commencement.

Il existait avant que les bases du monde fussent posées, dès lors il a toujours été ce qu'il est, le principe fécond, la pensée divine de toutes choses. Mais, comme il a voulu paraître sur la terre dans ces derniers temps, sous le nom de Christ, ce nom si saint, si auguste qu'il avait reçu dès les premiers jours, voilà pourquoi nous l'appelons le cantique nouveau, la doctrine nouvelle.

(**7**) Ainsi donc le Verbe, c'est-à-dire le Christ, ne nous a pas seulement donné la vie, car il était en Dieu; mais il nous l'a donnée heureuse. Il a paru sur la terre, ce Verbe, seul tout à la fois, Dieu et homme, pour nous apporter tous les biens. A son école, les mœurs s'épurent, l'homme se sanctifie et passe à une vie éternelle, selon ces divines paroles d'un de ses apôtres : « La grâce du Sauveur s'est révélée à tous pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre dans le siècle avec tempérance, avec

justice, avec piété, attendant toujours l'heureux objet de notre espérance, et l'avènement glorieux du grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ. » Le voilà donc ce cantique nouveau chanté par le Verbe, qui n'était pas seulement au commencement, mais avant le commencement de toutes choses ; sa lumière a brillé sur nous : il vient d'apparaître, ce Dieu sauveur qui existait dès longtemps ; il s'est manifesté, celui qui est l'être renfermé dans l'être. Le Verbe qui était dans Dieu, le Verbe par qui tout a été fait, a paru sur la terre, il est devenu le précepteur des hommes. Comme créateur, il nous a donné la vie ; comme docteur, il nous apprend à bien vivre; comme Dieu, il nous ouvre l'éternité.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'il s'est attendri sur nos maux, il les a pris en pitié dès les premiers jours du monde. S'il a paru dans les derniers temps, c'est que nous nous enfoncions dans la mort, nous allions périr. Car, jusqu'à ce jour, le perfide serpent n'a cessé, par ses funestes enchantements, de séduire les hommes et de les retenir dans la plus honteuse et la plus déplorable servitude. Sa cruauté ressemble à celle de ces rois barbares qui enchaînaient leurs captifs à des cadavres, les laissant pourrir ensemble dans cet affreux embrassement de la vie et de la mort. S'emparer de l'homme dès son berceau, comme fait le démon, ce cruel tyran, le prosterner au pied de vaines statues, de ridicules idoles, l'attacher par le lien honteux de la superstition à la pierre ou au bois, n'est-ce pas accoupler les vivants avec les morts et les jeter dans un commun tombeau pour s'y corrompre et pourrir ensemble ?

Le séducteur n'a pas changé : vous le trouvez le même à toutes les époques ; comme il a entraîné autrefois Ève dans la mort, il y précipite encore aujourd'hui ses enfants ; mais le Verbe est toujours notre appui et notre vengeur. Le salut qu'il nous annonçait dès le commencement, d'une manière symbolique, mais aujourd'hui sans figure, et dans les termes les plus clairs, il nous presse de nous en emparer.

(**8**) Fuyons, nous dit-il par un apôtre, fuyons le prince des puissances de l'air, fuyons l'esprit qui agit maintenant sur les enfants d'incrédulité; mais fuyons entre les bras du Dieu sauveur qui nous appelle au salut par tant de prodiges opérés dans la terre d'Égypte et dans le désert, tel que le buisson ardent, telle que la nuée lumineuse, esclave obéissante, qu'une grâce toute divine attachait aux pas des Hébreux.

Les rebelles au cœur dur, il les presse par la crainte. Ceux qui savent écouter, il les amène par la raison à la raison même qui est le Verbe : il leur parle tantôt par Moïse, ce maître plein de sagesse, tantôt par Isaïe, cet ami de la vérité, enfin, par le chœur harmonieux de tous les prophètes. Là il emploie le reproche, ici la menace; il donne des larmes à ceux-ci, il charme ceux-là par ses chants. Médecin habile, il guérit les malades, les uns par une boisson amère, les autres par un doux breuvage. Il soulage la douleur, tantôt pu un baume qui l'adoucit, tantôt par le fer qui ouvre la veine. Ailleurs il taille la plaie, ici il la brûle. Que ne fait-il pas pour guérir le membre qui souffre. Ce Dieu sauveur emploi! tous les langages, essaye de tous les

moyens pour amener l'homme au salut. Il avertit par ses menaces, il réveille par ses reproches ; il attire par ses chants, il s'attendrit et pleure lui-même. Il fait entendre sa voix du milieu d'un buisson, quand il faut le langage des prodiges ; il épouvante par le son de la colonne suspendue dans les airs ; il en fait jaillir la flamme, signe tout à la fois de colère et de clémence; flambeau qui éclaire l'homme docile, foudre qui écrase le rebelle.

Mais, comme la bouche humaine est un interprète du ciel plus noble qu'un buisson ou une colonne, il a fait entendre la voix des prophètes, ou plutôt il parlait lui-même par Isaïe, par Élie, par d'autres hommes qu'il inspirait, et qui lui prêtaient leur voix. Si vous refusez d'ajouter foi aux prophètes, si vous placez et les hommes et le feu de la colonne ou du buisson au rang des fables, il parlera lui-même, ce Verbe qui, possédant la nature divine, n'a pas cru que c'était usurpation de sa part de s'égaler à Dieu, et qui s'est anéanti, Dieu de miséricorde, pour sauver l'homme.

Homme, le Verbe lui-même te parle à haute voix, pour te faire rougir de ton incrédulité. Dieu fait homme, il t'apprend comment l'homme peut devenir Dieu.

(**9**) Quelle conduite plus étrange que la nôtre ! Un Dieu nous exhorte sans cesse à la vertu, et nous repoussons le salut qu'il nous offre ; nous foulons aux pieds ses bienfaits. Jean ne nous presse-t-il pas d'accourir à ce Dieu ? A-t-il été autre chose qu'une voix qui ne savait que presser, exhorter les hommes? Demandez-lui, en effet, ce qu'il est ? d'où il vient? Il dit qu'il n'est pas Élie. Il déclare qu'il n'est pas le

Christ, mais une voix qui crie dans le désert. Qu'est-ce donc que Jean? Nous pouvons le dire maintenant, c'est une voix, la voix du Verbe, qui exhorte sans cesse et crie dans le désert. Que proclamez-vous, ô voix! Parlez-nous aussi.

Rendez droits les sentiers du Seigneur, nous dit-elle. Jean est donc le précurseur; c'est la voix qui précède le Verbe, c'est la voix d'exhortation qui ouvre le chemin du salut, c'est la voix qui appelle a l'héritage céleste. Par elle, la créature stérile et abandonnée est devenue féconde. Fécondité prédite par la voix de l'ange, qui fut un autre précurseur, annonçant la bonne nouvelle à la femme stérile, comme Jean l'annonçait au désert. Grâce à cette voix de salut, la femme stérile devient mère, et la terre qui ne donnait que des ronces produit des fruits. Ces deux voix qui précèdent le Seigneur, l'une de l'ange et l'autre de Jean, ne désignent-elles pas le salut tenu en réserve, et la vie éternelle, ce fruit de notre fécondité qui nous reste à cueillir, depuis que le Verbe a paru sur la terre ?L'Écriture réunit ces deux voix et nous explique tout le mystère par ces paroles :

« Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas ; Pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants; l'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui était mariée. » L'ange nous annonce un époux ; Jean nous montre tout à la fois un cultivateur et un époux ; car c'est le même qui épouse la femme stérile et qui cultive la terre abandonnée, fécondant et le désert et la stérilité par une vertu toute divine.

La femme libre, je veux dire l'épouse, se glorifiait de ses nombreux enfants, mais son infidélité lui a ravi sa florissante postérité. Une antre épouse restait stérile, une terre restait sans culture, celle-ci reçut un cultivateur, celle-là un époux. L'une donne du fruit, l'autre des fidèles ; toutes deux fécondées par la vertu du Verbe. La stérilité et le désert sont encore le partage de ceux qui restent dans leur incrédulité.

(**10**) C'est pourquoi Jean, le héraut du Verbe, nous annonce son avènement et vent que nous soyons prêts. Voilà ce que signifiait le silence de Zacharie, il attendait ce fruit précurseur du Christ. Le Verbe, cette lumière de vérité, devait, par l'Évangile, rompre le silence des obscurités prophétiques.

Désirez-vous le voir, ce Dieu de vérité? Purifiez-vous comme il le demande. Il ne faut ici ni couronne de laurier, ni bandelettes de pourpre ou de laine. Que la justice, uni. à la tempérance, soit votre parure ; que votre âme resplendisse de l'éclat de la vertu, et vous trouverez Jésus-Christ. Je suis la porte, dit-il, voilà ce qu'il faut apprendre à ceux qui veulent parvenir à la vérité, et par elle, voir s'ouvrir devant eux toutes les avenues du ciel. Les portes du Verbe ou de la raison sont intelligentes, et la clé qui les ouvre, c'est la foi. Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura bien voulu le révéler. Nul doute que celui qui nous a ouvert la porte auparavant fermée ne fasse briller à nos yeux les merveilles cachées au fond du sanctuaire; ceux que le Christ y conduit peuvent seuls les connaître. Lui seul nous découvre les mystères de Dieu.

II.

(**11**) Ne vous occupez plus dès lors de ces repaires impies, de ces profondes cavernes habitées par le mensonge, ni de la chaudière de Thesprostis, ni du trépied de Cirra, ni de l'airain retentissant de Dodone. Laissez dans ces déserts de sable ce fameux chêne autrefois si vénéré, son oracle consulté de toutes parts et aujourd'hui dans l'oubli, avec l'arbre imposteur et tous ces coûtes d'une vieillesse en délire. Elle ne parle plus maintenant, votre fontaine de Castalie, elle se tait aussi, celle de Colophon ; toutes ces ondes prophétique:sont muettes, elles ont été, mais trop tard, publiquement dépouillées de leur faste orgueilleux, elles se sont écoulées, et arec elles toutes leurs fables.

Vantez-nous encore, je vous le permets, vos autres oracles divins, ou plutôt délirants, tels que ceux de Python, de Didyme, d'Amphiaraüs, d'Apollon, d'Amphiloque; faites, si vous voulez, des êtres sacrés de tous ces imposteurs qui expliquent les prodiges, qui consultent le vol des oiseaux, qui interprètent les songes; amenez-moi devant votre Apollon ceux qui devinent les événements à l'inspection de l'orge et de la farine, vos ventriloques encore aujourd'hui si révérés; mais non, que les sanctuaires de l'Égypte, que les magiciens de l'Étrurie, qui évoquent les mânes, restent à jamais ensevelis dans leurs ténèbres. Quelle folie, quelle duperie, chez vous autres infidèles ! On fait servir à ce commerce d'imposture et de mensonge jusqu'aux chèvres,

jusqu'aux corbeaux. On dresse les unes à deviner, les antres à répondre.

(**12**) Et que sera-ce, si je mets aussi vos mystères au grand jour? Je ne les profanerai pas, je l'espère, comme on en fit autrefois le reproche au jeune Alcibiade. Je veux, par le Verbe de la vérité, dévoiler tout ce qui s'y cache d'imposture. Ceux qu'on appelle vos dieux et que vous honorez par ces mystères, je vais les mettre en scène et les livrer aux regards do spectateur qui verra la vérité.

Voici d'abord des furieux qui, dans un pieux délire, au milieu des orgies de Bacchus, célèbrent un Dionysus Ménole, et dévorent en son honneur les chairs crues des victimes qu'ils viennent d'immoler et dont ils se partagent les lambeaux ; couronnés de serpents, ils hurlent d'une manière horrible le nom d'Ève. Serait-ce cette Ève par qui le mensonge est entré dans le monde ? Comme l'emblème des orgies bachiques est un serpent mystérieusement consacré, si vous faites bien attention au sens du terme hébreu, vous verrez que le mot Ève, fortement accentué, signifie serpent femelle.

Cérés et Proserpine sont représentées dans une espèce de drame religieux. La ville d'Éleusis éclaire, la nuit durant, par des flambeaux leurs courses vagabondes, leur enlèvement, leur désespoir.

(**13**) Je crois nécessaire de donner ici l'étymologie des mots orgies et mystères : orgie vient d'*orgé,* mot grec qui signifie colère et rappelle la fureur de Cérès contre Jupiter;

mystère vient d'un autre mot grec qui veut dire exécration et rappelle la haine vouée à Bacchus : si vous aimez mieux qu'il dérive du nom d'un Athénien appelé Myon et tué à la chasse, selon le témoignage d'Apollodore, je ne vous envie plus des mystères dont l'origine et la gloire viennent d'un tombeau; libre à vous de faire venir le mot mystère de *mutéria*, qui signifie récit de chasse; il suffit de changer deux lettres. Aussi bien, ces récits et d'autres semblables sont des filets où viennent se prendre comme à la chasse ceux qui se distinguent, en Thrace par leur férocité, en Phrygie par leur démence, en Grèce par leur superstition. Qu'il périsse à jamais l'auteur de ce délire si funeste au genre humain; n'importe que ce soit ou Dardanus qui enseigna les mystères de la mère des dieux, ou Ection qui introduisit en Thrace les orgies avec leurs rites mystérieux, ou Midas de Phrygie qui répandit dans tous ses états les fables mensongères qu'il tenait d'un certain Odryse.

Il ne me séduira pas, ce Cyniras de Chypre, qui, voulant à toute force faire une déesse de la plus fameuse courtisane de la contrée, n'eut pas honte de tirer des ténèbres et de produire au grand jour les voluptueuses orgies de Vénus.

Quelques auteurs prétendent que c'est un certain Mélampe, fils d'Amythaon, qui apporta de l'Égypte dans la Grèce le culte de Cérès, dont le deuil est célébré par des hymnes et des élégies.

Je regarde avec raison comme les fléaux du monde les inventeurs de toutes ces fables impies, de toutes ces

funestes superstitions, ils ont jeté, par là, dans la vie humaine, les germes du crime et de la mort.

(**14**) Mais le temps est venu de démasquer le mensonge et l'imposture. Si vous étiez du nombre des initiés, vous ririez, vous vous moqueriez plus que personne de tant d'absurdités si vénérées par le vulgaire. Oui, je mettrai au grand jour, sous les yeux de tous, ces mystères d'iniquité qui se cachent et s'enveloppent de ténèbres. Peut-on rougir de révéler ce que vous ne rougissez pas d'adorer? Cette fille de l'écume de la mer, née près de Chypre et les délices de Cyniras, je veux dire votre Vénus, surnommée Philomédée, parce qu'elle est née du phallus arraché à Uranus, et qui demeura tellement désordonné, tout séparé qu'il était du corps de ce dieu, qu'il fit violence à l'onde de la mer, ne redevient-elle pas, dans la célébration de ses mystères, la digne production de l'organe de la honteuse volupté ? Aussi présente-t-on, à ceux que l'on initie dans l'art de se prostituer, un peu de sel et un phallus comme symbole des voluptés de la mer et de sa noble progéniture ; les initiés, de leur côté, donnent à Vénus une pièce de monnaie, comme on donne à une courtisane le prix du crime.

(**15**) Et les mystères de Cérès, que présentent-ils autre chose que l'incestueux commerce de Jupiter avec Cérès, dirai-je maintenant sa mère ou sa femme ? De là, dit-on, lui est venu le surnom de Brimo, qui veut dire furieuse. Que voyez-vous encore dans ces mystères? un Jupiter qui supplie, du fiel qu'on avale, un cœur qu'on arrache, et des turpitudes qu'on ne peut exprimer.

Les Phrygiens célèbrent de semblables mystères en l'honneur d'Atys, de Cybèle et des Corybantes. On raconte que Jupiter arracha les testicules d'un bélier et les jeta dans le sein de Cérès, lui laissant croire qu'il s'était mutilé volontairement, pour expier sur lui-même l'outrage et la violence dont il s'était rendu coupable à son égard. Les glorieux symboles de cette initiation, qu'on étale si volontiers, nous feraient rire, malgré notre envie de pleurer, à la vue de vos mystères dévoilés. « J'ai mangé du tambour, répète-t-on, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la coupe, je suis entré secrètement dans le lit nuptial. » Les nobles symboles! les augustes mystères I

(**16**) Et le reste, vous le dirai-je ? Cérès conçoit de Jupiter et met au monde une fille qu'on appela Coré ou Proserpine; et voilà que ce Jupiter, après avoir corrompu la mère, corrompt la fille ; c'est ainsi qu'il répare son premier crime. Il est tout à la fois le père et le corrupteur de Coré; pour arriver à ses fins, il s'était caché sous la forme d'un serpent, de manière cependant qu'on put encore le reconnaître. Quel est, en effet, le symbole offert aux initiés dans les mystères bachiques ? Un dieu qui se glisse furtivement dans leur sein, et ce Dieu, c'est un reptile qu'on retire du sein des adeptes. Preuve incontestable de la lubricité de Jupiter; Proserpine accouche et met au monde un taureau, comme le chante un poète, fervent adorateur des idoles : « Le taureau est père du dragon et le dragon père du taureau : le pâtre cache son aiguillon dans la montagne. » Que veut-il faire entendre par

cet aiguillon ? N'est-ce pas l'élégante férule que les prêtres du dieu entourent de feuillage ?

(**17**) Vous rappellerai-je Proserpine cueillant des fleurs, sa corbeille, son enlèvement par Pluton, sa disparition dans un trou, les truies du pauvre Eubulus englouties sous la terre avec les deux déesses? Voilà pourquoi, dans les Thesmophores, on chasse des porcs à la manière des Mégariens. Les femmes, dans toutes les villes, célèbrent cette fable par différentes fêtes connues sous les noms de Thesmophores, de Scirrophores. Elles chantent l'enlèvement de Proserpine sur des tons divers et d'une manière tragique.

Les mystères de Bacchus sont atroces; on raconte que les Corètes, dansant armés autour du jeune Bacchus, des Titans, qui s'étaient glissés dans l'assemblée, attirèrent l'enfant par l'appât de quelques petits présents, le saisirent et le mirent en pièces, comme nous l'apprenons du poète Orphée. Ils lui donnèrent, nous dit-il, un sabot, un disque, d'autres objets d'amusement qui exercent le corps, des pommes d'or cueillies dans le jardin des HespérIdes.

(**18**) Mettre sous les yeux les futiles symboles de ces mystères, n'est-ce pas les frapper du ridicule qu'ils méritent 1 Eh bien ! boules, disque, sabot, pommes, miroir, toison, voilà ce que j'ai à vous offrir. Minerve, qui détacha furtivement le cœur de Bacchus et l'enleva, fut surnommée Pallas, du mot grec *Paliein*, qui veut dire remuer, agiter, parce que le cœur vibre et palpite. Les Titans, qui avaient mis en pièces le jeune dieu, jetèrent ses membres dans une chaudière placée sur un trépied, les firent bouillir, les

passèrent à une broche, et les soumirent à l'action de Vulcain. Jupiter survint tout à coup, car, en sa qualité de dieu, il avait senti cette fumée de chairs rôties que vos dieux hument avec bonheur et dont ils s'honorent, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes.

Dans sa colère, Jupiter foudroya les Titans, et chargea Apollon d'ensevelir son père. Apollon obéit sur-le-champ. Il transporta les membres déchirés sur le mont Parnasse, où il leur donna la sépulture.

(**19**) Voulez-vous vous arrêter un moment aux orgies des Corybantes ?

Ils tuèrent leur troisième frère, enveloppèrent sa tête d'un lambeau de pourpre, et le portèrent ainsi couronné, sur un bouclier d'airain, au pied du mont Olympe, où ils l'ensevelirent.

Voilà donc vos mystères, des meurtres, des funérailles! Les prêtres, appelés Anactolètes ou rois des sacrifices, par les hommes intéressés à leur donner ce nom, ajoutent des prodiges qui augmentent encore l'effroi. Ils défendent, par exemple, de servir sur la table du persil avec sa racine entière, parce que cette plante est sortie, disent-ils, du Corybante assassiné. Même superstition de la part des femmes qui célèbrent les Thesmophores; elles évitent, avec un soin extrême, de manger les pépins d'une grenade; elles croient que la grenade est née du sang de Bacchus. On appelle aussi les Corybantes, Cobires, du nom de ce frère qu'ils ont égorgé. Les deux fratricides, fuyant leur patrie,

emportèrent avec eux la boite qui renfermait le phallus de Bacchus et s'établirent en Étrurie, colporteurs de cette précieuse marchandise; là, ils donnèrent de hautes leçons de vertu en exposant à la vénération publique la boite et ce qu'elle contenait.

Quelques-uns croient, et leur opinion n'est pas dénuée de fondement, que Bacchus fut appelé Atys pour avoir été ainsi mutilé.

(**20**) Faut-il s'étonner que les Étrusques, ces peuples barbares, se soient fait initier à ces honteux mystères, quand nous voyons Athènes et toute la Grèce, je rougis de le dire, adopter l'indigne et dégoûtante fable de Cérès. Elle avait longtemps erré, cherchant sa fille Proserpine; excédée de fatigue, abattue par la douleur, elle se reposa sur le bord d'un puits, près d'Éleusis, bourg de l'Attique. Tout ce que fit Gérés dans sa douleur est interdit aux initiés; on ne veut pas qu'ils se lamentent avec elle pendant les sacrifices. Éleusis était alors habitée par des indigènes dont voici les noms : Baubon, Dysaules, Triptolème, Eumolpus et Eubuleus. Triptolème était pâtre; Eumolpus, berger; Eubuleus, gardeur de pourceaux. D'Eumolpus sont descendus les Eumolpides et cette noble race d'interprètes sacrés qui florissaient à Athènes. Baubon (puisque j'ai commencé il faut continuer), Baubon reçut chez elle Cérès et lui présenta à boire un breuvage qu'elle venait de préparer. Cérès, dans sa douleur, refusa le breuvage et la coupe; Baubon ne peut supporter ce refus, elle se croit méprisée, et, soulevant sa robe, elle se montre avec impudeur aux yeux de la déesse : celle-ci

s'épanouit à cette vue, et, dans sa joie, elle prend la coupe et la vide.

(**21**) Voilà les mystères secrets de nos illustres Athéniens. C'est Orphée lui-même qui les décrit. Je citerai ses paroles, afin que les initiés connaissent l'Infamie de ces mystères par l'initiateur lui-même :

« Elle dit, puis, écartant sa robe, elle découvre à Cérès ce qui ne se montre jamais ; le jeune Inachus était là; Cérès, mise en belle humeur, le jette entre les bras de Baubon ; lui souriant alors, et oubliant ses chagrins, elle accepte la coupe et boit le breuvage préparé. »

Voici l'espèce de mot d'ordre des mystères d'Éleusis : j'ai jeûné, j'ai bu le breuvage, j'ai pris du panier, j'ai remis la coupe dans la corbeille et de la corbeille dans le panier.

(**22**) Magnifique spectacle, digne d'une déesse, digne assurément de la nuit et du feu, bien digne de la race des Erechthides, si magnanime ou plutôt si vaniteuse, et je puis ajouter digne des autres Grecs, qui trouveront après le trépas un sort auquel ils sont loin de s'attendre ; du reste, Héraclite d'Éphèse annonce à ces coureurs de nuit, à ces magiciens, à ces bacchantes, à ces fanatiques, tout ce qui leur doit arriver; et, ce qu'il leur annonce, c'est le feu pour supplice.

Les initiations à ces mystères sont des impiétés; rien de plus ridicule que les lois et l'opinion qui les consacrent; ces mystères du serpent ne sont qu'une erreur superstitieuse qui se déguise sous un vain masque de religion et couvre

des rites affreux d'un extérieur de piété trompeur et adultère.

Que recèlent ces corbeilles mystérieuses? Il est temps de dévoiler leurs sublimes secrets; vous y trouvez du sésame, des pyramides, des pelotes de laine, des gâteaux portant l'empreinte de plusieurs sortes de boucliers, des grumeaux de sel, ce n'est pas tout : vous y voyez encore le serpent, symbole de Bacchus bassarien, des grenades, de la moelle d'arbre, des férules avec du lierre, de la farine, enfin des pavots. Voilà ce que vous appelez de saints mystères.

Ceux de Thémis ne sont pas moins vénérables dans leurs symboles : c'est de l'origan, c'est une lampe, c'est une épée, c'est un peigne, emblème honnête et mystérieux de ce qu'on ne saurait nommer. O honte ! ô impudeur qui ne sait pas rougir ! Autrefois la nuit prêtait ses voiles à la volupté; c'est elle maintenant qui révèle aux initiés les secrets de la débauche, le feu de mille flambeaux accuse toutes ces infamies. Éteins ces feux que tu portes à la main, misérable sycophante ! respecte ces flambeaux, cette lumière que tu portes à la main, elle trahit ton Inachus ; souffre qu'une nuit épaisse couvre sa turpitude, honore les orgies du voile des ténèbres; le feu ne sait pas feindre : il accuse, il punit, il exécute l'ordre qu'il a reçu.

(**23**) Voilà les mystères des athées. C'est à bon droit que j'appelle de ce nom des hommes qui vivent dans l'ignorance du vrai Dieu, et vont porter leurs adorations, le dirai-je ? à un enfant rois en lambeau, à une femme qui se lamente, aux parties du corps pour lesquelles là pudeur n'a pas de nom.

Ils sont coupables d'une double impiété; d'abord ils ne connaissent pas Dieu, puisqu'ils ignorent quel est le véritable, et, par une suite de cette erreur, ils supposent l'existence à ce qui ne l'a pas. Ils se font des dieux de je ne sais quels êtres chimériques, qui ne sont qu'un vain nom; aussi l'apôtre nous disait, pour humilier notre orgueil : « Vous étiez étrangers à l'alliance divine, sans espérance, sans dieu dans ce monde. »

(**24**) Gloire et honneur au roi des Scythes ; il s'appelait, je crois, Anacharsis, mais n'importe le nom; ce roi perça de ses flèches un de ses sujets qui, pour introduire dans la Scythie les mystères de la bonne déesse en honneur à Cyzique, battait du tambour, et faisait retentir la sonnette pendue à son cou, imitant le prêtre qui fait la quête du mois. Corrompu par les arts de la Grèce, il voulait communiquer à ses compatriotes les mœurs efféminées qui l'avaient amolli.

Il faut que je dise ici toute ma pensée ; je ne puis voir sans étonnement qu'on nous donne pour des athées certains philosophes, tels qu'Evemère d'Agrigente, Nicanor de Chypre, Mélius d'Hippone, Diagoras, Théodore de Cyrène, plus rapproché de notre époque, et beaucoup d'autres d'une vie sage et réglée, dont l'œil pénétrant démêlait mieux que le reste des hommes tout le faux de l'idolâtrie; s'ils n'ont point découvert la vérité, du moins ils ont signalé l'erreur. Germe précieux, ou plutôt aurore naissante de la grande lumière qui devait se lever sur ces intelligences ! Un de ces philosophes disait aux Égyptiens : « Si de votre Apis vous faites un dieu, ne le pleurez pas; si vous le pleurez, n'en

faites pas un dieu. » Un autre, qui faisait cuire quelque légume à son foyer, prit un Hercule de bois et lui dit : « Allons, Hercule, un peu de complaisance, soutiens pour moi un treizième combat, tu en as bien soutenu douze pour Eurysthée ; sers à préparer le dîner de Diagoras, » et aussitôt il le jette au feu comme un bois inutile.

(**25**) Les deux extrêmes de l'ignorance sont l'impiété et la superstition, c'est à les éviter que doivent tendre nos efforts; aussi Moïse, cet interprète sacré de la vérité, veut qu'on tienne à distance de l'assemblée du peuple de Dieu l'eunuque de naissance, l'homme mutilé et le fils de la courtisane ; par les deux premiers il entend l'athée, l'homme sans Dieu et dès lors sans principe de vie; par le dernier, il désigne l'idolâtre qui se crée une multitude de dieux à la place du seul vrai Dieu, à peu près comme le bâtard adopte plusieurs pères faute de connaître son véritable père.

Il existait autrefois entre le ciel et l'homme une société toute naturelle qui fut longtemps comme violée et interrompue par l'ignorance, mais qui tout à coup s'est dégagée des ténèbres et a brillé d'un nouvel éclat. Cette alliance du ciel et de la terre est ainsi exprimée par un poète : « Le voyez-vous ce ciel immense, qui de ses bras humides embrasse la terre? » Parlant du Dieu du ciel, il s'écrie: « O vous qui avez la terre pour char, et votre trône au-dessus de la terre, qui que vous soyez, l'homme ne peut vous voir. » Mais pourquoi d'autres maximes aussi fausses que pernicieuses sont-elles venues détourner d'une vie céleste

l'homme, enfant des cieux, en égarant, vers des objets terrestres, son cœur et sa pensée?

(**26**) Les uns, ne prenant conseil que de leurs yeux, et trompés par l'aspect du ciel et le mouvement des astres, les déifièrent dans les premiers transports de leur admiration. Croyant qu'ils marchaient, ils les appelèrent des dieux; de là les honneurs divins que l'Inde rendit au soleil, et la Phrygie à la lune. D'autres, plus charmés des productions de la terre qui nous servent de nourriture, ont adoré le blé, sous le nom de Cérès, la vigne, sous le nom de Bacchus, l'une eut des autels dans Athènes, l'autre dans Thèbes. Ceux-là, frappés des maux qui marchent à la suite du crime, ont déifié le malheur et le châtiment. Les poètes tragiques imaginèrent des Furies, des Euménides, des Mânes, des dieux infernaux et vengeurs du crime. Plusieurs philosophes ont imité les poètes, en faisant des divinités de certaines affections de l'âme, telles que l'amour, la crainte, la joie, l'espérance; comme Épimenide l'ancien, qui dressa dans Athènes des autels à l'outrage et à l'impudeur. L'imagination, selon les circonstances, a personnifié d'autres êtres moraux et en a fait des dieux, comme les Furies, Clotho, Lachésis, Atropos, Auxo, Thallo, ces divinités d'Athènes. Une sixième cause introduisit de nouveaux dieux; on en compte douze qui lui doivent leur origine, sans comprendre ta divinités qui appartiennent à la théogonie d'Hésiode et celles qui composent la théologie d'Homère. Reste une septième et dernière source, je veux parler de la reconnaissance pour des bienfaits signalés, rendus à l'humanité. Les hommes,

dans leur ignoraaee du Dieu dispensateur de tons biens, admirent des dioscorides sauveurs, un Hercule, fléau des monstres, un Esculape, médecin.

(**27**) Voilà par quelles voles glissantes et périlleuses l'homme, s'écartant de la vérité, tomba du ciel dans un abîme.

Je veux maintenant vous placer en face de vos dieux pour que vous les connaissiez à fond et que, sortant des voies de l'erreur, vous repreniez le chemin du ciel : « Nous aussi nous étions des enfants de colère, dit l'apôtre; mais Dieu, riche en miséricordes, dans l'excès de son amour pour nous, nous a vivifiés par le Christ lorsque nous étions morts par le péché. » Car le Verbe vivant et enseveli avec le Christ est aujourd'hui élevé en gloire avec Dieu. Ceux qui restent incrédules sont appelés enfants de colère, parce que la colère du ciel est leur partage, dès lors qu'ils repoussent le bienfait de la grâce; nous ne sommes plus enfants de colère parée que brisant les liens de l'erreur nous nous sommes jetés avec transport entre les bras de la vérité, autrefois enfants d'iniquité, aujourd'hui vrais fils de Dieu, grâce à la clémence du Verbe. « Prenez donc pour vous seuls les paroles du poète d'Agrigente, lorsqu'il s'écrie :

« Infortunés que tourmente sans cesse l'aiguillon des remords, où trouverez-vous un baume salutaire à d'amères douleurs? »

Presque tout ce qu'on rapporte de vos dieux est fiction et mensonge, ce qui passe pour vrai appartient à des hommes

dégradés qui vécurent dans le crime.

« Néants superbes, en quittant le chemin de la vérité vous n'avez plus de route certaine, vous fuyez à travers des ronces et des épines. Pourquoi donc errer à l'aventure? renoncez à toute étude vaine, laissez la nuit, saisissez la lumière. »

Voilà ce que vous dit la Sibylle poète et prêtresse tout à la fois. Voilà ce que vous répète la vérité elle-même qui vient aujourd'hui faire tomber ces masques horribles et effrayants, sous lesquels se cachent vos dieux sans nombre, et qui réfute tant d'erreurs que des ressemblances de noms avaient introduites.

(**28**) Vous avez des auteurs qui parlent de trois Jupiters, l'un né de l'air, en Arcadie; les deux autres de Saturne : l'un de ceux-ci naquit en Arcadie comme le premier, l'autre en Crète. Quelques-uns comptent jusqu'à cinq Minerves ; la première était d'Athènes et fille de Vulcain ; la deuxième, d'Égypte et fille de Nilus; la troisième, fille de Saturne, passe pour avoir Inventé l'art de la guerre ; la quatrième naquit de Jupiter, les Messéniens la nomment Coryphasie, du nom de sa mère; la dernière reçut le jour de Pallas et de Titanis, fille de l'Océan : celle-ci, monstre d'impiété, égorgea son père et se fit de sa peau, comme d'une toison, une horrible parure. Aristote reconnaît un premier Apollon, fils de Vulcain et de Minerve, ainsi Minerve n'est plus vierge; un deuxième, né en Crète et fils de Corybas; un troisième, fils de Jupiter ; un quatrième, Arcadien et fils de Silène, les Arcadiens l'appellent Nomius; il parle après ceux-ci d'un Apollon

Libyen, fils d'Ammon. Le grammairien Didyme en ajoute un sixième, fils de Magnès; et combien d'autres Apollons ne compterons-nous pas aujourd'hui ! Elle est innombrable la multitude de ces mortels bienfaiteurs de leurs semblables et appelés du même nom que ceux qui précèdent.

(**29**) Faut-il énumérer tous les Esculapes, tous les Mercures, tous les Vulcains dont parlent vos fables? Ce serait me rendre fastidieux et fatiguer vainement vos oreilles d'une foule de noms. Suivez de près vos dieux : patrie, profession, vie, tombeau, tout vous convaincra que c'étaient des hommes. Ce Mars, si célèbre chez vos poètes, ce dieu -sanguinaire, destructeur des villes, fléau de l'humanité, transfuge de tous les partis, ennemi juré de la paix, était de Sparte; selon le témoignage d'Épicharme, Sophocle veut qu'il soit né en Thrace, d'autres en Arcadie; si on en croit Homère, il fut enchaîné pendant treize mois. « Mars, dit-il, essuya cet affront. Oetus et le brave Ephiastes, fils d'Aloës, le lièrent avec une forte chaîne : il resta treize mois garrotté dans une prison d'airain. »

Honneur aux habitants de la Carie, qui lui sacrifient des chiens ! Pour vous Scythes, continuez d'immoler des ânes à ce dieu. Apollodore et Callimaque nous apprennent que Phœbus voit à son lever les contrées hyperboréennes offrir des ânes au dieu Mars. Phœbus, disent-ils ailleurs, se réjouit de ces gras et succulents sacrifices. Vulcain, que Jupiter précipita de l'Olympe, tomba du séjour de la lumière dans l'île de Lemnos, où il se fit forgeron, ne pouvant plus

marcher ; ses jambes brisées fléchissaient sous lui, dit un poète,

(**30**) vous n'avez pas seulement un forgeron parmi vos dieux, vous avez aussi un médecin, mais un médecin qui aime l'argent. Il s'appelle Esculape; j'emprunte ici les paroles du poète de la Béotie, je veux dire Pindare. Ce dieu se laissa séduire par l'éclat de l'or qu'on fit briller à ses yeux et qui loi fat promis s'il voulait rappeler un mort à la vie; mais à l'instant même le fils de Saturne foudroya le dieu avare et le mort ressuscité : la foudre embrasée les étouffa tous deux. Écoutez les plaintes d'un personnage d'Euripide : « Oui, Jupiter a fait mourir son fils Esculape, il l'a écrasé de son tonnerre, le corps sillonné de la foudre est enterré dans les plaines de Cynosyris. » On lit dans Psilochore que Neptune est révéré à Ténédos, comme médecin, que Saturne fut transporté en Sicile, où il reçut les honneurs de la sépulture. Patrocle de Thurium et Sophocle-le-jeune, racontent dans trois tragédies l'histoire des Dioscorides. C'étaient des hommes mortels comme nous, s'il en faut croire Homère ; la terre de Lacédémone, nous dit-il, les enferme dans son sein; cette patrie leur fut toujours chère. Selon l'auteur d'un poème sur nie de Chypre, Castor était mortel, le destin l'avait dévoué à la mort comme le reste des hommes ; mais Pollux, en qualité de fils de Mars, reçut le privilège de l'immortalité.

Je ne vois ici qu'une fiction poétique ; ce que dit Homère des dieux fils de Léda me parait plus digne de foi. Ce même poète fait d'Hercule une simple idole:« Hercule, dit-il, ce

héros fameux par tant d'exploits. » D'après ces paroles, nul doute qu'aux yeux d'Homère, Hercule ne fût qu'un homme. Le philosophe Jérôme, qui a tracé son portrait, remarque qu'il était d'une petite taille et d'une grande forée, et qu'il avait les cheveux crépus. Selon Dicœarque, il était svelte, nerveux, noir; il avait le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux épais; il vécut cinquante-deux ans, et finit sa vie par les honneurs du bûcher sur le mont Oeta où se firent ses funérailles.

(**31**) Voulez-vous savoir ce qu'étaient les Muses, ces filles de Jupiter et de Mnémosyne, selon Alexandre, révérées comme déesses par les poètes et les autres écrivains, Invoquées par toutes les villes qui leur élevèrent des temples? C'étaient des esclaves qui furent achetées par Mégaclo, fille de Macar, roi des Lesbiens, toujours en querelle avec sa femme. Mégado était malheureuse du sort cruel de sa mère ; que ne devait-elle pas souffrir en effet? Il lui vint a la pensée d'acheter ces esclaves au nombre de neuf. Elle les appelle Muses, d'os mot grec emprunté an dialecte éolien, et leur apprit à chanter les exploits des anciens héros et à s'accompagner de la guitare ; la douceur de leurs voix et la mélodie de leurs accords charmaient Macar et calmaient sa colère. Mégaclo, reconnaissante pour sa mère, qui n'avait plus à souffrir de son mari, leur éleva des statues de bronze et leur fit rendre des honneurs divins dans tous les temples. Voilà ce qu'étaient les Muses. C'est Myrsille de Lesbos qui nous apprend leur histoire.

(**32**) Connaissez maintenant les amours de vos dieux, leur incroyable intempérance selon la fable; sachez leurs blessures, leurs chaînes, leurs joies, leurs combats, que dirai-je encore? servitude, festins, embrassements, larmes, passions, grossières voluptés; sachez tout Appelez ici Neptune et tout le chœur des Néréides qu'il a déshonorées, Amphitrite, Amymôme, Alope, Mélanippe, Alcyon, Hyppothoé, Chione et tant d'autres dont la multitude innombrable ne suffisait pas à sa lubricité. Appelez Apollon, je veux parler de Phœbus, ce chantre si pur, ce conseiller si sage ; mais ce n'est pas ce que vous diront Stérope, Aréthuse, Arsinoé, Zeuxippe, Prothoé, Marpisse, Hypsipyle, car Daphné seule put échapper au devin et à l'outrage. Qu'il vienne après tous les autres ce grand Jupiter, que votre suffrage honore du titre de père des dieux et des hommes ; il était si voluptueux qu'il se jetait sur toutes les femmes et assouvissait sur toutes sa lubricité ; il n'était rien moins pour elles que le bouc à l'égard des chèvres du pays des Thmuites.

(**33**) Divin Homère, vos poèmes me transportent. Selon vous, « le fils de Saturne, aux yeux d'azur, fait un signe de tête, il agite sa chevelure d'ambroisie sur son front Immortel, et l'Olympe tremble dans sa vaste étendue. »

Homère, vous faites Jupiter bien grand, vous lui supposez un mouvement de tête d'une majesté imposante. Mais, mon cher Homère présentez-lui la moindre occasion, et le voilà aussitôt qui se dément, et voilà sa belle chevelure couverte d'ignominie ! A quels excès ne se porta point ce Jupiter, qui

passa tant de nuits voluptueuses avec Alcmène? et qu'était-ce que neuf nuits pour son incontinence ! il eût trouvé trop courte une vie tout entière passée dans les voluptés qui nous ont donné le dieu destructeur des monstres. Or, ce fils, ce vrai fils de Jupiter, conçu dans cette longue nuit, cet Hercule qui n'acheva ses douze travaux qu'après un long temps, n'eut besoin que d'une seule nuit pour déshonorer les cinquante filles de Testius. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois le corrupteur et le mari de tant de jeunes vierges : aussi les poètes l'appellent avec raison un infâme, un misérable.

Je ne rappellerai ni ses adultères, ni ses turpitudes avec de jeunes enfants : l'énumération nous mènerait trop loin. Vous saurez que la lubricité de vos dieux n'a pas même épargné l'enfance : l'un aima Hylas, l'autre Hyacinthe, celui-ci Pélops, celui-là Chrysippe, cet autre Ganymède.

Femmes, adorez ces dieux, demandez des maris aussi chastes dans leurs mœurs; jeunes enfants croissez dans la piété envers ces mêmes dieux, devenez hommes à leur sainte école, qui place sous vos yeux l'image de tous les crimes. Oui, je l'accorde, me dira-t-on, les dieux mâles donnent dans tous les excès de l'incontinence; mais Homère nous assure que les déesses retirées dans leurs palais sont des modèles de pudeur, qu'elles rougissent jusqu'au fond de l'âme du scandale donné par Vénus surprise en adultère. Eh bien ! ces déesses mènent une vie plus dissolue ; elles vivent elles-mêmes en adultère, l'Aurore avec Tithon, La Lune avec Endymion, Néris avec Aeacus, Thétis avec Pelée, Cérès avec Jason, Proserpine avec Adonis. Vénus, après le

déshonneur imprimé sur son front par sa conduite avec Mars, ne garde plus de mesure : elle passe entre les bras de Cinyras, elle épouse Anchise, elle attire Phaëton dans ses pièges; elle aime Adonis. Elle fut aussi la rivale de Junon. Ces deux déesses, pour avoir la pomme d'or, ne rougissent pas de se livrer toutes nues aux regards du berger qui devait juger quelle était la plus belle.

(**34**) Disons un mot de vos combats, de vos réunions solennel-les près des tombeaux. Je veux parler des jeux isthméens, néméens, pythiens olympiques. A Pytho on adore le serpent pythien; il a donné son nom au concours qu'il attire. Près de l'isthme, la mer avait rejeté un cadavre informe et défiguré ; c'était celui de Mélicerte. Aussi pleure-t-on Mélicerte dans les jeux isthméens. A Némé, on avait rendu les derniers devoirs au jeune Arquémore, et on appela néméens les combats livrés près de sa tombe. Et votre fameuse ville de Pise ! ô Grecs! est-elle autre chose que le tombeau d'un cocher de la Phrygie? N'est-ce pas le Jupiter de Phidias qui donne aux jeux olympiques toute leur importance, grâce encore à on tombeau, à celui de Pélops?

On peut croire que vos mystères, aussi bien que vos oracles, étaient des combats institués pour honorer les morts. Ils eurent ensuite, les uns et les autres, une grande duplicité. Les mystères qui se célèbrent à Sagra et dans Alimonte, bourg de l'Attique, n'ont point d'influence hors d'Athènes. Mais les jeux et les phallus consacrés à Bacchus ont corrompu le mœurs publiques et sont l'opprobre du monde entier. Bacchus désirait descendre aux enfers; mais

comment y descendre? il n'en sait pas le chemin. Un certain Prosymnus s'offrit de l'indiquer, moyennant une récompense, honteuse en elle-même, mais belle aux yeux de Bacchus. C'est une turpitude infâme qu'il lui demandait. Le dieu ne rejette pas la proposition : il s'engage par serment à accomplir les conditions voulues, s'il échappe aux dangers du voyage. Instruit du chemin, il part et revient ; mais il ne retrouve plus Prosymnus, il était mort Bacchus, pour s'acquitter envers lui, se rend à son tombeau, taille un rameau de figuier en forme de phallus, et remplit sa promesse par une obscénité qu'on n'ose nommer.

Les phallus, érigés en l'honneur de Bacchus dans toutes les villes, sont un monument mystérieux de cette infamie. « Ceux qui ne fêtent point ce dieu et ne chantent point d'hymnes en son honneur, dit Héraclite, sont outragés dans leurs parties secrètes avec la dernière indécence. » Voilà ce Ptaton, voilà ce Bacchus qu'on honore par des transports de fureur et de délire, moins, je crois, pour le plaisir de l'ivresse que pour se conformer à l'usage de ces honteuses cérémonies, qui dans le principe furent établies en mémoire de certains mystères de débauche.

(**35**) Ainsi donc, vous vous faites des dieux d'hommes esclaves de leurs passions; mais plusieurs furent, à la lettre, de vrais esclaves, comme les Ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce qu'Apollon ne fut pas esclave d'Admète à Phères; Hercule d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un Laomédon de Phrygie, aussi bien qu'Apollon, qui fut traité en esclave inepte et ne put obtenir d'un

premier maître d'être mis en liberté? Par ces dieux esclaves furent relevés les murs de Troie.

Homère n'a pas craint de dire que Minerve, un flambeau d'or à la main, marchait devant Ulysse pour l'éclairer. Nous lisons que Vénus remplissait près d'Hélène le rôle d'une servante déhontée; qu'elle approcha d'elle un siège en face de son amant adultère pour l'inviter au crime. Panyasis parle de plusieurs autres dieux qui furent, comme ceux-ci, les très humbles valets des hommes. Voici ses paroles : « Cérés essuya cet affront aussi bien que le célèbre Vulcain, aussi bien que Neptune, et Apollon à l'arc d'argent. Ils furent contraints de servir pendant un an de faibles mortels. Le fier Mars lui-même ne put s'affranchir de cette loi imposée par son père. »

(**36**) Il raconte d'autres faits qui suivent ceux-ci. Il faut aussi vous faire voir ces mêmes dieux, languissant d'amour, en proie à de violentes passions et à tous les maux qu'éprouvent les hommes, ils avaient un corps mortel : c'est Homère qui nous l'apprend, et il le prouve quand il introduit sur la scène Vénus blessée et poussant d'horribles cris ; quand il nous montre Mars lui-même percé au ventre par Diomède.

Ornyte, selon Polémon, ensanglanta Minerve. Pluton lui même fut atteint d'une flèche lancée par Hercule, ainsi qu< nous rapprenons encore d'Homère. Panyasis raconte un semblable exploit d'Augéas d'Élée. Il dit aussi que le même Hercule fit couler dans les sables d'Ilos le sang de Junon, qu préside aux mariages ; mais il était juste que cet Hercule eût

son tour : aussi Sosibius nous le montre blessé à la maison par les enfants d'Hippocoon. S'il y a des blessures, il y a du sang. Et quel sang ! c'est le lus noir de tous; ce sang que les poètes appellent ichor est un sang corrompu. D'après cela il faut des soins, des aliments, mille autre choses indispensables : aussi je vois qu'il est question de festins, qu'on parle d'ivresse, de joie, de voluptés. Et pourquoi de ces voluptés d'hommes, pourquoi des enfants, pourquoi du sommeil, s'ils ne connaissent ni mort, ni besoin, ni vieillesse?

Jupiter, en Éthiopie, partagea la table d'un mortel, table barbare, impie : il avait été reçu par l'Arcadien Lycaon, et là il se rassasia de chair humaine. Il faut tout dire, c'était contre son gré : ce dieu ne savait pas que cet hôte lui avait servi son propre fils, qu'il venait d'égorger : Nyctime était son nom.

(**37**) L'admirable personnage, que ce Jupiter, savant dans l'avenir, hospitalier, favorable aux suppliants, plein de clémence, adoré des mortels, vengeur des crimes ! Disons plutôt injuste, sans frein, sans pitié, sans loi, violent, atroce, impudique, corrupteur, adultère. Et pouvait-il être autre chose, puisqu'il était homme ?

Il me semble que toutes vos fables ont bien vieilli : Jupiter n'est plus ni dragon, ni cygne, ni aigle. Ce n'est plus un homme livré à l'amour, ni un dieu qui vole sous la forme d'on oiseau. Il ne cherche plus de jeunes enfants, il n'est plus prodigue de tendresse, il n'use plus de violence, bien qu'il existe grand nombre de femmes plus gracieuses que

Léda, plus belles que Sémélé; une multitude de jeunes adolescents mieux faits et mieux élevés que le pâtre de Phrygie. Où est maintenant l'aigle, où est le cygne, où est Jupiter lui-même? Il a vieilli avec ses ailes d'emprunt. Ce n'est pas qu'il se repente de ses amours, ni qu'il ait appris la tempérance ; mais toute l'imposture vous est aujourd'hui dévoilée. Léda est morte, l'aigle est mort, le cygne est mort.

Cherchez votre Jupiter, mais pour cela ne montez pas au ciel : fouillez la terre. Callimaque de Crète vous dira, dans ses hymnes, où il est enterré. «Grand roi, s'écrie-t-il, les Crétois vous ont élevé un. tombeau. » Car il est mort comme Léda, comme le cygne, comme l'aigle, comme le serpent; il est mort comme meurt l'homme, et l'homme voluptueux.

(**38**) Si je ne me trompe, les esprits nourris de tant d'absurdités sont amenés aujourd'hui, en dépit de leurs passions, à reconnaître combien grandes étaient leur erreurs sur leurs dieux, témoin ce vers d'Homère: « Vous n'êtes sorti ni d'un chêne antique, ni d'un rocher, mais de la race des hommes. » Cependant vous les verrez dans l'exacte vérité, chêne et pierre. Staphyle dit qu'on adore à Sparte un certain Agamemnon sous le nom de Jupiter. Phanocle, dans son livre intitulé Des Amours ou des Beautés, rapporte qu'Agamemnon, roi des Grecs, fit élever le temple de Jupiter Argyne en l'honneur d'un jeune homme de ce nom qu'il aimait éperdument. « Les Arcadiens, dit Callimaque dans son Livre des Causes, adorent une Diane qu'on surnomme l'étouffée. Une autre Diane est honorée à Methymne sous le nom de Condylite. » Sossibius nous apprend qu'un temple

est élevé, dans la Laconie, à Diane la goutteuse. Polémon parle d'un Apollon béant, d'un Apollon buveur, dont la statue se voit en Élide. Les Éléens sacrifient aussi à un Jupiter chasse-mouche. Les Romains donnaient ce surnom à Hercule, et lui sacrifiaient, ainsi qu'à la Peur et à la Fièvre, qu'ils mettaient au nombre de ses compagnons. Je ne parle pas des Argiens, adorateurs, comme les habitants de la Laconie, d'une Vénus qui pille les tombeaux; ni des Spartiates, qui se prosternent devant une Diane appelée la tousseuse.

(**39**) D'où pensez-vous que nous tirons ces faits ? nous les empruntons aux ouvrages que vous lisez tous les jours. Refuserez-vous de reconnaître vos écrivains parce qu'ils s'élèvent ici comme des témoins qui déposent contre votre incrédulité? Infortunés qui livrez à ces futilités impies votre vie tout entière, dès lors elle n'est plus la vie! N'a-t-on pas adoré dans Argos un Jupiter chauve, et dans Chypre un Jupiter vengeur? Les Argiens ne sacrifient-ils pas à Vénus la rôdeuse ; les Athéniens, à Vénus la courtisane; les Syracusains, à Vénus Calllpyge? Le poète Nicandre se sert d'un mot qu'on ne peut répéter. Je passe sous aliénée un Bacchus choiropsale : Sycone l'adore comme le président des parties secrètes de la femme, comme l'inspecteur des turpitudes, comme le protecteur de toutes les saletés de la débauche. Voilà, d'un côté, vos dieux; voilà, de l'autre les hommes qui se jouent de la Divinité, ou plutôt qui s'abusent eux-mêmes et se couvrent d'infamies.

J'aime mieux l'Égypte avec ses grossiers animaux qu'elle adore dans les villes et dans les campagnes, que la Grèce avec les dieux que je viens de vous montrer. Ceux de l'Égypte ne sont que des bêtes brutes, et non des adultères, des monstres d'impureté. Aucun des dieux égyptiens ne confiait ces honteuses voluptés qui font rougir la nature. Je n'ajoute plus rien à ce que j'ai dit des dieux de la Grèce; vous les connaissez suffisamment. Je parle maintenant des dieux de l'Égypte. On compte dans cette contrée une multitude de coites et de religions. Sienne adore le poisson Pogra; Eléphantine, le poisson Méote; Oxyrine, le poisson dont elle a pris le nom; Héracléopolis, l'ichneumon; Sais, un mouton; Lycopolis, un loup ; Cynopolis, un chien ; Memphis le bœuf Apis; Mendès, un bouc. Vous autres Grecs, bien supérieurs aux Égyptiens (pour moi, je n'ose pourtant pas dire que je vous mets fort au-dessous d'eux), vous qui les plaisantez tous les jours, qu'êtes-vous donc? ne rendez-vous aucun culte aux animaux ? Mais la Thessalie adore les cigognes : c'est un culte reçu des ancêtres. Mais les Thébains adorent les belettes; ils croient qu'une belette aida Hercule à venir au monde. Que dirai-je ! est-ce que les Thessaliens n'adorent pas aussi les fourmis? La fable leur a fait croire que Jupiter avait pris te forme de cet insecte pour s'approcher d'Euryméduse, cette fille de Clitor dont il eut Myrmidon. Poléraon raconte que les habitants de la Troade révèrent les souris de leurs contrées appelées smynthes; et la raison de ce culte, c'est que les souris rongèrent les cordes des arcs de leurs ennemis : de là le surnom de

Smynthe donné à l'Apollon troyen. Héraclide, dans son livre sur la construction du temple de l'Arcanie, où se trouve le promontoire d'Actium et le temple d'Apollon Actius, rapporte qu'on immolait un bœuf aux mouches, et que ce sacrifice précédait tous les autres. Je ne tairai pas les Sauriens, qui, selon Euphorion, adorent une brebis; ni les habitants de la Phœnosyrie, dont les uns adorent des colombes et les autres des poissons. Ces derniers déploient dans leur cuite autant de pompe que les Éléens dans celui de Jupiter.

(**40**) Je vous ai assez fait voir que ce ne sont point des dieux que vous adorez. Mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas des démons que vous regardez comme dieux secondaires. Si les démons sont des esprits impurs, d'insatiables gloutons, dans chaque ville vous avez de ces démons indigènes qui se font rendre des honneurs divins : ainsi Edemus chez les Cythiens, Cailistagoras à Ténos, Anius en Élide, Strablacos en Laconie. A Phalères, on adore un héros représenté sur la poupe d'un navire. A l'époque où l'on se battait avec tant d'acharnement contre les Mèdes, la Pythie ordonna aux P!atéens de sacrifier à Androcrate, à Démocrate, à Cycles, à Leucon. Si vous voulez y faire attention, vous trouverez bien d'autres démons semblables. «La terre, dit Hésiode, compte jusqu'à trois fois dix mille esprits immortels qui veillent à la garde de l'homme. » Ces gardiens que sont-ils ? Veuilles nous l'apprendre, grand poète de la Béotie ! Il est clair que ce sont les démons dont je viens de vous parler. Apollon, Diane, Latone, Cérès, Proserpine, Pluton, Hercule, Jupiter, qui reçoivent de plus

grands honneurs, sont des démons d'un ordre plus relevé. O vieillard d'Ascra ! Ils nous gardent, et pourquoi? Est-ce de peur que nous ne nous sauvions,ou plutôt, exempts de crimes, ne veulent-ils pas nous conserver purs? Alors on pourrait dire comme le proverbe : le père incorrigible vent corriger son fils.

(**41**) Ah ! s'ils nous protègent, assurément ce n'est point parce qu'ils nous aiment ; ce sont de vrais flatteurs qui veulent notre perte et s'attachent à nous, attirés par l'odeur des sacrifices. Sachez leur gourmandise, ils ne s'en cachent point : la vapeur des libations et des victimes, s'écrient-ils, est un tribut d'honneur qui nous appartient. Et si les dieux de l'Égypte (je veux dire les chats et les belettes) pouvaient parler, ne tiendraient-ils pas le langage d'Homère, ce langage si poétique, tout parfumé de l'odeur des viandes et plein d'amour pour l'art qui les apprête ? Voilà vos génies, vos dieux, ceux que vous nommez demi-dieux, comme on appelle mulets les demi-ânes; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces alliances impies.

III.

(**42**) Ajoutons que vos dieux sont des génies cruels, ennemis des hommes : non contents de les aveugler et de les corrompre, ils se font du carnage et du meurtre une sorte de volupté. Les combats sanglants du cirque, les innombrables batailles où des nations s'entretuent pour le fantôme de la gloire, font les délices de ces dieux, qui se repaissent à loisir de sang et de carnage. Lorsqu'ils tombent

sur des peuples ou sur des villes comme des fléaux dévastateurs, ils en exigent des libations de sang humain. Le Messénien Aristomène immole à Jupiter Ithomète trois cents hommes, et se croit fort agréable au ciel par cette hécatombe, qui comptait une noble et illustre victime, Théopompe, roi de Lacédémone. Les habitants de la Chersonèse tanrique sacrifient à l'Artémise de la contrée tous les étrangers qu'ils peuvent saisir quand la mer les jette sur leurs parages. Euripide, votre poète tragique, a mis en scène l'inhumanité de ces sacrifices. Monime, dans son livre des Merveilles, rapporte qu'à Pella, ville de la Thessalie, on immole an Achéen à Pelée et à Chiron. Nous savons d'Anticlide, dans son livre intitulé des Retours, que les Lyciens, peuple de la Crète, sacrifient des hommes à Jupiter. Dosidas nous apprend qu'on offrait à Bacchus de semblables victimes. N'oublions pas les Phocéens. Pythocle, dans son troisième livre *de la Concorde*, nous dit qu'ils brûlaient un homme sur l'autel de la Diane taurique. Rappellerai-je l'Athénien Érechthée et le Romain Marius, qui sacrifièrent leurs filles, l'un à Proserpine, comme le rapporte Démocrate dans son troisième livre des *Aventures tragique*s, et l'autre aux dieux averronces, selon Dorothée, dans son quatrième livre de l'*Histoire d'Italie*? Connaissez à ces traits l'amour que vous portent les démons. Comment leurs adorateurs ne seraient-ils pas des hommes saints et purs? Les uns bénissent ces démons comme des libérateurs, les autres leur demandent le salut, ils ne voient pas que leurs hommages s'adressent à ceux qui les perdent Ils ne voient pas qu'ils

commettent un meurtre quand ils leur offrent des sacrifices. Le lieu ne change pas la nature de l'action.

Que vous sacrifiiez un homme à Diane, à Jupiter, dans un lieu saint, ou que vous l'immoliez à la vengeance, à l'avarice, aux démons, sur un autel ou sur un grand chemin, n'appelez pas l'homme assassiné une victime sacrée ? Votre action n'est pas un sacrifice, c'est un meurtre, un homicide.

(**43**) O hommes les plus sages des hommes, vous fuiriez à l'aspect d'une bête féroce, à la rencontre d'un ours ou d'un lion; comme le voyageur qui, « pressant du pied, dit le poète latin, un serpent qu'il n'a pas vu d'abord sous les ronces, recule tout à coup saisi d'effroi. » Et quand vous voyez, quand vous comprenez ce que sont les démons, des génies funestes, perfides, les plus cruels ennemis de l'homme, vous ne reculez point, vous ne fuyez pas ! Quel bien peuvent vous faire des êtres malfaisants? Mais je puis vous montrer des hommes meilleurs que vos dieux, c'est-à-dire vos démons. Est-ce que Solon, Cyrus, ne valent pas mieux que le divin Apollon ? Votre Phœbus aimait les offrandes et non les hommes; il trahit Crésus son ami, il en oublia les présents ; et, jugez s'il tenait beaucoup à la gloire, il mena lui-même Crésus au bûcher par le fleuve Alys. C'est ainsi que les démons conduisent au feu leurs amis, leurs adorateurs. O hommes plus vrais, plus amis des hommes que le divin Apollon, ayez compassion de cet infortuné prince attaché sur le bûcher. Solon, dites hardiment la vérité.

Pour vous, Cyrus, faites éteindre le feu; mais vous, Crésus, devenez sage à l'école du malheur. Quel être ingrat

vous adorez ! il prend votre or et s'en va. Oui, Solon, en toutes choses, voyons la fin; prince, ce n'est pas un démon, mais un homme qui vous donne ce conseil. Les oracles de Selon ne sont pas obscurs; il vous sera facile maintenant de le comprendre ; instruit sur un bûcher par les leçons de l'expérience, vous aurez reconnu que lui seul vous portait la vérité.

(**44**) Je me demande avec étonnement dans quelle intention les auteurs de ces extravagances ont répandu ces funestes superstitions et autorisé par des lois le culte de ces mauvais génies. Que ce soit Phoronée, ou Mérops, ou tout autre qui leur ait élevé des temples, des autels, et offert les premiers des sacrifices, il est certain que, depuis leur époque, les hommes se sont fait des dieux pour les adorer. On place l'amour parmi les plus anciens ; toutefois personne n'avait songé à lui rendre des honneurs divins avant Charmus, qui dressa un autel dans l'académie au jeune adolescent qu'il aimait et qu'il souilla après s'en être rendu possesseur. C'est ainsi que la plus honteuse passion fut appelée amour et placée au rang des dieux. Les Athéniens ignoraient ce qu'était Pan avant de l'avoir appris de Philippide. Est-il étonnant que la superstition, une fois établie, soit devenue un foyer de corruption > que, négligée dans le principe, elle ait pris tous les jours de nouveaux accroissements ; elle a grossi comme un torrent qui a tout emporté, elle a enfanté une foule de démons, elle a immolé des hécatombes, elle a réuni des multitudes d'hommes, élevé des statues, bâti des temples. Mais je ne tairai pas ce

qu'étaient ces édifices parés du beau nom de temples; c'était des tombeaux; oui, des tombeaux ont été appelés temples. Foulez donc aux pieds ces superstitions : quoi ! vous ne rougiriez pas d'adorer des tombeaux.

(**45**) Le tombeau d'Acrisins est à Larisse, dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle; celui de Cécrops est dans la citadelle d'Athènes, comme nous l'apprend Antiochus, au neuvième livre de son histoire. Ericthone n'a-t-il pas reçu la sépulture dans le temple de Pallas; Immer, fils d'Eumolpe et de Daïra, sous la citadelle d'Éleusis, dans l'enceinte du temple de Gérés, aussi bien que les filles de Gelée ? Parlerai-je des femmes hyperboréennes? Deux d'entre elles, appelées l'une Hyperroque et l'autre Laodice, sont ensevelies dans une chapelle de Diane, qui fait partie du temple d'Apollon, à Délos. Cléarque, selon Léandre, a un tombeau dans un temple d'Apollon Didyme, qui se voit encore à Milet. Passerai-je sous silence le sépulcre de Leucephryné qui, selon le témoignage de Zénon Myndien, est enterrée à Magnésie, dans le temple de Diane? Oublierai-je l'autel d'Apollon qu'on voit à Thelmesse, et qui s'élève sur le tombeau du divin Thelmissis? Ptolémée, fils d'Agésarque, raconte, dans le premier livre de YHistoire de Ptolémée Philopator, que Cyniras et ses descendants ont leur tombeau à Paphos, dans le temple de Vénus. L'énumération de tous les tombeaux révérés comme des temples serait infinie. Si le délire d'un pareil culte ne vous fait pas rougir, vous êtes de vrais morts, dès lors que vous adorez des morts, et partout vous portez vos funérailles. Ô infortunés ! peut-on vous dire

avec un de vos poètes, quel est votre aveuglement? Vous marchez la tête enveloppée des ombres du tombeau.

IV.

(**46**) Si vous considérez les statues en elles-mêmes, vous comprendrez s'il est rien de plus extravagant que la coutume qui vous prosterne devant ces êtres insensibles, vains ouvrages de l'homme. Autrefois les Scythes adoraient une épée ; les Arabes, une pierre, les Perses, un fleuve. Antérieurement à ces peuples, dans d'autres contrées, on élevait des pièces de bois d'une grande hauteur et des colonnes de pierres appelées Zoana, qui veut dire polies avec soin. L'image de la Diane d'Icare ne présentait qu'un morceau de bois brut ; à Thespis, celle de Junon Cythéronienne n'était qu'un tronc informe ; une autre de Junon, à Samos, ne fut dans le principe, selon Aëthlius, qu'une solive dont on a fait depuis une statue sous le préteur Proclée. Quand les statues commencèrent à prendre une forme humaine, on les appela Brété, du mot brotos, qui veut dire homme. Nous apprenons de Varron qu'à Borne la première statue de Mars fut nue lance ; c'était bien avant que la sculpture eut atteint la perfection merveilleuse mais funeste qu'elle eut depuis. Il est à remarquer qu'à mesure que cet art s'est développé, l'erreur a fait des progrès

(**47**) : avec le bois, la pierre et toute autre matière, on a fait des statues à figure humaine, on s'est prosterné devant elles ; le mensonge a voilé la vérité. Vous ne pouvez en

douter après tout ce que nous avons dit; s'il fallait de nouvelles preuves, ne les refusons pas.

On sait que le Jupiter Olympien et la Minerve d'Athènes, ouvrage de Phidias, sont faits d'or et d'ivoire. Olympique rapporte, dans son livre des antiquités de Samos, que la statue de Junon est sortie du ciseau d'Euclide. Nul doute que Scopas n'ait fait d'une pierre, appelée Lucneus, deux des statues que les Athéniens appellent vénérables, et que Calos ne soit l'auteur de la statue du milieu. Nous l'apprenons de Polémon dans son quatrième livre à Timée; le môme écrivain a prouvé que les statues de Jupiter et d'Apollon qu'on voit à Patare, en Lycie, sont de Phidias, aussi bien que les lions qui les entourent. Voulez-vous que ce soit plutôt de Bryxis, je vous l'accorde, n'en parlons plus. Il était aussi sculpteur, dites-vous ; eh bien ! mettez au bas le nom de celui des deux que vous voudrez. Selon le témoignage de Philocore, les statues de Neptune et d'Amphitrite, hautes de neuf pieds et adorées dans l'île de Ténos, sont les ouvrages de l'athénien Télésius. Démétrius, dans le second livre de son histoire de Delphes, dit que la statue de Junon, qu'on trouve à Tirynthe, a été faite avec le bois d'un poirier, par un sculpteur nommé Argus.

On va s'étonner d'apprendre que le Palladium ou effigie de Pallas que l'on appelle Diopète, qui veut dire descendue du ciel et qui passe pour avoir été enlevée de Troie par Diomède et par Ulysse, et cachée chez Démophon, ait été faite des os de Pélops, comme le Jupiter Olympien des os d'un animal de l'Inde. Je citerai mon auteur, c'est Denys ;

voyez ce qu'il raconte dans la cinquième partie de son ouvrage intitulé le Cycle. A pelles, dans son histoire de Delphes, dit qu'il existait deux images de Pallas, faites de main d'homme. J'ajouterai, pour qu'on ne croie pas que l'omission vient de l'ignorance, que la statue de Bacchus le morique ou l'insensé fut tirée d'une pierre appelée Philète, par le ciseau de Simon, surnommé Eupalame, comme nous l'apprenons d'une lettre de Polémon. On parle encore de deux autres sculpteurs originaires de Crète, si toutefois ma mémoire me sert bien. L'un se nommait Scyle et l'autre Dipéne : ils ont fait les statues des Dioscorides qui sont à Argos, la statue d'Hercule que possède Tirynthe, et celle de Diane la munichiène, que révère Sicyone.

(**48**) Mais pourquoi m'arrêter à ces petits détails, quand je puis vous dire ce qu'était le grand dieu de l'Égypte, ou plutôt le principal des démons, supérieur à tous, et pour cette raison l'objet d'un culte universel, ainsi que nous le savons? Je veux parler ici du dieu Sérapis; on a osé dire qu'au moins celui-ci n'était pas de main d'homme. Des auteurs assurent que c'était une statue de Pluton, dont les habitants de Sinope avaient fait présent à Ptolémée Philadelphe, en reconnaissance du* blé qu'il leur avait envoyé dans un temps de famine ; que Ptolémée l'accepta et la fit placer sur le promontoire appelé maintenant Racotis, où est le temple de Sérapis. Tout près de là est un champ. La fameuse courtisane Blitichis étant morte à Canope, Ptolémée fit transporter et ensevelir son corps dans le temple dont je viens de parler. D'autres croient que ce

Sérapis est une statue qui fut transportée du royaume du Pont à Alexandrie, avec une pompe extraordinaire. Isidore est le seul qui raconte qu'elle fut envoyée à Ptolémée par les habitants de Séleucie, voisine d'Antioche, parce qu'il les avait aussi nourris dans un temps de disette. Il arriva, je ne sais comment, qu'Athénodore, fils de Sandon, qui voulait donner à cette statue la plus haute antiquité, fut amené à reconnaître qu'après tout elle était, comme les autres, l'ouvrage de l'homme. Il rapporte que Sésostris, après avoir subjugué grand nombre de villes grecques, rentra dans ses états, amenant avec lui une multitude d'habiles ouvriers ; qu'il leur fit faire une statue magnifique d'Osiris, son aïeul, que l'ouvrage fut particulièrement recommandé aux soins d'un certain Briaxis, différent de l'Athénien de ce nom ; que son art sut mettre en œuvre les matières les plus variées et les plus diverses. On lui avait fourni de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain ; on avait également mis à sa disposition toutes les pierres précieuses que produit l'Égypte, telles que le saphir, l'aimalite, l'émeraude, la topaze. Il broya, mêla, fondit ensemble toutes les matières et les peignit en bleu ; voilà pourquoi la statue parait un peu noire; il joignit à ce mélange ce qui restait des parfums employés à la sépulture d'Osiris et d'Apis; il en fit le dieu Sérapis, dont le nom annonce assez cette communauté de tombeau. L'ouvrage, ainsi composé d'Osiris et d'Apis, prit ce nom d'Osirapis.

(**49**) L'Égypte et la Grèce s'enrichirent d'une nouvelle divinité, grâce aux soins d'un empereur romain qui agrégea

à leur foule déjà si nombreuse l'objet de ses amours et ses plus chères délices, son Antinoüs qui devait figurer parmi les plus beau d'entre les dieux, et qu'il consacra avec la même piété que Jupiter avait consacré Ganymède. Comment réprimer use passion qu'aucune crainte, aucun frein n'arrête? Elles reçoivent aujourd'hui dans Rome les honneurs d'un cuite tout divin, ces nuits sacrées d'Antinoüs, dont l'infamie était bien connue du prince qui les avait passées sans dormir près du jeune enfant. Pourquoi placer au rang des dieux celui qui n'a d'autre titre à cet honneur que la prostitution qu'il a subie? Pourquoi cet ordre de le pleurer comme s'il était son fils? Que signifient ces éloges donnés à sa beauté. Rien n'est plus vil qu'une beauté flétrie par le crime. Ô homme ! garde-toi d'exercer sur ce don du ciel un odieux empire; épargne la jeunesse dans sa fleur; si tu la veux toujours belle, conserve-la toujours pure. Sois le roi de la beauté plutôt que son tyran. Qu'elle demeure libre, et je reconnais la beauté en toi-même dans ton respect inviolable pour son image sacrée, et j'adore la beauté souveraine dont toutes les autres ne sont qu'un reflet. Le tombeau de celui que tu aimais est devenu un temple et une ville. On dit maintenant la ville et le temple d'Antinoüs. Chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausolées, labyrinthes, qu'est-ce autre chose que les temples des morts, que les tombeaux des dieux?

(**50**) Je veux faire parler ici l'autorité prophétique de la Sibylle. Les oracles ne viennent pas d'Apollon, que les

nations abusées ont faussement appelé dieu ou prophète, mais da grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter avec la pierre ni par aucune image.

La Sibylle avait annoncé la ruine des temples, car elle dit en propres ternies que celui de Diane, à Éphèse, sera renversé par un tremblement de terre: « Éphèse éplorée fera retentir ses rivages de ses gémissements, elle pleurera son temple et ses yeux le chercheront en vain. - Elle dit de celui d'Isis et de Sérapis qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, qu'ils seront dévorés par le feu : « Isis, déesse infortunée, je te vois sur les bords de ton fleuve solitaire, silencieuse, éperdue sur les sables de l'Achéron. » Ensuite elle ajoute: « Et toi Sérapis, assis sur la pierre, quelle sera ta douleur? Il ne restera de toi que de vastes ruines au sein de la malheureuse Égypte. »

Si vous attachez peu d'importance aux oracles de la Sibylle, écoutez au moins un de vos philosophes, Héraclite d'Éphèse, reprochant aux statues leur insensibilité : « Quand vous les priez, dit-il, c'est comme si vous vous adressiez à les murailles. » N''est-ce pas, en effet, une absurdité monstrueuse d'adorer des pierres, de les placer à la porte des maisons, comme si elles étaient douées de la vie et de quelque pouvoir? On révère Mercure comme un dieu, on lui donne l'intendance des chemins, on en fait un portier ; si vous leur faites cette injure parce qu'elles sont insensibles, pourquoi les adorer comme des dieux? Si tous les croyez insensibles, pourquoi les mettre devant les portes pour leur faire garder vos maisons?

(**51**) Les Romains, qui attribuent à la fortune le succès de leurs plus grandes entreprises, et qui la vénèrent comme la plus puissante déesse, l'ont placée au milieu des immondices; ils lui ont consacré un cloaque, sans doute, comme le temple le plus digne d'une semblable divinité. La pierre, le bois, l'or, se soucient peu de l'odeur des victimes ou de leur fumée, on ne fait que les salir quand on les enfume ainsi par honneur. Au fond, Il n'y a là ni honneur, ni ouvrage. Les statues insensibles sont au-dessous des plus vils animaux. Comme elles sont privées de sentiment, je n'ai jamais pu comprendre comment est venu dans l'esprit de quelqu'un de les adorer, et j'ai plaint la folie de ceux qui étaient tombés les premiers dans cette inconcevable erreur; je les ai jugés les plus malheureux des hommes. On sait que certains animaux n'ont pas l'usage de tous leurs sens, comme les vers et les chenilles ; il en est dont l'organisation est fort incomplète, comme la taupe et l'araignée, qui naît sourde et muette, selon Oricande. Toutefois ils l'emportent de beaucoup sur vos idoles et vos statues, qui sont entièrement stupides ; car ces animaux sont au moins doués d'un sens, tel que l'ouïe, ou le tact, ou le goût, ou l'odorat; mais vos statues ne sont douées d'aucun sens. Plusieurs animaux sont privés de la vue, de l'ouïe, et de la voix, comme les huîtres ; mais ils vivent, mais ils croissent, ils éprouvent même les influences de la lune. Vos idoles ne peuvent ni agir, ni se remuer, ni sentir. On les lie, on les cloue, on les perce, on les fond, on les lime, on les coupe, on les taille, on les polit. Les statuaires font violence à la terre,

quand leur art l'oblige de sortir de sa nature et lui concilie des honneurs divins. Ceux qui font des dieux n'adorent, à mon avis, ni les dieux, ni les démons ; leur culte s'adresse à la terre dont se fait la statue, et à l'habileté qui la façonne. Une statue, qu'est-ce autre chose qu'une terre inanimée qui reçoit sa forme des mains d'un ouvrier? Chez nous, on n'adore pas d'image corporelle faite d'une matière vile et grossière, mais Dieu qui n'est vu que par l'Esprit; et voilà le seul vrai Dieu.

(**52**) Les insensés ! ils adorent des pierres, et quand ils ont reconnu par l'expérience, dans l'infortune et le malheur, combien cette matière brute est indigne des honneurs divins, ils n'en vont pas moins à leur perte, poussés par la nécessité ou par une crainte superstitieuse. Tandis qu'ils méprisent ces idoles sans vouloir paraître les mépriser, ils sont convaincus de leur impuissance par les dieux mêmes auxquels on les dédie et qui ne les défendent pas.

Voyez Denys-le-jeune, ce tyran de la Sicile. Il enleva à Jupiter son manteau d'or et lui en fit donner un de laine, disant d'un air moqueur que le dieu s'en trouverait mieux, parce que ce manteau serait plus léger pour l'été et plus chaud pour l'hiver. Antigone de Cyzique, manquant d'argent, fit fondre une statue de Jupiter d'or massif, et haute de cinq coudées, qu'il remplaça par une autre d'une matière moins précieuse et seulement dorée. Les hirondelles et les autres oiseaux viennent en foule se percher sur vos idoles et les salissent de leurs ordures, sans respect, ni pour Jupiter Olympien, ni pour Esculape d*Épidaure, ni pour la Minerve d'Athènes, ni pour le grand Sérapis d'Égypte. Quoi I

vous n'avez pas encore appris des oiseaux jusqu'à quel point vos idoles sont insensibles !

Les voleurs, les ennemis font des irruptions, et poussés par l'amour de l'or, ils brûlent les temples, pillent les offrandes, fondent les dieux. Si un Cambyse ou un Darius, ou quelque autre fou se porte à ces attentats et tue l'Apis de l'Égypte, je ris qu'on ai tué le dieu du pays, mais je m'indigne, si on l'a fait par le vil motif de l'intérêt.

(**53**) Oublierai-je le crime ou commanderai-je l'avarice de l'homme, sans parler de l'impuissance du dieu? Le feu, les tremblements de terre, ne craignent et ne respectent pas plus les démons et leurs statues que les cailloux dont les flots se jouent sur le rivage. Le feu est ici un bon argument, il guérit à merveille de la superstition. Voulez-vous sortir de l'état de démence, le feu vous ramènera à la raison ; il a brûlé le temple d'Argos avec la prêtresse Chrysis, et celui de Diane à Éphèse, qui déjà l'avait été par les Amazones. Souvent il a dévoré le fameux Capitole de Rome; dans Alexandrie, il n'a pas plus respecté le temple de Sérapis; dans Athènes, il n'a rien laissé de celui de Bacchus; à Delphes, une tempête dévasta le temple d'Apollon, et plus tard un feu intelligent le consuma. Que devez-vous voir dans ces événements? un présage de ce que le feu vous promet.

Est-ce que les ouvriers qui fabriquent les statues ne vous apprennent pas assez, pour peu que vous ayez de bon sens, à mépriser une matière inerte et stupide? Phidias d'Athènes grava ces mots sur le doigt de Jupiter Olympien : Le beau secourable à tous. Et l'éloge s'adressait, non à Jupiter, mais

au jeune enfant objet de sa passion. Praxitèle, si on en croit Possidius, auteur d'un ouvrage sur la ville de Cnide, fit la Vénus qu'on voit dans cette ville, sur le modèle d'une certaine Créatine qu'il aimait, pour que les malheureux habitants adorassent la maîtresse de Praxitèle. Quand Phryné, cette fameuse courtisane de Thespie, était dans la fleur de sa beauté, tous les peintres donnaient les traits de son visage aux statues de Vénus, comme les statuaires d'Athènes empruntaient ceux d'Alcibiade pour représenter Mercure. Voyez maintenant si vous voulez adorer des courtisanes.

(**54**) Si je ne me trompe, c'est pour ces raisons que d'anciens rois, méprisant toutes ces fables, profitèrent du moment où ils n'avaient rien à craindre de leurs sujets pour se proclamer dieux. Ils faisaient comprendre par là que leur gloire leur avait acquis l'immortalité. C'est ainsi que Céyx fut nommé Jupiter par Alcyone sa femme, et qu'à son tour, Alcyone fut nommée Junon par Céyx, son mari ; on donnait à Ptolémée IV et à Mithridate roi de Pont le nom de Bacchus. Alexandre voulait passer pour le fils d'Ammon et exigeait qu'on le représentât avec des cornes, ne craignant pas de déshonorer par ce signe honteux la majesté de la figure humaine. Non seulement des rois, mais de simples particuliers ont pris le titre de dieux; témoin le médecin Chénécrate, qui se fit surnommer Jupiter. Qu est-il besoin de parler d'Alexarque, ce professeur de grammaire, au rapport d'Arite de Salamine, qui se fit peindre sous les traits du soleil? Vous parierai-je de Nicagoras; il était né à Zélée, et

vivait du temps d'Alexandre. Nicagoras était appelé Mercure, il portait les insignes de ce dieu, il s'en glorifie lui-même. Des villes, des nations entières ont fait livrer au ridicule tout ce qui se dit des dieux, lorsque de basses flatteries divinisèrent certains hommes, et que ceux-ci, dans leur orgueil, se firent rendre des honneurs divins. Il fut décrété à Cynosargis que le Macédonien de la ville de Pella, Philippe, fils d'Amyntas, ferait adoré, bien qu'il eût le cou rompu, une cuisse cassée et un œil crevé. Démétrius fut proclamé dieu, et à rendrait où il descendit de cheval, en entrant dans Athènes, on lui bâtit un temple sous le nom de Démétrius Catabate, c'est-à-dire qui descend. Il eut partout des autels, ou se disposait même à le marier avec Minerve, mais il refusa la main d'une statue, et méprisant la déesse, il monta à la citadelle avec la courtisane Lamia, et, dans le lit de Minerve, a insulta à la vierge surannée, et lui montra la Jeune courtisane dans toutes ou impudeur.

(**55**) Il ne finit point en vouloir à Hippon s'il eut la prétention d'immortaliser sa mort; il avait ordonné de graver sur son tombeau ce vers élégiaque :

« Ci-gît Hippon, que les Parques, en le faisant mourir, ont rendu l'égal des dieux immortels. »

Hippon, vous nous montrez très bien l'erreur des hommes. S'ils n'ont pas voulu vous croire quand vous leur parliez, maintenant que vous n'êtes plus, qu'ils deviennent vos disciples. Vous avez entendu l'oracle prononcé par Hippon, il en faut peser tous les mots. Comme ceux que vous adores tarent des hommes, ils ont subi les lois de la

mort, le temps et la fable les ont comblés d'honneurs. On se blase, je ne sais comment, sur les biens qu'on possède ; la jouissance en amène le dégoût. Ceux qu'on laisse derrière soi reprennent faveur, grâce à l'imagination; parce que, dans l'obscurité où on les voit, à la distance où ils se trouvent, on aperçoit moins leurs défauts. Alors on est désenchanté des uns et dans l'admiration des autres; ainsi donc les anciens morts, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants. Vos mystères, vos grandes assemblées, et les chaînes, et les blessures, et les pleurs de vos dieux sont des preuves de ce que j'avance.

Infortuné que je suis ! s'écrie Jupiter, il ne m'est donc pas donné d'arrêter l'ordre du destin, ni d'empêcher que celui des hommes qui m'est le plus cher ne soit vaincu parce Patrocle, fils de Ménœtius.

Vous le voyez, la volonté de Jupiter est sans force, vaincu, il pleure à cause de Sarpédon. C'est avec raison que vous appelez vos dieux des idoles et des démons. N'est-ce pas le nom que leur donne votre Homère, qui accorda tant d'injustes honneurs à Minerve et à vos autres divinités? Elle remonta, dit-il, dans l'Olympe vers Jupiter et les autres démons.

Comment pouvez-vous encore les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres terrestres, fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière, et sans cesse errants autour des tombeaux? Là, ils apparaissent comme des spectres dans les

ténèbres, de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes; voilà vos dieux.

(**56**) Parlerai-je des idoles au pied boiteux, au visage ridé, au regard louche et de travers, qu'on prendrait plus volontiers pour les filles de Thersite que pour celles de Jupiter. Aussi je trouve fort piquant ce mot de Bion : « Pourquoi, dit-il, demander à Jupiter de beaux enfants, puisqu'il ne peut s'en donner à lui-même? »

Monstrueuse impiété ! l'essence incorruptible, vous l'avilissez autant qu'il est en vous! la sainteté par excellence, vous lui réservez l'infection du tombeau I vous dépouillez Dieu même de sa propre nature ! Pourquoi ces honneurs divins à des êtres qui ne sont rien moins que des dieux ? Pourquoi ce mépris du ciel et cette vénération pour la terre? Qu'est-ce autre chose que l'or, l'argent, le diamant, le fer, le cuivre, l'ivoire, les pierreries? Tout cela n'est-il pas de la terre, ou né de la terre ? Est-ce que tous ces objets qu'embrassent vos regards ne sont pas sortis du même sein, n'ont pas une mère commune, qui est la terre? Pourquoi donc, ô insensés ! car j'ai besoin de le redire sans cesse, pourquoi adresser l'outrage au ciel, et attacher le respect et la piété à la terre? Pourquoi vous faire des dieux terrestres, leur donner place dans vos hommages bien avant le Dieu incréé, et vous plonger dans de si profondes ténèbres? Le marbre de Paros est beau, mais ce marbre n'est pas Neptune. L'ivoire a de l'éclat, mais ce n'est pas encore Jupiter. La matière réclame le secours de l'art ; est-ce que Dieu en a besoin? L'art vient et donne la forme : la matière

a, par elle-même, un certain prix, une certaine valeur ; la forme seule lui concilie la vénération. Ainsi la statue que vous adorez est de l'or, du bois ou de la pierre, et si vous remontez jusqu'à son origine, elle est de la terre qui a reçu sa figure des mains d'un ouvrier. Pour moi, j'ai appris à fouler aux pieds la terre et non pas à l'adorer. Car il ne m'est pas permis d'attacher l'espérance de mon âme à ce qui n'a point d'âme.

(**57**) Approchez-vous d'une idole ; il vous suffira d'un regard pour sortir de l'erreur qui vous abuse. On reconnaît vos dieux à l'opprobre de leur figure. Ainsi, on reconnaît Bacchus à sa peau de tigre, Vulcain à son marteau, Cérés à sa tristesse, Ino à sa vigne, Neptune à son trident, Jupiter à son oiseau, Hercule à son bûcher. Voyez-vous une statue dans une honteuse nudité ? vous êtes sûr que c'est une Vénus. Pygmalion de Chypre se prit d'amour pour une statue d'ivoire; elle représentait Vénus et elle était nue, sa beauté l'enflamma; il eut commerce avec elle. Nous l'apprenons de Philostephane. Il y avait à Chypre une autre Vénus ; celle-ci était de pierre; elle était aussi fort belle; elle eut un amant qui l'épousa. Notre auteur est ici Possidius. Le premier a écrit sur l'île de Chypre, le second sur la ville de Cnide. Vous trouverez dans leurs ouvrages les faits que nous venons de rapporter; ils nous montrent quelle est la puissance de l'art pour séduire, pour enflammer d'amour et entraîner dans l'abîme ceux qu'il a séduits. Oui, l'art a un pouvoir magique, mais si grand qu'il soit, il ne trompera pas ceux qui ont du bon sens et qui prennent la raison pour guide. L'art a si bien par fois reproduit la nature, qu'on a vu des pigeons voler vers d'autres pigeons dont une toile fidèle représentait l'image; des chevaux hennir à l'aspect d'autres chevaux qui n'étaient qu'en peinture. On dit qu'une fille se passionna pour un portrait, qu'un jeune homme se prit aussi d'amour

pour une statue de la ville de Cnide. L'art avait donc trompé l'oeil des spectateurs. Jamais une personne de bon sens n'aurait eu commerce avec une statue ; jamais elle ne se serait ensevelie dans un tombeau avec un cadavre ; jamais elle n'aurait aimé un démon ou une pierre. Mais l'art vous trompe par d'autres prestiges, il vous porte non pas à aimer des images, des statues, mais à les adorer; il en est des portraits comme des statues. Qu'on admire l'art qui les a produits, rien de mieux; mais qu'il ne trompe pas l'homme au point de s'offrir comme la vérité. Un cheval s'est arrêté sans broncher, une colombe a suspendu son vol, elle est restée sans mouvement. La vache de Dédale, faite de bois, enflamme un taureau sauvage, et l'art qui avait trompé cet animal le jette après sur une femme pour en assouvir la passion.

(**58**) C'est à ces excès de fureur que le mauvais usage de l'art a porté des fous, des insensés. Ceux qui nourrissent des singes et qui les instruisent s'étonnent qu'on ne puisse les tromper avec des statues de terre ou de cire, revêtues d'ornements de jeunes filles. Vous avez donc moins d'esprit que les singes, vous qui vous laissez tromper par des figures de pierre, de bois, d'or et d'ivoire.

Les ouvriers qui fabriquent ces jouets si dangereux, je veux dire les sculpteurs, les statuaires, les peintres, les orfèvres, les poètes, en produisent des quantités incroyables; ils remplissent les champs de statues, les forêts de nymphes, Oréades, et Hamadryades, les fontaines et les fleuves de Naïades, la mer de Néréides. Les magiciens se vantent d'avoir les démons aux ordres de leur impiété, au point d'en faire des valets, et de savoir, par la vertu de certaines paroles, les contraindre à obéir. Les noces de vos

divinités, leurs accouchements, leurs adultères, chantés par vos poètes; leurs festins, racontés par vos auteurs comiques, leurs ris immodérés dans la joie du vin, me forcent à m'écrier, quand je voudrais me taire : O impiété ! vous avez fait du ciel une scène de théâtre. Dieu est devenu par vous un drame, vos personnages ont été les démons; dans cette comédie, vous avez joué ce qu'il y a de plus saint. L'impudeur de vos superstitions a livré aux sarcasmes les plus mordants le culte de la Divinité.

(**59**) Le premier de vos poètes, prenant sa lyre, ouvre merveilleusement bien la scène. Homère, chante-nous, tu sais, l'hymne admirable dont je veux parler, les amours furtifs de Mars et de Vénus, lorsqu'ils s'unirent dans le palais de Vulcain, et qu'ils souillèrent la couche de ce dieu par tant de secrètes voluptés. Ou plutôt, Homère, cesse de pareils chants, ils ne sont pas honnêtes, ils enseignent l'adultère. Pour nous autres, nous ne voulons pas même que ce nom souille nos oreilles. Connaissez les Chrétiens ; nous portons partout dans nos cœurs, comme dans un temple vivant et animé, l'image de Dieu qui nous parle, qui nous conseille, qui nous accompagne, qui se mêle à toute notre vie, qui partage toutes nos douleurs, qui console toutes nos misères. " Nous avons été offerts et consacrés à Dieu par Jésus-Christ ; nous sommes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition ; car nous n'étions pas autrefois le peuple de Dieu. » Nous le sommes aujourd'hui, et, comme le dit saint Jean, notre origine est céleste. Nous avons tout appris de celui qui est venu d'en haut. Nous

connaissons l'économie des desseins de Dieu sur l'homme, le grand mystère du Dieu qui a revêtu notre nature, et nous nous exerçons à marcher dans une vie nouvelle.

(**60**) Mais chez vous, avec vos dieux, quelles mœurs ! Vous foulez aux pieds toute pudeur ; les lubricités des esprits infernaux respirent sur tous les murs; vous vous livrez à la volupté avec tant de fureur, que ses plus honteuses images décorent vos appartements, et que vous faites de l'impudicité même un acte religieux. Mollement étendus sur une couche voluptueuse, vous vous plaisez à repaître vos regards de la nudité de Vénus, surprise au milieu de ses embrassements adultères. Vous gravez sur des anneaux l'oiseau lascif qui voltigeait autour de Léda. Vous imprimes l'impudicité avec les sceaux dont vous faites usage; ils reproduisent les turpitudes de Jupiter. Les tableaux n'ont de prix à vos yeux que par les obscénités qu'ils retracent Voilà une légère esquisse de votre vie moite et corrompue.

(**61**) Voilà votre théologie toute d'impureté; voilà la doctrine d'infamie et de débauche que vous enseignent les dieux, et qu'ils mettent en pratique avec vous. On croit facilement ce qu'on aime, a dit un orateur athénien. Ne parlons point de ces autres images multipliées autour de vous, de ces petits dieux Pans, de ces jeunes filles sans voile, de ces satyres ivres et chancelants, de ces objets dont l'impudeur même rougirait Ces honteuses peintures se retrouvent partout, et partout vous y attachez sans honte vos impudiques regards ; une sorte de respect religieux les

conserve avec un soin extrême suspendues aux murailles. Ne dirait-on pas, qu'au sein de la famille vous avez consacré les images des dieux comme des trophées d'impureté ? Vous y faites peindre les postures obscènes d'une Philénis avec le même soin que les combats d'Hercule. Renoncez à ces mœurs. Faites mieux : oubliez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Vos oreilles se sont prostituées; vos yeux ont fait le crime: chose inouïe, le regard avant le corps est souillé d'adultère.

Vous faites violence à la nature de l'homme; vous livrez à l'opprobre ce qu'il a de divin ; vous restez incrédules pour vous abandonner sans frein aux voluptés; vous croyez aux idoles par amour de leurs dissolutions ; vous résistez à notre Dieu parce que votre corruption s'effraie de l'innocence qu'il exige. Ce qui élève l'âme, vous l'avez en haine; ce qui la dégrade obtient vos respects. Vous êtes d'oisifs contemplateurs de la vertu et d'intrépides athlètes du vice.

(**62**) Ainsi donc, pour me servir des paroles de la Sibylle, les seuls heureux au jugement de tous, ce sont les hommes qui savent aussitôt détourner leurs regards de ces temples, de ses autels, vains monuments de pierres brutes; de ces dieux de marbre, ouvrages des hommes, souillés du sang de toutes sortes d'animaux égorgés en leur honneur.

Pour nous, il nous est clairement défendu d'exercer un art qui pourrait tromper les hommes. Vous ne ferez, dit un prophète, aucune image, soit des choses qui sont au ciel, soit des choses qui sont sur la terre. C'est qu'en effet nous pourrions nous exposer à prendre pour dieux la Cérès de

Praxitèle, et Proserpine, et le mystérieux Inachos, ou plutôt à déifier l'art de Locippe et le talent d'Apelles, qui revêtirent la matière de si belles formes et lui concilièrent des honneurs divins. Vous vous appliquez avec un soin extrême à donner à la statue toute la perfection possible, et vous ne faites rien pour éviter d'êtres stupides à la manière de l'idole. Le prophète confond cette inconcevable insouciance par ces mots aussi clairs que précis, lorsqu'il dit que tous les dieux des nations sont les images des démons; mais c'est Dieu qui a fait les deux et tout ce qui est au ciel.

(**63**) Après des paroles aussi formelles, concevez-vous que les hommes aient pu se tromper au point d'adorer l'œuvre du Créateur au lieu du Créateur lui-même, et de prendre pour des dieux, au mépris de toute raison, de simples créatures qui ne servent qu'à marquer le cours des temps et des saisons. L'art humain élève des édifices, construit des navires, bâtit des maisons, anime la toile sous ses pinceaux. Mais comment raconter les œuvres de Dieu? Voyez le monde entier : la voûte céleste, le soleil, c'est Dieu qui les a faits. Les anges et les hommes sont les ouvrages de ses mains. Quelle est sa puissance ! il a voulu, et le monde a été fait. Lui seul l'a créé parce qu'il est le seul vrai Dieu, et pour le créer il lui suffit de vouloir, parce qu'en lui la volonté est toujours suivie de l'effet, et par là sont confondus tous les philosophes, qui ont parfaitement compris que l'homme était fait pour contempler le ciel, mais qui se sont égarés au point d'adorer les astres du ciel qui frappèrent leur vue. S'ils ne sont pas les ouvrages de l'homme, ils sont faits pour

l'homme. Au lieu d'adorer le soleil, cherchez l'auteur du soleil; au lieu de faire un Dieu de l'univers et de lui rendre des honneurs divins, élevez-vous jusqu'au Dieu qui a fait le monde. Pour arriver au salut, il ne reste plus à l'homme d'autre refuge que la sagesse divine; une fois qu'il est parvenu là, il est comme dans un sanctuaire où il n'a plus rien à craindre de la fureur des démons. Qu'il fasse donc tous ses efforts pour y parvenir.

V.

(**64**) Parcourons, si vous le voulez, les opinions que les philosophes débitent sur le compte des dieux. Voyons s'il ne nous arrivera pas de reconnaître que la philosophie elle-même, par une vaine confiance en ses forces, a déifié la matière ; et si nous ne pourrons pas établir, en passant, que lorsqu'elle a rendu des honneurs divins aux démons, elle avait entrevu la vérité comme on peut voir les objets dans un songe. Ces philosophes nous ont laissé leurs systèmes sur les principes générateurs des choses ; l'un admet l'eau, c'est Thalès de Milet; l'autre admet l'air, c'est Anaximène de la même ville. Il fut suivi par Diogène d'Apollonie. Parménide d'Élée inscrivit le feu et la terre parmi les dieux. Hyppase de Métaponte et Héraclite d'Éphèse exclurent la terre et ne reconnurent que le feu. Empédocle d'Agrigente introduisit une multitude de dieux, et outre les quatre éléments il compta la Haine et l'Amitié. Tous ces philosophes sont des athées dont la folle sagesse portait ses adorations à l» matière. Ils n'ont peut-être pas révéré la pierre et le bois, mais ils n'ont peut-être pas fait d'image de Neptune, mais ils

ont adoré l'eau ; et qu'est-ce que Neptune, sinon une substance liquide que l'on boit ? C'est de là que vient le nom de Neptune, comme celui de Mars dérive d'un mot grec qui signifie l'action de s'élever contre un ennemi et de le tuer. Peut-être est-ce de là qu'est venue la coutume qu'ont certains peuples de représenter Mars sous l'emblème d'une épée qu'ils enfoncent dans la terre, et à laquelle ils offrent des sacrifices. On trouve cette coutume établie chez les Scythes, selon le témoignage d'Eudoxe, dans le second livre du *Tour de la terre* ; des Scythes elle passa chez les Sarmates, qui adorèrent une épée, comme Icésius le rapporte dans son livre des *Mystères*. Héraclite et ses sectateurs adorèrent le feu comme le principe générateur de toutes choses. Quelques-uns l'appelèrent Vulcain ;

(**65**) les Mages des Perses et plusieurs autres habitants de l'Asie en firent l'objet de leur culte. Les Macédoniens l'adorèrent aussi, comme Diogène l'assure dans le premier livre de l'*Histoire des Perses*.

A quoi bon parler des Sarmates qui, au rapport de Symphodore, dans le livre des *Mœurs étrangères,* rendent au feu des honneurs divins? Est-il nécessaire de rappeler les Perses, les Mèdes, les Mages? Dinon assure qu'ils sacrifient dans un lieu découvert, parce qu'ils ne reconnaissent point d'autres figures ni d'autres images des dieux que le feu et l'eau. Je ne tairai point leur ignorance qui, en pensant éviter une erreur, tombe dans une autre. Ils ne croient point, comme les Grecs, à la divinité de la pierre ou du bois ; ils ne croient pas non plus, comme les Égyptiens, à celle des rats et des Ibis ; mais ils pensent avec les philosophes que l'eau et le feu sont les images de la Divinité. Bérose fait voir

néanmoins très clairement dans le second livre de l'*Histoire des Chaldéens*, qu'après une longue suite d'années ils finirent par adorer des simulacres humains, et que ce fut Artaxerxés, fils de Darius et petit-fils d'Ochus, qui introduisit cet usage; après avoir élevé dans Babylone une image de Vénus Tanaïde, il l'exposa aux adorations des habitants de Suse, d'Ecbatane, de Damase, de Sardes, de la Perse et de la Bactriane. Que les philosophes avouent doue qu'ils sont les disciples des Perses, des Sarmates, des Mages ; que c'est à leur école qu'ils ont puisé leur impiété avec le culte de leurs principes générateurs. Ignorant le véritable auteur de toutes choses et de ces principes eux-mêmes, ils ont, dans leur ignorance, porté leurs hommages à ces éléments faibles et indignes, comme les appelle l'apôtre, et créés uniquement pour servir à l'usage des hommes.

(**66**) Parmi les philosophes qui ont négligé ces éléments pour s'élever à de plus hautes contemplations, il en est qui ont admis l'infini comme principe. De ce nombre était Anaximène de Milet, Anaxagore de Clazomènes, et Archelaüs d'Athènes. Mais ils ont cru qu'il y avait une intelligence au-dessus de l'infini. Leucippe de Milet et Métrodore de Chio semblent avoir reconnu deux principes, le plein et le vide. Démocrite l'Abdéritain adopte ces deux principes et en ajoute un troisième, les images des choses. Alcméon de Crotone a cru que les astres étaient animés et qu'ils étaient des dieux. Je dévoilerai leur extravagance, et particulièrement celle de Xénocrate de Chalcédoine, qui fit entendre que les sept planètes étaient des dieux, et que le monde, composé de tout cela, était un huitième dieu. Passerai-je sous silence les Stoïciens, qui ont déshonoré leur philosophie en prétendant que la Divinité se mêle à toute la

matière, si abjecte qu'elle puisse être? Puisque nous avons abordé la question, il sera peut-être utile de dire un mot des Péripatéticiens. Le père de cette école, ignorant quel est le Père de toutes choses, appelle âme de l'univers celui que l'on nomme le Dieu suprême. Il ne s'aperçoit pas qu'en attribuant à l'univers la Divinité, il s'établit en contradiction flagrante avec ses principes. En effet, borner d'une part les soins de la Providence au globe lunaire, et de l'autre ériger le monde en Dieu, par conséquent regarder comme dieux des éléments où la Divinité n'est pas, quel témoignage plus manifeste d'erreur et de mensonge! Un disciple d'Aristote, Théophraste d'Erésus nomme Dieu tantôt le ciel, tantôt l'Esprit. Je laisse avec plaisir Épicure de côté, puisque ce philosophe, ne reconnaissant qu'un Dieu sans intervention dans les choses humaines, se montre impie sur tous les points. Pourquoi rappeler ici Héraclide le Pontique? Il est emporté constamment dans les images de Démocrite.

VI.

(**67**) Ici se présente à mes yeux une multitude incommensurable de faux sages qui introduisent sur la scène des milliers de démons, comme autant d'épouvantails, vaines fictions imaginées par les auteurs des fables, ridicules inepties faites pour amuser la crédulité des vieilles femmes. Loin de nous la pensée de livrer de pareils discours à l'oreille des hommes, nous qui ne permettons pas même que l'on berce avec des fables l'enfant qui vagit, ainsi que s'exprime le langage ordinaire, de peur de développer

en même temps que lui l'impiété professée par des hommes qui, plus inhabiles et plus novices que l'enfant au berceau, ne laissent pas néanmoins d'applaudir à leur propre sagesse. En effet, je te le demande au nom de la vérité, ceux qui ont cru en toi pourquoi les soumets-tu à la corruption et à une mort non moins funeste que déshonorante pour eux? Pourquoi peuples-tu la vie humaine de simulacres idolâtriques en attribuant une divinité menteuse aux vents, à l'air, an feu, à la terre, à la pierre, au bois, au fer, et jusqu'à ce monde lui-même? Pourquoi, élevant tes yeux au ciel avec le secours non de l'astronomie, mais de cette astrologie dont le vulgaire fait tant de bruit, courbes-tu les hommes que tu égares devant les corps célestes que tu leur donnes faussement pour des dieux ? Pour moi, il me faut un Dieu qui règne en souverain sur les intelligences, qui gouverne la famine, qui ait créé le monde, et qui ait allumé le flambeau du soleil. Que dirai-je enfin? je cherche l'ouvrier et non pas ses œuvres.

(**68**) Qui de vous prendrai-je pour auxiliaire dans cette discussion ? Eh bien ! soit, j'accepte Platon. Dis-nous donc, ô Platon, par quelle méthode il faut aller à Dieu. « Découvrir le Père et le créateur de l'univers, est chose difficile; et après qu'on l'a trouvé, il est impossible à la parole humaine de proférer son nom. » Pourquoi cela, ô Platon, je te le demande à toi-même? « C'est qu'on ne peut le définir. » Très bien, ô grand homme ! tu as mis le doigt sur la vérité; mais ne te rebute pas, je t'en conjure, et marche avec moi à la découverte du bien. Le genre humain, et principalement

ceux qui se sont exercés à l'étude des lettres, entendent une voix d'en haut qui les contraint de confesser, même contre leur volonté, qu'il existe un Dieu unique, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura point de fin; qui réside au-dessus de nous, dans quelque région de la plaine céleste, comme dans un centre d'observation d'où il règle l'univers.

« Parle ! quelle idée dois-je me former du Dieu, qui voit tout l'univers, mais inaccessible lui-même à l'œil d'aucun mortel? »

a dit Euripide. Par conséquent Ménandre est tombé dans une grave erreur lorsqu'il s'est écrié :

« Soleil, il convient de t'honorer comme le premier des dieux, puisque c'est par toi que nous voyons tous les autres dieux.

Ce n'est pas le soleil qui m'apprendra le vrai Dieu; c'est le Verbe de la vie, c'est le soleil de l'âme, à qui seul il est donné d'éclairer mon intelligence et de dissiper les ténèbres de mon entendement. Aussi Démocrite a-t-il eu raison de dire: « Parmi les hommes dont l'esprit est cultivé, il s'en trouve peu qui lèvent encore aujourd'hui leurs mains vers celui que nous autres Grecs nous appelons l'Air. La nature tout entière proclame l'existence de Jupiter. C'est Jupiter qui connaît tout, qui donne et enlève tout; c'est lui qui est le monarque universel. » Platon est du même avis. Il s'exprime ainsi quelque part sur la Divinité : « Tout est soumis à la puissance du roi universel, il est le principe de tous les biens. »

(**69**) Quel est donc le roi universel ? Dieu, qui est la mesure de la vérité pour tous les êtres. De même que la mesure comprend les objets qui se mesurent sur elle, ainsi l'homme qui a conçu Dieu dans son cœur mesure et comprend la vérité elle-même. Voilà pourquoi Moïse, cet homme d'une sainteté si éminente, a dit: « Vous n'aurez point en réserve plusieurs poids, l'un plus grand et l'autre moindre. Vous aurez un poids juste, véritable. » Il savait que Dieu est la balance, la mesure et le nombre de toutes choses. En effet, les simulacres de l'injustice et de l'iniquité sont cachés dans un lieu secret de la maison, et pour ainsi dire, dans les immondices de l'âme. Mais le Dieu unique, le Dieu véritable que le législateur hébreu désigne par cette juste et unique mesure, toujours égal à lui-même dans son impassible immutabilité, mesure et pèse toutes choses au poids de sa justice, en maintenant dans l'équilibre les différentes parties de la nature. « Dieu, suivant une ancienne tradition (**1**) est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres; il marche toujours en ligne droite, conformément à sa nature, en même temps qu'il embrasse le monde. La justice le suit constamment, vengeresse des infractions faites à la loi divine (**2**). ?

(**70**) Où donc, ô Platon, as-tu appris cette importante vérité? A quelle source as-tu puisé les magnifiques paroles dont tu te sers pour exposer quel est le culte que nous devons A Dieu? Je t'entends. » Les nations barbares en savent plus que les Grecs sur la religion. » Tu as beau cacher le nom de tes maîtres, nous savons quels furent tes instituteurs. Tu as appris la géométrie de la bouche de l'Égypte, tu as demandé à Babylone les secrets de

l'astronomie ; la Thrace t'a livré ses magiques évocations; l'Assyrie t'a enseigné beaucoup d'autres connaissances. Mais ta science des lois, dans ce qu'elle a de conforme à la raison, tes sentiments sur la Divinité, tu les dois au peuple hébreu.

On ne l'a jamais vu, séduit par de vaines illusions, adorer avec le reste des hommes, troupe frivole et inconstante, des simulacres d'or, d'airain, d'argent, d'ivoire, de bois, ou de pierre, ni courber le genou devant des hommes transformés en dieux. Loin de lui cette prostitution ! Les Hébreux lèvent vers le ciel des mains pures aussitôt qu'ils ont quitté la couche de leur repos, et qu'ils ont lavé leur corps dans une eau virginale. Un Dieu immortel et qui gouverne l'univers, voilà celui qu'ils adorent.

(**71**) Mais, sans te borner aux témoignages de Platon, convoque au milieu de nous, ô Philosophie, la multitude des autres philosophes qui ne proclament comme Dieu que le Dieu unique et véritable, réellement inspirés par son esprit quand ils se sont élevés jusqu'à la vérité. Le dogme qui suit appartient-il à Antisthène le Cynique? Non, il sort de la bouche de l'Antisthène élevé à l'école de Socrate. « Dieu ne ressemble à qui que ce soit, dit-il : impossible par conséquent qu'une image le fasse connaître à personne. » Mais voilà que l'Athénien Xénophon proclame, en termes assez intelligibles, une partie de la vérité, tout prêt à lui rendre le même témoignage que Socrate, si la ciguë de Socrate n'était là pour l'arrêter. Il ne laisse pas néanmoins d'écrire ces mots : « La grandeur et la puissance appartiennent incontestablement à l'être qui ébranle la

nature ou la pacifie à son gré. Quelle est sa forme? elle échappe à nos regards. Le soleil épanche ça et là ses rayons; cependant il ne se laisse pas contempler impunément. Le mortel qui fixe sur lui un œil présomptueux est ébloui par ses splendeurs. » Où le fils de Gryllus a-t-il puisé tant de sagesse ? Les accents de la prophétesse des Hébreux sont-ils parvenus jusqu'à son oreille?

« Quel œil de chair pourra contempler le Dieu immortel et véritable, qui réside dans les hauteurs des cieux? Demandez à l'homme, frêle créature, s'il peut regarder en face la lumière du soleil et en soutenir la majesté? »

(**72**) Écoutons Cléanthe de Pisade, philosophe stoïcien, qui en nous exposant non pas une théogonie poétique, mais une théologie véritable, ne nous a point dissimulé ses sentiments sur la Divinité :

Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche. C'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de soi, utile, beau, convenable, austère, rigide, toujours avantageux, supérieur à la crainte, exempt de douleurs, étranger à la souffrance, salutaire, agréable, d'accord avec soi- même, illustre, vigilant, doux, permanent, inimitable, irrépréhensible, éternel. Esclave grossier, tout homme qui s'attache à l'opinion et qui espère en tirer quelque profit ! »

Ces paroles montrent bien, si je ne me trompe, quel est Dieu. Elles ne manifestent pas moins que le torrent de la coutume et de l'opinion conduit à une honteuse servitude

les infortunés qui aiment mieux s'abandonner au cours des idées vulgaires que de suivre Dieu.

Mais gardons-nous de passer sous silence les témoignages de Pythagore. « Il n'y a qu'un Dieu. Il ne réside pas, comme quelques-uns le soutiennent, en dehors du mouvement de la nature ; il est tout entier dans l'économie générale du monde, tout entier dans tout l'univers, surveillant de tout ce qui naît, union de tous les êtres, éternellement subsistant, créateur de ses œuvres et de toutes les puissances qui relèvent de lui, flambeau du ciel, père de toutes choses, esprit et vie de tout ce qui est, mouvement universel. » Ces témoignages que les philosophes ont écrits sous l'inspiration de Dieu, et que nous avons choisis à dessein, suffiront pour élèvera la connaissance de Dieu quiconque n'a pas entièrement fermé les yeux à la vérité.

VII.

(**73**) Mais c'est trop peu que les dispositions favorables de la philosophie. Appelons à notre aide la poésie elle-même, qui, livrée aux frivolités et aux mensonges, ne rendra que difficilement témoignage à la vérité, disons mieux, confessera aux pieds de la Divinité ses aventureux écarts dans le domaine de la fable. Prenons le premier venu d'entre les poètes. C'est Aratus, qui déclare que la puissance de Dieu pénètre partout :

« A lui s'adressent nos premiers et nos derniers hommages pour le maintien de l'harmonie universelle. Salut

à toi, père des humains, être merveilleux dans ta grandeur et source de tous les biens ! »

Le vieillard d'Ascra désigne ainsi Dieu :

« Il est le chef et le monarque universel : nul autre immortel ne possède ce glorieux privilège.

(**74**) Mais la scène tragique elle-même nous dévoile la vérité:

« Si vos regards s'élèvent vers l'éther et vers le ciel, croyez que vous avez vu Dieu, » dit Euripide.

Le fils de Sophille, Sophocle, parle ainsi :

« Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, oui, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. Mais, dans l'égarement de notre cœur, vains mortels que nous sommes, nous avons dressé aux dieux des statues, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation à nos maux. Nous leur offrons des sacrifices ; nous leur consacrons des fêtes pompeuses ; et après cela, nous nous applaudissons de notre piété. »

C'est ainsi que Sophocle proclamait la vérité sur la scène, en face des spectateurs, dont il pouvait redouter la colère. Le fils d'OEagre, Orphée-le-Thrace, tout à la fois poète et interprète des dieux, après avoir exposé le mystère des fêtes de Bacchus, et tout le culte idolâtrique, change brusquement de langage au profit de la vérité, et entonne, quoique tardivement, l'hymne sacré :

« Je déchirerai les voiles pour ceux qui ont la permission de voir : profanes, qui que vous soyez, fermez les portes du sanctuaire ! O toi, Musée, fils de la brillante Sélène, prête une oreille attentive à mes accents ; je vais te révéler des secrets sublimes. Que les préjugés vains et les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Fixe tes regards sur le Verbe divin, ouvre ton âme à l'intelligence, et marchant dans la voie droite, contemple le roi du monde unique, immortel. »

Puis, le poète poursuit en termes plus manifestes encore:

« Il est un ; il est de lui-même ; de lui seul tous les êtres sont nés; il est en eux et au-dessus d'eux : invisible à tous les mortels, il a les yeux ouverts sur tous les mortels. »

Ainsi chante Orphée : il reconnaît enfin l'égarement de ses pensées:

« Mais toi, ô homme, si fécond en expédients, ne tarde pas davantage. Reviens sur tes pas, et désarme la colère de la Divinité. »

En effet, si les Grecs sur lesquels est tombée quelque étincelle du Verbe divin, ont promulgué une faible partie de la vérité, ils attestent par là même qu'elle renferme une puissance qu'il est impossible de comprimer ; mais ils accusent en même temps leur propre faiblesse, puisqu'ils ont manqué le but.

(**75**) Qui ne voit par conséquent que vouloir agir et parler sans l'intervention du Verbe, c'est ressembler au malade qui essaie de marcher avec des jambes percluses?

Ah ! du moins, puisse le ridicule dont vos poètes, entraînés par la force de la vérité, couvrent vos dieux jusque sur la scène comique, vous déterminer à embrasser le salut ! Le poète Ménandre nous dit, dans la pièce intitulée le Cocher :

« Fi d'un Dieu qui court les rues dans la compagnie d'une vieille femme; fi de cet homme qui se glisse dans les maisons, ses tablettes de mendiant à la main ! »

L'allusion tombe ici sur les prêtres qui allaient quêter de porte en porte pour Cybèle. De là, l'ingénieuse réponse d'Antisthène : « Je ne me pique pas de nourrir la mère des dieux quand les dieux refusent de la nourrir ([3]). » Le même poète comique s'indigne contre une coutume de son temps, et poursuit dans le Prêtre, avec non moins de finesse que de vérité, l'aveuglement de ses contemporains :

« Si l'homme peut, avec le bruit de ses cymbales et de ses tambours, conduire le Dieu partout où bon lui semble, quiconque est armé de ce pouvoir est supérieur au Dieu lui-même. Rêves d'une folle confiance ! Pures imaginations de l'homme !

(**76**) Mais que dis-je? Ménandre n'est pas le seul qui tienne ce langage. Homère, Euripide, beaucoup d'autres poètes, convainquent de néant tous vos dieux, et ne leur épargnent jamais l'ironie, dès que l'occasion s'en présente. Écoutez-les! Ici Minerve a le regard effronté d'un chien; là, Vulcain boite des deux jambes. Ailleurs, Hélène poursuit Vénus de cette imprécation :

« Puisses-tu ne jamais remettre les pieds dans l'Olympe!

Homère insulte ainsi ouvertement au dieu des vendanges:

« Pendant que Bacchus est en proie à ses fureurs, l'étranger souleva contre le fils de Jupiter ses nourrices égarées. Toutes jetèrent le thyrse, à l'instigation du cruel Lycurgue.

Euripide ne se montre-t-il pas le digne élève de Socrate, lorsque, les yeux uniquement fixés sur la vérité, il brave ainsi l'opinion des spectateurs? Tantôt il s'attaque « à cet Apollon qui, placé au point central de la terre, rend aux hommes des oracles infaillibles. »

« Poussé par ses conseils, s'écrie-t-il, j'ai immolé ma mère. C'est un infâme ; traînez-le au supplice, et qu'il soit mis à mort. Le crime appartient à loi seul. Pour moi, je suis innocent ; j'ignorais où étaient la justice et la vertu.

Tantôt il nous montre sur la scène un Hercule furieux ; ailleurs il en fait un débauché, plein de vin, et que nul aliment ne peut rassasier. Faut-il s'en étonner, quand on le mit, déjà gorgé de viandes, « manger des figues vertes, et pousser des cris extravagants qui excitaient la pitié même d'un Barbare I » Dans Ion, il livre à la publicité du théâtre l'infamie des dieux.

« N'est-ce pas une révoltante injustice, que les législateurs de la terre vivent eux-mêmes sans aucune loi ? SI, par impossible, qu'importe cependant? je dirai la vérité, si, par impossible, les hommes vous châtiaient de vos

adultères, toi, Neptune et toi, roi suprême de l'Olympe, il y a longtemps que les temples seraient vides sur la terre. »

VIII.

(**77**) Maintenant que nous avons parcouru successivement les matières qui précèdent, il est temps d'arriver aux écrits des prophètes. C'est qu'en effet la vérité a pour fondement leurs oracles, où se manifeste le culte que nous devons rendre à Dieu. Les divines Écritures et les sages institutions conduisent au salut par des routes abrégées. Simples et sans fard, dégagées de tout ornement ambitieux, ignorant l'art des vaines flatteries, elles rappellent de son tombeau l'homme étouffé par les vices, en lui apprenant à mépriser les vicissitudes et les tribulations de la vie, en guérissant d'une seule et même parole ses maladies diverses, en le tenant en garde contre les pièges ennemis, et en le poussant, comme par la main, au salut qui est placé sous nos yeux au terme de la carrière. Que la Sibylle, à la tête de tous, vienne donc chanter en ce moment le cantique du salut.

Il s'est levé sur l'univers immobile dans les hauteurs des cieux. Accourez, ô mortels I cessez de poursuivre l'ombre et les ténèbres. Voici la douce lumière du jour ; voici le tombeau qui brille sans nuage. Debout donc ! que la sagesse illumine vos intelligences. Il n'y a qu'un Dieu. De sa puissante main partent les ondées, les vents, les tremblement: de terre, la foudre, les pestes, les famines, les maux de toute nature, les neiges et les frimais. Mais à quoi

bon tout ces détails? Monarque du ciel, Seigneur de la terre, il es véritablement celui qui est. »

Vous le voyez, le mal a été assimilé aux ténèbres, et la connaissance de Dieu à la lumière du soleil. Comparaison inspirée par Dieu, et qui nous apprend lequel des deux nous devons choisir ! Le mensonge, en effet, ne s'évanouit point devant la simple apparition de la vérité qu'on lui oppose il n'est repoussé et mis en fuite que par l'exercice de la vérité.

(**78**) Au reste, la haute sagesse du prophète Jérémie, disons mieux, l'Esprit saint qui parlait par sa bouche, nous fait connaître Dieu en ces termes : « Penses-tu que je sois Dieu de près, et que je ne sois plus Dieu de loin ? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur ? » Écoutons maintenant Isaïe : - Qui a mesuré le ciel dans le creux : sa main ? qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre ? Considère, ô homme, la grandeur de Dieu, et sois frappé d'admiration ! Adorons celui auquel le prophète a dit: « A ton aspect, les montagnes s'écrouleront ; elles seront consumées comme tout ce que le feu dévore. » « Voilà, poursuit le prophète, le Dieu qui a le ciel pour trône, la terre pour marche pied. Qu'il ouvre la profondeur des cieux, l'épouvante te saisira. » Voulez-vous entendre quel sort un autre prophète prédit aux idoles ? « En ce temps, leurs simulacres seront traînée à la face du soleil; ils seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre; les objets qu'ils ont aimés et servis seront putréfiés par le soleil et la lune, leur ville sera livrée à l'incendie. » « Le monde, ajoute-t-il, et tous les éléments seront enveloppés dans la même ruine. ! La terre vieillira, le ciel passera ; mais la parole de Dieu demeure éternellement. »

(**79**) Dieu veut-il se manifester par la voix de Moïse ? « Voyez, voyez que je suis seul et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue, et moi qui fais vivre; moi qui frappe et moi qui guéris, nul ne peut s'arracher de ma main. » Vous plait-il d'entendre un autre organe de la Divinité? tout le chœur des prophètes se lève pour chanter sur le même ton que Moïse. Je ne crains pas de vous citer les paroles que l'Esprit saint place sur les lèvres d'Osée (**4**) : « Voici celui qui forme les montagnes et qui déchaîne les tempêtes; ses mains ont créé la milice du ciel. » Ailleurs, Isaïe fait entendre ces accents ; car je ne veux pas oublier ce témoignage : « Je suis le Seigneur de justice et d'équité. Rassemblez-vous; venez et approchez, vous les élus d'entre les nations. Soyez témoins de l'ignorance de ces hommes, qui élèvent un bois taillé de leurs mains, et qui adorent un Dieu impuissant à les sauver. » Puis, un peu plus bas : «N'est-ce pas moi le Seigneur ! Hors de moi, il n'y a pas de Dieu. est-il un autre juste, un autre sauveur que moi? Tournez vos cœurs vers moi, et vous serez sauvés, vous qui habitez les extrémités de la terre. Je suis le Dieu fort; il n'y en a point d'autre. J'ai juré par moi-même. » Mais voilà qu'il s'irrite contre les adorateurs des idoles: « A qui comparez-vous votre Dieu, s'écrie-t-il. Quels traits formeront son image ? Le fondeur ne fait-il pas vos dieux ? L'orfèvre ne les couvre-t-il pas d'or, ou ne les orne-t-il pas de ciselures, etc. ? » Cessez donc de vous prosterner devant de muets simulacres, et prévenez dès ce moment l'effet de ces menaces : « Les idoles et tous les dieux forgés par la main

des hommes pousseront des cris de détresse, » ou, pour mieux dire, les insensés qui ont placé leur confiance dans la matière, puisque la matière est incapable de sentiment. Le Seigneur fera plus. « Il ébranlera les villes qui sont habitées, et il rassemblera dans sa main toutes les contrées de la terre comme un faible nid d'oiseaux. »

(**80**) Voulez-vous que je vous révèle les mystères et les oracles énoncés par le plus sage d'entre les Hébreux : « Le Seigneur m'a possédée (la sagesse) au commencement de ses voies. — Le Seigneur donne la sagesse ; de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. — Paresseux, jusques à quand seras-tu couché? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil ? — Si tu es actif et laborieux, la moisson coulera pour toi comme une source. » Le Verbe paternel est le flambeau du bien, le Seigneur qui distribue à tous la lumière, la foi et le salut. « Car celui qui a fait la terre par sa puissance, dit Jérémie, a relevé par sa sagesse l'univers qui était tombé. » La sagesse, en effet, ou le Verbe de Bien nous trouvant prosternés devant les idoles, nous replaça debout pour nous appeler à la connaissance de la vérité. C'est par là qu'elle a commencé à nous relever après notre chute. De là vient que Moïse, afin de nous détourner de la servitude idolâtrique, nous crie avec sagesse : Écoute, Israël, Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Comprenez donc enfin, ô hommes, et cédez aux avertissements que le bienheureux David vous donne dans ses Psaumes : « Embrasse la loi sainte, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne

périssiez dans votre voie, quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui ont mis leur confiance dans Seigneur ! »

(**81**) Mais, qu'ai-je entendu ? Le Seigneur, dont la miséricorde pour nous est immense, fait retentir à nos oreilles les accents du salut. On dirait le chant martial qui réveille le courage de l'armée avant le combat. Enfants des hommes, jusques à quand resterez-vous plongés dans la torpeur? Pourquoi poursuivez-vous les vanités et embrassez-vous le mensonge ? Quelles sont ces vanités ? quel est ce mensonge ? Le saint apôtre du Seigneur va nous répondre dans ce passage, où il condamne les Gentils : « Ils sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne loi ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements. Ils ont transporté à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu immortel, et ils ont adoré la créature au lieu du Créateur. » Par conséquent, puisque ce Dieu est le même qui a créé dès le commencement le ciel et la terre, vous qui, ne connaissant pas Dieu, rendez au ciel les honneurs divins, ne méritez-vous pas le titre d'impies ? Prêtez encore l'oreille aux oracles prophétiques: « Le soleil s'éteindra; les cieux s'obscurciront; mais l'Éternel brillera dans toute l'étendue des siècles. Les vertus des cieux seront ébranlées ; les cieux eux-mêmes seront roulés comme une tente que l'on déploie et que l'on replie (ainsi s'exprime la bouche inspirée), et la terre fuira d'épouvante devant la face du Seigneur. »

IX.

(**82**) Il me serait facile de produire ici des passages presque innombrables empruntés aux Écritures, dont pas un seul point ne passera sans avoir son accomplissement, puisqu'elles émanent de l'Esprit saint, qui est comme la bouche du Seigneur. « Mon fils, ne négligez pas plus longtemps la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend. » Ô bonté ineffable de Dieu envers les hommes ! il nous parle non comme un maître à ses disciples, non comme un Seigneur à des esclaves, non comme un Dieu à des hommes, mais comme un père tendre à ses enfants. Eh quoi ! Moïse lui-même avoue qu'il fut épouvanté et demeura tout tremblant « quand il entendit parler du Verbe ! Et vous qui entendez le Verbe en personne, vous ne tremblez pas ? vous n'êtes aucunement ébranlé? Ne vous déterminerez-vous pas enfin à l'adorer et à recueillir les enseignements de sa bonté; qu'est-ce à dire? ne vous hâterez-vous pas de marcher à la conquête du salut, en redoutant sa colère, en affection devant sa grâce, en suivant les espérances qu'il place devant vous, afin que vous évitiez le jugement? Approchez, approchez, mes fils; car « à moins de devenir comme de petits enfants et d'être renouvelés, » ainsi que parle l'Écriture, vous ne pourrez ni retrouver votre père véritable, « ni entrer dans le royaume des dieux. »

A quel titre, en effet, l'étranger pourrait-il être admis? Mais qu'il soit inscrit sur les rôles de la cité, qu'il reçoive le

droit de bourgeoisie, qu'il retrouve son père, aussitôt, si je ne me trompe, il demeure dans la maison paternelle, il est institué héritier, et l'enfant de l'adoption partage le royaume de son père avec le fils légitime et bien-aimé. La voilà, « cette assemblée des premiers-nés » qui se compose de nombreux enfants soumis. Les voilà, « ces premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et qui célèbrent avec des myriades d'anges les solennités du Très-Haut. » Oui, nous sommes ses premiers-nés, et ses amis véritables, nous Chrétiens qui avons été ses premiers disciples, nous qui les premiers avons connu le Seigneur, qui les premiers avons brisé le joug du péché et rompu le pacte par lequel nous étions enchaînés au démon.

(**83**) Mais, hélas! il en est un grand nombre qui affichent d'autant plus d'impiété que Dieu se montre plus compatissant et plus généreux. Eh quoi ! d'esclaves que nous étions, Dieu nous a faits ses enfants, et les ingrats dédaignent d'entrer dans sa famille! Ô incroyable démence! Rougissez-vous donc du Seigneur? Il vous offre l'émancipation, et vous vous précipitez dans l'esclavage. Il vous présente le salut, et vous, vous courez tête baissée à la mort. Tenez, s'écrie-t-il, la vie éternelle est à vous, et vous : Nous aimons mieux attendre des supplices éternels, répondez-vous; et vous embrassez pour dernière espérance le feu que « le Seigneur a préparé pour Satan et ses anges. » Aussi le bienheureux apôtre nous presse-t-il en ces termes : « Je vous en conjure par Notre Seigneur, ne vivez plus comme les Gentils qui marchent dans la vanité de leurs

pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu à cause de l'ignorance où ils sont et de l'aveuglement de leur cœur. N'ayant aucune espérance, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés et d'avarice. »

(**84**) Je le demande, quand un témoin si vénérable a convaincu par l'invocation du nom sacré l'extravagance des hommes, quelle autre espérance peut-il rester aux incrédules, sinon le jugement et la condamnation ? Toutefois le Seigneur ne les abandonne point à leur malice. Exhortations, prières, menaces, encouragements, admonitions, il n'épargne rien pour les arracher à leurs ténèbres et à leur sommeil. Sa voix leur crie : « Éveillez-vous; sortez de votre assoupissement ; levez-vous du milieu de ces morts où vous dormez, et le Christ vous éclairera de sa lumière ; » le Christ, soleil de la résurrection, « qui a été engendré avant l'étoile du matin, » et nous a départi la vie réelle par la splendeur de son flambeau. Gardez-vous donc de mépriser le Verbe, de peur que, l'avoir méprisé, ce ne soit vous être méprisés vous-mêmes sans le savoir. Car l'Écriture dit quelque part : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme à Mériba, au jour de la tentation dans le désert, alors que vos pères m'ont tenté et ont mis ma puissance à l'épreuve. » Sa puissance à l'épreuve, dit-il, comment cela? L'Esprit va l'expliquer: « Pendant quarante ans ils ont vu mes œuvres ; c'est pourquoi j'ai supporté avec dégoût cette génération et j'ai dit : C'est

un peuple dont le cœur est égaré ; ils ne connaissent pas mes voies. C'en est fait, je l'ai juré dans ma colère; jamais ils n'entreront dans mon repos! » Eh bien! les voilà, les menaces! les voilà, les exhortations ! les voila, les châtiments !

Pourquoi convertissons-nous de la miséricorde en colère ? Pourquoi n'ouvrons-nous pas les oreilles aux enseignements du Verbe? Pourquoi ne cherchons-nous pas à recevoir Dieu dans le sanctuaire d'une âme sans tache? Sa promesse deviendra pour vous un immense bienfait, si aujourd'hui vous entendez sa voix. Au reste, cet aujourd'hui s'étend à chaque jour que le Seigneur nous fait, aussi longtemps qu'il est possible de nommer aujourd'hui. Le jour actuel et le temps d'apprendre subsistent jusqu'à la dernière consommation de toutes choses. Par conséquent, le véritable aujourd'hui, c'est-à-dire le jour indéfectible de Dieu, se prolonge jusque dans la longueur de l'éternité. Obéissons donc constamment à la voix du Verbe divin, puisque aujourd'hui signifie l'éternité. Qui dit jour dit lumière ; or, la lumière des hommes, c'est le Verbe aux rayons duquel nous voyons Dieu.

(**85**) C'est à bon droit que la grâce sera répandue avec abondance sur ceux qui ont eu la foi et qui ont bien réglé leurs mœurs. Mais les incrédules « qui s'égarent dans la rébellion de leur cœur, et qui n'ont pas connu les voies » que le divin précurseur les avertit de rendre droites, Dieu s'irrite contre leur résistance et n'a pour eux que des menaces. Quel en sera l'accomplissement? Les Hébreux errants dans le désert sont le symbole du sort qui les attend. L'Écriture nous dit «qu'ils n'entrèrent pas dans leur repos à cause de leur incrédulité, » avant que, dociles au successeur

de Moise, ils n'eussent appris à la fin, par une tardive expérience, qu'ils ne pouvaient être sauvés qu'en croyant à Jésus.

Mais le Seigneur, dont la tendresse pour le genre humain est immense, envoie le *Paraclet* pour exhorter *tous les hommes à la connaissance de la vérité.* Cette connaissance, quelle est-elle? La *piété* envers Dieu, « Mais la piété, nous dit Paul, est utile à tous ; c'est elle qui a la promesse de la vie présente et de la vie future. » Si la vie éternelle était mise en vente, ô hommes, à quel prix l'achèteriez-vous ? Sachez-le cependant! quand même vous donneriez le Pactole tout entier qui rouie des flots d'or, d'après vos traditions fabuleuses, vous n'auriez pas payé le salut à sa juste valeur.

(**86**) Toutefois, que le découragement ne vous abatte point. Vous pouvez, si bon vous semble, acheter ce trésor inestimable par des richesses qui vous soient personnelles, je veux dire l'ardeur de la charité et de la foi, dignes de contrebalancer les dons du Seigneur. Oui, Dieu reçoit avec plaisir cet échange. « Car nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. » Mais la foule des mortels, attachée au rocher du monde comme l'algue des mers à recueil qui domine les flots, dédaigne l'immortalité. Je crois voir ce vieillard d'Ithaque qui, au lieu de soupirer après la patrie céleste et véritable, après les rayons de la lumière réelle, poursuivait de ses vœux une *vaine fumée.*

La piété, pour assimiler l'homme à Dieu, du moins dans la mesure de sa faiblesse, lui assigne pour maître convenable Dieu, qui seul peut dignement élever l'homme jusqu'à lui.

(**87**) Il connaissait bien la divinité de cette doctrine, l'apôtre qui écrivait ainsi à Timothée : « Pour vous, vous avez été instruit dès votre enfance dans les lettres saintes, qui peuvent vous éclairer pour le salut par la foi qui est en Jésus-Christ. » Comment serait-il possible, en effet, que ces *lettres* ne fussent pas saintes, quand elles font des saints et presque des dieux? De là vient que l'apôtre déclare divinement inspirées ces Écritures, ou ces volumes formés par la réunion des *lettres* et des *syllabes* sacrées. Laissons-le parler lui-même : « Toute Écriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la piété et à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les œuvres. » Assurément, quelles que soient les exhortations des autres saints, jamais elles ne produiront sur nous la même impression que le Seigneur lui-même, qui a tant aimé le genre humain. Il ne se propose d'autre but que le salut des hommes. Il les presse, il les pousse dans ces voies. « Le royaume des deux est proche, » leur crie-t-il incessamment. I! réveille par ces mots l'attention des hommes qui n'ont pas fermé leur cœur à la crainte. L'apôtre du Seigneur, voulant exhorter les Macédoniens dans une circonstance semblable, interprète ainsi ce passage : « Le Seigneur s'avance, prenez garde d'être surpris les mains vides. »

Et vous, êtes-vous donc tellement étrangers à la crainte, je me trompe, tellement enracinés dans l'incrédulité, que, refusant toute foi au Seigneur, et encore plus à Paul, même quand il conjure au nom de Jésus- Christ,

(**88**) vous ne vouliez ni voir, ni goûter que le Christ est Dieu ? La foi vous servira d'introducteur, l'expérience de guide, l'Écriture de maître. « Venez, mes enfants, vous dira-t-elle, écoutez-moi; je vous apprendrai la crainte du Seigneur. » Puis, elle ajoute brièvement, pour ceux qui sont déjà imprégnés de la foi : « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur? » — Seigneur, nous répondons à votre appel, nous écrierons-nous ! nous adorons le bien; nous voulons imiter ceux qui l'honorent. Écoutez donc, vous qui êtes éloignés ; écoutez, vous qui êtes proches. Le Verbe n'a jamais été caché pour qui que ce soit. Flambeau universel, il luit indistinctement « pour tous les hommes, » et devant ses rayons indéfectibles, il n'y a pas de Cimmérien (**5**). Hâtons-nous de conquérir le salut par la régénération I Prenant pour modèle l'unité de l'essence divine, hâtons nous de nous confondre, nombreux fidèles, dans l'unité d'un seul et même amour, et, désireux de contempler l'essence souverainement bonne à la bonté de laquelle nous participons, marchons également dans l'unité. En effet, le concours de voix nombreuses formant, après la dissonance et la variété, une harmonie divine, monte au ciel comme un concert unique à la suite du Verbe, maître et chef du chœur, et se repose dans la même vérité, en disant : « Mon Père ! mon Père ! » Tel est le premier cri légitime qui,

poussé par les enfants de Dieu, est accueilli là-haut par la faveur de Dieu.

X.

(**89**) Mais je vous entends. Il vous en coûte de renverser les coutumes qui vous ont été transmises par vos ancêtres; c'est un sacrifice qui répugne à la raison. Eh bien ! à ce prix, pourquoi votre jeunesse ne s'alimente-t-elle plus du lait qu'une nourrice offrit aux lèvres de votre enfance? Pourquoi augmenter ou diminuer l'héritage de vos pères, au lieu de le garder scrupuleusement tel qu'ils ont pu vous le léguer? Pourquoi ne vous vois-je plus jouer sur le sein paternel, ou vous livrer à ces jeux puérils qui appelaient sur vous le rire des spectateurs quand vous étiez dans les bras de vos mères ? Pourquoi enfin dépouiller de vous-mêmes, et sans le secours d'aucun maître, les langes ainsi que les habitudes du premier âge ? Si les transports des passions, toujours dangereux, souvent mortels, nous font éprouver quelque plaisir cependant, pourquoi, quand il s'agit de la vie, ne renoncez vous pas à ces mœurs désordonnées,impies, pleines d'angoisses, pour entrer dans les voies de la vérité, dussent vos pères en frémir de douleur? Pourquoi enfin, répudiant la coutume comme on chasse hors de sa poitrine un poison homicide, ne cherchez-vous pas votre père véritable? La mission la plus belle à nos yeux, c'est de vous prouver que cette extravagante et misérable coutume est la plus cruelle ennemie de la piété. En effet, que n'a-t-il pas fallu pour vous amener à prendre en horreur et à repousser

la plus excellente des grâces que le Seigneur ait pu apporter à l'humanité tout entière ? Emportés par le tourbillon de la coutume, et mettant une garde à vos oreilles, chevaux indociles à la rêne et mordant le frein, vous avez refusé d'écouter la voix de la raison, impatients de renverser du haut du char les Chrétiens vos maîtres et vos guides. Ce n'est pas tout. Poussés par votre extravagance jusqu'aux abîmes de la mort, vous avez crié : Malédiction au Verbe sacré de Dieu ! Aussi, qu'est-il arrivé? Vous avez reçu le juste salaire du choix que vous avez fait.

(**90**) Sophocle vous apprend quelle en est la nature :

« Un esprit sans consistance, des oreilles inutiles, de vaines pensées. »

Vous ignorez une vérité supérieure à toutes les autres. La voici. Les hommes de bien et fidèles à honorer le Seigneur, recevront, en échange du culte qu'ils ont rendu à la bonté souveraine, des récompenses pleines de douceur. Les méchants, au contraire, ne peuvent attendre que des châtiments en retour de leur méchanceté. Il y a mieux. Des supplices terribles sont réservés au prince du mal, suivant la menace de Zacharie : « Il te réprimera, le Jéhovah qui a choisi Jérusalem. Tu n'es qu'un tison arraché du feu. » Quelle étrange maladie pousse donc ainsi les hommes à une mort volontaire? Pourquoi se précipiter tumultueusement autour de ce tison fatal, avec lequel ils seront infailliblement brûlés, quand ils avaient la faculté de vivre suivant les préceptes divins, au lieu de suivre le torrent de l'opinion publique? Car, avec Dieu, l'on trouve la vie ; mais que leur reviendra-t-

il de s'être égarés avec la démence de la coutume ? Un tardif repentir au milieu d'inexprimables supplices par-delà le tombeau. Au reste, que la superstition engendre la mort et que la piété conduise au salut, l'insensé lui-même ne l'ignore pas.

(**91**) Regardez les idolâtres. Quelques-uns paraissent en public avec une chevelure négligée ; leurs vêtements en lambeaux sont couverts d'une immonde poussière. Ils renoncent ù l'usage des bains; ils laissent croître démesurément leurs ongles, et affectent des manières sauvages. Plusieurs vont même jusqu'à mutiler leur chair : ridicules personnages dont les actions manifestent à elles seules que les temples des idoles ont été primitivement des prisons ou des tombeaux. A les voir se livrer ainsi bien moins à des œuvres de piété qu'à des tortures dignes de compassion, ne semble-t-il pas qu'ils portent le deuil de leurs dieux plutôt qu'ils ne leur rendent hommage I Pour vous, l'aspect de ces misères ne vous ouvrira-t-il pas les yeux ? Ne lèverez-vous pas enfin vos regards vers celui qui est le Seigneur et le maître universel ? N'êtes-vous pas résolus à vous échapper de ces tombeaux, pour vous réfugier dans les bras de la miséricorde qui est descendue des hauteurs du ciel ? Dieu, en effet, pareil à l'oiseau qui accourt avec empressement autour de sa jeune couvée quand elle tombe du nid, soutient par sa miséricordieuse bonté le vol de sa créature. Qu'un serpent funeste vienne à dévorer les petits de l'oiseau, la mère voltige çà et là, pleurant les gages de sa tendresse. Dieu fait plus. Il va

chercher le remède; il l'applique sur les blessures du malade ; il chasse la bête féroce, et recouvrant le fils de sa tendresse, il l'aide doucement à rentrer dans son nid.

(**92**) Voyez encore les chiens. Quand ils s'aperçoivent qu'ils sont égarés, ils interrogent, avec la sagacité de leurs narines, les traces de leur maître. Les chevaux eux-mêmes qui ont renversé leur cavalier obéissent et reviennent au premier appel de sa voix. « Le taureau connaît son maître ; l'âne, son étable ; Israël m'a méconnu : mon peuple est sans intelligence. » Mais le Seigneur?... Le Seigneur ! il oublie la grandeur de l'outrage; il vous offre encore sa miséricorde; il ne demande que votre repentir.

Mais, répondez : vous êtes l'ouvrage de Dieu; c'est à lui que vous devez votre âme ; rien chez vous qui n'appartienne au Très-Haut. Connaissez-vous après cela une absurdité plus révoltante que de porter vos hommages à un autre maître, que d'honorer un tyran à la place d'un monarque, le mal à la place du bien? Au nom de la vérité, qui jamais a pu, sans avoir perdu le sens, abandonner le bien pour s'attacher au mal? Qui fuira la compagnie de Dieu pour vivre dans celle des démons ? Quel est celui qui, pouvant s'inscrire parmi les enfants de Dieu, préfère la honte de l'esclavage ? Qui enfin marche tète baissée vers les abîmes de la perdition, lorsqu'il peut être citoyen du ciel, habiter le paradis, parcourir librement les régions célestes, et participer à la fontaine intarissable d'où jaillit la vie éternelle, emporté parmi les airs sur une nuée brillante, et contemplant, comme autrefois Élie, la pluie du salut ? Mais la foule des hommes, se roulant à la manière des reptiles dans la fange et les marais, s'y repaît d'extravagantes et honteuses voluptés. Vils mortels, qui méritent moins le nom d'hommes que celui de pourceaux ! L'animal immonde, dit-

on, préfère le bourbier à l'eau la plus limpide, et, dans la démence de ses appétits, il convoite, selon l'expression de Démocrite, les hideux mélanges. Gardons-nous donc de nous précipiter dans les chaînes de la servitude, ou de nous abaisser jusqu'à l'ignominie du pourceau. Loin de là! légitimes enfants de la lumière, levons les yeux vers la lumière; regardons-la face à face, de peur que le Seigneur, ainsi que le soleil accuse la dégénération de l'aigle, ne surprenne en nous les traces de la bâtardise.

(**93**) Pleurons donc nos fautes ; passons des ténèbres de l'ignorance au grand jour de la connaissance, de l'égarement à la raison, de l'intempérance à la tempérance, de l'injustice à la justice, de l'impiété à l'adoration du vrai Dieu. .C'est une belle expérience à tenter que de passer au service du vrai Dieu. Sans doute, des biens nombreux sont proposés comme récompense à ceux qui pratiquent la justice et poursuivent de leurs efforts la vie éternelle; mais les biens les plus éminents sont ceux que le Seigneur a désignés lui-même par la bouche du prophète Isaïe : « L'héritage des enfants est le partage de ceux qui s'attachent au Seigneur. » Aimable et magnifique héritage ! Il n'est ni l'or, ni l'argent, ni la pourpre que le ver dévore, ni aucune des richesses terrestres que le voleur dérobe dans son admiration insensée pour une vile matière. Quel est donc cet héritage? C'est le trésor du salut, vers la conquête duquel il nous faut marcher, une fois devenus les amis du Verbe. De là descendent jusqu'à nous les bonnes actions, pour s'envoler avec nous sur les ailes de la vérité.

(**94**) Cet héritage, qui n'est pas autre que le don de la vie éternelle, l'éternelle alliance de Dieu nous le met entre les

mains.

Ce Dieu, qui est notre véritable père, car il nous chérit de l'amour le plus tendre, ne cesse pas un seul moment de nous exhorter, de nous avertir, de nous reprendre, de nous aimer. Qui s'en étonnerait? Il veille incessamment à notre conservation ; il nous fait entendre les plus salutaires conseils. « Donnez vos cœurs à la justice, dit le Seigneur. Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux ; vous tous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, vous recevrez sans échange le lait et le vin. » Purification, saint, illumination de l'âme, il réveille nos langueurs sur chacun de ces points. Je crois l'entendre nous crier : « O mon fils, je te donne la terre, la mer et le ciel ; tous les animaux qu'elle renferme sont à toi. Toi seulement, ô mon fils, aie soif de ton père. Dieu se révélera gratuitement à tes yeux ; car la vérité ne s'achète point à prix d'argent. » Vous l'entendez ! les oiseaux qui peuplent l'air, les poissons qui nagent dans les eaux, les animaux qui habitent la terre, Dieu vous les donne. Ils ont été créés par le Père céleste, pour que vous en usiez avec actions de grâces et reconnaissance. Que l'enfant illégitime, que le fils de perdition, dont le cœur est résolu d'adorer Mammon, achète ces biens à prix d'argent, à la bonne heure! mais vous, vous êtes l'enfant légitime ; ils vous sont remis comme un héritage qui est à vous. N'aimez-vous pas le Père dont la grâce opère encore? N'est-ce pas à vous qu'a été faite cette promesse : « La terre demeurera à perpétuité, » parce qu'elle n'est pas exposée à la corruption ? « Toute la terre

est à moi ; » mais elle vous appartiendra, si vous recevez votre Dieu. Aussi l'Écriture annonce-t-elle cette heureuse nouvelle à ceux qui croient : « Les saints du Seigneur hériteront de la gloire de Dieu et de sa puissance. » Élève la voix, ô bienheureux Paul, et dis-nous quelle est cette gloire? « Une gloire que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue; telle, enfin, qu'il n'en est jamais monté de semblable dans le cœur de l'homme. Ils tressailliront d'allégresse dans le royaume du Seigneur pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il. »

(**95**) Maintenant, ô hommes, vous avez entendu, d'une part, quelle est la grandeur des promesses divines; de l'autre, quelle est la grandeur des supplices. Grâces et supplices, tels sont les moyens par lesquels le Seigneur forme l'homme et le conduit au salut. Que tardons-nous encore? Pourquoi ne nous mettons-nous pas à l'abri du châtiment? Pourquoi n'ouvrons-nous pas la main au don sacré? Pourquoi ne choisissons-nous pas ce qui vaut mieux, c'est-à-dire le Seigneur, préférablement au mal, et la sagesse préférablement à l'idolâtrie? Pourquoi n'échangeons-nous pas la vie contre la mort? « Voilà que j'ai placé sous vos yeux la mort et la vie. » Le Seigneur vous met a l'épreuve afin que vous choisissiez la vie. Père tendre, il nous presse d'obéir à Dieu. « Ô Sion! si tu veux, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. » Telle est la récompense qu'il attache à la soumission. « Mais si, indocile et rebelle, tu irrites ma colère, le glaive te dévorera. » Telle est la; sentence qu'il prononce contre l'opiniâtreté

qui refuse d'obéir. Ainsi a parlé la bouche du Seigneur, c'est-à-dire la loi de la vérité, le Verbe de Dieu.

Voulez-vous que je vous donne un sage et utile conseil? Accordez-moi votre attention. Je m'expliquerai avec toute la clarté dont je suis capable. Vous auriez dû, ô hommes, quand vous réfléchissiez sur le bien, Invoquer les dispositions d'un témoin incorruptible et inné, de la foi, qui choisit par une spontanéité rapide et naturelle ce qui vaut le mieux, et non pas chercher avec tant de labeur s'il faut suivre ses inspirations. Qui de vous, par exemple, met en doute s'il faut s'enivrer? cependant vous vous plongez instinctivement dans l'ivresse avant que la réflexion vous vienne. Doit-on faire tort à autrui ? que vous importe ? vous commettez la violence et l'outrage le plus promptement qu'il vous est possible. Mais fout-il honorer Dieu ? faut-il obéir à ce Dieu sage et au Christ? Il n'y a donc que ces questions sur lesquelles vous hésitiez. Voilà où vous croyez que la délibération est à propos, sans penser aucunement à ce qui convient à Dieu ni à la vérité.

(**96**) Ah! pour devenir sobres, croyez du moins à nos paroles comme vous croyez à l'ivresse; pour acquérir la vie, croyez à nos paroles comme vous croyez à la colère et à l'injustice. Que si, dociles à la foi qui parle au fond de toutes les vertus, vous vous déterminez enfin à obéir, je produirai devant vous une foule surabondante de témoignages, fournis par le Verbe, pour solliciter votre acquiescement. Vous donc, car telle est la préoccupation de vos mœurs nationales, qu'elles vous ont éloignés complètement

jusqu'ici de l'étude de la vérité, prêtez une oreille attentive à ce qui va suivre.

La foi, à ce mot, ne vous laissez pas surprendre par une mauvaise honte, qui ne peut qu'être funeste à l'homme et le détourner du salut. Dépouillons donc nos vêtements sans rougir, et combattons avec des armes légitimes dans l'arène de la vérité, ayant pour juge le Verbe saint et pour ordonnateur des jeux l'éternel modérateur de l'univers. L'immortalité, en effet, quelle récompense plus auguste brille placée au bout de la carrière ! On parlera de nous avec mépris, me répondrez-vous peut-être ! Et que vous importent les clameurs de quelques misérables, tirés de la lie du peuple, qui conduisent les chœurs impies de la superstition et dans leur extravagance courent tête baissée vers l'abîme, insensés fabricateurs d'idoles, stupides adorateurs de la pierre? Voilà les hommes qui osèrent transformer les mortels en dieux! Ce sont eux qui inscrivent comme treizième divinité ce conquérant macédonien dont Babylone montre encore le tombeau.

(**97**)Aussi ne puis-je refuser mon admiration au sophiste divin qui portait le nom de Théocrite. Paraissant sur la place publique après la mort d'Alexandre, il dit à ses concitoyens, pour les faire rougir des vaines opinions qu'ils se formaient sur le compte des dieux : « Rassurez-vous, ô hommes, aussi longtemps que vous verrez les dieux mourir avant vous. » Il n'en faut point douter; ceux qui se forgent des divinités corporelles et palpables, en mêlant à leurs adorations la matière et tout ce qui est créé, sont beaucoup plus malheureux que les démons ; car Dieu n'est pas injuste comme ces derniers. Il est la justice infinie; et l'être qui lui ressemble le plus, c'est le mortel le plus juste. « Accourez

donc, mercenaires de toute espèce, qui, dans votre aveugle admiration pour la fille de Jupiter, déesse au visage terrible et protectrice du travail, l'adorez en déposant à ses pieds des cribles ; » insensés qui rendez les honneurs divins à des pierres taillées par votre ciseau.

(**98**) Approchez, vous aussi, Phidias, Polyclète, Praxitèle, Appelle, vous tous qui exercez des arts mécaniques, terrestres artisans de la terre ; car une prophétie l'annonce : « Les choses iront mal ici-bas, lorsque les peuples mettront leur foi dans les statues ; » approchez donc, je ne cesserai de vous renouveler cette invitation; approchez, vils artisans. En est-il un seul parmi vous qui ait jamais façonné une image vivante et animée, ou qui, avec l'argile, ait assoupli une chair délicate et flexible? Qui de vous a liquéfié la moelle des os? qui de vous en a consolidé la charpente? qui de vous a étendu les nerfs? qui de vous a enflé les veines? qui de vous les a remplies de sang? qui de vous a recouvert de peau le corps tout entier ? qui de vous a jamais place le regard dans ces yeux formés par vos mains? qui de vous a soufflé une âme dans la muette effigie ? qui de vous l'a imprégnée des sentiments de la justice ? qui de vous enfin lui a dit : ta seras immortelle ? C'est le noble artisan de l'univers; c'est le Père, auteur de toutes choses, qui seul a créé l'homme, statue vivante et animée. Mais pour votre dieu olympien, image de cette image et bien différent de la vérité, il n'est que le stupide ouvrage des mains uniques. En effet, l'image de Dieu, c'est son Verbe, fils véritable de la suprême intelligence, Verbe divin, lumière archétype de la

lumière. L'homme, à son tour, est l'image du Verbe. Pourquoi cela? Parce qu'il y a dans l'homme une intelligence véritable, ce qui a fait dire qu'il est formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, puisqu'il est réellement assimilé au Verbe par son cœur et son intelligence, et conséquemment doué de raison.

Il est donc manifeste que les images de l'homme visible et terrestre, c'est-à-dire les statues qui essaient de reproduire la figure humaine, ne sont que de vaines et fragiles représentations auxquelles manquent la vie et la vérité.

(**99**) Aussi je ne puis trop déplorer l'extravagance de la vie humaine quand je la vois se ruer avec une ardeur si aveugle sur la matière. Oui, la coutume qui vous courbe sous le joug de la servitude et vous enchaîne à des soins aussi stériles que dépourvus de raison, trouve son aliment dans la crédulité publique. O ignorance cachée au fond de ces rites impies et de ces imitations mensongères, c'est toi qui poussas le genre humain à se forger des idoles, toi qui attiras sur lui de terribles fléaux en peuplant la terre de mille formes fantastiques et de démons si divers, toi qui attachas au front de leurs adorateurs le signe de la mort éternelle !

Recevez donc l'eau sainte du Verbe; venez vous purifier, vous qui êtes couverts de souillures; lavez-vous des taches de la coutume dans la rosée véritable ; car tous ceux qui montent au ciel doivent être purs. Hommes, cherchez par la plus commune des investigations celui qui vous a faits. Enfants, reconnaissez votre père I Quoi de plus légitime!

Mais vous, dont le cœur se fond dans de honteux plaisirs, persistez-vous dans vos péchés ? A qui le Seigneur dira-t-il : « Le royaume des deux est à vous? » Il est à vous, si vous le voulez, dès que vous aurez pris la résolution d'obéir à Dieu. Oui, il est à vous, pourvu que vous consentiez à croire, et à suivre la voie abrégée de la prédication. Les habitants de Ninive ouvrirent autrefois leur cœur à la sainte parole. Les pleurs de leur repentir firent succéder à la raine qu'ils attendaient les merveilles de leur salut.

(**100**) — Mais par quel moyen, me dites-vous, le ciel s'ouvrira-t-il devant moi? — Le Seigneur est la voie; voie étroite, il est vrai, mais qui part du ciel; voie étroite, il est vrai, mais qui remonte au ciel ; voie étroite, que la terre méprise et dédaigne, mais qui ne laisse pas d'être large et adorée dans les deux. Sans doute, à qui n'a jamais entendu nommer le Verbe, il sera pardonné en faveur de son ignorance. Mais celui qui en connaît les oracles et qui s'opiniâtre dans une incrédulité volontaire, plus son intelligence est riche de lumières, plus ses connaissances lui seront fatales, puisqu'il sera condamné au tribunal de sa propre science pour avoir refusé de choisir ce qu'il y avait de meilleur.

La nature de l'homme d'ailleurs l'enchaîne à Dieu par des relations particulières. Nous ne contraignons point le taureau à chasser, ni le chien à labourer. Nous disposons de ces animaux dans la mesure de l'instinct que Dieu leur a départi. Ainsi, recueillant dans l'homme, qui est fait pour contempler le ciel, dans l'homme, plante née là-haut dans

les régions de l'éternité, les privilèges inhérents à sa nature et par lesquels il règne sur le reste des animaux, nous l'exhortons à servir Dieu et à faire ici-bas des provisions qui l'accompagnent dans toute l'éternité. Laboure la terre, lui disons-nous, si telle est ta profession; mais pendant que tu remues la terre, travaille à connaître celui qui l'a créée. Nautonier, va fendre les flots delà mer; mais avant de prendre en main le gouvernail, invoque le pilote de la terre et des deux. Faut-il marcher sous l'aigle des Césars? écoute avant tout le monarque dont la voix ne commande rien que de juste.

(**101**) Revenez donc enfin à vous-mêmes, comme l'on revient de l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil. Si peu que vous ouvriez les yeux, reconnaissez quel fruit il vous revient de ces pierres devant lesquelles vous vous courbes, et des dépenses que vous consacrez stérilement au culte de la matière. Vous jetez à pleines mains vos richesses dans la gouffre de l'ignorance, de même que vous précipitez votre vie dans la mort, dernier abîme où s'engloutit votre chimérique espoir. Mais hélas ! telle est la force de l'habitude qui vous tyrannise, que vous ne savez ni prendre pitié de vous-mêmes, ni vous rendre aux conseils de ceux que vos erreurs touchent de compassion. Entraînés par la coutume, vous courez à une ruine volontaire jusqu'à votre dernier moment. Pourquoi cette opiniâtreté? « C'est que la lumière est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière; » quand, pour les

purifier de l'orgueil, des richesses et de la crainte, il ne fallait que cette exclamation du poète:

« Où porté-je tous ces trésors ? où m'égaré-je moi-même ? »

Si donc après avoir répudié les fictions extravagantes, vous avez fermement résolu de vous affranchir aussi du joug de l'habitude, dites à la vaine opinion :

« Songes et fantômes, adieu! vous n'étiez que des chimères ! »

(**102**) En effet, ô hommes ! pourquoi vous imaginer que Typhon est Mercure, Andocide et Amyet? N'est-il pas visible aux yeux de tous que ce sont autant de pierres comme Mercure lui-même? Si l'arc-en-ciel et le cercle qui environne la lune ne sont plus des dieux, mais de simples phénomènes produits par l'air ou par les nuages ; si vous effacez aussi de ce nombre le jour, le mois, l'année, le temps qui se forme de ces diverses périodes, il s'ensuivra que le soleil et la lune, dont le cours mesure les intervalles mentionnés tout à l'heure, ne sont pas davantage des dieux. Quel homme, s'il n'a l'esprit aliéné, inscrira parmi les dieux le jugement, le supplice, la vengeance? Plus de Furies! plus de Parques ! plus de Destin, puisque la république, la gloire et Plutus, que les peintres représentent aveugle, descendent de l'Olympe. La Honte, l'Amour, et Vénus des dieux ! Mais à ce titre il faut aussi que la turpitude, l'amour, la beauté, le commerce de la chair, montent au marne rang. Vous ne prostituerez plus maintenant le nom de Dieu au sommeil et à la mort, ces

deux frères jumeaux, dans le langage de vos poètes, puisqu'ils ne sont que des accidents naturels à tous les animaux. Laissez là votre Fortune, votre Sort, vos Parques! Si la Dispute et le Combat ne sont plus des dieux, il faut également refuser ce titre à Mars et à Enyo. Si les éclairs, les foudres, et les nuages ont perdu la qualification divine, pourquoi la conserver au feu, à l'eau, aux étoiles errantes ou comètes qui sont engendrées par une certaine disposition de l'air ? que celui qui fait de la fortune une déesse, en fasse une aussi de l'action !

(**103**) Par conséquent, si aucune de ces appellations mensongères, si nul de ces simulacres dressés par la main des hommes et dépourvus de sentiment, n'est le Dieu véritable, s'il existe en nous-mêmes, le fait est constant, je ne sais quel invincible préjugé de la puissance divine, il ne nous reste plus qu'à confesser que le Dieu unique et véritable est le seul qui soit et qui ait été. Fermer les yeux à cette vérité, c'est ressembler à ceux qui ont bu de la mandragore (**6**) ou quelque poison semblable.

Mais à vous, que Dieu vous accorde de revenir de votre sommeil et de connaître le Dieu véritable. Ne prenez plus pour la Divinité l'or, la pierre, le bois, l'action, la maladie, la passion et la crainte. Car la terre est couverte de milliers de démons, qui ne sont ni immortels, ni mortels, puisqu'ils ne participent pas plus à la vie qu'à la mort. Simulacres de bois ou de pierre, que les hommes vénèrent comme leurs maîtres légitimes, ils déshonorent et souillent la vie de leurs adorateurs par une coutume extravagante. « Mais la terre et

tout ce qu'elle renferme, nous dit l'Écriture, appartient au Seigneur. »

Pourquoi donc, en jouissant des bienfaits sacrés, avez-vous le courage d'ignorer qu'elle est la main qui vous les envoie? Renonce à cette terre qui est la mienne, vous criera le Seigneur. Interdis-toi cette eau que ma bonté fait jaillir! Ne touche point à ces moissons que je cultive. O homme, restitue à Dieu les aliments qui te nourrissent, reconnais ton Seigneur. Tu es l'œuvre particulière de ses mains. A quel titre une créature sur laquelle il a des droits de propriété lui deviendrait-elle étrangère? Le domaine aliéné, en perdant la propriété, perd en même temps sa vérité. A vous voir ainsi privés de tout sentiment, ne dirait-on pas que vous avez éprouvé le sort de la fabuleuse Niobé, ou, pour vous parler m langage plus mystique, que vous ressemblez à celle que les anciens appelaient l'épouse de Loth? Femme infortunée ! Les Écritures nous apprennent qu'éprise d'amour pour Sodome, elle fut changée en bloc de pierre. Mais qu'était-ce que les habitants de cette ville? des impies qui ne connaissaient pas Dieu, des hommes durs de cœur, et pleins de stupidité.

(**104**) Imaginez-vous que Dieu vous adresse ces paroles : Ne regardez pas la pierre, le bois, les oiseaux, les serpents, comme des objets plus sacrés que les hommes. Loin de là, tenez les hommes pour véritablement sacrés ; n'estimez les bêtes que ce qu'elles sont. Les hommes, en effet, dans le lâche aveuglement de leurs pensées, croient que Dieu promulgue ses oracles par la voix d'un corbeau ou d'un geai,

mais qu'il garde le silence par la bouche de l'homme. Dès lors ils rendent les honneurs divins à un misérable oiseau qu'ils transforment en interprète et en messager de Dieu ; mais l'homme, créature de Dieu, l'homme qui, bien qu'il ne glousse ni ne croasse, fait au moins entendre le langage de la raison; l'homme, qui les instruit avec miséricorde, et les pousse à la pratique de là justice, ils le poursuivent en barbares; ils s'efforcent de l'immoler, sans être retenus ni par l'espérance des bienfaits célestes, ni par la crainte des châtiments. Pourquoi tant d'humanité ? Ils n'ont pas foi en Dieu, pas plus qu'ils ne comprennent sa puissance.

Quelle est la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes ? quelle est l'intensité de sa haine pour le crime? les paroles humaines ne sauraient l'exprimer. De même que la colère alimente le supplice du pécheur, la miséricorde comble de bienfaits ceux qui font pénitence. Mais être abandonné de l'assistance de Dieu, c'est de tous les malheurs le malheur le plus terrible. De là vient que parmi les envahissements de l'esprit malin, il n'en est pas de plus formidable pour nous que la cécité, qui ferme nos yeux à la contemplation du ciel, et la surdité, qui nous rend complètement inhabiles à entendre les divins enseignements.

(**105**) Aussi, vous qui êtes comme mutilés pour la vérité, aveugles d'esprit, et sourds d'intelligence, vous restez plongés dans l'apathie, sans douleur, sans indignation, sans nul désir de voir le ciel et l'architecte du ciel, sans chercher à entendre, ni à connaître le père et le créateur de toutes

choses, sans appliquer enfin votre cœur à la conquête du salut. Quiconque est en marche vers la connaissance de Dieu, ne se laisse retarder par aucun obstacle, ni par la perte de ses enfants, ni par la détresse de l'indigence, ni par l'obscurité du nom, car le possesseur de la véritable sagesse n'aspire point à s'en délivrer « par le tranchant du fer ou de l'airain. » Il la préfère à tout ce que renferme le monde. Le Christ est partout salutaire. Le zélateur du juste, étant l'ami de celui auquel rien ne manque, ne manque de rien lui-même, attendu que le trésor de sa félicité Il l'a placé dans lui-même et dans Dieu, là où il n'y a ni ver, ni voleur, ni pirate, mais l'éternel distributeur des biens. C'est donc à bon droit que l'Écriture vous compare à ces serpents qui ferment les oreilles à la séduction des enchantements. « Ils ressemblent au serpent et à l'aspic qui ferment l'oreille pour ne point entendre la voix de l'enchanteur dont la parole peut les adoucir. »

(**106**) Mais vous, laissez-vous prendre aux charmes de la sainteté ; recevez la douceur de notre Verbe; rejetez le poison homicide, afin qu'il vous soit donné de vous dépouiller de la mort comme à ces reptiles de renouveler leur jeunesse. Écoutez mes accents ; ne fermez point vos oreilles, ne murez point votre intelligence; mais gravez au fond de vos cœurs les paroles qui sortent de notre bouche. L'immortalité est un merveilleux remède. Ah ! de grâce ne rampez plus à la manière des serpents, « car les ennemis du Seigneur baiseront la poussière de ses pieds » dit l'Écriture. Détachez vos yeux de la terre; regardez le ciel, admirez les merveilles divines, cessez de dresser des pièges sous les pas du juste et d'entraver la route de la vérité. Soyez prudents et sans malice; peut-être que le ciel vous donnera les ailes

de la simplicité, car il donne des ailes aux enfants de la terre, afin de vous aider à sortir de ces retraites pour aller habiter au ciel. Seulement repentez-vous de tout votre cœur, afin que tout votre cœur s'ouvre à la réception du Seigneur. « Peuples, espérez en lui dans tousses temps, répandez devait lui votre âme, » dit-il à ceux qui sont revenus récemment de leur impiété; il est plein de miséricorde, et il fait abonder la justice.

Ô homme, crois à l'Homme-Dieu ! ô homme, crois au *Dieu vivant,* qui a souffert et qui est adoré ! Esclaves, croyez à celui qui est mort. Hommes, qui que vous soyez, croyez à celui qui seul est le Dieu de tous les hommes. Croyez, et vous recevrez le salut pour récompense de votre foi. « Cherchez Dieu, et votre âme vivra, » Quiconque cherche Dieu, s'occupe de son salut. Avez-vous trouvé Dieu? vous possédez la vie.

(**107**) Cherchons-le donc pour vivre réellement. Le prix de cette découverte, c'est la vie dans le sein de Dieu. « Qu'ils se réjouissent, qu'ils tressaillent d'allégresse en vous, tous ceux qui vous cherchent ; » qu'ils redisent éternellement : Gloire à Dieu ! Quel hymne magnifique en l'honneur de Dieu, que l'immortalité de l'âme chrétienne, qui est munie des enseignements de la justice, et porte gravés au fond d'elle-même les augustes caractères de la vérité! Je le demande, où faut-il graver la justice ailleurs que dans l'âme du sage ? Quel autre sanctuaire ouvrirez-vous à la pudeur, à la charité, à la mansuétude ? Vous tous qui êtes marqués de ces empreintes divines, ne l'oubliez pas, vous êtes placés aux plus propices barrières de la sagesse, pour

vous élancer de là dans l'arène de la vie et des tribulations. La sagesse ! elle est le port du salut à l'abri de la tempête. La sagesse ! elle donne aux enfants de bons pères, quand ils se sont jetés dans le sein du Père ; aux pères, de bons .fils, quand ils ont connu le Fils; aux épouses, de bons époux, quand elles ont tourné leurs regards vers l'époux ; aux esclaves, enfin, de bons maîtres, quand ils ont brisé la chaîne du plus honteux esclavage !

(**108**) Ô combien la bête est plus heureuse que l'homme égaré par l'erreur ! L'animal est plongé dans la même ignorance que vous; oui, sans doute; mais l'animal ne trahit pas la vérité. Je ne vois point parmi les bêtes un peuple d'adulateurs; connaissez-vous des poissons qui adorent les faux dieux ? où sont les oiseaux qui vénèrent des idoles ? Ne pouvant s'élever à la connaissance de Dieu, puisque l'intelligence leur manque, ils n'admirent du moins que la beauté d'un ciel unique. Eh quoi ! ne rougirez-vous pas, enfin, de vous être ravalés au-dessous de l'animal dépourvu de raison, vous qui avez consumé tant de siècles dans l'impiété ? Vois avez passé par le berceau, par l'adolescence, par la jeunesse; la maturité a disparu. Vertueux, vous ne l'avez pas encore été. Parvenus au déclin de votre carrière, honorez du moins votre vieillesse. À ce moment solennel où la vie échappe, embrassez du moins la sagesse, reconnaissez Dieu, afin que le dernier terme de votre existence s'empare du commencement du salut. Vous avez vieilli dans le culte de vos fausses divinités ; venez vous

rajeunir dans le culte du vrai Dieu. Le vrai Dieu vous inscrit au nombre des enfants qui ont gardé leur innocence.

Que l'Athénien suive les lois de Solon ! que l'habitant d'Argos obéisse à Phoronée, et le Spartiate à Lycurgue. Vous, si vous êtes Chrétiens, vous avez le ciel pour patrie, et Dieu pour législateur. Mais quelles sont nos lois? « Vous ne tuerez point. — Vous ne commettrez point l'adultère. — Vous ne déroberez point. — Vous ne porterez point faux témoignage. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. » Puis viennent, pour compléter ces oracles, d'autres lois conformes à la raison, et de saintes paroles qui sont gravées dans le cœur de tous les hommes. Ainsi, par exemple : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. — Si quelqu'un vous frappe sur la joue, présentez-lui l'autre. — Vous ne convoiterez pas ; car quiconque a regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère. »

(**109**) Répondez ? Ne vaut-il pas mieux que l'homme s'interdise dès l'origine la convoitise des objets défendue, plutôt que de posséder l'objet de ses convoitises.

Mais vous, l'austérité du salut épouvante votre pusillanimité. Les mets délicats flattent notre palais ; nous les préférons à cause de l'attrait naturel que le plaisir a pour nous, tandis que les aliments amers, quoiqu'ils révoltent les sens, entretiennent ou rétablissent la santé. Il y a mieux ; l'âpreté des remèdes fortifie souvent un estomac débile. Il en va de même de la coutume. Elle caresse et chatouille par une douceur apparente; mais elle conduit à l'abîme; la vérité, au contraire, nous emporte vers les cieux. Raide et

austère au début, elle n'en est pas moins la meilleure nourrice de la jeunesse; tantôt gynécée recommandable par la gravité des mœurs ; tantôt sénat consacré par la sagesse et la prudence. Qu'il soit difficile de l'aborder, ou quelle réside hors de la portée des hommes, ne le croyez pas ; elle est près de nous ; elle habite dans nos maisons, et, comme l'insinue Moïse, l'homme orné de la sagesse est tout entier dans ces trois organes, la main, la bouche, le cœur. Tel est le véritable symbole de la vérité. Pour l'embrasser complètement, il faut le concours de ces trois choses: prudence, action, parole. Mais la foule des plaisirs, en voltigeant autour de mon imagination, m'écartera de la sagesse, dites-vous. Ne craignez rien. Vous passerez sans qu'il vous en coûte, et avec le regard du dédain, à côté des frivolités de la coutume, à peu près comme le jeune homme brise les hochets qui ont diverti son enfance.

(**110**) Au reste, la puissance divine, en brillant sur l'univers avec une incroyable rapidité et une bienveillance qui ouvre à tous un libre accès, a rempli le monde de la semence du salut. Non, ce n'est pas sans le concours d'une éternelle Providence qu'a été accomplie par le Seigneur, dans un si court intervalle de temps, une si prodigieuse révolution ; par le Seigneur, méprisé en apparence, mais adoré de fait, expiateur, sauveur, miséricordieux, Verbe divin, Dieu véritable sans aucun doute, égal au maître de l'univers, parce qu'il était son fils et que « le Verbe était en Dieu. » La prédication proclame-t-elle sa doctrine, la foi l'accueille; s'incarne-t-il pour revêtir la forme de la créature

et jouer sur la scène de notre monde le rôle de l'humanité, la foi reconnaît encore à travers ces voiles obscurs l'athlète qui combat légitimement, et qui aide sa créature dans ce duel terrible. Né de la volonté elle-même du Père, et descendu parmi tous les hommes avec une diffusion plus rapide que celle des rayons solaires, il fit aisément resplendir sur le monde le flambeau de la connaissance divine. D'où venait-il? qui était-il? Il le manifesta par sa doctrine et par ses mi-rades. Il est le médiateur entre Dieu et l'homme, le pacificateur universel, le Sauveur du genre humain, le Verbe sacré, la fontaine d'où jaillissent la vie et la paix, la source qui s'épanche sur toute la terre, et, pour le dire en un mot, la source par laquelle a été produite l'universalité des êtres, vaste océan de biens.

(**111**) Maintenant, si vous le permettez, contemplons à son origine elle-même la grandeur da bienfait divin. Habitant du paradis, le premier homme se jouait autrefois dans la liberté de son innocence, parce qu'il était l'enfant chéri de Dieu. Mais une fois qu'il se fut soumis à la volupté, car le serpent désigne la volupté, vice aux inclinations terrestres, qui rampe sur le ventre, et doit alimenter la flamme; séduit par les plaisirs corrupteurs, l'enfant grandit en rébellion, se souleva contre son père, et fit rougir Dieu de son ouvrage. Quel fut le pouvoir de la volupté ? L'homme, qui avait été créé libre à cause de sa pureté originelle, se trouva enchaîné dans les liens du péché. Mais le Seigneur veut briser ses chaînes. O profondeur du mystère ! il revêt un corps tel que le nôtre, triomphe du serpent, réduit en

servitude la mort qui régnait en souveraine, et, par une merveille où se perd l'imagination, montre libre et affranchi ce même homme qui avait été séduit par la volupté et garrotté par la corruption. Les chaînes sont tombées de ses mains. Prodige ineffable I Dieu succombe et l'homme se relève. L'hôte déchu du paradis reçoit une récompense plus belle: le ciel s'ouvre à lui pour salaire de son obéissance.

(**112**) Puisque le Verbe en personne est descendu parmi nous, qu'avons nous besoin désormais de fréquenter les écoles des philosophes? Pourquoi visiter encore Athènes, la Grèce et l'Ionie, pour interroger laborieusement leur science? Si nous voulons prendre pour maître celui qui a rempli l'univers par les merveilles de la puissance, de la création, du salut, de la grâce, de la législation, de la prophétie et de la doctrine, nous reconnaîtrons qu'il n'est pas une seule doctrine qu'il ne communique, et le Verbe a fait de l'univers un sanctuaire qui parle aussi éloquemment qu'Athènes et les écoles les pins vantées de la Grèce. Pour vous qui, ajoutant foi aux mensonges de la fable, vous persuadez que le Crétois Minos s'entretint familièrement avec Jupiter, vous sera-t-il si difficile de croire que les Chrétiens, en devenant les disciples de Dieu, sont les dépositaires de la véritable sagesse, de celle que les philosophes les plus illustres n'ont fait que bégayer en termes obscurs, tandis que les disciples du Christ l'ont recueillie et prêchée à la terre? Dans le Christ d'ailleurs, point de division ni de partage, si je puis ainsi parler. Il n'est

ni Barbare, « ni juif, ni grec, ni homme, ni femme. » Il est l'homme nouveau, transformé par le saint esprit de Dieu.

(**113**) De plus, les autres conseils ou préceptes manquent de portée et ne traitent que des questions particulières. Faut-il s'engager dans les liens du mariage? Doit-on se mêler d'administration publique ? Est-il bon d'engendrer des enfants ? Tels sont les points qu'ils débattent. Il n'en est pas de même de la doctrine qui conseille la piété. Seule universelle, elle seule embrasse l'ensemble et le plan de la vie qu'elle dirige en toute circonstance jusqu'à son dernier moment. Si nous la prenons pour guide, la vie éternelle ne nous fera pas défaut: « La philosophie, selon le langage dès anciens, est une admonition permanente qui concilie l'éternel amour de la sagesse ; mais le précepte du Seigneur illumine les yeux de l'homme. » Recevez donc le Christ, recevez le Sens de la vue : recevez la lumière,

« Afin de connaître complètement Dieu et l'homme. »

« Le Verbe qui nous éclaire est plus doux que l'or, plus précieux que les pierreries, plus désirable que le miel le plus délicieux. » Et comment ne serait-il pas désirable, celui qui a produit au grand jour l'intelligence humaine ensevelie jusque-là dans les ténèbres, et qui a aiguisé le regard de l'âme, où se reflètent ses rayons? De même que si le soleil voilait sa lumière, tous les autres astres disparaîtraient dans une nuit éternelle, de même, sans le bienfait de la révélation et de la lumière du Verbe, qui est venue nous Inonder, il n'y aurait aucune différence entre nous et lés animaux, victimes engraissées dans les ténèbres, pour être bientôt la pâture de

la mort. Recevons donc la lumière afin de recevoir Dieu .en même temps. Recevons là lumière, et devenons les disciples du Seigneur. N'a-t-il pas fait cette promesse à son père : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée ? » Verbe éternel, racontez-moi, je vous en conjure, le nom de Dieu, votre père; publiez ses louanges. Vos enseignements communiquent le salut ; votre cantique m'apprendra qu'en cherchant Dieu je me suis égaré jusqu'ici. Mais, ô Seigneur, quand vous me prenez par la main pont me conduire à la lumière, lorsque je trouve Dieu par votre assistance et que je reçois de vous la connaissance du Père, je deviens votre cohéritier, puisque vous n'avez pas rougi de m'avoir pour frère.

(**114**) Secouons donc, il en est ternes, cette apathique léthargie; écartons les ténèbres qui, placées devant nos yeux comme un nuage, nous interceptent les splendeurs de la vérité ; contemplons le Dieu véritable, mais auparavant adressons-lui cette respectueuse acclamation : « Salut, ô lumière descendue des hauteurs du ciel pour briller aux yeux des hommes plongés dans les ténèbres et enfermés dans les ombres de la mort, lumière plus pure que celle du soleil, plus agréable que toutes les douceurs de la vie présente ! » Cette lumière n'est rien moins que la vie éternelle, et quiconque y participe possède la vie. La nuit fuit la clarté des cieux, et, se cachant de frayeur devant le jour du Seigneur, loi cède l'empire. Partout est répandue la lumière indéfectible, et l'Occident croit enfin à l'Orient. Voilà le prodige que signifiait la création nouvelle. En effet, le soleil de justice dont le char parcourt l'univers visite également tout le genre humain, à l'exemple de son Père, « qui fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement, » et répand sur chacun d'eux la rosée de la vérité. Le Verbe

a transporté l'Occident au Levant ; en clouant la mort à sa propre croix, il l'a montrée transformée en la vie ; divin agriculteur, il a suspendu au firmament l'homme arraché par lui au trépas ; il échangé la corruption en incorruptibilité, et, sous sa main, la terre est devenue le ciel. Comment a-t-il accompli cette rénovation ? « En annonçant la félicité ; en excitant les peuples à l'œuvre par excellence; en rappelant à leur mémoire quelle est la vie véritable; » en nous investissant du magnifique et divin héritage que nulle violence ne peut enlever ; en élevant l'homme jusqu'à Dieu par la céleste doctrine; «en donnant à l'intelligence humaine des lois qu'il a gravées dans notre cœur. » De quelles lois l'apôtre entend-il parler ? Les voici: « Tous connaîtront Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Je serai un Dieu propice, dit le Seigneur, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »

(**115**) - Adoptons les lois qui portent la vie en elles; Dieu nous presse, obéissons; connaissons-le, afin qu'il nous soit propice. Rendons-lui, quoiqu'il n'ait pas besoin de notre salaire, une âme bien purifiée, je veux dire un culte de piété, qui soit comme le loyer que lui offre notre reconnaissance pour le domicile de la terre.

« Renvoyons-lui de l'or pour de l'airain, de riches hécatombes pour quelques victimes. »

Regardez ! pouvait-il vous livrer la terre à un prix moins élevé? Il vous accorde, en outre, l'eau pour vous servir de boisson, la mer et les fleuves pour naviguer, l'air pour respirer, le feu pour aider l'industrie humaine, le monde pour être votre habitation. Est-ce tout? Il vous permet d'envoyer de la terre des colonies dans le ciel. Encore un coup, pour des bienfaits si multipliés et des créations si

diverses, quel modique retour il vous demande ! Les malades qui croient à la puissance de la magie reçoivent avec respect des amulettes qu'ils attachent à leur cou, et des enchantements qu'ils estiment salutaires. Pour vous, vous dédaignez même de suspendre à vos poitrines le Verbe céleste, notre Sauveur ; et, Incrédules aux enchantements divins, vous ne voulez pas vous affranchir des passions, qui sont les maladies de l'âme, ni du péché, qui est la mort éternelle. Hommes, chez lesquels le sentiment et la vue sont émoussés, vous vivez dans les ténèbres, pareils à ces animaux qui se creusent des demeures souterraines, sans autre souci que votre nourriture, et environnés de corruption. Mais il y a une vérité qui vous crie : « La lumière sortira des ténèbres. » Que la lumière resplendisse donc enfin dans la partie secrète de l'homme, je veux dire dans son cœur ; oui, que les rayons de la science se lèvent et illuminent de tout leur éclat l'homme intérieur, le disciple de la lumière, l'ami du Christ, et son cohéritier, surtout quand le nom auguste et vénérable d'un père compatissant, qui n'impose à ses enfants que des obligations douces et salutaires, sera parvenu à la connaissance d'un fils bon et religieux. Qui se laisse diriger par lui excelle en toutes choses; il marche à la suite du Très-Haut, il obéit au Père, il reconnaît son égarement, il aime Dieu, il chérit le prochain, il accomplit le précepte, il a droit à la récompense, il la revendique hautement.

(**116**) Le dessein éternel de Dieu, c'est de sauver le genre humain : voilà pourquoi le Dieu de la miséricorde lui a

envoyé le bon pasteur. Le Verbe, ayant dévoilé la vérité, manifesta aux hommes les mystères du salut, afin qu'ils se sauvassent par le repentir, on qu'ils fussent condamnés par le jugement, s'ils refusaient de se soumettre. La voilà, cette prédication de la justice, bonne nouvelle pour les cœurs dociles, sentence de mort pour les rebelles. Et quoi ! la trompette des combats rassemblera ses légions et proclamera la guerre; et le Christ, qui entonne jusqu'aux dernières limites du monde le cantique de la paix, n'aura pas le droit de rassembler sa pacifique milice ? Il n'en est rien, ô homme ! Il a convoqué sous ses drapeaux, par la voix de son sang et de sa doctrine, les paisibles combattants auxquels il a ouvert le royaume des cieux. La trompette de Jésus-Christ, c'est son évangile. La trompette sacrée a retenti, nos oreilles se sont ouvertes à ses accents. Revêtons donc les armes de la paix : « Prenons la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, et l'épée spirituelle, qui est le glaive de Dieu. » C'est ainsi que l'apôtre nous prépare à de généreux combats. Telles sont nos armes, impénétrables à tous les coups. Protégés par elles, marchons intrépidement contre l'ennemi, éteignant les traits enflammés de l'esprit malin par les flèches que le Verbe a trempées dans l'eau réparatrice, répondant aux bienfaits sacrés par le cantique de la reconnaissance, et honorant le maître de l'univers par son Verbe divin. Il vous a promis soa assistance. « Vous achèverez à peine de m'invoquer, dit-il lui-même, que je vous crierai : Me voici ! »

(**117**) Ô sainte et bienheureuse puissance par laquelle Dieu habite avec les hommes Il faut donc tout à la fois imiter et adorer la meilleure comme la plus noble des natures. Or, on ne peut imiter Dieu qu'en l'honorant par la sainteté ; on ne peut l'honorer qu'en l'imitant. Par conséquent, le céleste et divin amour ne s'attache véritablement aux hommes que quand la beauté réelle, excitée par le Verbe divin, a resplendi dans une âme. Mais voilà le point capital. Le salut marche du même pas que la volonté sincère; la vie éternelle et la libre détermination s'enchaînent, pour ainsi parler, dans des nœuds indissolubles. Point d'autre exhortation à la vérité que celle qui, semblable à l'ami le plus tendre, veille à nos côtés jusqu'à notre dernier soupir, et qui, compagne toujours fidèle, escorte l'âme alors qu'elle remonte pure et entière vers la céleste patrie.

Dans quel but vous exhorte-je, sinon pour que vous obteniez le salut? Le Christ n'a pas d'autre vœu. Pour tout dire, en un mot, il vous accorde la vie. Mais quel est ce Christ? Je vous l'apprendrai en peu de mots; il est le Verbe de la vérité, le Verbe de l'incorruplibilité; il régénère l'homme en le ramenant à la vérité, il est l'aiguillon du salut; c'est lui qui chasse la corruption, c'est lui qui bannit la mort, c'est lui qui a bâti dans l'homme un sanctuaire vivant pour y ériger Dieu. Purifiez ce temple de tout votre pouvoir ; abandonnez au vent et à la flamme les plaisirs et la mollesse, comme des fleurs périssables. Cultivez prudemment, au contraire, les fruits de la tempérance ; consacrez-vous vous- même à Dieu comme les prémices de la moisson, afin que tout soit à lui, le bienfait et la reconnaissance du bienfait. Il convient au disciple du Christ

de paraître digne du trône et d'en avoir été jugé digne en effet.

(**118**) Fuyons la coutume, fuyons-la comme le nautonier évite un promontoire fécond en naufrages, comme il se dérobe aux menaces de Charybde, ou bien aux séductions des mensongères sirènes. La coutume ! elle étouffe l'homme dans ses bras; elle le détourne de la vérité; elle le pousse hors des, chemins de la vie. De quel nom appeler ce fléau? filet captieux, crible de la perdition, fosse où tombe l'Imprudent, gouffre où tout va s'engloutir.

« Poussez votre navire loin de cette fumée et par-delà ces vagues mugissantes. »

Compagnons, qui sillonnez les mêmes flots, ah! fuyons cette mer où bouillonnent des volcans. L'île est pleine de périls. Voyez-vous les débris et les cadavres qui couvrent ses bords. La volupté seule, riante courtisane, attire les passagers par les sons enivrants d'une musique populaire et commune :

« Viens, ô noble Ulysse, gloire et orgueil des Grecs! aborde vers ce rivage, afin d'y entendre une harmonie divine. »

Vous l'entendez, ô nautonier ! elle vous flatte, elle vante votre célébrité; mais la femme impudique essaie d'enchaîner à son char l'orgueil et la gloire de la Grèce. Laissez-la se repaître de cadavres : l'Esprit saint nous vient en aide par son assistance. Passez dédaigneusement auprès de la volupté, sans vous laisser prendre à ses caresses.

« Que la femme qui se glisse sous votre toit ne vous séduise pas par la douceur de son langage et la beauté de ses formes. »

Passez outre, en fermant l'oreille à ses chants : ils donnent la mort. Dites un mot, et vous êtes sauvés. Attachez-vous au bois du salut, et vous serez affranchis de toute corruption. Le Verbe du Seigneur sera votre pilote, et l'Esprit saint vous dirigera vers le port de la céleste félicité. C'est alors que vous contemplerez mon Dieu ; alors que vous serez initiés aux sublimes mystères et à ces délices dont le ciel a le secret et qui me sont réservés, « délices telles que l'oreille n'en a point entendu de semblables, et qui jamais ne sont montées dans l'intelligence de l'homme. »

« Je crois voir briller dans les deux deux soleils ; une double Thèbes se montre à mes regards, » s'écriait un ancien, agité par des transports idolâtriques et enivré d'une pure chimère. J'ai pitié de ce furieux, et je me garderais bien d'exhorter au salut qui demande le calme de la raison un esprit ainsi aliéné. « Le Seigneur veut la conversion du pécheur et non sa mort »

(**119**) Viens donc, ô insensé ! non plus le thyrse à la main, ni la couronne de lierre sur la tête. Jette le turban de ton Dieu ; dépouille les ornements de ses fêtes; reprends ta raison. Je te dévoilerai le Verbe et les mystères du Verbe, en adoptant tes images et tes symboles. Voici la montagne sainte et chérie de Dieu, qui n'a point, comme votre Cithéron, fourni matière aux mensonges de la fable, mais qui est consacrée par les prodiges de la vérité. Montagne

sanctifiée par la sagesse ! chastes ombrages habités par la pudeur ! Là ne s'égarent point, dans les aveugles transports de Bacchus, les sœurs de Sémélé frappées par la foudre, ces Ménades initiées par l'impure dilacération des victimes. À leur place, tu trouveras les filles de Dieu, vierges éclatantes d'innocence, qui célèbrent les vénérables mystères du Verbe, en formant des chœurs d'une pudique sobriété. Les justes chantent alternativement un hymne en l'honneur du maître de l'univers. Les jeunes filles font résonner le luth sacré ; les anges célèbrent Dieu ; les prophètes proclament leurs oracles; d'harmonieux concerts retentissent; on poursuit le thyase d'une course rapide ; les élus volent, saintement désireux de retrouver promptement leur père. Approche, ma main te présente le bois sur lequel tu peux appuyer tes pas chancelants. Hâte-toi donc, ô Tirésias, commence à croire, tes jeux se rouvriront à la lumière. Le Christ, qui rend la vue aux aveugles, brille plus éclatant que le soleil. Avec la foi, la nuit fuira de ta paupière ; la flamme infernale s'éteindra ; la mort se retirera vaincue. Infortuné vieillard, toi qui ne peux contempler ta patrie terrestre, tu contempleras la magnificence des cieux.

(**120**) O mystères véritablement saints ! Ô clartés pures et sans mélange ! Aux rayons de ces torches nouvelles, j'envisage la beauté du ciel et les grandeurs de Dieu. En recevant l'initiation, je reçois la sainteté. C'est le Seigneur qui est ici l'hiérophante ; il marque du sceau de sa lumière le prêtre qu'il illumine, et il remet entre les mains de son Père l'adepte qui a cru, pour que son père le conserve dans

toute la longueur des siècles. Voilà quelle est la célébration de nos mystères. Viens donc, si bon te semble, recevoir l'initiation chrétienne. Alors, de concert avec les anges, et pendant que Dieu le Verbe mêlera ses chants aux nôtres, vous formerez des chœurs de danses joyeuses autour de celui qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, autour du Dieu unique et véritable.

Ce Jésus éternel, unique grand pontife du Dieu unique, c'est-à-dire du Père, intercède au ciel pour tous les hommes, et sur la terre ne cesse de les exhorter. « Prêtez l'oreille, ô nations ! » ou plutôt, hommes, qui que vous soyez, qui avez reçu la raison en partage, Grecs et Barbares, écoutez-moi ! Je convoque le genre humain tout entier, dont je suis le créateur par la volonté de mon Père. Venez vous ranger sous les lois d'un seul Dieu et d'un seul Verbe. Qu'il ne vous suffise pas de vous élever au-dessus de l'animal stupide, puisque, de tous les êtres condamnés à mourir, vous êtes les seuls que ma magnificence gratifie de l'immortalité. Je veux en effet, oui je veux vous honorer de ce privilège en vous arrachant, par une faveur complète, à l'ignominie de la corruption. Mais je vous communique en même temps le Verbe, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Je me donne à vous sans réserve. Dessein de Dieu, pensée et harmonie du Père, Fils, Christ, Verbe éternel, voilà ce que je suis, le bras du Seigneur, la puissance universelle et suprême, la volonté du Père ! Le passé m'a entrevu déjà plus d'une fois, mais sous des images affaiblies et dégénérées. Je viens donc, ô hommes! vous réformer d'après ce modèle primitif, afin que vous deveniez semblables, à moi. Approchez ! ma main bienfaisante épanchera sur vos membres le parfum de la foi pour qu'ils répudient la corruption et la mort ; je vous montrerai, sans voile et dans sa rigide beauté, la justice par laquelle vous vous élèverez jusqu'à Dieu. « Vous tous qui

êtes fatigués et qui ployez sous le faix, venez à moi, je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous trouverez le repos de vos peines ; car mon joug est plein de douceur et mon fardeau est léger.»

(**121**) Hâtons-nous ! marchons à grands pas, ô hommes, simulacres amis de Dieu, effigies formées à la ressemblance du Verbe! Hâtons-nous! marchons à grands pas, adoptons le guide bienfaisant,qui nous montre l'incorruptibilité au bout de la carrière, et commençons de chérir le Christ. Il attela jadis au même joug l'âne et le fils de l'âne. Aujourd'hui, courbant sous le joug de Dieu l'humanité tout entière, cocher divin, il pousse notre char vers l'immortalité, se hâtant ainsi d'accomplir les symboliques promesses du passé. Jadis: il entrait triomphalement dans Jérusalem ; aujourd'hui le conquérant remonte vers les cieux. Ah ! quel sublime spectacle pour les regards de Dieu le Père, que son fils éternel rapportent à ses pieds les trophées de sa victoire ! Réveillons donc a nous l'ambition du bien; sachons aimer Dieu, et assurons-nous à jamais la possession des trésors impérissables, qu'est-ce à dire? de Dieu et de l'éternité. Nous avons le Verbe pour auxiliaire ; mettons notre confiance dans le Verbe. Que nous importent les richesses et la gloire de la terre? Ne connaissons d'autre passion que la vérité du Verbe. Dieu pourrait-il nous voir avec plaisir, d'une part, n'attacher aucun prix aux trésors les plus estimables, et de l'autre, esclaves volontaires de la démence, prostituer notre admiration au délire, à l'ignorance, à l'aveuglement, à l'idolâtrie et à la plus hideuse impiété ?

(**122**) Car j'applaudis aux enfants des philosophes, quand je les entends proclamer que le sacrilège et l'impiété se trouvent au fond de toutes les œuvres produites par la démence. Il y a mieux. Compter l'ignorance parmi les différentes espèces de folie, n'est-ce pas confesser que le genre humain est une vaste multitude d'insensés? Il ne faut donc pas mettre en question, vous dira le Verbe, lequel vaut mieux de persister dans sa folie ou de revenir à la sagesse. Loin de là ! zélateurs de la sagesse, et invinciblement attachés à la vérité, une fois connue, marchons de toutes nos forces à la suite de Dieu, bien persuadés que l'universalité des êtres lui appartient, comme ils lui appartiennent en effet. Déplus, comme la plus noble de toutes les propriétés divines, c'est l'homme sans contredit, jetons-nous dans ses bras, aimons le Seigneur, et n'oublions pas que telle doit être l'occupation de notre vie tout entière.

S'il est vrai qu'entre les amis tout soit commun, et que l'homme soit l'ami de Dieu, glorieux privilège que lui a conquis la méditation du Verbe, ce qui appartient à Dieu est devenu la propriété de l'homme, puisque dans la merveilleuse amitié de Dieu et de l'homme tout est devenu commun. Maintenant à qui donner le nom d'opulent, de sage, d'illustre ? Au Chrétien seul, qui sert pieusement son maître. Lui seul est l'image de Dieu ; lui seul a été formé à sa ressemblance, puisque l'intervention du Christ l'a élevé à la justice, à la sagesse, à la sainteté, et par conséquent à la ressemblance avec Dieu. Bienfait insigne que le prophète exprimait par ces paroles: « Je le déclare, vous êtes tous des

dieux et les fils du Très-Haut ! » L'adoption, en effet, est pour les Chrétiens, mais pour les Chrétiens seuls. Dieu, qui est le père de ceux qui l'écoutent, repousse les rebelles qui l'outragent. Voulez-vous donc savoir comment se gouvernent les disciples du Christ? Leurs discours ressemblent à leurs pensées, leurs actions à leur discours, et leur vie à leurs actions. Les jours de ceux qui connaissent Jésus-Christ s'écoulent dans une succession de biens non interrompue.

(**123**) Mais nous en avons dit assez, j'imagine. Peut-être même qu'épanchant les inspirations que Dieu nous suggérait, nous nous sommes laissés trop emporter à notre amour pour les hommes et au désir de les exhorter au salut, qui est le premier de tous les biens. Peut-on achever sans regret les discours où se révèlent les mystères de la vie qui n'aura jamais de fin? Il ne vous reste donc plus qu'à choisir entre le jugement et la réconciliation. Lequel vaut le mieux? Je ne crois pas qu'il soit possible de délibérer longtemps entre ces deux extrémités : la mort peut-elle entrer en comparaison avec la vie?

LE DIVIN MAITRE, ou LE PÉDAGOGUE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Qu'est-ce que le divin Maître?

Il y a trois choses dans l'homme : Les mœurs, les actions, les passions. Les mœurs, le Verbe en réclame la direction, comme nous exhortant. Il est le chef de la religion, la pierre fondamentale de l'édifice de la foi. C'est par lui que, remplis de joie et abjurant nos vieilles erreurs, nous devenons jeunes pour le salut, chantant avec le prophète :

« Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux dont le cœur est droit ! »

Quant à toutes nos actions, le Verbe règne sur elles comme précepteur. Nos passions, il les guérit comme consolateur. Ce Verbe, ainsi multiplié, n'est qu'un seul et même Verbe, arrachant l'homme aux habitudes mondaines dans lesquelles il a été élevé, et le conduisant à [2] l'unique voie de salut, qui est la foi. Ce guide céleste, le Verbe, je lui donne le nom de Verbe qui exhorte, en tant qu'il nous appelle au salut. Excite-t-il dans nos cœurs des élans impétueux ? je l'appelle proprement le Verbe, donnant à la partie le nom de tout. Il est dans la nature de toute religion d'exhorter les hommes; toute religion fait naître dans notre âme, qui est une émanation de Dieu, un ardent amour de la vie présente et de la vie future. Maintenant, comme le Verbe est tout à la fois médecin et précepteur, et que, conséquent avec lui-même, il anime eaux qu'il a convertis dans le principe et leur promet la guérison des blessures de leurs âmes, il me paraît convenable de réunir tous ses titres dans un seul et de l'appeler le *Pédagogue*. Le *Pédagogue* veut la pratique et non la théorie. Son but est d'orner les âmes de vertu et non de science. Il exige qu'on soit sage et non savant.

Ce n'est pas que le Verbe ne nous ouvre également les trésors de la science ; mais il ne débute pas ainsi. Lorsqu'il

nous explique et nous révèle les dogmes de la religion, sans doute qu'il instruit ; mais le Pédagogue veut la pratique avant tout. Aussi s'occupe-t-il d'abord de former nos mœurs ; bientôt il nous invite à rechercher les choses qui nous sont nécessaires pour la vertu, en nous donnant les préceptes d'une morale pure, et en montrant aux fils, comme terme de comparaison, le tableau des fautes commises par leurs pères. Ces deux moyens sont de la plus grande efficacité : l'un, qui est le mode d'exhortation, nous dispose à la soumission ; l'autre, qui consiste à présenter ces comparaisons, a un double effet, à cause des objets différents qu'il met en regard. Le premier effet est de nous porter à embrasser la vertu par la force de l'exemple ; le second est de nous porter à repousser le vice en nous inspirant de l'horreur pour lui.

3 La guérison de nos âmes suit nécessairement les instructions qui résultent de la vue de ces tableaux. C'est ainsi que le Pédagogue fortifie nos âmes, en y faisant couler comme un baume adoucissant, et qu'en nous donnant des préceptes salutaires pour nous conduire à la parfaite connaissance de la vérité, il prescrit en quelque sorte un régime à notre faiblesse. Ce sont deux choses bien différentes que la santé de l'âme et la science. L'une s'opère par la guérison ; l'autre, par l'instruction. Lorsque notre âme est malade, qu'elle ne s'avise donc pas de s'approcher de la science avant d'être revenue à une parfaite santé. Car on ne gouverne pas de la même manière ceux qu'il s'agit d'instruire et ceux qu'il s'agit de guérir ; mais aux premiers, on donne ce qui convient pour la science; aux seconds, ce qui convient pour la guérison.

Comme donc ceux qui sont malades du corps ont besoin d'un médecin, ainsi ceux dont l'âme est malade ont besoin du Pédagogue pour guérir leurs passions. Ce n'est que plus tard qu'ils auront besoin des leçons d'un maître pour les initier aux secrets de la science et achever de meubler leur

âme, capable dès lors de recevoir les révélations du Verbe. Vous voyez donc que le Verbe s'étudie à nous mener à la plus haute perfection par une gradation aussi salutaire que raisonnable; vous voyez, dis-je, que ce Verbe, si plein d'amour pour l'homme, use d'une admirable économie, d'abord en nous exhortant, ensuite en nous dirigeant, enfin en nous instruisant.

CHAPITRE II.

Ce sont nos péchés qui nous rendent nécessaire l'assistance du Pédagogue.

Notre Pédagogue, mes chers enfants, est semblable à Dieu le père, dont il est le fils impeccable, irrépréhensible. [4] Son âme n'est pas l'esclave des passions. C'est un Dieu revêtu de la figure humaine, qui n'est tâché d'aucune souillure, soumis sans réserve à la volonté paternelle; Verbe-Dieu qui est dans le Père, qui est à la droite du Père, qui est Dieu avec un corps. C'est une image pure et sans tâche, à la ressemblance de laquelle doivent tendre tous nos efforts. Il est entièrement affranchi de toutes les passions humaines ; il est le seul qui nous juge, parce qu'il est le seul qui ne pèche point. Faisons donc tous nos efforts pour pécher le moins possible. Ce que nous devons faire avant tout, c'est de nous débarrasser des passions et des maladies de notre âme ; ensuite, il faut éviter de tomber facilement dans l'habitude du péché. Le premier degré de la perfection est de ne pas pécher du tout ; mais cette impeccabilité est l'attribut de Dieu. Le second, qui est le propre de l'homme sage, est de ne jamais pécher volontairement. Le troisième, est d'éviter de tomber fréquemment dans des fautes involontaires ; il appartient à ceux-là seulement qui se laissent instruire et diriger par le Pédagogue. Le quatrième, enfin, est de ne pas rester longtemps dans l'état de péché ; mais le retour au bien par la pénitence exige de nouveaux combats. Les paroles suivantes, que le Pédagogue place

dans la bouche de Moïse, me paraissent renfermer un sens admirable :

« Si quelqu'un meurt subitement en votre présence, votre tête sera souillée et devra être rasée. »

Il appelle le péché involontaire une mort subite. C'est une tache qui, selon lui, souille la pureté de l'âme; et, pour l'enlever, il y applique le remède le plus prompt, en ordonnant que la tête du pécheur soit rasée à l'instant même; c'est-à-dire que les ténèbres de l'ignorance, qui obscurcissent la raison, dont le siège est dans le cerveau, soient dissipées et détruites, afin que, libre du poids du vice de la même manière que la tête est débarrassée de cette épaisse forêt de cheveux, [5] l'âme revienne rapidement à la vérité par la pénitence.

Quelques paroles plus loin, il ajoute :

«L'aveuglement dure encore pendant les premiers jours ; »

voulant nous faire entendre qu'il s'agit ici des péchés qui se commettent contrairement à la raison. D'une part, il fait voir que tout péché est un acte contre la raison. C'est pour cela que le Pédagogue emploie tous ses soins à le défendre et à le prévenir. Examinez à ce sujet cette manière de s'exprimer si familière à l'Écriture :

« C'est pour cela que le Seigneur dit ».

Ces mots, *c'est pour cela,* ne vous montrent-ils pas que, parce que vous avez péché, vous serez jugés et punis. Vous les retrouverez à chaque instant dans la bouche des prophètes :

« Si vous n'aviez point péché, vous n'auriez pas été menacés. »

Et c'est pour cela que le Seigneur dit :

« Comme vous n'avez point prêté l'oreille à ce discours, voici ce que dit le Seigneur ; »

et

« Voilà pourquoi le Seigneur dit. »

Ces prophéties n'ont pas d'autre but que de nous porter, d'un côté, à l'obéissance ; de nous détourner, d'un autre côté, de la désobéissance ; et de nous faire voir qu'à cause de l'une nous serons récompensés, et qu'à cause de l'autre nous serons punis.

L'ancienne loi procédait à notre instruction par la menace ; notre Pédagogue guérit les maladies de notre âme par les exhortations. L'art de guérir les maladies du corps est appelé proprement la médecine ; elle est le résultat de la sagesse humaine. Le Verbe, issu du Père, est le seul médecin des infirmités humaines ; il guérit par un saint enchantement les maladies de l'âme.

« Sauvez, ô mon Dieu ! s'écrie le roi prophète, sauvez votre serviteur qui espère en vous ; ayez pitié de moi, Seigneur, car mes cris et mes plaintes ne cesseront pas de s'élever vers vous tout le jour. »

La médecine, dit Démocrite, guérit les maladies du corps; la sagesse guérit les âmes des passions qui les troublent.

Oui, [6] mais notre Pédagogue, qui est la sagesse même, qui est le Verbe du Père, qui a créé l'homme, a soin de toutes ses créatures. Il guérit tout à la fois le corps et l'âme, et suffit à nos besoins comme médecin et comme sauveur.

« Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez le lit sur lequel vous êtes couché et rentrez dans votre maison. »

Aussitôt celui qui ne pouvait marcher, se lève, et rentre chez lui sans soutien. Il dit à un mort :

« Lazare, sortez de la tombe. »

Le mort sort de sa tombe, tel qu'il était avant d'être malade, faisant en quelque sorte l'apprentissage de la résurrection future. Non-seulement il guérit le corps, mais il guérit l'âme par ses préceptes et ses grâces.

Quant à nous, aussitôt que nous avons été créés par sa pensée, nous avons reçu de sa sagesse l'organisation la meilleure et la plus solide. Cette sagesse a d'abord créé le ciel et la terre, s'est occupée à tracer la rotation circulaire du soleil et le mouvement des astres, dans le but d'être utile à l'homme. Ensuite, elle a formé l'homme lui-même, l'objet unique de tous ses soins. Et regardant cet ouvrage comme le plus beau de la création, elle lui a donné la sagesse et la prudence pour gouverner son âme. Elle a orné son corps de beauté et de proportions convenables. Quant aux actions des hommes, elle a répandu en elles la droiture et le bon ordre qui provient d'elle-même.

CHAPITRE III.

De la bonté du divin Maître et de son amour pour les hommes.

Le Seigneur nous est utile et nous aide en toutes choses comme homme et comme Dieu : nous remettant nos péchés, comme Dieu; nous enseignant de ne pas pécher, comme homme. C'est avec justice que l'homme est aimé de Dieu, puisqu'il est sa créature. Il a jugé à propos de ne se servir 7 que d'un ordre pour tirer les autres créatures du néant; ses mains ont pétri l'homme ; par un souffle, il lui a communiqué quelque chose qui n'est propre qu'à lui. Puisqu'il a bien voulu nous créer à son image, il est évident qu'il l'a fait, ou à cause de l'excellence de notre nature, ou par un autre motif également digne de sa sollicitude et de son amour. S'il nous a créés à cause de la bonté de notre nature, ce Dieu, la bonté même, a aimé en nous ce qui est bon ; car il y a effectivement dans l'homme quelque chose d'aimable, et c'est ce qui provient du souffle de Dieu. Si

c'est par un autre motif, c'est sans aucun doute que, sans cette création, les autres ouvrages de Dieu, privés de la faculté de connaître et d'adorer leur auteur, n'eussent point assez hautement rendu témoignage à sa perfection. Dieu n'aurait point créé les choses pour lesquelles il a créé l'homme, si l'homme lui-même n'avait point été créé. Ainsi, Dieu a créé les choses matérielles, pour un motif tout à fait étranger à ces choses mêmes, et seulement à cause de l'homme. Il savait ce qu'il allait faire, et il a fait ce qu'il a voulu; car il n'est rien qu'il ne puisse faire. L'homme, créature de Dieu, est donc un être aimable par lui-même. Or, Dieu ne saurait s'empêcher d'aimer effectivement tout ce qui mérite d'être aimé.

Il nous aime donc ; et comment ne nous aimerait-il pas, puisque, de son sein paternel, il envoie vers nous son fils unique, cette source inépuisable d'amour et de foi ? Le Seigneur lui-même avoue cet amour, lorsqu'il dit en s'adressant à nous :

« Mon père vous aime parce que vous m'avez aimé. »

Il l'avoue encore lorsque, s'adressant à son père, il lui dit :

« Vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. »

Ainsi donc vous apparaissent la volonté du Pédagogue, la nature de ses secours, et la manière tendre et affectueuse dont il vous invite au bien et vous détourne du mal. Il est clair encore que ce Verbe divin [8] exerce en votre faveur un autre office dont le but est de vous instruire dans les choses cachées, spirituelles et mystérieuses.

Mais comme il n'est pas question dans ce moment de cet enseignement, il me suffit ici de vous faire observer combien il est juste de payer de retour un Dieu dont l'amour nous conduit au souverain bien, et de conformer notre vie à ses commandements, non seulement en exécutant ce qu'il nous ordonne, ou en évitant de faire ce qu'il nous défend, mais en cherchant a lui ressembler de la manière la plus parfaite

qu'il nous soit possible, à l'aide des exemples qu'il met sous nos yeux, soit pour les imiter, soit pour les fuir. Nous errons, en effet, dans cette vie comme dans des ténèbres profondes et nous n'y saurions marcher sans l'appui d'un guide qui ne se trompe point, d'un guide sûr et fidèle. Ce guide par excellence est le Pédagogue. Ce n'est point, comme dit l'Écriture, un aveugle conduisant d'autres aveugles dans le précipice ; c'est le Verbe dont la vue perçante pénètre les plus secrets replis de notre cœur. Comme donc il n'y a point de lumière qui n'éclaire, point de moteur qui ne fasse mouvoir quelque chose, point de force aimante qui n'aime avec ardeur, il est impossible aussi que le souverain bien ne soit point utile aux hommes, et qu'il ne les conduise pas au salut. Tirons donc nos préceptes de ses exemples et de ses œuvres. Le Verbe a été fait chair pour mieux nous enseigner la pratique et la théorie de la vertu. Qu'il soit notre unique loi ; regardons ses préceptes et ses avis comme la voie la plus courte et la plus directe pour nous conduire à l'éternité. Ses commandements ne respirent que la persuasion, et la crainte en est bannie.

9 CHAPITRE IV.

Le Verbe instruit également les hommes et les femmes.

Embrassons donc de plus en plus cette obéissance salutaire; livrons-nous tout entiers au Seigneur; attachons-nous fortement aux cordages du vaisseau de la foi, et soyons bien persuadés que les vertus qu'elle nous ordonne de suivre sont l'égal apanage de l'homme et de la femme. S'ils ont, en effet, un seul et même Dieu, ils ont aussi un seul et même Pédagogue, une seule et même Église. La modération, la tempérance, la pudeur sont des vertus communes aux deux sexes. Ils se nourrissent des mêmes aliments, ils s'unissent par le mariage ; la respiration, la vue, l'ouïe, l'intelligence, l'espérance, la disposition à écouter les commandements de Dieu, la charité, tout leur est commun.

Si l'homme et la femme ont le même genre de vie, ils ont également part aux mêmes grâces et au même salut. Ils sont aimés de Dieu avec le même amour, instruits avec les même soins,

« Les enfants de ce siècle, nous dit le Seigneur, épousent des femmes, et les femmes des maris; c'est la seule différence qu'il y ait entre eux. Mais après la résurrection, cette différence n'existera plus dans le ciel. »

Les récompenses, destinées aux vertus qui font de la société chrétienne une sainte communauté, ne sont pas plus promises à l'homme qu'à la femme ; elles le sont à l'homme en général, et on peut dire qu'il n'y a aucune différence entre l'un et l'autre, si ce n'est celle qu'établit la concupiscence.

Aussi nous voyons que le mot générique d'homme comprend l'homme et la femme; c'est pour cela, je crois, que les Athéniens donnent le nom d'enfant aussi bien aux jeu- [10] nes garçons qu'aux jeunes filles. Si Ménandre est une autorité à laquelle je peux m'en rapporter, voici les paroles qu'il met dans la bouche d'un père dans sa pièce intitulée *Rapizoméné*:

« Ma fille, car il m'est bien doux de t'appeler mon enfant. »

Ils donnent également le nom d'agneau aux mâles et aux femelles, cet animal si faible et si doux qu'il est le symbole de la simplicité. Quant à nous, le Seigneur lui-même nous paît dans les siècles des siècles. *Amen*.

Ni les troupeaux ne peuvent vivre sans berger, ni les enfants sans Pédagogue, ni les serviteurs sans maître.

CHAPITRE V.

Tous ceux qui marchent dans les voies de la vérité sont enfants de Dieu.

Il n'est pas besoin d'expliquer que la *pédagogie* a pour but la conduite des enfants, c'est-à-dire leur instruction ; l'étymologie seule de ce mot le prouve assez. Mais il nous reste à examiner quels sont les enfants dont parle l'Écriture, et à les placer sous la direction d'un Pédagogue. Ces enfants, dont parle l'Écriture, c'est nous. Elle nous donne souvent le nom d'enfants, employant à ce sujet une foule d'allégories diverses qui expriment toutes la même pensée, pour nous faire voir sous plus d'une forme quelle doit être la simplicité de notre foi.

« Comme le Seigneur, nous dit l'Évangile, se fut arrêté sur le rivage, il adressa ces paroles à ses disciples qui étaient occupés à pêcher : Mes enfants, n'avez-vous là rien à manger ? »

Le Seigneur appelle ici ses enfants ceux que l'usage et une longue habitude de vivre avec eux lui ont rendus familiers.

« Alors, nous dit encore l'Évangile, on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il les bénit. [11] Or, ses disciples les repoussaient ; mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi ; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Le Seigneur nous explique le sens de sa pensée, lorsqu'il nous dit ailleurs :

« Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Il ne parle point ici d'une régénération allégorique, il parle de la simplicité qui est naturelle aux enfants et il nous recommande de devenir simples comme eux. L'esprit prophétique nous désigne également sous le nom d'enfants de Dieu. Voyez ce que dit l'Évangile :

« Une foule d'enfants coupaient des branches d'olivier et de palmier ; et, sortant au-devant du Seigneur, ils s'écriaient : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

C'est-à-dire, lumière, gloire, louange et supplications au Seigneur ! car tel est le sens du mot *hosanna*, si on le traduit de l'hébreu en grec.

Il me semble que l'Évangile a cité la prophétie qui précède pour nous faire honte de notre paresse et de notre lenteur. Vous l'avez certainement remarqué :

« C'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, que vous avez fait sortir mes louanges. »

C'est encore pour cette raison que le Seigneur, prêt à remonter à la droite de son père, excite ses disciples à l'écouter plus attentivement, et s'efforce de leur inspirer un plus ardent amour de ses instructions, leur faisant sentir qu'il ne tardera pas à les quitter, et qu'en conséquence ils doivent recevoir avec plus d'avidité la parole de la vérité, et se hâter de jouir de sa présence, tant qu'il n'est pas encore parti pour le ciel. De nouveau donc, il les appelle ses petits enfants.

« Mes petits enfants, leur dit-il, je suis avec vous pour peu de temps encore. »

Il compare le [12] royaume des cieux à des enfants assis dans la place publique et qui crient à d'autres enfants :

« Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n'avez point dansé ; nous avons pleuré et vous n'avez point gémi. »

Vous trouvez dans l'Évangile mille autres passages semblables et conformes à celui-ci. Mais ce sentiment n'est pas seulement celui de l'Évangile ; il est encore celui des prophètes. Écoutez ce que dit David :

« Enfants, louez le Seigneur; louez le nom du Seigneur. »

Écoutez encore ce que l'Esprit saint met dans la bouche d'Isaïe :

« Me voici, et les enfants que Dieu m'a donnés. »

Vous vous étonnez que le Seigneur appelle des gentils ses enfants ; vous ignorez sans doute que les Attiques, qui ont un nom différent pour les filles libres et les filles esclaves, les réunissent cependant quand elles sont jeunes sous une appellation commune, à cause de la fleur de leur âge. Lorsque le Seigneur nous dit que les agneaux seront à sa droite, il entend de simples enfants, plus semblables en effet à des agneaux et à des brebis qu'à des hommes. Le Seigneur a donné la préférence à ce terme d'agneau, pour faire voir que, dans l'homme, la douceur et la simplicité d'esprit sont la marque de l'innocence. De même, lorsqu'il nous compare à des veaux qui tettent leur mère, à une colombe; innocente et sans fiel, ce sont des figures qu'il emploie pour nous désigner. Quand il nous ordonne par la bouche de Moïse d'offrir en expiation de nos péchés deux petits de colombes ou une paire de tourterelles, il nous donne cet ordre afin de nous faire sentir que l'innocence du jeune âge, l'inexpérience du mal, la facilité à oublier les injures, si naturelle aux enfants, sont des vertus infiniment agréables à Dieu ; le semblable s'expie par son semblable. La timidité naturelle aux colombes est une image de la crainte que le péché doit nous inspirer. Que le Seigneur nous appelle ses petits, 13 l'Écriture l'atteste assez lorsqu'elle s'exprime ainsi :

« Comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes. »

De cette manière nous sommes les petits du Seigneur ; et ce terme de tendresse dont se sert le Verbe, ce terme tiré de la faiblesse de l'enfance exprime d'une manière mystique et admirable quelle doit être la simplicité de notre âme. Il n'est point de nom doux et tendre que le Seigneur ne nous donne et qu'il ne répète à chaque instant. Mes enfants, mes petits,

mes petits enfants, mes fils, mes chers fils, peuple récent, peuple nouveau.

« Un nouveau nom, dit-il, sera donné à mes serviteurs. »

Nouveau, c'est-à-dire éternel, sans souillure, simple, ingénu, véritable, couvert de bénédictions sur toute la face de la terre.

Il nous appelle encore allégoriquement de jeunes poulains, voulant dire que nous ne sommes pas soumis au joug du vice, et que nous n'avons pas été domptés par la malice ; voulant dire que nous sommes simples, et que nous bondissons seulement pour courir vers notre Père; que nous vivons dans l'heureuse ignorance de ces passions furieuses qui rendent l'homme semblable aux bêtes ; que notre âme est libre et innocente comme celle des enfants qui viennent de naître ; que nous courons vers la foi et la vérité ; que nous sommes prompts pour arriver au salut; que nous méprisons et foulons aux pieds les richesses et les voluptés du monde.

« Tressaille d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem; voilà que ton roi vient vers toi, juste, doux et sauveur, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

L'Écriture ne se contente pas de se servir du terme d'ânon, elle ajoute que cet ânon était né depuis peu, exprimant ainsi avec simplicité comment le Christ est nouveau selon la chair, et éternel selon sa génération divine. Comme le Seigneur dirige cet animal faible et timide, il nous donne à nous qui sommes ses enfants, la nourriture et la direction qui nous [14] conviennent. L'enfance de cet animal est l'image de la nôtre.

« Il attacha, dit l'Écriture, l'ânon à la vigne. »

C'est-à-dire qu'il attache au Verbe un peuple simple et nouveau. C'est le Verbe qui est la vigne; comme la vigne

produit le vin, le Verbe donne son sang ; et de ces deux breuvages salutaires à l'homme, l'un nourrit son corps, l'autre guérit son âme et la sauve. Qu'il nous appelle ses agneaux, l'Esprit saint le témoigne par la bouché d'Isaïe :

« Il gouverne son troupeau comme un pasteur vigilant; il rassemBle ses agneaux et les presse dans ses bras. »

Ses agneaux, qui sont ce qu'il y a de plus timide et de plus doux dans le troupeau, sont une figure allégorique de cette simplicité enfantine qui plaît au Seigneur.

Nous-mêmes, nous donnons à ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux parmi les biens de ce monde, à l'éducation, des noms dont l'étymologie est tirée du mot enfant, et nous honorons du nom de *Pédagogie* le gouvernement de l'enfance, l'art qui, ayant pour but l'étude de la vertu, nous apprend à la pratiquer. Le Seigneur lui-même nous révèle tout ce qu'il y a de grand et de noble dans la qualification d'enfants qu'il nous donne, lorsqu'il résout la question qui s'était élevée entre les apôtres :

« Quel est le plus grand dans le royaume des cieux? »

Car, ayant placé un petit enfant debout au milieu d'eux, il leur dit :

«Quiconque s'humiliera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Ce n'est donc pas, comme plusieurs l'ont pensé, parce que les enfants sont incapables de réfléchir et de faire usage de leur raison que le Seigneur nous les présente pour modèles, et il faut bien se garder d'entendre en ce sens ces autres paroles :

« Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. »

Non, cette interprétation serait extrêmement vicieuse. Depuis que nous sommes les enfants du Seigneur, nous **15** ne nous traînons plus dans la fange ; nous ne rampons plus

sur la terre comme des serpents ; c'est-à-dire que nous ne nous livrons pas tout entiers, comme auparavant, à la bassesse des grossiers appétits de notre corps; notre âme s'élance vers le ciel. Nous avons renoncé au monde et au péché ; nous ne touchons plus la terre que du bout du pied, et il semble que nous ne soyons encore dans ce monde que pour marcher à la poursuite de cette sagesse divine que les méchants regardent comme une folie.

Ne connaître que Dieu seul pour père, être simple, ingénu, innocent, sans artifices, sans détours, tels sont les caractères de la véritable enfance. Aussi est-ce à ceux qui sont déjà avancés dans la doctrine du Verbe que le Seigneur ordonne de rejeter loin d'eux tout souci importun des choses nécessaires à la vie, et d'imiter les petits enfants qui laissent ce soin à leur père. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles suivantes :

« Ne vous inquiétez point du lendemain ; à chaque jour suffit sa peine. »

C'est-à-dire quittez tout soin inutile, attachez-vous seulement à votre père. Votre père vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Celui qui accomplit ce précepte est véritablement enfant ; il l'est aux yeux du monde et aux yeux de Dieu. Le monde, en effet, le méprise comme un insensé ; Dieu l'aime comme son enfant. S'il n'y a qu'un seul maître, comme dit l'Écriture, et si ce maître est dans le ciel, il en résulte nécessairement que ceux qui sont sur la terre ne doivent porter que le nom de disciples. Qui peut le nier ? la science et la perfection sont l'apanage du Seigneur ; l'ignorance et la faiblesse sont le nôtre. A Dieu la charge d'instruire ; à l'homme celle d'apprendre.

Cependant les prophètes donnent le nom d'homme à tout ce qui est parfait, c'est-à-dire achevé, consommé, soit dans le bien, soit dans le mal. La prophétie dit par la bouche de 16 David, en parlant du démon :

« Le Seigneur abhorre l'homme de sang. »

David lui donne le nom d'homme parce que le démon est parfait et consommé dans le mal. Le nom d'homme est aussi donné au Seigneur pour exprimer la perfection de sa justice; Voici, en effet, ce que dit l'apôtre dans une de ses épitres aux Corinthiens :

« Je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. »

Il s'explique encore plus clairement dans son épître aux Éphésiens, et il y éclaircit en ces termes la question qui nous occupe :

« Jusqu'à ce que nous parvenions tous par l'unité de la foi et de la connaissance du fils de Dieu, à être l'homme parfait et à atteindre la nature complète de l'âge de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants et que nous ne nous laissions plus emporter à tout vent de doctrine par la malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à nous envelopper dans l'erreur ; mais que, proférant le langage de la vérité en toute charité, nous croissions en Jésus-Christ. »

L'apôtre s'exprime ainsi pour arriver à l'édification du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la tête et l'homme en quelque sorte, le seul qui soit parfait et consommé dans la justice. Mais nous, qui sommes des enfants, nous devons prendre garde d'être emportés par les vents de l'hérésie et ne point ajouter foi aux paroles de ceux qui nous instruisent d'une manière contraire aux doctrines de nos pères. Le seul moyen de devenir parfaits est d'accepter Jésus-Christ pour notre chef, et de faire partie de son Église.

Je dois faire remarquer aussi, à propos du terme d'enfant, *nêpios*, qu'on ne donne pas ce nom aux insensés; on les appelle *nêputioi*. Quand on dit *nêpios*, c'est la douceur qu'on

veut exprimer. *Nêpios* est composé de la syllabe *né* et *êpios*, qui veut dire doux. C'est ce que le bienheureux Saint Paul exprime clairement en ces ternies :

« Lorsque [17] nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Jésus-Christ, nous avons été doux (*épioi*) au milieu de vous, semblables à de petits enfants qu'une nourrice échauffe sur son sein. »

L'enfant est naturellement simple et doux ; mais ceux qui sont enfants selon Dieu ajoutent à cette douceur une simplicité qui ignore la ruse et la dissimulation, un cœur plein de droiture et d'élévation. C'est là le véritable fondement de la simplicité et de la vérité.

« Sur qui arrêterai-je mes regards, dit le Seigneur, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille? »

les jeunes gens parlent avec une franchise en quelque sorte virginale; on ne remarque dans leurs discours ni ruse ni dissimulation. De là vient que nous avons coutume d'appliquer aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe des épithètes qui expriment la flexibilité et la douceur de leur caractère. Quant à nous, ce n'est point la faiblesse de notre âge qui nous rend semblables aux enfants, mais la facilité avec laquelle nous nous laissons persuader et conduire au bien, l'absence de toute espèce de fiel et de tout mélange de perversité. L'ancienne génération est perverse et a le cœur dur ; la nouvelle l'a simple et innocent comme celui d'un enfant. C'est nous, dis-je, qui sommes cette génération nouvelle, et l'apôtre exprime vivement combien lui plaisent cette simplicité et cette innocence, lorsque, dans son épître aux Romains, il définit, pour ainsi dire en ces termes, le véritable caractère de l'enfance :

« Je désire que vous soyez sages dans le bien et simples dans le mal. »

Dans le mot *nêpios*, qui veut dire enfant, la particule *né* n'est point privative, quoique les grammairiens décident

que telle est ordinairement la force de cette particule. Si donc quelques personnes, se fondant sur le sens faux qu'ils attribuent au mot *népios*, nous traitaient d'insensés, ce serait Dieu lui-même qu'ils blasphémeraient, en regardant comme des insensés ceux qui se réfugient dans le sein de Dieu. Si, au 18 contraire, en nous appelant *népious*, ils veulent parler de notre simplicité, nous acceptons volontiers leur qualification. La simplicité de l'enfance remplace en nous l'orgueil de la raison, depuis que les lumières du nouveau Testament nous ont éclairés. Nous devons depuis peu au Christ la véritable connaissance de Dieu:

« Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. »

Nous sommes donc un peuple nouveau, distingué de l'ancien peuple. Nous sommes jeunes, parce que nous avons appris à connaître les nouveaux biens. Nous trouvons dans la loi nouvelle une source intarissable de vie, une jeunesse qui ne connaîtra jamais la vieillesse, une vigueur sans cesse renaissante pour nous élever à la connaissance de Dieu, une source inaltérable. Il est nécessaire, en effet, que les disciples d'un Verbe nouveau soient nouveaux comme lui, et que ceux qui s'attachent à celui qui est éternel deviennent incorruptibles aussi bien que lui. Notre vie ressemble à un printemps perpétuel, parce que la vérité qui est en nous ne connaît point la vieillesse, et que cette vérité, qui se répand dans toutes nos actions, nous renouvelle sans cesse.

La sagesse qui nous éclaire est comme un arbre toujours vert. Cette sagesse, loin d'être changeante et variable, est éternellement la même. « Les enfants, dit le prophète,

« seront portés entre ses bras et bercés sur ses genoux. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai. »

De la même manière qu'une mère rassemble ses enfants autour d'elle, ainsi nous nous réunissons autour de l'Église

qui est notre mère. Tout ce qui est jeune et faible encore nous inspire un vif intérêt, nous charme, nous touche, nous attendrit par cette faiblesse même qui réclame nos secours. Nous sommes naturellement disposés à soulager les êtres qui ont besoin de nos soins. Comme donc les pères et les mères ne voient rien de plus doux que leur progéniture; [19] les chevaux, leurs jeunes poulains ; les vaches, leurs petits veaux; les lions, leurs lionceaux; la biche, son faon; l'homme, son enfant : ainsi le Père commun de tous les êtres reçoit avec plaisir ceux qui se réfugient dans son sein. Les voyant pleins de douceur et régénérés par le Saint-Esprit, il les adopte comme ses enfants, il les aime, il les secourt, il combat pour eux, il les défend et leur donne le doux nom de fils.

Isaac me semble être l'image des véritables enfants; le nom d'Isaac veut dire le rire. Un jour qu'il jouait avec Rebecca, son épouse et son soutien, un roi examinait leurs jeux avec une curieuse attention. Ce roi, dont le nom était Abimélech, me semble être l'image de cette sagesse, bien au-dessus de celle du monde; sagesse qui se plaît à étudier les mystères renfermés dans les jeux et l'éducation des enfants. Le nom de Rébecca se traduit par celui de patience. Quels jeux aimables ! quelle sage instruction ! le rire est secouru par la patience, et le roi, qui les considère, s'étonne et admire l'esprit de ceux qui sont enfants selon Dieu, et dont toute la vie est un exercice de patience et de douceur. Ces jeux renferment je ne sais quoi de mystérieux et de divin.

Héraclite suppose que son dieu Jupiter jouait ainsi. Quoi de plus convenable, en effet, à un homme sage et parfait, que de jouer, pour ainsi dire, et de se réjouir dans l'attente des biens véritables, et de célébrer des fêtes en l'honneur de Dieu ! Cette prophétie peut signifier encore que nous devons nous réjouir, comme Isaac, à cause de notre salut. Délivré de la crainte de la mort, il joue avec son épouse,

image de l'Église qui est notre soutien, pour nous aider à nous diriger vers le salut. On donne à l'Église le nom d*'upomonê,* qui signifie patience, stabilité, soit qu'on veuille dire par là qu'elle demeure éternellement dans une joie inaltérable, soit qu'on exprime qu'elle se soutient par la patience et la constance des fidèles qui la composent, et qui, membres de Jésus- [20] Christ, rendent constamment témoignage à sa divinité par de perpétuelles actions de grâces. Ce serait donc là ce jeu mystérieux de la joie et de la patience pour consoler et soutenir les fidèles. Jésus-Christ, qui est notre roi, contemple nos jeux du haut de sa gloire, et lorsque, pour me servir des termes de l'Écriture, il voit à travers la fenêtre nos actions de grâces, nos bénédictions, notre joie, cette patience qui prête son appui à tout, l'ensemble enfin, la réunion de toutes ces choses, il reconnaît son Église, et, lui montrant sa face, il lui donne la perfection qui lui manquait.

Mais quelle est cette fenêtre au travers de laquelle se montre le Seigneur? Cette fenêtre est la chair dont il s'est revêtu. Lui-même est Isaac ; car Isaac (nous pouvons encore le prendre en ce sens) est le type et la figure du Seigneur, comme enfant et comme fils. Il est en effet le fils d'Abraham comme le Christ est le fils de Dieu. Victime offerte en holocauste comme le Seigneur, quoique son sacrifice n'ait pas été accompli, ainsi que celui du Christ, il a porté le bois qui devait le consumer comme Jésus-Christ le bois de sa croix. Son rire mystérieux exprime la joie dont le Seigneur doit nous remplir en nous délivrant de la corruption et de la mort par l'effusion de son sang. Isaac n'est point immolé, afin de laisser au Seigneur la plus noble part du sacrifice. On peut même dire qu'en ne mourant pas il fait voir la divinité et l'immortalité du Christ. De même qu'Isaac échappe à la mort, de même Jésus-Christ sort du tombeau victorieux et impassible.

Je citerai encore un autre passage qui appuie et défend, on ne peut mieux, le sujet que je traite. Le Saint-Esprit, prophétisant par la bouche d'Isaïe, donne le nom d'enfant à Jésus-Christ;

« Voilà qu'un enfant nous est né ; un fils nous est donné ; il porte sur son épaule le signe de sa domination et est appelé l'ange du grand conseil. »

Quel est cet [21] enfant ? C'est celui que nous imitons en nous faisant enfants. L'Esprit saint, par la bouche du même prophète, nous raconte et nous fait admirer la grandeur de cet enfant divin. Il l'appelle l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le Père éternel, le prince de la paix. Il lui donne ce nom, parce qu'il sait compléter notre éducation, et que la paix qu'il apporte au monde n'aura point de fin. Quelle puissance dans ce Dieu! quelle perfection dans cet enfant! Comment les instructions que nous recevons de cet enfant ne seraient-elles pas parfaites, ces instructions, dis-je, qu'il nous donne comme Pédagogue, à nous qui sommes ses enfants? Il étend sur nous ses mains, ses mains qui ont répandu la foi dans le monde. Saint Jean, le plus grand des prophètes entre les enfants des femmes, rend aussi témoignage de cet enfant :

« Voici, dit-il, l'agneau de Dieu. »

Et, en effet, l'Église qui donne le doux nom d'agneau aux petits enfants, donne également au Verbe qui est Dieu, qui s'est fait homme à cause de nous, et qui a voulu nous ressembler en tout, le nom d'agneau de Dieu, de fils de Dieu, d'enfant du Père.

CHAPITRE VI.

Contre ceux qui pensent que le nom d'enfant nous est donné comme une marque de la faiblesse naissante de notre instruction.

Il doit, sans doute, nous être permis de reprendre ceux qui se plaisent à reprendre les autres. Le nom d'enfant ne nous est point donné, parce que notre instruction est encore faible et méprisable, comme nous le reprochent ceux à qui leur science inspire un orgueil insensé. Non, sans doute; car du moment où nous fûmes régénérés, nous reçûmes cette perfection à laquelle tendaient tous nos efforts ; nous avons 22 reçu la lumière, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Est-ce être imparfait que de connaître ce qui est parfait; et me reprendra-t on, si j'avoue que je connais Dieu? Le Verbe lui-même l'a dit : celui qui connaît Dieu est libre. À l'instant même où le Seigneur recevait le baptême, une voix descendit du ciel, et, rendant témoignage à l'amour que Dieu lui portait, s'écria :

« Tu es mon fils bien-aimé; je t'ai engendré aujourd'hui. »

Interrogeons donc les sages. Le Christ régénéré aujourd'hui est-il parfait ; ou, ce qui est le comble de l'absurdité, lui manque-t-il quelque chose pour l'être? Dans cette dernière hypothèse, il aurait dû apprendre quelque chose. Mais il n'est pas convenable de croire qu'il ait eu la moindre chose à apprendre, étant Dieu. Y a-t-il eu quelqu'un de plus grand que le Verbe? Le maître par excellence a-t-il eu besoin d'un maître? Ou plutôt nos adversaires ne seront-ils pas forcés d'avouer, même en dépit d'eux, que le Verbe né d'un Père parfait, est parfait lui-même, et qu'il a été parfaitement régénéré d'après un ordre préexistant et mystérieux?

Pourquoi donc, s'il était parfait, fallait-il qu'il fût baptisé? Il le fallait, disent-ils, afin qu'étant homme il remplît tous les devoirs imposés à l'humanité D'accord. Du moment qu'il est baptisé par Jean, il devient parfait. Je l'accorde encore. N'a-t-il point encore appris de lui quelque chose ? Nullement. Le baptême a suffi pour le rendre parfait, l'Esprit saint est descendu sur lui pour le sanctifier. Telle est la vérité.

La même chose nous arrive à nous qui sommes, si je puis m'exprimer ainsi, des copies de ce divin modèle. Baptisés, nous recevons la lumière ; éclairés, nous sommes faits enfants de Dieu; enfants de Dieu, nous devenons parfaits; parfaits, nous devenons immortels.

« Je l'ai dit, vous êtes tous les fils du Très-Haut . »

Plusieurs noms divers distinguent cette opération divine et mystérieuse. On l'appelle grâce, illumi- 23 nation, perfection, baptême. Baptême, parce qu'elle efface et lave nos péchés ; grâce, parce qu'elle nous remet les peines que nos péchés méritent; illumination, parce qu'elle nous fait voir cette lumière sainte et salutaire au travers de laquelle nous apercevons les choses divines; perfection, parce qu'il ne manque rien à celui qui la reçoit. Que manque-t-il en effet, à celui qui connaît Dieu ? Ne serait-il pas absurde d'appeler grâce de Dieu une grâce qui ne serait point parfaite et entière ? Un Dieu parfait peut-il nous accorder des grâces imparfaites ? Non. Comme la création de toutes choses a eu lieu en même temps que l'ordre qu'il a donné, nous n'avons besoin que de sa volonté pour recevoir la pleine et entière effusion des grâces. Lorsque Dieu agit, ce qui paraît le temps aux yeux-des hommes disparaît devant lui par la force de sa volonté. La fin du mal est le commencement du salut.

Nous autres chrétiens, nous sommes les seuls qui soyons parfaits dès notre début dans la carrière. Nous vivons aussitôt que nous nous sommes soustraits à l'empire de la mort. Le salut consiste à suivre Jésus-Christ, parce que ce qui est en lui est la vie.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé à la vie éternelle, et il ne sera point condamné. »

Il a passé de la mort à la vie. Ainsi la perfection dans la vie repose sur la foi et sur la régénération. Dieu, en effet,

n'est jamais ni faible ni impuissant. Comme donc sa volonté est l'ouvrage même de ses mains, et que sa volonté s'appelle le monde, ainsi sa volonté est le salut de l'homme, et cette volonté s'appelle l'Église. Il a connu, dès le commencement, ceux qu'il a appelés et sauvés. Ils ont été appelés et sauvés tout à la fois.

« C'est Dieu lui-même, dit l'apôtre, qui vous a instruits. »

N'est-ce pas un crime de penser que ceux qu'il instruit restent imparfaits? Ce que nous apprenons de lui, c'est l'étemel 24 salut que nous recevons de notre éternel rédempteur *à qui grâces en soient rendues dans les siècles des siècles. Amen.* A peine sommes-nous baptisés que les ténèbres qui nous aveuglaient se dissipent et que la lumière de Dieu nous éclaire.

Nous sommes semblables à ceux qui viennent de s'éveiller d'un profond sommeil, ou plutôt à ceux qui, faisant tomber une taie de dessus leurs yeux, ne se donnent point pour cela la faculté visuelle qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se donner, mais rendent la liberté à leur prunelle en la débarrassant de l'obstacle qui empêchait la lumière d'y pénétrer. Ainsi le baptême, en nous lavant de nos péchés, qui sont comme d'épaisses ténèbres, ouvre notre âme à l'esprit divin. L'œil de notre âme devient aussitôt clair et lucide ; l'Esprit saint descend en nous, et nous voyons clairement les choses divines. Nous sommes capables d'apercevoir les choses éternelles et la lumière éternelle. Le semblable cherche son semblable ; ce qui est saint est naturellement porté à aimer celui qui est la source de la sainteté, et proprement appelé la lumière.

« Car, vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur. »

C'est pour cela, je pense, que les anciens Grecs appelaient l'homme *phôtà*, c'est-à-dire lumière. Mais, disent-ils, il n'a point encore reçu la plus parfaite des grâces. J'en

conviens; mais il marche dans la lumière, et les ténèbres ne l'arrêtent point dans sa marche. Il n'y a point de milieu entre la lumière et les ténèbres. La résurrection est la fin dernière des croyants. Il ne s'agit d'autre choses pour eux que de recueillir le fruit de la promesse. La fin et les moyens ont l'un et l'autre une époque différente, comme le temps et l'éternité ne sont point une seule et même chose, non plus que le deuil et la jouissance. Il est vrai que l'un conduit à l'autre, et qu'ils n'ont tous deux qu'une visée. Mais je dirai que le désir est la foi qui prône la naissance dans le temps, et que la jouissance 25 est la possession de la promesse qui durera dans les siècles des siècles. Le Seigneur nous révèle lui-même la stabilité de l'état du salut :

« Quiconque voit le fils et croit en lui a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Nous sommes parfaits autant que nous pouvons l'être en ce monde que Jésus-Christ appelle ici le dernier jour, et dont la durée est subordonnée à la volonté de son Créateur. La foi est la perfection de la doctrine.

« Celui qui croit au fils a la vie éternelle. »

Si donc la vie éternelle est le prix de la foi, peut-on dire qu'il y ait quelque chose au-dessus de la possession de ce prix ? La nature de la foi est d'être entière et parfaite. S'il lui manquait quelque chose, elle ne serait point ; elle ne peut être faible et défectueuse. Elle n'attend pas les croyants dans l'autre monde; c'est dans celui-ci qu'elle leur donne des arrhes à tous et indistinctement; en sorte que c'est pour avoir cru d'abord en ce monde ce qui arrivera à la résurrection, que nous serons récompensés ; afm que cette parole s'accomplisse :

« Qu'il vous soit fait selon votre foi. »

La foi suppose nécessairement une promesse ; la perfection de la promesse est son accomplissement. La lumière donne la science, la science produit le repos, repos

éternel dont la possession satisfait et termine nos désirs. Comme l'inexpérience est corrigée par l'expérience, et le doute détruit par la certitude, les ténèbres le sont nécessairement par la lumière. Les ténèbres sont cette ignorance qui nous entraîne dans le péché en fermant nos yeux à la vérité; la lumière est cette science qui dissipe l'ignorance et nous communique la faculté de voir. Vous le voyez, rejeter le mal c'est déjà connaître le bien. Le bandeau que l'ignorance avait attaché sur nos yeux est arraché par la science ; les liens qui ncus retenaient dans le mal sont brisés, d'un côté par la foi de l'homme ; d'un autre côté par la grâce de Dieu.

26 Le baptême, comme un remède souverain, guérit nos péchés ; oui, tous sans exception, et il en fait disparaître jusqu'à la moindre trace. Il arrive, par la grâce de la lumière qui se répand en nous, que nous ne sommes plus les mêmes qu'avant d'avoir reçu le baptême. Si la science nous apparaît en même temps que la lumière, si la lumière vient tout-à-coup illuminer notre esprit, si, de grossiers et ignorants que nous étions tout à l'heure, nous méritons en un instant d'être appelés disciples, est-ce là un effet de l'instruction que nous avons reçue ? Il serait difficile d'en marquer le temps. L'instruction que nous recevons par le sens de l'ouïe nous conduit à la foi. La foi nous est enseignée par le Saint-Esprit, en même temps que nous recevons le baptême. Que la foi, en effet, soit l'universel salut du genre humain, et que la justice et la bonté de Dieu se communiquent également à tous les hommes, l'apôtre saint Paul nous l'assure en ces termes :

« Or, avant que la foi fût venue, nous étions sous la garde de la loi, qui nous retenait pour nous préparer à la foi qui devait être révélée. »

Ainsi la loi a été d'abord notre pédagogue en Jésus-Christ, afin que la foi nous justifiât. La foi étant venue, la loi n'est plus notre Pédagogue.

Ne savez-vous pas que nous ne sommes plus sous l'empire de cette loi sévère qui nous gouvernait par la crainte, et que nous sommes, au contraire, sous la conduite du Verbe, qui est le Pédagogue du libre arbitre ? L'apôtre ajoute ensuite des paroles qui nous font voir que Dieu n'a aucune acception de personne :

« Vous êtes tous enfants de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus de juif ni de gentil, d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme ; car vous êtes tous en Jésus-Christ . »

Non-seulement les vrais gnostiques et [27] ceux qui ne forment qu'une joie avec le Verbe, mais tous ceux qui ont rejeté loin d'eux les désirs charnels, sont égaux devant Dieu et vivent dans son esprit. Le même apôtre écrit ailleurs :

« Car nous avons été baptisés dans le même esprit pour faire un seul corps, soit juifs ou gentils, soit esclaves ou libres, et nous buvons tous du même breuvage. »

Il n'est point hors de propos d'emprunter les paroles et le sentiment de ceux qui veulent que le retour au bien provienne de ce que l'âme est purgée de ses souillures ; en sorte que revenir au bien ou quitter le mal serait la même chose. Car, de ce qu'un homme se tourne vers le bien, il suit nécessairement qu'il doit se repentir d'avoir mal fait; il est donc ramené à la vertu par le repentir. C'est ainsi que nous-mêmes, touchés du repentir de nos fautes et renonçant au péché et à ses suites désastreuses et nous sommes lavés par le baptême, et que nous courons à la lumière éternelle, comme des enfants à leur père. C'est encore pour cela que notre Sauveur s'écrie, transporté d'une joie sainte:

«Je vous rends gloire, mon père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits. »

Il nous appelle enfants et petits, parce que nous sommes plus disposés à marcher vers le salut que les sages du

monde; ces faux sages, qui, fiers de leur sagesse, s'aveuglent eux-mêmes dans les fumées de leur orgueil. Il s'écrie donc, dans un transport de joie, et comme étant lui-même au nombre de ces enfants chéris :

« C'est justice, ô mon père, puisque telle est votre volonté. »

De là vient que ce qu'il a caché aux sages et aux prudents du siècle, il l'a révélé aux enfants. Nous sommes donc à juste titre enfants de Dieu, nous qui, après avoir dépouillé le vieil homme, quitté la tunique du vice, et revêtu l'incorruptibilité de Jésus-Christ, afin de de devenir un peuple nouveau et saint, conservons l'homme [28] pur et incorruptible, régénérés que nous sommes et purifiés de la souillure du vice, comme des nourrissons de Dieu.

L'apôtre saint Paul a décidé cette question en termes fort clairs, lorsqu'il a dit, dans sa première épître aux Corinthiens :

« Mes frères, ne soyez point sans prudence et sans discernement comme les enfants ; mais soyez comme des enfants pour le vice, et comme des hommes faits pour la prudence. »

Ces expressions du même apôtre, dont il se sert en parlant de lui-même :

« Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant; »

ces mots signifient la conduite qu'il menait, sous l'empire de l'ancienne loi, alors que ses paroles et ses actions n'étaient pas celles d'un homme simple, mais celles d'un insensé ; alors qu'il persécutait les disciples du Verbe, qu'il outrageait le Verbe lui-même par des injures et des blasphèmes. Il faut remarquer ici que le mot *népios*, qui veut dire enfant, se prend aussi dans le sens de fou ou insensé.

« Mais lorsque je suis devenu homme, » ajoute-t-il, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. »

L'apôtre ne parle point ici d'un âge moins avancé, ni du temps que la nature a fixé à la vie de l'homme. Il ne fait point allusion à ces sciences profondes et abstraites où les hommes faits peuvent seuls atteindre ; il ne méprise pas non plus cette véritable enfance, dont, au contraire, il annonce le nouveau règne dans tous ses écrits. Mais il appelle enfants ceux qui, soumis à la loi, sont troublés par de vaines craintes, comme les enfants le sont par des masques de théâtre. Au contraire, il nous appelle hommes faits, nous qui, maîtres de notre volonté, obéissons au Verbe et croyons en lui ; nous qui, sauvés par son choix volontaire, n'éprouvons pas de folles terreurs, mais une crainte sage et réglée. L'apôtre rend témoignage de cette vérité, lorsqu'il dit que les juifs sont héritiers, suivant l'ancien Testament ; et nous, 29 suivant la promesse:

«Je dis plus : Tant que l'héritier est encore enfant, il ne diffère en rien du serviteur, quoi qu'il soit le maître de tous ; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par son père ; ainsi nous, lorsque nous étions encore enfants, nous étions assujettis aux premiers éléments qui ont été enseignés au monde. Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils formé d'une femme et soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous sa loi, et que nous devinssions par lui enfants de Dieu. »

Voyez comme il appelle enfants ceux qui sont soumis à la crainte et au péché, comme il appelle fils et ensuite hommes faits ceux qui vivent sous la foi, afin de les mieux distinguer des enfants; c'est-à-dire de ceux que la loi gouverne.

« Aucun de vous, dit-il au même endroit, n'est plus esclave, mais fils ; et s'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu. »

Que manque-t-il donc au fils qui hérite? Voici l'explication que l'on peut donner à ces paroles de saint Paul :

« Quand j'étais encore enfant, c'est-à-dire quand j'étais juif (l'apôtre, en effet, était juif de naissance), je pensais en enfant, parce que je suivais la loi ; lorsque je suis devenu homme, c'est-à-dire d'une manière digne du Christ, que l'Écriture appelle l'homme par excellence, comme nous l'avons déjà dit, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. »

Mais l'enfance, selon le Christ, est la perfection. Nous devons donc ici défendre notre enfance contre l'enfance de la loi ; et ici nous devons encore donner l'interprétation des paroles suivantes du même apôtre :

« Je vous ai fait boire du lait comme à des enfants dans le Christ ; je ne vous ai pas donné une autre nourriture parce que vous n'en étiez pas alors capables, et à présent même vous ne l'êtes pas encore. »

Je ne crois pas qu'il faille entendre [38] cette parole d'une manière judaïque, et je lui opposerai cette autre parole de l'Écriture :

« Je vous conduirai dans une terre fertile où coulent le lait et le miel. »

Un doute extrême naît de la comparaison de ces deux passages. Si le commencement de la foi en Jésus-Christ est l'enfance désignée par le lait, et si cette enfance doit être méprisée comme futile et de nul prix, comment se fait-il que le repos accordé après le festin à l'homme parfait et au vrai Gnostique soit figuré par le lait, qui semble ne devoir être que le soutien de l'enfance? Ne pourrait-on pas éclaircir la difficulté que présentent ces deux passages, en lisant le premier de la manière suivante :

« Je vous ai donné un breuvage en Jésus-Christ, »

et ajouter, après un court intervalle,

«comme à des enfants, »

afin que de la séparation que j'indique dans la prononciation il résulte ce sens : Je vous ai instruits en Jésus-Christ, j'ai fait couler dans votre âme une nourriture simple, naturelle, spirituelle, telle qu'est le lait, qui est la nourriture des animaux, jaillissant de mamelles pleines d'amour, comme une fontaine de sa source. Ainsi, on entendra le passage de l'apôtre de la manière suivante :

« Comme les nourrices prodiguent leur lait aux enfants naissants, ainsi je vous ai nourris du Verbe, du lait de Jésus-Christ, en versant dans votre âme une nourriture spirituelle. »

Le lait est donc le plus parfait des aliments, et il conduit à la vie éternelle. De là vient que l'Écriture nous promet le lait et le miel après la cessation de nos fatigues. C'est avec justice également que le Seigneur promet le lait aux justes, afin de prouver que le Verbe est deux choses à la fois, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Il semble qu'Homère ait deviné, comme malgré lui, cette nature mystérieuse du lait, lorsqu'il donne aux hommes vertueux, un nom qui signifie qu'ils se nourrissent de lait. On peut donc [31] prendre dans le même sens cette parole du même apôtre :

« Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles, et comme des enfants en Jésus-Christ. »

L'apôtre entend par les personnes spirituelles ceux qui croyaient déjà au Saint-Esprit, et par les personnes charnelles, les catéchumènes qui n'étaient pas encore purgés de leurs anciennes erreurs. Il les appelle charnels, parce que leurs pensées, comme celles des Gentils, étaient encore des pensées selon la chair.

« Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous

conduisez selon l'homme ? »

C'est donc pour cela qu'il leur dit :

« Je vous ai nourris de lait, »

c'est à dire j'ai répandu en vous, par mes instructions, des connaissances qui vous serviront de nourriture pour la vie éternelle. Ce mot, je vous ai donné à boire du lait, est le symbôle de la félicité parfaite qu'ils attendent. En effet, les hommes faits boivent, et les enfants tètent.

« Mon sang, dit le Seigneur, est un véritable breuvage. »

Lors donc que l'apôtre dit qu'il nous a donné à boire du lait, n'est-il pas clair qu'il veut parler de cette joie parfaite, c'est-à-dire la connaissance de la vérité qu'on trouve dans le Verbe, qui est notre lait, notre nourriture ? Ces mots qu'il ajoute,

« je ne vous ai pas nourris de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas encore capables, »

peuvent signifier, sous la figure d'une plus forte nourriture, cette grande révélation qui aura lieu dans la vie future, lorsque nous verrons Dieu face à face.

— « Car maintenant, dit le même apôtre, nous voyons comme à travers un miroir; nous verrons alors face à face. »

Poursuivant le même sujet, il ajoute :

« Mais vous ne le pouvez pas maintenant, car vous êtes encore charnels. Vos pensées, vos désirs, vos amitiés, vos jalousies, vos colères enfin sont toutes char- 32 nelles. »

Car nous ne serons plus alors dominés par la chair, comme quelques uns l'ont pensé, mais ayant avec notre chair un visage semblable à celui des anges, nous verrons la promesse face à face.

Comment donc, si l'accomplissement de cette promesse nous attend au sortir de la vie, comment peuvent-ils se vanter de savoir

« des choses que l'œil n'a point vues, que l'esprit humain ne saurait comprendre, »

puisque tout ce qu'ils savent ils l'ont appris par le ministère des hommes plutôt que par le ministère du Saint-Esprit ! Comment comprendraient-ils ces mystères qui n'ont été révélés qu'à celui qui fut ravi au troisième ciel, mystères impénétrables qu'on lui ordonna de couvrir d'un profond silence ? Mais si c'est la sagesse humaine qui les fait parler, et c'est le seul motif que nous puissions leur prêter, ne peut-on pas dire qu'ils tirent une vaine gloire de leur science ? Écoutez la règle que prescrit l'Écriture :

« Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, ni le fort dans sa force ; mais que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. »

Nous donc que le Seigneur a instruits, nous nous glorifions dans le nom du Christ. Comment donc ne pas supposer que l'apôtre a parlé ici du lait que l'on donne aux enfants, puisque nous sommes les pasteurs qui gouvernons les églises à l'image du bon pasteur, et que vous êtes les brebis qui nous sont confiées ? En disant que le Seigneur est le lait du troupeau, ne dit-on pas allégoriquement qu'il en est le gardien ? Mais appliquons de nouveau notre esprit au véritable sens de ces paroles :

« Je ne vous ai nourris que de lait, et non point d'une nourriture solide, parce que vous n'en étiez pas alors capables. »

C'est-à-dire que vous ne soupçonniez pas qu'il y eût d'autre nourriture que le lait qui est cependant une nourriture aussi substantielle que les autres. Car le Verbe est tour à tour doux et fluide comme le lait, tour à tour 33 compacte et resserré comme les autres aliments. En y réfléchissant bien, nous comparerons le lait à la prédication de la parole divine qui coule et se répand de tous côtés, et la nourriture solide à la foi qui, aidée de l'instruction, devient

le fondement inébranlable de toutes nos actions. Par cette nourriture, notre âme se change pour ainsi dire en un corps ferme et solide. Telle est la nourriture dont le Seigneur nous parle dans l'évangile selon saint Jean, lorsqu'il nous dit :

« Mangez ma chair et buvez mon sang. »

Cette nourriture est l'image évidente de la foi et de la promesse. Par ce breuvage et cet aliment, l'Église, semblable à un homme formé de plusieurs membres, est arrosée et solidifiée. Elle nourrit son corps et son âme : son corps, de foi; son âme, d'espérance. Elle devient comme le Seigneur, qui est un composé de chair et de sang. L'espérance est le sang de la foi, c'est elle qui l'anime et la fait vivre dans notre âme. Détruisez l'espérance, la vie de la foi s'éteint comme celle d'un homme qui perd son sang.

Si quelques personnes veulent s'opiniâtrer à dire que l'apôtre, sous le symbole du lait, a entendu parler des premières instructions qui sont comme la première nourriture de l'âme, et que par les aliments plus solides il a entendu les connaissances spirituelles qui leur servent de degré pour arriver à une plus haute science, qu'ils sachent, lorsqu'ils disent que la chair et le sang de Jésus-Christ sont une nourriture solide, que cette science, dont ils sont si vains, les abuse. Le sang est, en effet, la première chose qui se fasse dans la formation du corps de l'homme. C'est même pour cela que quelques philosophes n'ont pas craint de le regarder comme l'essence de l'âme. Le sang, après que la femme a conçu, change de nature comme par une espèce de coction. Il s'épaissit, il se décolore, il perd de la vie. L'amour maternel croît en même temps pour assurer l'existence de l'en- 34 fant. Le sang est plus fluide que la chair ; car il est comme une espèce de chair liquide, et le lait est la partie la plus douce et la plus subtile du sang. Cependant il n'est que du sang qui change de forme et monte vers les mamelles qui commencent alors à se gonfler, par l'ordre de Dieu, auteur de la génération et qui nourrit tout : là, changeant de

nature, à l'aide d'une douce chaleur, il s'élabore en une nourriture très agréable à l'enfant. Le lait provient donc du sang. Partant des veines nombreuses qui traversent en tous sens les mamelles, le sang se réfugie dans les réservoir naturels où se forme le lait. Ce sang, agité par les esprits vitaux, blanchit comme blanchissent les vagues de ja mer lorsque bouleversées par le souffle impétueux des vents, elles vomissent leur écume sur le rivage. Cependant la substance du sang ne change pas, pour nous servir de l'expression des poètes.

C'est ainsi que l'eau des fleuves, lorsqu'elle est emportée par un courant rapide et qu'elle lutte contre les vents, se change à sa surface en une blanche écume qui rejaillit au loin sur ses rives. C'est ainsi que la salive blanchit dans notre bouche sous l'influence de notre haleine. Qu'y aurait-il donc d'extraordinaire à prétendre que le sang pût prendre cette couleur éclatante à l'aide de la chaleur intérieure? Le lait ne change pas de substance, mais de qualité; et certes vous ne trouverez pas d'aliment qui soit plus nourrissant, plus doux et plus blanc que le lait. Le lait est donc semblable en tout à la nourriture spirituelle, qui est douce comme la grâce, nourrissante comme la vie, blanche comme le Christ. Nous avons déjà prouvé que le sang du Verbe possède toutes les propriétés du lait. Le Christ nous offre son sang de la même manière que le lait est fourni à l'enfant après sa naissance. Les mamelles, qui se tenaient droites et fermes, il semble qu'elles soient instruites à lui présenter une nourri- 35 ture facile à prendre, nourriture élaborée précédemment par la nature. C'est ainsi que le fidèle puise le lait du salut. Les mamelles ne sont pas pleines d'un lait disposé d'avance, comme les sources qui contiennent une onde pure : le lait s'y élabore à mesure que les aliments changent de nature, et il en jaillit. C'est ainsi que Dieu, nourricier et père de tous les êtres engendrés et régénérés, prépare de ses propres mains la nourriture la plus

convenable à l'enfant nouveau-né; comme la manne, aliment céleste des hommes, était répandue du haut du ciel pour les anciens Hébreux. De là vient sans doute que les nourrices donnent encore aujourd'hui le nom de manne au premier lait qui s'échappe de leur sein. Au reste, les femmes enceintes, lorsqu'elles deviennent mères, donnent naturellement du lait. Notre Seigneur Jésus-Christ, le fruit d'une vierge, n'appelle point heureuses les mamelles d'une femme. Il n'en tire point sa subsistance: mais, envoyé du haut du ciel, comme une rosée, par un père plein de bonté et d'amour pour les hommes, il se donne lui-même aux hommes sages, comme une nourriture spirituelle.

O miracle mystique ! Il n'y a qu'un Père, un Verbe, un Saint-Esprit. Ce Dieu unique est le père de tous les êtres, et il est présent partout. Il n'y a qu'une mère qui soit vierge, c'est l'Église, à qui j'aime à donner ce doux nom de mère. C'est là seule mère qui n'ait point eu de lait parce qu'elle est la seule qui n'ait point été femme. Elle est tout ensemble vierge et mère, pure comme une vierge, tendre comme une mère. Elle appelle et réunit autour d'elle ses enfants, qu'elle nourrit du lait de sa parole ; elle n'a point eu de lait parce que le corps de Jésus-Christ est la nourriture qu'elle donne à ses enfants, à ce peuple nouveau que les souffrances du Seigneur ont produit, dont lui-même a enveloppé le corps naissant et qu'il a lavé de son sang précieux. O saint enfantement ! ô soins admirables ! le Verbe est tout pour l'enfant à qui il [36] a donné la naissance. Il est son père et sa mère, son Pédagogue et sa nourrice.

« Mangez ma chair, nous dit-il, et buvez mon sang. »

C'est la nourriture exquise que le Seigneur nous donne : il offre sa chair, il verse son sang, afin que ses enfants ne manquent de rien pour se nourrir et pour croître.

O mystère qui surpasse la raison. Il nous ordonne de dépouiller l'homme charnel et corrompu ; de nous abstenir

des anciens aliments, afin que, participant à la nouvelle nourriture qu'il nous a préparée, et le recevant lui-même dans notre sein, lui notre Père et notre Sauveur, nous puissions par sa présence purifier notre âme des passions ! Désirez-vous de ces mystères une explication moins savante et plus commune ? Écoutez ce que je vais vous dire. Le Saint-Esprit, qui a formé la chair du Sauveur, est le symbole de la chair; le sang nous désigne le Verbe. Le Seigneur, qui est à la fois l'esprit et le Verbe, car le Verbe s'est répandue dans la vie, comme un sang riche et fécond, le Seigneur est la réunion du Verbe et de l'Esprit. Le Seigneur, qui est à la fois l'Esprit et le Verbe, est la nourriture des enfants. Cet aliment est notre Seigneur Jésus-Christ ; cet aliment est le Verbe de Dieu ; cet aliment est l'Esprit fait chair, la chair céleste sanctifiée, le lait du Père, la seule nourriture des enfants ; le Verbe qui est notre ami et notre nourricier, dont le sang a coulé pour nous, le Sauveur de l'humanité, par qui nous croyons en Dieu, par qui nous courons nous désaltérer à la mamelle du Père, dont le lait nous fait oublier nos peines. C'est lui seul qui dispense à ses enfants le lait de l'amour. Heureux, véritablement heureux ceux qu'il abreuve et nourrit de cette mystérieuse boisson !

Voilà pourquoi l'apôtre Saint-Pierre disait :

« Dépouillez-vous donc de toute sorte de malice, de tromperie, de [37] dissimulation, d'envie et de médisance ; et comme des enfants nouvellement nés, désirez le lait spirituel, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux. »

Nos adversaires prétendent-ils que le lait n'est point un aliment solide ? il est facile de leur prouver qu'ils se trompent et qu'ils n'ont pas bien étudié les opérations mystérieuses de la nature. Lorsque l'hiver resserre les pores du corps, et ne laisse à la chaleur intérieure aucune issue pour s'exhaler, les aliments bien digérés portent une grande abondance de sang dans les veines, d'autant plus que le

corps ne perd rien par la transpiration. De là vient que les nourrices ont plus de lait en cette saison qu'en toute autre ; car nous avons prouvé un peu plus haut que le sang se change en lait dans les femmes enceintes, sans que ce changement altère en rien sa substance. Il en est de même de la chevelure des vieillards, qui devient blanche, de blonde qu'elle était auparavant. Pendant l'été, au contraire, les pores étant plus ouverts, cette circonstance est cause que la nourriture se digère plus rapidement ; aussi le lait est moins abondant, et le sang pareillement, parce que la nourriture n'y contribue pas tout entière.

Si les aliments préparés par la chaleur naturelle se changent en sang, et si le sang se convertit en lait, on ne peut nier que le sang ne soit la matière première du lait, comme le vin vient de la vigne. A peine sommes-nous sortis du sein de nos mères, qu'on nous donne du lait, symbole de la nourriture dont le Seigneur fait vivre nos âmes ; à peine sommes-nous régénérés, que nous sommes bercés de l'espérance du repos dans la céleste Jérusalem qu'on nous annonce, où il doit pleuvoir du miel et du lait, suivant l'Écriture : marquant ainsi par un aliment matériel la nourriture spirituelle qui nous est promise.

« Car 38 le corps ne s'y nourrira point d'aliment, »

comme dit l'apôtre. Mais la nourriture dont il est parlé ici sous l'emblème du lait, nourrit les habitants de la cité celeste et ceux qui conduisent les chars des anges, et elle a pour objet de nous ouvrir les portes du ciel. Comme le Verbe est une source d'où jaillit la vie, et qu'il est appelé un fleuve d'huile, c'est pour continuer cette allégorie que Saint Paul lui donne avec raison le nom de lait, et qu'il ajoute :

« Je vous ai donné à boire. »

Car le Verbe se boit; le Verbe, nourriture de vérité. La boisson est certainement un aliment liquide ; la même substance peut fournir à boire et à manger, selon les

diverses manières de l'envisager; le lait condensé sert d'aliment, le lait liquide sert de boisson. Je ne veux point présentement chercher d'autres exemples; il me suffit de dire que la même substance peut donner deux espèces d'aliment. Le lait seul suffit pour nourrir les petits enfants ; il les désaltère et les nourrit.

« J'ai à manger, dit le Seigneur, d'une nourriture que vous ne connaissez point ; ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a enroyé. »

Voici donc encore une autre espèce de nourriture, allégorique comme le lait, la volonté de Dieu.

Bien plus, il a donné le nom de calice aux souffrances destinées à sa passion ; à ce calice amer qu'il devait boire seul et jusqu'à la lie. Ainsi la nourriture de Jésus-Christ, c'était l'accomplissement de la volonté de son père. A nous autres qui sommes enfants, à nous autres qui suçons en quelque sorte le lait du Verbe, le Christ est notre nourriture. Les Grecs se servent du mot *masnusai*, pour exprimer l'action d'un enfant qui cherche la mamelle de sa mère. Nous ressemblons à ces enfants, lorsque nous cherchons le lait du Verbe, dont la tendresse pour nous est inépuisable. Enfin le Verbe déclare lui-même qu'il est le pain des cieux :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point [39] donné le pain du ciel ; mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel; car le pain de Dieu, est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. Le pain que je vous donnerai est ma chair, ma chair que je donnerai pour la vie du monde. »

Remarquez ici le mystère de ce pain que Jésus-Christ appelle sa chair. Comme un grain de blé est ensemencé, et pourrit avant de s'élever en épi, de même la chair sortira du tombeau. Elle sera également une nourriture qui comblera l'Église de joie, comme le blé, lorsqu'il se trouve transformé en pain par la cuisson.

Mais nous traiterons plus ouvertement de cette matière au livre de la résurrection. Le Seigneur a dit :

« Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. »

Or, la chair est arrosée par le sang, à qui l'on donne allégoriquement le nom de vin. Il faut savoir que le pain, coupé par petits morceaux et jeté dans du vin trempé, attire le vin à lui et laisse l'eau. Ainsi la chair du Seigneur, qui est le pain des cieux, attire le sang ; c'est-à-dire qu'elle nourrit pour l'incorruptibilité ceux qui aspirent au ciel, et qu'elle abandonne à la corruption les passions charnelles.

On représente le Verbe sous plusieurs allégories. On l'appelle chair, pain, sang, lait, tout ce qui nourrit et désaltère, parce que le Seigneur se donne à nous qui croyons en lui, sous toutes ces formes, pour nous faire jouir de lui. Qu'on ne me blâme donc point de donner le nom de lait au sang de notre Seigneur, puisque l'Ecriture lui donne aussi le nom de vin :

« Celui qui lave sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne. »

L'Écriture dit qu'elle aimera dans son esprit le corps du Verbe, comme elle nourrira dans son esprit ceux qui ont faim du Verbe. Que le sang fait le Verbe ou la parole, cela est prouvé par le sang d'Abel, qui crie vers Dieu. Le sang n'élèverait point la voix, si le sang n'était pas le Verbe. L'ancien juste est l'image et le type du nouveau juste; l'ancien 40 sang qui crie vengeance, crie vengeance pour le nouveau. Le sang qui est le Verbe, interpelle Dieu, pour indiquer les souffrances futures du Verbe.

Mais la chair et le sang qui est en elle sont arrosés de lait, en retour de ce qu'ils le produisent, et lui doivent une nouvelle reproduction. Car la formation de l'enfant, dans le sein de sa mère, a lieu par suite du mélange de la semence de l'homme avec le sang de la femme, après la purification mensuelle. Cette semence a la faculté de réunir le sang en

globules autour d'elle, comme la presure fait coaguler le lait, et forme enfin une substance, qui devient le corps de l'enfant, ni trop froide, ni trop ardente ; une nature bien tempérée est généralement productive ; les tempéraments dont les qualités sont extrêmes, sont une cause de stérilité. C'est ainsi que le grain pourrit dans une terre trop délayée par les eaux, et qu'il se flétrit dans une terre excessivement sèche. Au contraire, une terre où les sucs abondent, ni trop humide, ni trop ferme, conserve le grain et le fait pousser. Quelques naturalistes établissent que la semence des animaux est l'écume de leur sang. Aussi Diogène Apolloniate a appelé ces opérations *aphrodisia*, mot qui veut dire provenant de l'écume.

Il est donc clair, d'après ce que nous venons de dire, que le sang est la substance du corps humain. D'abord, le sang déposé dans l'utérus, est une espèce de substance humide et laiteuse. Cette substance devient compacte et se fait chair; elle devient embryon et prend vie. C'est le même sang qui nourrit l'enfant, lorsqu'il a vu le jour. Il est dans la nature du sang de couler en lait. Le lait est la source de la nourriture pour l'enfant. C'est la marque par où l'on connaît qu'une femme est véritablement mère, et le principe de cette tendresse naturelle qu'elle a pour ses enfants. C'est pourquoi le Saint-Esprit, qui était dans l'apôtre, nous dit 41 mystiquement, en se servant du langage du Seigneur :

« Je vous ai donné du lait à boire. »

Si, en effet, nous sommes régénérés dans le Christ, celui qui nous a régénérés nous nourrit du lait qui lui est propre, c'est-à-dire de sa parole. Car il est juste que celui qui donne la vie prenne aussitôt le soin de nourrir l'enfant à qui il l'a donnée. Comme cette régénération est toute spirituelle, il faut aussi que la nourriture le soit. Nous sommes donc intimement unis à Jésus-Christ ; d'abord, nous sommes ses parents et ses alliés par son sang, qui lui a servi à nous racheter ; nous sympathisons avec lui par la parole dont il

nous nourrit; enfin, nous serons incorruptibles, si nous voulons suivre ses institutions.

« Il arrive souvent que les nourrices ont pour les enfants qui leur sont confiés un amour plus vif et plus tendre que les véritables mères de ces enfants. »

Ce sang donc, qui est la même substance que le lait, est le symbole de la passion et de la doctrine de Jésus-Christ.

Chacun de nous est donc en droit de se glorifier d'être enfant de Dieu et de s'écrier :

«Je me glorifie d'être issu d'un bon père et d'un sang illustre. »

Il est évident que le lait se forme du sang, comme nous l'avons déjà prouvé. Ce qui arrive aux vaches et aux brebis en est encore une autre preuve. En effet, ces animaux, durant la saison du printemps, où l'air est plus humide et où les herbes qui les nourrissent, tout imprégnées de rosée, ont plus de suc, se remplissent d'abord de sang, comme on peut le voir à la grosseur des veines de leurs mamelles entièrement tendues. Cette abondance de sang produit aussi une grande abondance de lait. Au contraire, en été, leur sang brûlé et desséché par la chaleur, fournit peu de lait : aussi les traites sont-elles moins abondantes qu'au printemps.

Il y a de grands rapports entre le lait et l'eau, comme entre la nourrjlure spirituelle et le baptême spirituel. Les personnes qui [42] mêlent un peu d'eau froide dans leur lait en éprouvent de suite d'heureux résultats. L'affinité qui existe entre l'eau et le lait ne permet pas à ce dernier de s'aigrir, à cause de l'espèce de sympathie que ces deux liqueurs ont entre elles. Il y a entre le lait et l'eau le même rapport à peu près qu'entre le Verbe et le baptême. Le lait, qui est celui de tous les liquides qui supporte le mieux le mélange de l'eau, purifie le corps de l'homme, comme le baptême purifie l'âme par la remise des péchés. On mêle encore le lait et le miel, et

ce mélange est une nourriture agréable pour le corps et le purge en même temps. Le Verbe, la parole tempérée par l'amour des hommes, nous guérit tout à la fois de nos passions et nous purge de nos vices. Ces paroles :

« Ses discours couleront plus doux que le miel, »

me paraissent pouvoir être appliquées au Verbe, qui est le miel. Les prophètes, en mille passages, élèvent la douceur du Verbe au-dessus de celle d'un rayon de miel. On mêle enfin le lait avec le vin doux. Ce mélange est fort salutaire pour le corps : il me présente l'image des passions corrigées par une union avec la pureté. Le vin attire les sérosités du lait et tous les corps étrangers qui pourraient le troubler ou l'altérer. Telle est aussi l'union spirituelle de la foi avec l'homme qui est sujet aux passions. Elle étouffe la malignité de ses concupiscences charnelles, le conduit à l'éternité et lui fait partager l'immortalité de Dieu. Il en est qui se servent de la partie grasse du lait qu'on appelle beurre pour nourrir le feu de leur lampe. C'est encore une allégorie représentant la miséricorde infinie du Verbe lumineux qui seul nourrit, fait croître et éclaire les enfants. C'est pour cela que l'Écriture dit du Seigneur :

«Il les a nourris des productions des champs ; ils ont exprimé avec leur bouche le miel de la pierre et l'huile du rocher, le beurre des vaches et le lait des brebis et la graisse des agneaux. »

Et plus loin on lit :

« voici ce qu'il leur a [43] donné. »

Un autre prophète prédisant la naissance de l'enfant, disait :

« Il mangera le beurre et le miel. »

Je me surprends souvent à admirer l'audace de ceux qui ne craignent pas de se regarder comme parfaits et vrais gnostiques, qui sont enflés de leur vaine science, et qui ont

d'eux-mêmes une opinion beaucoup plus haute que l'apôtre n'avait de son propre mérite. Voyez, en effet, ce qu'il dit :

«Non que j'aie déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà parfait, mais je poursuis ma course pour tâcher de parvenir où Jésus-Christ m'a destiné en me prenant. Non, mes frères, je ne pense point être encore arrivé au but. Mais tout ce que je prétends, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce d'atteindre le but pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut par Jésus-Christ. »

L'apôtre ne se croit parfait que parce qu'il a renoncé à son ancienne vie pour s'attacher à une meilleure ; il ne se vante point d'avoir des connaissances parfaites, mais il désire la perfection. Voilà pourquoi il ajoute :

« Nous donc qui voulons être parfaits soyons dans ce sentiment, »

nous donnant ainsi à entendre que la perfection consiste à renoncer au péché et à être régénéré dans la loi de celui qui est seul parfait pour marcher dans une voie toute-à-fait différente de celle qu'on a laissée.

CHAPITRE VII.

Quel est notre Pédagogue et quelle est son institution.

Après avoir démontré que nous sommes tous appelés enfants par l'Écriture sainte ; que ce nom a été principalement donné par allégorie à ceux qui suivent les traces de Jésus-Christ ; qu'il n'y a que Dieu, le père de l'univers, qui soit parfait ; que le Fils est en lui et le père dans le Fils; nous dirons maintenant, pour suivre un ordre méthodique, quel 44 est notre Pédagogue. Son nom est Jésus; mais lui-même se donne souvent le nom de pasteur :

« Je suis, dit-il, le bon pasteur. »

Métaphore prise des bergers qui conduisent les troupeaux. Celui qui conduit les enfants doit être regardé comme un Pédagogue : c'est un pasteur qui gouverne les enfants. Les enfants peuvent être comparés à des brebis pour la simplicité.

« Ils ne formeront plus, dit-il, qu'un seul troupeau, et il n'y aura qu'un seul pasteur. »

Le Verbe est donc à bon droit appelé Pédagogue, puisqu'il nous conduit au salut, nous qui sommes ses enfants. C'est évidemment de lui-même qu'il parle, lorsqu'il prête ces paroles au prophète Osée :

« Je suis votre instituteur. »

L'institution est la religion qui est l'enseignement du culte divin, et la science qui nous conduit à la vérité. C'est une règle et une méthode de vie qui nous fait arriver au ciel.

Le mot d'institution se prend dans plusieurs sens. C'est l'action de celui qui est dirigé et instruit, aussi bien que celle de celui qui dirige et instruit. Ce mot se prend aussi dans le sens de conduite et enfin pour les choses mêmes qu'on ordonne de faire, telles que les préceptes. Qu'est-ce donc que l'institution divine? C'est une direction que la vérité nous prescrit elle-même pour nous conduire à la contemplation de Dieu. C'est un modèle d'actions saintes qu'elle met incessamment sous nos yeux pour nous faire persévérer dans la justice. Comme un bon général gouverne sagement sa phalange et prend soin de la vie de chacun de ses soldats, comme un sage pilote dirige le gouvernail de son navire de manière à sauver tous ceux qui le montent, ainsi le Verbe Pédagogue, plein de sollicitude pour ses enfants, les conduit dans une route qui doit assurer leur salut. En un mot, tout ce que nous demandons raisonnablement à Dieu nous sera accordé si nous obéissons au Pédagogue. Comme le pilote ne cède pas toujours aux vents, 45 mais lutte contre eux et leur résiste en opposant la

proue de son navire à la violence de la tempête, ainsi le Pédagogue ne cède jamais au souffle inconstant des lois de ce monde, et il n'expose pas plus son enfant au choc violent et brutal des passions, que le pilote n'expose son vaisseau à être brisé par les rochers. Mais il ne déploie les voiles qu'au vent prospère de la vérité et il s'attache à maîtriser le gouvernail de son enfant ; c'est-à-dire qu'il s'empare de ses oreilles pour que le mensonge n'y pénètre jamais, jusqu'à ce qu'il l'ait conduit sain et sauf dans l'heureux port du royaume des cieux. Les coutumes auxquelles ils donnent le nom de coutumes de leurs ancêtres, passent rapidement; les institutions divines durent éternellement.

Phœnix, dit-on, fut le précepteur d'Achille, et Adraste celui des enfants de Crésus. Alexandre eut pour précepteur Léonide, et Philippe Nausithous. Mais Phœnix brûlait pour les femmes d'un amour insensé. Les crimes d'Adraste l'avaient fait bannir. Léonide ne put étouffer dans le cœur d'Alexandre l'arrogance macédonienne, ni Nausithous guérir Philippe du vice de l'ivrognerie. Le Thrace Zopire ne réprima point l'impudicité d'Alcibiade. Zopire d'ailleurs était un esclave acheté à prix d'argent. Les enfants de Thémistocle eurent pour précepteur Sicimus, esclave frivole et efféminé, inventeur d'une danse à qui les Grecs ont donné son nom. Personne n'ignore que les rois de Perse confiaient l'éducation de leurs enfants à quatre hommes choisis parmi les plus distingués de la nation, et qu'on appelait instituteurs royaux ; mais ces enfants des rois de Perse n'apprennent qu'à tirer de l'arc, et, à peine parvenus à l'âge de puberté, on les voit semblables à des béliers, se livrer a toutes sortes d'impudicités avec leurs sœurs, leurs mères et une infinité de femmes qu'ils rassemblent dans leur palais, sous le nom d'épouses et de concubines. Mais notre Péda- 46 gogue est Jésus, Dieu saint, le Verbe, chef suprême de l'humanité tout entière, plein de douceur et de clémence.

C'est de lui que l'Esprit saint dit quelque part dans le cantique :

« Le Seigneur a fourni à son peuple dans le désert tout ce dont il avait besoin ; il l'a défendu contre la soif et la faim dans des lieux arides et sauvages ; il l'a instruit, il l'a gardé comme la prunelle de son œil. De même que l'aigle protège ses petits et leur donne des marques de sa tendresse, ainsi le Seigneur a étendu ses ailes sur son peuple et il l'a pris, et il l'a porté sur ses épaules. Le Seigneur seul fut son guide et aucun dieu étranger n'était avec lui »

Ces paroles de l'Écriture font, il me semble, connaître notre Pédagogue et la manière dont il nous conduit.

Il avoue lui-même qu'il est effectivement notre Pédagogue, lorsqu'il dit de sa propre bouche :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte. »

Qui donc a le pouvoir de faire entrer et de faire sortir ? n'est-ce point le Pédagogue ? Il apparut à Abraham et lui dit :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, sois agréable à mes yeux. »

Ensuite il lui donne les meilleurs avis qu'un Pédagogue puisse donner à un enfant qui lui est cher :

« Sois irrépréhensible, lui dit-il, et j'établirai une alliance entre moi et toi, ainsi qu'entre moi et ta race. »

Ces paroles sont bien le signe d'une amitié bienveillante et protectrice tout à la fois. Je trouve en Jacob une frappante image du Pédagogue. C'est pour cela que Dieu lui dit :

« Voilà que je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras, je te ramènerai en cette terre; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que je t'ai promis. »

On dit encore que Dieu lutta avec lui :

« Il demeura seul, et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. »

Cet homme était le Pédagogue qui agissait et souffrait, qui instruisait son élève, l'exerçant à soutenir et à repousser les attaques de l'esprit malin. Les paroles suivantes font 47 assez connaître que c'était le Verbe, le Pédagogue du genre humain, qui était alors l'adversaire de Jacob :

« Jacob l'interrogea, et il lui dit : Dis moi quel est ton nom ? et il lui répondit : pourquoi me demandes-tu mon nom ? »

Dieu, qui ne s'était pas encore fait Homme n'avait pas encore de nom.

« Jacob appela ce lieu du nom de Phanuel, disant : j'ai vu le Seigneur face à face et mon âme a été délivrée. »

Le Verbe est la face de Dieu, il l'éclaire et nous la fait connaître. Jacob fut surnommé Israël du jour où il eut vu le Seigneur son Dieu. C'est encore le Verbe qui est avec lui et qui lui dit longtemps après :

Ne crains pas d'aller en Egypte.

Voyez comme le Pédagogue accompagne en tout lieu le juste, comme il l'exerce au combat et lui apprend à vaincre son ennemi ! C'est encore lui qui instruit Moïse à bien remplir le ministère de Pédagogue. Le Seigneur dit, en effet :

« J'effacerai de mon livre quiconque aura péché contre moi ; mais, toi, va, conduis ce peuple où je t'ai dit. »

Le Seigneur était, dans la personne de Moïse, le Pédagogue de l'ancien peuple ; mais il est par lui-même celui du nouveau, et se montre à lui face à face.

« Voilà que le Seigneur dit à Moïse : Mon ange marchera devant toi. »

Cet ange représente sa puissance évangélique comme Verbe, son autorité et sa dignité comme Dieu.

Le jour, dit-il, où je les visiterai, je leur ferai porter la peine de leurs crimes ;

c'est-à-dire le jour où je leur apparaîtrai comme juge, je mesurerai le châtiment à l'offense. Le Verbe est, en effet, tout ensemble notre Pédagogue et notre juge : il juge et punit ceux qui désobéissent; mais, plein d'une tendre bonté, il ne leur tait point leurs péchés, au contraire, il les leur montre et les leur reproche, afin de les exciter à la pénitence.

Le Seigneur ne désire pas la mort, mais le repentir des pécheurs.

Il les menace pour nous instruire, il nous montre le châtiment pour nous détacher du péché. Quels crimes n'ont-ils pas commis ? 48 Ils ont massacré des hommes dans leur colère, ils ont mutilé des animaux ; colère horrible et abominable ! Quel maître est donc plus doux et plus humain que le Verbe ? La crainte était le mobile de l'ancienne loi, l'amour est celui de la nouvelle. La crainte s'est changée en amour. Le Verbe était un ange terrible; il est le doux, le tendre Jésus.

Tu craindras, disait-il, le Seigneur ton Dieu ;

il dit maintenant :

Tu l'aimeras.

Voici donc ses nouveaux ordres :

Ne péchez plus comme autrefois,

accoutumez-vous à bien faire,

fuyez le mal, faites-le bien, brûlez d'amour pour la justice et d'horreur pour l'iniquité.

Cette nouvelle alliance est une suite de l'ancienne. Ne lui reprochez donc pas sa nouveauté.

« Ne dites pas, dit le Seigneur, dans Jérémie, ne dites pas que je suis jeune. Avant que je vous eusse formé dans le

sein de votre mère, je vous ai connu ; avant que vous en fussiez sorti, je vous ai sanctifié. »

Cette prophétie, appliquée à l'homme, peut signifier ceux que Dieu voyait et savait fidèles, avant la création du monde, ces élus de Dieu, qui sont appelés ses enfants, parce que, appelés depuis peu au salut, ils ont depuis peu accompli sa volonté. L'Esprit divin ajoute :

« Je t'ai établi prophète pour les nations, prophétise et ne prends pas pour une injure un nom nouveau qui convient à ceux qui le sont. »

La loi est l'ancienne grâce que le Verbe donnait aux hommes par le ministère de Moïse. Remarquons la manière dont l'Écriture s'exprime à ce sujet. La loi a été donnée par Moïse, c'est-à-dire par le Verbe, dont Moïse était le serviteur et l'envoyé ; voilà pourquoi la douleur n'a duré qu'un temps. Mais la grâce et la vérité nous sont venues directement de Jésus-Christ ; voilà pourquoi la nouvelle grâce est éternelle. L'Écriture dit de la loi qu'elle a été donnée; elle ne dit point de la vérité, qui est la grâce du père, et l'éternel ouvrage du Verbe, qu'elle ait été donnée ; elle dit qu'elle a été faite par Jésus-Christ 49 sans lequel rien n'a été fait. Moïse, animé d'un esprit prophétique, voit le Verbe dans l'avenir; et, cédant à sa perfection, il recommande au peuple d'obéir fidèlement aux préceptes de ce nouveau guide.

« Dieu, leur dit-il, suscitera du milieu de vous un prophète semblable à moi. »

Il parle ici de Josué; mais nous savons que Josué est, dans l'Écriture, la figure de Jésus-Christ. Il donne au peuple les conseils qu'il sait leur devoir être utiles :

« Vous écouterez ce prophète, leur dit-il ; celui qui ne l'écoutera point, sera puni. »

Cette prophétie nous apprend le nom de notre divin Pédagogue et nous montre son autorité. Elle met entre ses

mains les marques de sa sagesse, de son empire et de sa puissance. Ceux que le Verbe ne guérira point par la persuasion seront menacés ; ceux que les menaces ne guériront point seront châtiés ; ceux que le châtiment trouvera incorrigibles, le feu de l'enfer les dévorera. Un rejeton naîtra de la tige de Jessé. C'est le Pédagogue, plein de sagesse, de douceur et d'autorité. Il ne jugera point, selon les vains discours, les vaines opinions des hommes ; mais il rendra justice à l'humble, et confondra les orgueilleux.

« Le Seigneur, disait David, m'a chatié avec sévérité, mais il ne m'a pas laissé en proie à la mort. »

Être chatié par le Seigneur, c'est être instruit par le Pédagogue, c'est être délivré de la mort. Le même prophète dit encore : vous les conduirez avec une verge de fer. C'est la même pensée qui agite l'apôtre lorsqu'il dit aux Corinthiens :

« Lequel aimez-vous mieux, » que je vous aille voir, le reproche à la bouche ou avec charité et dans un esprit de douceur? Le Seigneur, dit David, va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. »

Le même prophète dit ailleurs :

« Votre houlette me fortifie, votre verge me console. »

La puissance du Pédagogue est donc, vous le voyez, une puissance grave, vénérable., consolante et salutaire.

50 CHAPITRE VIII.

Contre ceux qui croient que celui qui est juste n'est pas bon.

Il est des hommes qui s'élèvent ici contre nous, prétendant que Dieu n'est pas bon parce qu'il effraie, menace et châtie. Ils ne comprennent point ces paroles de l'Écriture :

« Celui qui craint Dieu se convertira en son cœur, »

et ils oublient que par un excès d'amour le Seigneur s'est fait homme pour nous sauver. Lorsque le prophète lui adresse avec abandon cette prière pleine de tristesse

« Souvenez-vous de nous parce que nous ne sommes que poussière, »

c'est comme s'il lui disait, ayez pitié de nous, vous qui, ayant revêtu notre chair, en connaissez toute la faiblesse. Comment donc accuser notre bon et divin Pédagogue de ne pas nous aimer, lui qui, par un excès de clémence et d'amour, souffre pour ainsi dire dans les souffrances de chacun de nous ?

Il n'est rien que Dieu haïsse,

car il ne peut haïr une chose et la vouloir en même temps; il ne peut point vouloir qu'elle ne soit pas et être la cause qui la fait exister. Son aversion seule suffit pour qu'elle ne soit pas. Or, il n'est rien que Dieu n'ait créé, il n'est donc rien que Dieu haïsse. Ce que je dis de Dieu, je le dis du Verbe ; car le Verbe et Dieu ne font qu'un. Luimême l'a dit :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. »

Dieu ne hait aucune de ses créatures : il les aime donc toutes,

et principalement l'homme, la plus noble qui soit sortie de ses mains, la seule qui soit capable de le connaître, de l'aimer et de le servir. L'homme est donc l'objet de l'amour de Dieu, et par conséquent de celui du Verbe. Celui qui aime, s'efforce d'être utile à l'objet aimé. Ce qui est utile est préférable à ce qui ne l'est pas. Rien n'est préférable à ce qui 51 est bon ; ce qui est bon est donc utile. Dieu est bon, Dieu donc est utile, et sa bonté, qui se communique naturellement, nous est utile en toutes choses. Dieu ne nous

est pas seulement utile, il prend encore soin de nous ; il ne prend pas seulement soin de nous, il nous sert avec la plus tendre sollicitude.

Cette tendre sollicitude prouve qu'il nous secourt volontairement et avec joie ; mais l'envoi qu'il fait du Verbe le prouve encore mieux, du Verbe qui a pour les hommes la même bienveillance que le Père. Ni Dieu n'est bon ni la justice bonne, précisément pour quelque vertu qui soit en lui ou en elle : Dieu est appelé bon parce qu'il est la bonté même ; la justice est bonne parce que sa nature est de l'être. Elle n'est point agréable, elle est utile ; car elle n'accorde rien à la faveur et donne tout au mérite.

Mais, disent nos adversaires, si Dieu est bon et aime les hommes, d'où vient qu'il s'irrite contre eux et les punit ? Expliquons ceci en aussi peu de mots que nous le pourrons. Cette explication ne sera pas d'un faible secours aux enfants. Les passions cèdent souvent à la rigueur et à la sévérité des préceptes, elles meurent devant la crainte des supplices. Les réprimandes sont à l'âme ce que la chirurgie est au corps ; elles guérissent nos passions les plus invétérées ; elles purifient notre âme des souillures d'une vie impudique et licencieuse; elles coupent les chairs de l'orgueil comme les instruments de chirurgie coupent les chairs malades de notre corps ; elles nous ramènent ainsi à la sainteté qui est notre état naturel, et nous conduisent au salut. Un chef d'armée qui punit les crimes de ses subordonnés, tantôt par l'amende, tantôt par la prison, quelquefois du dernier supplice, agit ainsi pour assurer son empire dans l'esprit des autres par la crainte des mêmes châtiments. Il en est de même du Verbe, ce maître de tout l'univers; il s'efforce de ramener à lui, par des exemples menaçants, ceux que leurs passions en éloignent; il n'oublie rien 52 pour les ramener à l'obéissance, pour les délivrer de l'esclavage et de l'erreur, pour leur faire vaincre leur ennemi et les faire entrer dans le séjour paisible de l'éternelle paix.

Comme il persuade, exhorte et console, il loue, il blâme, il reproche. N'est-ce pas un admirable artifice, et peut-on dire que ces reproches qui sont une marque de bienveillance en soient, au contraire, une de haine? sans doute nos amis et nos ennemis nous reprochent également nos fautes ; mais ceux-ci le font par raillerie et ceux-là par bienveillance. Dieu donc ne hait point les hommes parce qu'il les menace, puisque, pouvant justement les perdre, il est mort pour les sauver. Il se sert de la menace comme d'un fouet pour nous réveiller. Au moment de punir il s'arrête, il exhorte encore. Ceux que la louange n'émeut point, il les blâme ; ceux que le blâme laisse insensibles, il s'efforce, par la menace, de les conduire à la vérité.

« Il réveille d'un sommeil profond et semblable à la mort. »

Il exprime d'une manière allégorique ses soins innombrables pour nous, lorsqu'il dit :

« Je suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron ; il retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi, et il émondera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage. »

Toute vigne qui n'est point taillée devient sauvage et cesse de produire. Il en est de même de l'homme, et comme le vigneron retranche avec soin les rameaux inutiles de la vigne, ainsi le Verbe retranche de notre âme les passions mauvaises qui la corrompent. Lorsqu'il reprend ceux qui pèchent, c'est leur salut qu'il considère; il les reprend d'une manière conforme à leur esprit et à leurs mœurs, ceux-ci d'une manière forte et sévère, ceux-là avec douceur et tendresse.

« Ayez bon courage, dit Moïse, quand le Seigneur vous éprouve ; il s'est approché de vous, afin que sa crainte vous retienne et que vous ne péchiez point. »

53 Platon dit admirablement :

« C'est être bon envers les coupables que de les châtier, car le châtiment les corrige et les rend meilleurs. »

Cette pensée de Platon prouve que la justice et la bonté sont une seule et même chose. La crainte elle-même nous est utile.

« L'esprit qui craint Dieu vivra. »

L'espérance produit la crainte, la crainte produit le salut. Le même Dieu, qui est le Verbe, nous punit et nous juge. C'est de lui que le prophète Isaïe a dit :

« Le Seigneur l'a livré pour nos péchés ; »

C'est-à-dire que le Seigneur l'a choisi pour corriger et châtier les pécheurs. Lui seul a le pouvoir de nous remettre nos péchés, parce que Dieu l'a nommé notre Pédagogue ; lui seul peut discerner l'obéissance de la désobéissance à ses lois.

Ses menaces prouvent clairement qu'il n'a aucune intention de nous faire du mal, aucun désir de les accomplir, mais qu'il s'efforce de nous inspirer une frayeur salutaire du péché. Elles prouvent, dis-je, sa bienveillance envers nous, puisque, nous montrant sans cesse le châtiment, il le diffère aussi longtemps qu'il le peut. Le serpent, qui est mauvais, mord aussitôt qu'il est blessé. Dieu, qui est bon, avertit longtemps avant de frapper.

J'assemblerai sur eux les maux et j'épuiserai sur eux mes flèches. Ils périront par la faim et ils seront la pâture des oiseaux de proie. J'enverrai contre eux la rage des bêtes féroces, la fureur des serpents et de tous les animaux qui rampent sur la terre. Le glaive les dévastera au dehors, et au dedans l'épouvante.

Dieu ne s'irrite point contre nous, comme quelques-uns le pensent, mais son inépuisable bonté ne se lasse pas de nous montrer le chemin qu'il faut suivre, le chemin qu'il faut éviter.

N'est-ce pas un soin admirable, effrayer pour n'avoir pas à punir ?

La crainte du Seigneur dissipe le péché, et celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste.

Le Seigneur ne nous punit point dans un esprit de colère, mais dans un es- 54 prit de justice. Sa justice est toute à notre intérêt et notre avantage. Chacun de nous choisit le supplice lorsqu'il choisit le péché ; la faute de ce choix nous appartient et ne peut être imputée à Dieu. Que si notre injustice fait paraître davantage la justice de Dieu, que dirons-nous?

« Dieu, pour parler selon l'homme, n'est-il pas injuste de nous punir? Non, sans doute ; car si cela était, comment serait-il le juge du monde ? Écoutez-le quand il menace : Si j'aiguise mon épée comme la foudre, et si mon bras s'arme du jugement, je me vengerai de mes ennemis et je leur paierai leur salaire. J'enivrerai mes flèches de leur sang, et mon épée dévorera leur chair et s'abreuvera du sang des tués. »

Ceux donc qui ne haïssent ni le Verbe ni la vérité, ceux qui ne haïssent point leur propre salut, n'auront point depart à ces cruelles vengeances. Pourquoi Dieu les traiterait-il en ennemis?

« La crainte du Seigneur est la couronne de la sagesse. »

Le Verbe nous rend raison de sa conduite dans ce passage du prophète Amos :

« Je vous ai détruits comme autrefois le Seigneur avait détruit Sodome et Gomorrhe ; vous avez été comme un tison arraché à l'incendie, et vous n'êtes pas revenus à moi, a dit le Seigneur. »

Voyez comme le Seigneur cherche partout le repentir ; comme ses intentions bienveillantes brillent à travers ses menaces :

« Je détournerai ma face de dessus eux, et je leur montrerai ce qui est en eux. Là, en effet, où regarde Dieu, là est la paix et la vertu. »

Là où il cesse de regarder, pénètrent le vice et le désordre ; la malignité humaine, contenue et étouffée par sa présence, reparaît dès qu'il se retire.

« Considérez donc, dit l'apôtre, la bonté et la sévérité de Dieu ; sa sévérité envers ceux qui sont tombés, et sa bonté envers vous, si toutefois vous persévérez dans l'état où sa bonté vous a mis ; autrement vous serez aussi retranché. »

Celui qui est bon de sa nature, hait naturellement le vice et se 55 plait à châtier ceux qui s'y abandonnent ; car le châtiment leur est bon et utile. La vengeance divine est une punition du crime commis, punition avantageuse au coupable. Comment, sans cela, la vengeance plairait-elle à Dieu, lui qui nous ordonne de prier pour ceux qui nous offensent. La bonté de Dieu n'a pas besoin d'être prouvée ; tout le monde la reconnaît et l'avoue. Je n'aurai besoin, pour prouver sa justice, que de vous mettre sous les yeux ce passage de l'Évangile

« Afin que tous ils soient un, comme vous, mon père, en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé; et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. »

Dieu est un au-delà de l'un et au-dessus même de l'unité, de sorte que cette particule, vous a une force démonstrative pour faire connaître ce Dieu, être unique, qui est, qui a été et qui sera ; ce nom d'être renferme ces trois différences de temps. Que ce Dieu qui est unique soit aussi le seul qui soit juste, le même Évangile le prouve :

« Mon père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils

contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point connu ; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux. »

« Je suis, dit-il ailleurs, le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères sur les enfants, l'iniquité de ceux qui me haïssent ; et faisant miséricorde mille fois à ceux qui m'aiment et [56] gardent mes commandements. »

C'est lui qui place les uns à sa droite, les autres à sa gauche.

Nous attribuons la bonté au Père et la justice au Fils, qui est le Verbe du Père, parce que ces vertus sont inséparables comme leurs personnes, et que leur puissance est infiniment égale comme leur amour.

Il jugera l'homme selon ses œuvres,

nous faisant auparavant connaître Jésus, qui est sa justice ; et Jésus nous faisant connaître son Père, qui est sa bonté.

La miséricorde et la colère l'accompagnent,

car il est aussi patient que puissant, et menace pour pardonner. Sa miséricorde et sa colère ont un même but, le salut des hommes. Le fils de Dieu nous dit que la bonté de son Père s'étend également sur les bons et sur les méchants.

« Soyez donc, dit-il, miséricordieux comme votre père est miséricordieux.

Personne n'est bon, si ce n'est mon Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. C'est lui qui a fait le soleil et les nuages qui donnent la pluie ; il les distribue à toutes ses créatures dans une même

proportion, prouvant ainsi à la fois sa miséricorde, sa justice et son unité. »

« Je verrai les cieux, dit le prophète, qui sont l'ouvrage de vos mains.

Celui qui a créé les cieux habite dans les cieux ;

et

le ciel est votre demeure. »

Le Seigneur priant son père lui dit :

« Notre Père, qui êtes dans les cieux. »

La demeure des cieux appartient a celui qui les a créés. Notre Seigneur Jésus-Christ est donc le fils du Créateur, c'est-à-dire de celui qui est juste, puisque la justice du créateur n'est mise en doute par personne. Saint Paul comprend ainsi cette justice et cette bonté réunies, et les explique en ces termes, afin de rendre témoignage à la vérité :

«Mais maintenant la justice que Dieu donne sans la loi nous a été découverte ; elle a été attestée par la loi et les 57 prophètes, et cette justice que Dieu donne par la foi en Jésus-Christ est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui ; car il n'y a point de distinction, parce que tous ont péché et n'ont rien dont ils puissent se glorifier, si ce n'est en Dieu ; étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qu'ils ont en Jésus-Christ. »

Ce qui est juste est nécessairement bon. Voilà pourquoi il est écrit:

La loi est sainte, le précepte est saint, juste et bon.

La justice et la bonté forment le pouvoir divin.

« Personne, dit-il, n'est bon, si ce n'est le Père. »

Mais le Fils, qui est dans le Père, n'est-il pas bon aussi et n'est-ce pas le sens de ces paroles :

« Personne n'a connu le Père ? »

car le père était tout avant que le Fils vînt au monde. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, bon, juste, créateur, père et fils tout ensemble, à qui grâces soient rendues dans les siècles des siècles. Amen. Il est naturel à la douceur du Verbe de menacer ceux qu'il veut sauver. C'est un digne remède de sa bonté toute divine, de nous faire rougir de nos fautes et de nous en détourner par la honte. Si le blâme est utile, les menaces le sont aussi. Elles réveillent l'âme de l'engourdissement où elle périrait, et bien loin de la blesser mortellement, elles la ramènent à la vie par une légère douleur. La sagesse du Pédagogue éclate en mille façons différentes; il rend témoignage en faveur des bons, il les connaît, les appelle à lui, et les rend meilleurs. Ceux, au contraire, qui vont l'offenser, il les en détourne et leur montre le droit chemin où ces nouvelles lois les vont diriger. Est-il une grâce plus grande que ce témoignage qu'il rend de nous? C'est notre sauveur qui rend témoignage devant notre juge. Nous devons même lui savoir gré de sa colère, si l'on peut appeler colère les avertissements pleins de bienveillance que son amour pour nous lui fait nous donner, et songer que si Dieu ressent nos passions, c'est qu'il s'est fait homme pour nous sauver.

58 CHAPITRE IX.

Il appartient à la même puissance de faire du bien et de punir justement. — De la méthode qu'emploie le Verbe pour nous conduire.

Notre pédagogue emploie toutes ses forces ; notre Verbe divin, toute sa sagesse pour nous conserver. Il avertit, il réprimande, il blâme, il accuse, il menace, il guérit, il promet, il donne, ne négligeant rien pour enchaîner et détruire le désordre de nos désirs. Pour tout dire, en un mot, le Seigneur agit envers nous comme nous agissons nous-mêmes envers nos enfants,

« As-tu des fils, dit la sagesse, instruis les avec soin et accoutume-les au joug dès leur enfance. As-tu des filles ? conserve la pureté de leur corps et ne leur montre pas un visage trop riant. »

Celui qui ne reprend pas ses enfants dans leurs fautes, de peur de les affliger, ne les aime point. Celui, au contraire, qui les reprend avec sévérité leur bâtit un long bonheur sur un chagrin d'un moment. Le Seigneur ne nous désire point la volupté de la terre, qui passe si vite, mais la béatitude du ciel, qui ne passe point.

Étudions donc avec soin les leçons du Verbe, et cherchons dans les livres saints sa méthode de nous instruire qu'il y a gravée lui-même. Il avertit d'abord, et ses premiers avertisssements sont comme mêlés d'un tendre blâme, bien propre à faire revivre la sagesse dans les cœurs qui l'ont oubliée.

Écoutez-le lui-même dans l'Évangile :

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et lu ne l'as pas voulu ! »

Écoutez-le dans Jérémie:

« Ils [59] ont adoré le bois et la pierre, ils ont brûlé leur encens devant Baal. »

C'est ici une des plus grandes preuves de la bonté de Dieu, qui, connaissant tout l'orgueil, toute l'insolence du peuple révolté contre lui et contre sa loi, ne laisse pas d'en avoir pitié et de l'exhorler à la pénitence par la bouche d'Ézéchiel:

« Fils de l'homme, tu habites an milieu des scorpions, parle-leur cependant, peut-être t'écouteront-ils. »

Écoutez-le dire à Moïse :

« Va, et dis à Pharaon de laisser mon peuple mais je sais qu'il ne le laissera point aller. »

Le Seigneur, vous le voyez, connaît l'avenir; mais il nous laisse toute notre liberté, afin de nous offrir l'occasion d'une pénitence volontaire. Ne se lassant jamais d'avertir, il dit à son peuple, par la bouche d'Isaïe :

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son coeur est loin de moi. »

Il fait suivre ses avertissements répétés d'un blâme accusateur :

« Ils m'honorent sans raison, enseignant les doctrines et les commandements des hommes. »

Ce blâme montre à la fois le péché, et le remède qu'il faut employer pour en effacer la souillure. Le blâme est un reproche jeté aux actions honteuses. En voici un exemple dans Jérémie:

« Ils sont devenus comme des chevaux qui courent et qui hennissent après les cavales : chacun d'eux a poursuivi la femme de son voisin. »

« Ne visiterai-je donc point ces crimes, dit le Seîgneur ; et mon âme ne se vengera-t-elle pas de cette nation ? »

Il joint partout aux reproches un motif de crainte, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

« Ne les visiterai-je point, dit-il encore, par la bouche d'Osée ; eux qui se sont mêlés à d'impudiques courtisanes et aux sacrifices des initiés, eux qui, comprenant toute l'horreur de leurs crimes n'ont pas laissé de les commettre? »

Leur crime est bien plus grand, puisqu'ils le connaissaient et qu'ils l'ont commis volontairement et avec réflexion. L'intelligence est l'œil de l'âme. Le nom d'Israël [60] donné au

peuple choisi, signifie qui voit Dieu, c'est-à-dire qui le connaît. La plainte est un blâme adressé à la négligence et au mépris. Le Pédagogue l'emploie dans ce passage d'Isaïe:

« Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille, le Seigneur a parlé. J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le taureau connaît son maître; l'âne, son étable; Israël m'a méconnu. »

N'est-ce pas une indignité que celui qui a connu Dieu ne connaisse pas son maître ? que le bœuf et l'âne, qui sont des animaux pesants et stupides, connaissent la main qui les nourrit et qu'Israël ne la connaisse point? Après plusieurs plaintes semblables, il ajoute, par la bouche de Jérémie :

« Et ils m'ont abandonné, dit le Seigneur. »

Le blâme se change ensuite en une accusation véhémente. C'est de ce remède que se sert le Pédagogue dans ce passage d'Isaïe :

« Malheur aux enfants déserteurs : Vous ne m'avez pas appelé dans vos conseils, vos traités n'ont pas été scellés de mon esprit. »

Il se sert de la crainte pour resserrer les cœurs, de la menace pour les ouvrir. C'est ainsi qu'on serre fortement les laines qu'on veut teindre, afin que la couleur les pénètre mieux. Lorsque la foi s'affaiblit et semble prête à s'éteindre, il jette au milieu des pécheurs l'horrible image de leurs péchés.

« Vous avez, leur dit-il, dans Isaïe, vous avez abandonné le Seigneur et excité l'indignation du Saint d'Israël. »

« Leur crime, dit Jérémie a rempli le ciel de stupeur et frappé la terre d'épouvante. Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, pour se creuser des citernes, fosses entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau. Jérusalem, dit-il encore, s'est enfoncée dans son péché ; c'est pourquoi elle est devenue chancelante : tous ceux qui

l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie. »

Lorsque l'image de leur crime a rempli d'horreur les coupables, le Pédagogue les console et les encourage [61] comme il le fait dans les paroles de Salomon, où brille sa tendresse pour ses enfants :

« Mon fils, ne repousse point les instructions du Seigneur et ne t'irrite point contre ses reproches : le Seigneur châtie celui qu'il aime, il punit le fils qu'il reçoit en grâce, mais le pécheur fuit le reproche et le châtiment. »

L'Esprit saint fait dire au prophète :

« Que le juste me frappe, je reconnais sa miséricorde : ses reproches sont un parfum exquis. »

Le châtiment est un blâme qui rend l'intelligence à ceux qui l'avaient perdue. C'est un remède que le Pédagogue connaît et qu'il met souvent en usage.

« Combien de temps crierai-je sans être écouté ? Leurs oreilles sont comme celles des incirconcis; semblable aux nations infidèles, ce peuple est incirconcis de cœur. Il n'y a plus d'obéissance dans mon peuple, il n'y a plus de foi dans mes fils. »

Il attend encore cependant, il attend leur retour. Quelle admirable patience ! Mais enfin il se montre, et sa parole devient plus forte et plus incisive. C'est alors qu'il s'écrie :

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi. »

Cette répétition redouble l'horreur du crime et la gravité du reproche. Comment, en effet, celui qui connaît Dieu en peut-il persécuter les ministres ?

« A cause de vos crimes, leur dit-il, votre maison deviendra déserte. Je vous dis : Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom

du Seigneur. Si, en effet, vous n'êtes point touchés de ma bonté ; si vous ne la reconnaissez point, vous reconnaîtrez mon pouvoir. »

Il maudit quelquefois ceux qu'il veut ramener. La malédiction est un discours énergique et un remède violent. En voici deux exemples :

« Malheur, dit Isaïe, à la nation perverse, au peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, a ces enfants corrupteurs! »

« Serpents, race de vipères, 62 dit l'évangéliste saint Jean. »

L'accusation, dans la bouche de Dieu, est un blâme dirigé contre ceux qui commettent l'injustice. C'est encore un autre genre de remède que le roi David et le prophète Jérémie emploient dans les passages suivants :

« Un peuple que je ne connaissais point, dit le saint roi, m'a servi ; il a prêté une oreille attentive à ma voix. Mes enfants, devenus rebelles ont menti contre moi ; ils se sont écoulés, ils ont rompu leurs digues. »

« J'ai donné à Israël l'écrit de répudiation, dit Jérémie, et la perfide Juda n'a pas craint. La maison d'Israël m'a méprisé,-et la maison de Juda a menti envers le Seigneur. »

Quelquefois, par un artifice tendre et secourable, il rappelle et déplore les châtiments terribles dont les pécheurs endurcis deviennent la proie. Entendez les plaintes de Jérémie :

« Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple? Elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations. La reine des cités est tributaire ; elle a été vue pleurant dans la nuit. »

Quelquefois il ajoute au blâme de cruelles injures. Écoutez encore le prophète Jérémie :

« Tu t'es montrée comme une courtisane frappante de beauté et de vices. Tu ne m'as point appelé dans ta demeure, moi ton père et le gardien de ta virginité ; courtisane, dis-je, impudente et empoisonneuse. »

Il n'insulte à ses débauches que pour la rappeler à la pudeur. Quelquefois il s'indigne contre ses fils mêmes, que ses faveurs enorgueillissent outre mesure. Nous reconnaissons l'emploi de ce remède, dans les deux passages suivants de Moïse et d'Isaïe :

« Fils coupable, dit le premier, race dépravée et perverse ; c'est donc là ce que tu rends au Seigneur, peuple fou et stupide ? N'est-ce pas lui qui t'a possédé, qui t'a fait et qui t'a créé? »

« Tes princes, dit Isaïe, sont rebelles et les compagnons des brigands; ils aiment les présents et recherchent un salaire. Ils ne rendent point justice à l'orphelin. »

Pour tout dire, 63 en un mot, ces divers artifices qu'il emploie pour nous effrayer, sont comme une source et une fontaine de salut. Comme sa nature est d'être bon, sa volonté est de nous sauver.

Sa miséricorde s'étend sur toute chair. Il nous menace, il nous châtie pour nous conduire, comme un bon pasteur son troupeau. Il aime et secourt tous ceux qui s'attachent à sa doctrine; mais il s'affectionne plus tendrement à ceux qui s'y livrent avec plus d'ardeur.

C'est ainsi qu'il conduit à travers le désert les six cents mille hommes qu'il a rassemblés. Tantôt il les frappe dans la dureté de leur cœur ; tantôt il les avertit avec une douceur toute divine.

Sa bonté patiente ne se lasse jamais ni de punir, ni de pardonner, et il les environne, jusqu'à la fin, de sa misécorde et de sa justice comme d'un rempart,

Comme ses miséricordes sont sans mesure, ses reproches le sont aussi.

Il est beau, sans doute, de ne pas pécher; mais il est bon aussi, quand on a péché, de se repentir et de faire pénitence. Il en est de même de la santé qui est préférable, sans doute, à la convalescence, sans que pour cela la convalescence soit à mépriser.

« N'éloigne pas le châtiment de l'enfant, disait Salomon ; car si tu le frappes de la verge, il ne mourra point ; tu le frapperas de la verge et tu délivreras son âme de la mort. »

Les reproches sont comme des coups qui pénètrent l'àme, et, la châtiant de ses crimes', l'empêchent de mourir. Ils inspirent la modération et la tempérance à ceux que la violence de leurs passions est au moment d'emporter. Platon était tellement persuadé de l'efficacité des reproches, pour empêcher le vice ou pour le guérir, qu'il assure que les plus criminels et les plus vicieux d'entre les hommes sont toujours ceux qui les ont repoussés ; les plus vertueux, au contraire, ceux qui les ont écoutés avec docilité et reconnaissance. SI les princes et les magistrats ne sont point un objet de crainte aux citoyens, comment Dieu le serait-il pour ceux qui ne 64 l'offensent point?

« Si vous faites le mal, craignez, dit l'apôtre. »

C'est pour cela que le même apôtre, imitant les discours de Dieu, fait aux Églises d'aigres reproches, certain qu'il est de sa force et de la faiblesse de ceux qui l'écoutent. C'est encore pour cela qu'il dit aux Galates :

« Suis-je devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité ? »

Celui qui se porte bien n'a pas besoin de médecin, mais bien celui qui est malade. Nous donc, qui luttons en cette vie contre une multitude sans cesse renaissante de passions honteuses et de désirs criminels ; nous, que les flammes du

vice, allumées dans notre âme, menacent à chaque instant de dévorer, ne sommes-nous pas malades, n'avons-nous pas besoin d'un médecin ? Ce médecin, c'est le Sauveur. Les remèdes qu'il nous donne ne sont pas toujours doux et agréables, ils sont quelque fois acres et violents. Il emploie la crainte, comme il ferait le suc d'une racine amère et bienfaisante, pour arrêter les envahissements du péché qui ronge notre cœur. L'amertume de ce remède n'en détruit pas la salutaire influence. Malades donc, nous avons besoin de ses secours pour guérir ; égarés, de sa main pour nous diriger; aveugles, de sa lumière pour voir; il désaltère ceux qui ont soif, et leur donne à boire des eaux d'une fontaine vivifiante, qui apaisent d'avance toute soif à venir. Il donne la vie à ceux qui sont morts ; il est le pasteur des brebis ; il est le maître des enfants.

La nature humaine tout entière a besoin de ses innombrables et divins secours. Sans lui nos péchés demeurent en nous, nous oppriment et nous condamnent ; avec lui nous sommes séparés de la paille et nous devenons le pur froment qui remplit les greniers célestes. Il tient le van dans sa main, et il nettoiera son aire; il amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point. Voulez-vous comprendre et sentir toute la sagesse 65 avec laquelle le divin pasteur, le Pédagogue tout-puissant, le Verbe paternel, nous instruit et nous dirige, réfléchissez à l'allégorie sous laquelle il se présente à nous, disant de luimême qu'il est le pasteur des brebis ; c'est-à-dire le Pédagogue des enfants. Voyez-le expliquant aux prêtres, par la bouche d'Ézéchiel, la tendre sollicitude dont il est animé pour son troupeau ; sollicitude admirable qu'ils doivent prendre pour modèle :

« Je ferai paître mes brebis moi-même, je chercherai celles qui étaient perdues, je relèverai celles qui étaient tombées, je banderai les plaies de celles qui étaient

blessées, et elles paîtront dans de fertiles pâturages sur les montagnes d'Israël. »

Tels sont les soins du bon pasteur. Paissez-nous, Seigneur, comme des brebis ; paissez-nous de votre miséricorde et de votre justice. Conduisez-nous sur votre montagne sainte, à cette Église qui est élevée au-dessus des nues et qui touche le ciel.

« Je serai moi-même leur pasteur, je serai moi-même auprès d'eux, les entourant comme la robe entoure le corps ; ils m'appelleront, et je leur dirai : Me voici. »

Vos bontés, Seigneur, ont été plus rapides que mon espérance.

« Ils marcheront, dit le Seigneur, et ils ne tomberont point. »

Nous ne tomberons point parce que, pour arriver là où la chute n'est plus possible, il nous prête l'appui de son bras. Telle est sa bonté infinie. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Aussi l'Évangile nous le montre accablé de fatigue, ne reculant devant aucune des souffrances qu'il s'est imposées pour notre salut, et promettant de donner son sang pour la rédemption de plusieurs. N'est-ce pas le véritable caractère du bon pasteur ? n'est-ce pas une libéralité magnifique, donner sa vie pour son troupeau ? De quelle utilité n'est-il pas aux hommes ? de quelle bienveillance ne fait-il pas preuve envers eux, lui qui, pouvant être leur maître, a mieux aimé se faire homme pour 66 être leur frère, et mourir pour les sauver ? Il crie vers nous dans sa justice :

« Si vous venez directement à moi, je viendrai directement à vous : si vous y venez par des chemins détournés,j'entrerai dans ces mêmes chemins. »

Ces chemins détournés signifient les reproches qu'il fait aux pécheurs ; les chemins droits, sa bonté, qui est

constante et inaltérable.

«Parce que j'ai appelé et que vous vous êtes éloignés, dit le Seigneur ; parce que vous avez dédaigné mes conseils et négligé ma menace. »

Les reproches qu'il nous fait nous sont donc de la plus grande utilité.

« Race indocile et rebelle, dit David; race dont le cœur n'a pas été droit et dont l'esprit n'a pas été fidèle au Seigneur. »

Telles sont les causes qui appellent enfin le châtiment ; mais la bonté de Dieu retarde, autant qu'elle peut, l'heure de la justice, afin de laisser au coupable un dernier moment pour la désarmer et éviter la mort. Voyez la cause de ces menaces : ils ont oublié ses bienfaits et les miracles qu'il a manifestés. Quand il les frappait, alors ils le cherchaient, ils revenaient a lui, ils l'imploraient avec ardeur, ils se souvenaient que le Seigneur était leur force, et le Très-Haut leur appui. Ainsi la crainte seule les convertissait, et ils méprisaient sa bonté. On méprise la bonté parce qu'elle est toujours bienfaisante ; on respecte la bonté unie au pouvoir et à la justice. Il y a deux espèces de crainte. L'une, qui est mêlée de respect, c'est celle que les sujets ont de leurs princes et nous de Dieu ; celle que les fils sages et vertueux éprouvent devant leurs parents :

« Un cheval indompté devient intraitable, et l'enfant abandonné à lui-même devient téméraire. »

L'autre espèce de crainte est mêlée de haine ; c'est celle que les esclaves ont de leurs maîtres ; celle que les Hébreux avaient du Seigneur, qu'ils regardaient comme leur maître bien plus que comme leur père.

Les respects volontaires et spontanés ont bien plus de 67 prix devant le Seigneur que les hommages contraints et forcés. Dien est miséricordieux, il aura pitié des pécheurs ; il

les guérira et ne les perdra point ; il retiendra sa colère, il n'allumera point son indignation. Vous le voyez, la justice du Fils brille dans ses reproches ; la bonté du Père, dans ses miséricordes. David, ou plutôt l'Esprit saint qui parle par sa bouche, réunit ainsi ces deux vertus dans un seul et même Dieu.

« La justice et le jugement sont le fondement de votre trône ; la miséricorde et la vérité marchent devant votre face. »

Le prophète avoue qu'il appartient au même pouvoir de juger et de faire du bien. Ce double pouvoir constitue la Divinité : il n'est pas plus possible de le diviser que de la diviser elle-même. Direz-vous au miroir qui vous montre votre laideur que c'est lui qui la cause ? Accuserez-vous le médecin qui vous annonce une maladie de l'avoir fait naître ? Non sans doute. Ne regardez donc pas comme votre ennemi celui qui vous reproche vos crimes ; car il le fait pour vous les faire haïr et pour vous empêcher d'en commettre de nouveaux. Dieu est bon par lui-même et juste à cause de nous. Sa justice naît de sa bonté. Il ne nous laisse donc point ignorer ce qui est juste, mais il envoie son propre fils pour nous l'apprendre. Avant d'être créateur, il était Dieu, il était bon. C'est parce qu'il est Dieu qu'il a voulu être créateur; c'est parce qu'il est bon qu'il a voulu être père. L'amour est le principe de la justice. Leur réunion fait luire le soleil dans les cieux et descendre le Fils sur la terre. Le Fils lui-même nous annonce en ces termes cette inséparable union de la justice et de la bonté ;

« Personne n'a connu le Fils, si ce n'est le Père, et personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils. »

Cette connaissance mutuelle que le Père et le Fils ont éternellement l'un de l'autre est le symbole de la justice primitive. La justice descend enfin elle-même au milieu des hommes, les excitant à la pénitence 68 dans la personne du

Verbe et les écrits des prophètes. Le Verbe est son corps, et la loi sa parole. Elle est donc bonne ; mais vous n'obéissez point à Dieu. A qui donc la faute ? Prenez-vous-en à vous seul des châtiments que vous vous attirez ; c'est vous qui appelez le juge.

CHAPITRE X.

Comment le même Dieu, par le même Verbe, nous détourne du péché par la menace, et nous sauve par l'exhortation.

Après avoir montré que l'action rigoureuse du Verbe sur la nature humaine est bonne et salutaire, et qu'elle s'étend nécessairement jusqu'à la pénitence et à la défense du péché, nous montrerons quelle est sa douceur, car nous avons déjà prouvé sa justice. Les instructions par lesquelles sa volonté paternelle s'efforce de nous conduire au salut, en nous faisant connaître ce qui est bon et utile pour y parvenir, sont de plusieurs sortes : les unes expriment l'éloge, les autres le blâme. Ce sont les mêmes exhortations sous une forme différente; car elles ont le même but et nous prouvent l'égalité de son amour et de sa justice. Après avoir montré l'usage qu'il fait du blâme, montrons celui qu'il fait de l'éloge et de l'exhortation. Ce dernier moyen d'instruction est celui qu'il préfère, parce qu'il est le plus conforme à sa douceur naturelle. Voici donc de ses exhortations à ce qui est bon et utile un exemple pris dans Salomon :

« Je vous exhorte et j'élève la voix pour instruire les enfants des hommes; écoutez-moi, je vous dirai des choses dignes de votre attention. »

Il conseille ce qui est salutaire : les bons conseils déterminent les bons choix.

« Heureux l'homme, nous dit-il par la bouche de David, qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, et qui ne s'est point

assis dans la chaire de dé- 69 rision, mais qui repose son amour dans la loi du Seigneur. »

Tout conseil s'appuie sur un exemple. Celui qui conseille prend tantôt ses exemples dans le passé, comme on ferait si on rappelait les châtiments qui frappèrent les Israélites coupables du crime d'idolâtrie par l'adoration du veau d'or ; tantôt on les prend dans le temps présent, comme le fait le Seigneur lorsqu'il répond à ceux qui lui demandaient : Êtes-vous celui qui doit venir ou en attendons-nous un autre ?

« Allez raconter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres ! heureux celui qui ne sera point scandalisé en moi ! »

Ce sont là les miracles que David prédisait en ces termes :

« Nous avons vu et entendu. »

Tantôt celui qui conseille prend ses exemples dans l'avenir.

« Ceux qui tomberont dans le péché, nous dit-il, seront jetés dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Tous ces exemples prouvent que Dieu n'épargne aucun soin pour nous sauver. Il console les pécheurs pour ralentir l'ardeur qui les porte au mal et pour leur rendre l'espérance. Il leur dit donc, par la bouche d'Ézéchiel :

« Si vous vous convertissez de tout votre cœur, et si vous me dites : Mon Père ; je vous écouterai comme un peuple saint. »

Il leur dit ailleurs :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Le Seigneur nous exhorte évidemment à la vertu dans ce passage de Salomon :

« Heureux l'homme qui trouve la sagesse, et l'homme qui est riche en prudence ! Celui qui cherche la sagesse la trouve et la goûte lorsqu'il l'a trouvée. »

Le prophète Jérémie fait ainsi l'éloge de la prudence :

« Heureux, dit-il, le peuple d'Israël, à qui il a été donné de connaître ce qui est agréable à Dieu ! »

C'est au Verbe, qui nous rend heureux et [70] prudents, que nous devons cette connaissance dont le même prophète exalte encore le prix dans un autre endroit :

« Écoute, Israël, les ordres qui donnent la vie, écoute, afin de devenir prudent. »

Sa bienveillance envers les hommes, et les récompenses qu'il leur prépare, s'ils marchent dans ses voies, brillent dans les promesses qu'il fait à son peuple par la bouche de Moïse :

« Je vous introduirai dans cette terre fertile que j'ai juré à vos pères de vous donner. »

« Je vous conduirai sur ma montagne sainte et je vous comblerai de joie, dit-il encore par la bouche d'Isaïe. »

L'espérance d'une vie heureuse est encore une autre espèce d'instruction.

« Heureux celui qui ne pèche point, disait David, il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, qui donne des fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent point. »

Les paroles qui suivent semblent annoncer le mystère de la résurrection :

« Toutes les entreprises de l'homme de bien lui succéderont. »

Il veut nous rendre bons, afin que nous lui donnions le pouvoir de nous rendre heureux. Aussi nous montre-t-il le châtiment de l'autre côté de la balance, et l'égalité de sa justice. Après nous avoir avertis que les pécheurs seront punis, que leurs œuvres périront comme la paille et la poussière livrées à la fureur des vents, le Pédagogue nous montre le supplice pour nous détourner du péché qui le produit, et il nous montre la récompense pour nous exciter à la mériter. Il nous fait connaître la route que nous devons suivre. Si vous marchez dans la voie du Seigneur, vous habiterez le séjour de l'éternelle paix. Il promet aux uns la récompense de leurs bonnes œuvres, aux autres le pardon de leurs crimes.

«Convertissez-vous, nous crie-t-il, convertissez-vous. »

Sa bonté nous excite à une pénitence sincère qui satisfasse sa justice. Il remet lui-même dans le bon chemin ceux qui se sont égarés. Voici ce que dit le Seigneur :

« Arrêtez-vous et voyez, de- 71 mandez les voies éternelles du Seigneur, choisissez la voie droite, suivez-la, et vous trouverez la sanctification de vos âmes. »

Il dit encore, dans ce même désir de nous conduire au salut par la pénitence :

« Si tu fais pénitence, le Seigneur purifiera ton cœur et le cœur de tes fils. »

J'aurais pu, en cette matière, appuyer mon sentiment de celui des philosophes qui disent que la vertu doit être louée et récompensée, le vice blâmé et puni ; mais comme la plupart d'entre eux n'ont aucune idée du véritable bonheur et de là bienveillance de Dieu envers les hommes, comme plusieurs séparent ce qui est bon de ce qui est juste,j'ai cru devoir dire tout ce que j'ai dit et ne pas m'appuyer de leur témoignage. Je pourrais ajouter que la louange et le blâme à l'égard des hommes sont parfaitement placés dans la bouche du Pédagogue divin, puisque la folie appartient à

l'homme et la sagesse à Dieu, et que la sagesse parfaite est la seule qui mérite de véritables louanges.

Mais je ne veux point me servir de ce moyen. J'ajoute seulement que la louange et le blâme me paraissent les remèdes les plus nécessaires à l'homme et les plus propres à le guérir de ses faiblesses. A ceux dont le mal est invétéré, la guérison lente et difficile, il faut adresser sans relâche des reproches, des injures et des menaces, comme on emploie, pour travailler le fer, le feu, le marteau et l'enclume. A ceux au contraire, qui marchent facilement et comme d'eux-mêmes dans les voies de la vérité et de la justice, il suffit d'adresser de tendres louanges. Les louanges font croître la vertu comme l'eau des fleuves les arbres. Le philosophe Pythagore, qui avait bien compris ces vérités, les exprime en ce peu de mots :

« Si tu fais le mal, blâme-toi ; réjouis-toi si tu fais le bien. »

Le blâme est un avertissement donné à l'âme pour la réveiller. L'étymologie des mots grecs qui expriment l'avertissement et le blâme implique ce sens. Du reste, les préceptes qui portent l'homme au bien et 72 le détournent du mal sont innombrables.

« Il n'est point de paix pour les impies, dit le Seigneur. »

Salomon instruit ainsi les enfants :

« Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, fuis leurs caresse ; s'ils disent : Viens avec nous, δressons des embûches de mort, tendons des pièges à l'innocent qui l'est en vain ; comme l'enfer, engloutissons-le tout vivant; comme la fosse, dévorons-le tout entier. »

Ces paroles contiennent une allusion frappante à la passion de notre Seigneur. Enfin, par la bouche du prophète Ézéclnel, il nous apprend quelles règles il faut suivre, quels

commandements il faut garder pour avoir la vie : l'âme qui a péché mourra.

« Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice; s'il ne mange point sur les montagnes, et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël ; s'il ne souille pas la femme de son prochain ; s'il ne s'approche pas de sa femme au jour de sa souffrance ; s'il ne contriste personne; s'il rend son gage à son débiteur; s'il ne ravit rien par violence ; s'il donne de son pain à celui qui a faim ; s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus ; s'il ne prête point à usure et ne reçoit pas plus qu'il n'a 'donné ; s'il détourne sa main de l'iniquité et s'il rend un jugement équitable entre un homme et un homme; s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité, celui-là est juste, et il vivra de la vie, dit le Seigneur Dieu. »

Voilà le vrai modèle de la vie chrétienne et une admirable exhortation pour nous faire remporter le prix de l'éternelle béatitude.

CHAPITRE XI.

Que le Verbe remplissait l'office de Pédagogue au moyen de la loi et des prophètes.

Nous avons montré, autant que nous l'avons pu, combien est grand l'amour du Verbe pour les hommes, et innom- 73 brables les moyens dont il se sert pour les instruire. Lui-même, en se comparant à un grain de moutarde qu'on sème, et qui devient un grand arbre, a exprimé d'une manière admirable la nature et les effets merveilleux de sa divine parole. Sa parole, semée dans les cœurs, y germe, y croît, y grandit, les remplissant des lumières de la raison et de la magnificence de la sainteté, tandis que, par la mordante acreté de ses reproches, elle les guérit et les purifie des souillures du péché. Comme le miel, par son trop de douceur, produit la bile ; comme le trop de bonté engendre

le mépris qui devient l'occasion du mal, la moutarde, au contraire, par sa bienfaisante amertume, diminue la bile, c'est-à-dire la colère, détruit le flegme, c'est-à-dire le faste et l'orgueil. Les âmes nourries de cette divine parole brillent donc d'une santé éternelle et toujours égale. Le Verbe se servit d'abord de Moïse pour remplir son office de Pédagogue ; plus lard, il se servit des prophètes. Moïse est lui-même un prophète. La loi est comme un maître sévère pour les enfants révoltés que le frein a peine à retenir.

« Rassasiés, dit l'apôtre, ils se levèrent pour se réjouir. »

Le mot grec dont l'apôtre se sert pour exprimer *rassasiés* signifie aussi remplis de foin. Il emploie ce terme a dessein, afin de faire sentir que leurs aliments étant semblables à ceux des bêtes, leur conduite et leurs jeux l'étaient aussi. C'est pour cela que la loi se servait de la crainte pour les détourner du mal et les conduire au bien. Elle préparait ainsi leurs oreilles à s'ouvrir aux instructions futures du vrai Pédagogue, de ce même Verbe divin qui nous instruit maintenant par la douceur, et qui se prêtait alors à la malignité de leur nature, en les instruisant par les terreurs de la loi.

Les terreurs de la loi ont cessé à l'avènement du Christ.

« Le Christ donc, comme l'a dit l'apôtre saint Paul, seul bon, seul juste, seul vrai, Fils et Verbe de Dieu, dont il est l'i-[74] mage et la ressemblance parfaite, est notre unique Pédagogue. Dieu nous a mis entre ses mains et recommandés à ses soins, comme un bon père recommande ses ses fils à l'amitié de leur frère. »

Il nous a en ces termes ordonné de lui obéir :

« C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. »

Comment ne l'écouterions-nous pas? Trois qualités brillent au plus haut degré dans ce divin Pédagogue pour

attirer et mériter notre confiance : la science, la bienveillance, et une liberté absolue de tout dire que lui seul peut posséder. La science, c'est la sagesse de son père.

Toute sagesse vient de Dieu et demeure éternellement.

La liberté de parler, il a tout créé, et sans doute le créateur a le droit de parler à ses créatures. Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui ; la bienveillance n'est pas autre chose que la volonté de faire du bien à son prochain, dans le seul intérêt de son prochain même.

CHAPITRE XII.

Le Pédagogue mêle avec une sagesse admirable, dans ses instructions paternelles, la douceur et la sévérité.

Ces instructions termmées, notre bon Pédagogue Jésus nous donne les règles d'une vie sainte et pure qui nous rende semblables à lui. Ces règles ne sont ni trop sévères ni trop indulgentes ; et en nous les donnant il a soin de nous inspirer la force qui nous est nécessaire pour les mettre en pratique. Il a formé l'homme de terre, il l'a régénéré par l'eau, il l'a sanctifié par l'esprit; enfin il l'a placé, par la puissance de sa parole et la sainteté de ses préceptes, dans la route du salut ; il l'a fait son fils d'adoption ; et par sa seule présence sur la terre, changeant en une flamme pure et céleste tout ce qu'il y a de terrestre en lui, il a accompli dans toute 75 son étendue cette magnifique promesse :

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Oui, cet oracle de Dieu, c'est le Christ qui l'a accompli, changeant le vieil homme en un homme nouveau, la créature mortelle en une créature divine. Nous donc, fils d'un bon père, accomplissons sa volonté; élèves d'un bon Pédagogue, obéissons à sa parole; faisons si bien que toute notre vie soit une image vraie et frappante de la vie

salutaire de notre Sauveur. Méditons dès à présent les formes célestes de cette vie, dont l'imitation, nous élevant au rang des anges, nous environne et nous pénètre d'une joie incorruptible comme d'un parfum précieux; cette vie, dis-je, heureux symbole de la bienheureuse immortalité. Suivons, sans nous lasser jamais, les traces de ce divin guide qui, connaissant seul le véritable bonheur, est aussi le seul qui puisse et qui veuille nous le procurer. Contentons-nous de peu pour vivre, méprisons tout bien superflu, rejetons loin de nous tout fardeau inutile, afin d'être toujours prêts à reconquérir notre céleste patrie. N'est-ce point là le sens de ces paroles :

« Ne vous mettez pas en peine du lendemain ? »

Tout disciple du Christ, content du sort dans lequel son divin maître l'a placé, doit se servir lui-même et trouver suffisante sa nourriture de chaque jour. Les doctrines du Christ n'inspirent point l'inquiétude et les soucis, mais la paix et la tranquillité. Les inquiétudes se trouvent dans le tumulte des richesses du monde ; les soucis cuisants, dans ses vaines délices. La paix et la charité, ravissantes sœurs, vivent loin du bruit des affaires dans une fraternelle union : le Verbe suffit seul à leur nourriture; le Verbe seul apprend à l'homme les douceurs d'une vie simple et frugale. Seul il lui inspire le mépris du faste, l'amour d'une sage liberté, la bienveillance envers ses frères, l'ardent désir de la vertu. Il le conduit des plaines de la terre aux montagnes du ciel ; mais comme sa [76] bonté envers nous est infatigable, il faut que notre obéissance envers lui et notre amour de la vertu le soient aussi. A cette condition nous deviendrons tels que nous aurions pu espérer de devenir.

Comme les hommes, dans le monde, adoptent divers genres de vie qui indiquent et font reconnaître leur profession, la vie chrétienne a des marques particulières qui la distinguent entre toutes. C'est d'abord un amour ardent, généreux, désintéressé, pour la vertu, et une volonté forte

de ne s'en écarter jamais. Les vrais chrétiens ne font rien qui ne soit dicté par une saine et droite raison. Démarche, sommeil, nourriture, tout est réglé chez eux par la décence et l'honnêteté. Toute leur conduite, simple et uniforme, est également éloignée d'une folle ardeur et d'une mollesse honteuse. Tel est le fruit des doctrines de leur divin maître, du Sauveur généreux des hommes, à qui nous donnons le nom de Verbe parce que c'est sa parole qui nous guérit et qui nous sauve. Dans sa parole, en effet, sont contenus tous les remèdes souverains dont il se sert pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent notre raison, et que sa bonté nous administre toujours dans le moment le plus opportun. Nous reprochant le mal que nous nous faisons à nous-mêmes par nos offenses envers Dieu, nous découvrant les causes de nos passions, arrachant jusqu'à leur dernière racine celles qui s'opposent au libre-exercice de la raison et de la vertu, nous montrant celles qui nous menacent sans cesse et contre lesquelles il faut incessamment nous défendre, il a des remèdes souverains pour toutes les maladies de notre âme et de notre cœur, et ne nous en épargne aucun. C'est que le salut de la nature humaine est l'ouvrage le plus grand, le plus magnifique de Dieu. Les malades s'irritent contre le médecin qui ne leur découvre point la cause de leur maladie et, ne fait rien pour les délivrer. Mais notre divin maître nous épargne- 77 t-il les avertissements, les menaces et les remèdes? Comment donc ne lui rendrions-nous pas chaque jour de notre vie de tendres actions de grâces? Il semble que l'homme, cet animal doué de raison, ne se doive occuper que des choses du ciel. Mais, forcé par sa nature de vivre sur la terre, il faut qu'il y vive d'une manière conforme aux règles éternelles de la vérité, et qu'en suivant les maximes de son divin maître, maximes si pleines de justice et de bienveillance, il ne se lasse jamais de les admirer. Nous surtout qui nous attachons ici à les expliquer et à vous porter à les suivre, nous devons

vous donner toujours l'exemple de l'obéissance et faire si bien que nos actions ne démentent jamais nos discours.

CHAPITRE XIII.

Les actions vertueuses sont conformes à la raison : le péché y est contraire.

Tout ce qui est contraire à la droite raison est péché. Les passions, disent les philosophes, sont des mouvements violents de l'âme qui n'obéissent point à la raison. Le fils de Dieu étant la raison même, la désobéissance envers lui produit nécessairement le péché, et l'obéissance envers lui produit la vertu. La vertu est, en effet, un mouvement doux et régulier de l'âme, toujours soumis et en toute circonstance à l'empire de la raison. Lorsque le premier homme pécha et désobéit à Dieu, il devint, dit l'Écriture, semblable aux bêtes. Ayant manqué volontairement aux lois de la raison, c'est avec justice qu'il est comparé aux animaux qui ne les suivent point. De là vient que la sagesse compare l'adultère à un cheval furieux qui poursuit la cavale sans que le cavalier puisse le retenir.

« L'homme, dit-elle encore, ne 78 parle plus. La parole est la marque de la raison ; la perte de l'une entraîne celle de l'autre. »

L'homme, ainsi, devient semblable aux bêtes, que leur grossier instinct commande et livre à tous leurs appétits, sans qu'elles puissent jamais les retenir et leur commander. Le véritable devoir de l'homme doit donc être d'obéir à la raison. Cette obéissance est dirigée par des règles certaines, dont le but est de lui faire aimer et connaître la vérité. La fin de la piété et de la religion est le repos éternel dont on jouit en possédant Dieu ; notre fin est le commencement de l'éternité. Ce sont les œuvres de l'homme, et non ses discours, qui témoignent de son obéissance à la piété et à la vertu. C'est donc de bien agir qu'il faut avoir soin. Les actions véritablement chrétiennes sont inspirées par un

jugement droit et solide, enflammé de l'amour de la vérité ; l'âme qui les conçoit ordonne au corps de les exécuter. Tout chrétien doit surtout avoir une volonté ferme et constante de suivre en cette vie Dieu et le Christ, volonté qui ne s'écarte jamais de la vertu, afin de vivre éternellement. La vie chrétienne, dont nous posons ici les bases, est donc une suite et un enchaînement d'actions raisonnables et vertueuses ; enchaînement que rien ne peut rompre, et que nous appelons la foi. Elle se compose des préceptes du Sauveur, sentences divines, avertissements spirituels, écrits pour le salut de tous les hommes, et qui reviennent vers celui qui les explique aux autres comme la balle retourne vers celui qui l'a lancée. De ces préceptes, les uns sont pour régler la vie civile, les autres la vie vertueuse. Les premiers ont été souvent expliqués. Nous allons nous occuper des seconds, et apprendre à vivre selon la vertu pour arriver à la vie éternelle, à l'aide des secours que nous donneront les maximes des livres saints.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Des règles qu'il faut observer en mangeant.

Poursuivant donc le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, et choisissant à cet effet les divers passages de l'Écriture qui peuvent le plus appuyer nos instructions, nous décrirons brièvement quel doit être et se montrer tous les jours de sa vie celui qui porte le nom de chrétien. La première chose à examiner, c'est nous-mêmes, et l'harmonie à établir entre notre âme et notre corps, de manière que la matière obéisse toujours à l'esprit. Il est facile de se convaincre, par la contemplation et une étude assidue de notre nature, que notre devoir est de mépriser les choses extérieures, et de maintenir notre âme pure et notre corps chaste. Libres ainsi des liens qui nous attachent à la terre, nous marcherons directement et sans détour à la connaissance de Dieu ; et quoi de plus noble et de plus utile?

Mais il est des hommes qui vivent seulement pour manger, semblables aux animaux privés de raison, dont le ventre est toute la vie. Mangez pour vivre, nous dit le Pédagogue; un plaisir brutal n'est point votre but ; soutenez votre corps puisqu'il le faut, mais n'oubliez pas que vous êtes nés pour être immortels et incorruptibles. Il faut donc faire un choix [80] éclairé entre les aliments qui sont à notre usage. Les plus simples sont les plus convenables. Point de recherche, point d'apprêt, point d'artifice ; la vérité et le nécessaire, non le mensonge et la volupté. La santé et les forces constituent essentiellement la vie humaine, et l'aliment le plus simple est aussi celui qui les conserve le mieux, parce que, facile à digérer, il entretient le corps souple, libre et dispos. Je ne veux point dire ces forces outrées et misérables qu'une nourriture nécessaire à leur

état impose aux athlètes, mais une santé et des forces toujours justes, égales et proportionnées. Nous devons donc nous abstenir de ces aliments dont les qualités nuisibles dérangent les habitudes du corps et troublent les fonctions de l'estomac, après avoir d'abord souillé et corrompu le goût par l'art détestable et funeste avec lequel ils ont été préparés. Cet art impur, qui dessèche rapidement les sources de la vie, il est des hommes qui osent l'appeler besoin de vivre et de se nourrir. C'est en vain que l'habile médecin Antiphane affirme que cette variété de mets est presque l'unique cause de toutes les maladies, ils s'irritent contre cette vérité, et, poussés par je ne sais quelle vaine gloire, ils méprisent, ils rejettent tout ce qui est simple, frugal, naturel, et ils font chercher avec anxiété leur nourriture au-delà des mers. Mais hélas ! je les plains de leur maladie, et je les entends qui célèbrent leurs folles délices. Rien n'échappe à leur avidité ; ils n'épargnent ni peines, ni argent. Les murènes des mers de Sicile, les anguilles du Méandre, les chevreaux de Mélos, les poissons de Sciato, les coquillages de Pélore, les huîtres d'Abydos, et jusqu'aux légumes de Lipare; que dirai-je encore? les bettes d'Ascrée, les pétoncles de Métymne, les turbots d'Attique, les grives de Daphné et les figues de Chélidoine, pour lesquelles le Perse insensé envahit la Grèce avec une armée de cinq cent mille hommes; enfin les oiseaux du Phase, les 81 faisans d'Égypte, les paons de Médie, ils achètent et dévorent tout. Ils font de ces mets recherchés des ragoûts plus recherchés encore qu'ils regardent l'œil enflammé et la bouche béante. Tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les espaces immenses de l'air, suffit à peine à leur voracité. Inquiets, avides, insatiables, ils enveloppent le monde entier de leur volupté comme d'un réseau. Au bruit des viandes qui sifflent et bouillonnent sur les fourneaux enflammés, ils mêlent les cris d'une joie tumultueuse; ils s'agitent, ils se pressent à l'entour, hommes voraces et omnivores, de qui la bouche semble être de feu.

Le pain même, cet aliment simple et facile, n'est point à l'abri de leurs raffinements; ils extraient du froment les parties les plus nutritives, ils lui ôtent sa force et font ainsi eux-mêmes de cette indispensable nourriture l'opprobre de leur volupté.

Leur gloutonnerie délicate n'a plus de bornes, ils la poursuivent sous toutes ses faces, ils l'excitent, ils la réveillent, quand elle se lasse, par mille sortes de friandises. On peut dire, il me semble, de pareils hommes, qu'ils sont tout bouche et tout mâchoire.

« Ne désirez point les mets des riches, nous dit l'Écriture ; leur vie est honteuse et n'a rien de vrai. »

Ces mets auxquels ils donnent tous leurs soins ne sont bientôt plus que fumier; mais nous, qui cherchons le pain du ciel, il faut que nous commandions à notre ventre, à tout ce qui lui plaît et le flatte.

« Les aliments sont pour l'estomac, et l'estomac pour les aliments ; et un jour Dieu détruira l'un et l'autre. »

Car il a horreur de la gourmandise.

Les aliments sont le soutien de cette vie charnelle, qui est suivie de la mort ; mais il est des hommes qui, se servant d'un langage impie, osent donner le nom d'agapes à des repas d'où s'exhale l'odeur de toutes sortes de viandes, deshonorant, par je ne sais quels ragoûts préparés exprès, [82] ce noble et salutaire ouvrage du Verbe, et l'enveloppant misérablement dans le vin, les délices et la fumée. Ils se trompent, s'ils se flattent de pouvoir obtenir par ces repas impurs l'effet des promesses divines. Ces assemblées, qui n'ont d'autre cause et d'autre but que le plaisir, nous leur donnons avec justice les noms de dîner, de souper, de festins, mais le Seigneur ne les a point appelés agapes, c'est-à-dire charités. Aussi nous dit-il lui-même quelque part :

« Quand vous serez conviés a des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous ; mais quand vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière place. »

Et il ajoute :

« Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, appelez-y surtout les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. »

Enfin, il propose cette parabole que vous connaissez :

« Un homme prépara un grand festin où il invita beaucoup de convives. »

Je comprends que la gourmandise cherche à déguiser ses excès sous un nom honorable et spécieux, et qu'elle trouve dans sa folie, comme dit un poète comique, une absurde cause de joie; car ils n'ont pas appris que Dieu a permis à l'homme le boire et le manger pour la nécessité et non pour le plaisir. Il n'est point dans la nature du corps humain d'être fortifié et entretenu par la variété et la délicatesse des aliments; nous voyons, au contraire, que les hommes dont la nourriture est la plus simple et la plus commune sont plus sains, plus forts et plus robustes ; les valets le sont plus que leurs maîtres, et les paysans que leurs seigneurs. Ils ne sont pas seulement plus robustes, mais plus sages ; car les philosophes le sont plus que les riches. C'est que leur esprit n'est ni accablé par l'excès des viandes, ni usé par la volupté. L'agape est une nourriture céleste, un festin raisonnable ; la charité supporte tout, elle [83] espère tout, elle souffre tout, elle ne finira jamais; Heureux celui qui assistera au festin du royaume de Dieu ! Quelle chute, si la charité, qui ne peut mourir et qui habite le ciel, s'abaissait aux honteux plaisirs de la terre ! Pensez-vous que ces repas, qui seront abolis, je les estime quelque chose?

« Et quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, dit l'apôtre, si je n'ai point la charité,

tout cela ne me sert de rien. »

Tout dépend de cette vertu ; vous serez parfaits si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain. C'est dans les cieux qu'est le banquet céleste, dont le nom grec signifie repos ; celui de la terre reçoit de l'Écriture le nom de Cène. La Cène est l'œuvre de la charité mais n'est point la charité elle-même. Elle est la marque d'une bienveillance fraternelle qui se plaît à faire part aux autres de ce qu'elle possède.

N'exposez pas aux médisances des hommes le bien dont nous jouissons, car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix, et dans la joie que donne le Saint-Esprit ;

c'est-à-dire que la nourriture céleste n'est point passagère mais éternelle. Celui qui en mangera possédera le royaume de Dieu par la charité de la sainte Église qu'il aura méditée ici-bas. Sa charité est une vertu pure et digne de Dieu. Son office est de se communiquer. Sa charité est l'amour de la sagesse et l'observation de ses lois. Les joies charitables des festins terrestres accoutument d'avance aux joies du ciel. La Cène donc n'est point la charité ; mais il faut qu'elle en dépende entièrement.

« Que vos enfants, Seigneur, qui sont l'objet de votre complaisance, apprennent que l'homme ne se nourrit pas seulement de fruits, mais que votre parole conserve ceux qui croient en vous. »

Le juste ne vit pas seulement de pain.

Que notre table soit simple et frugale, propre à la veille, sans mélange et multitude de mets, digne des maxi- 84 mes du Sauveur. La charité est comme la nourrice et le lien de la société humaine ; elle a tout en abondance parce que le nécessaire lui suffit, et comme elle mesure ses aliments à ses besoins, elle a toujours de quoi donner aux autres. Sa santé est le fruit de sa sobriété. Mais ceux qui mangent ou qui boivent au delà de leurs besoins se détruisent eux-

mêmes: leur âme devient inerte et impuissante, leur corps faible et maladif. Cet amour qu'ils montrent pour les mets exquis, recherchés et voluptueux, les couvre de honte et de ridicule. Gourmands, lâches, gloutons, voraces et insatiables, telles sont, avec mille autres, les épithètes déshonorantes qu'ils s'attirent et qu'ils méritent. C'est encore avec raison qu'on flétrit du nom de mouches les flatteurs, les gladiateurs, les parasites, race impure et détestable. Ils vendent au plaisir de leur ventre, les uns leur raison, les autres leur amitié, et ceux-là leur vie; serpents qui rampent sur la terre, monstres à face humaine, mais semblables, par leur infernale voracité, au démon, qui est leur père. Ceux qui les ont appelés prodigues leur ont donné un nom qui leur convient parfaitement, parce que, selon l'étymologie grecque, cette dénomination marque le peu de soin qu'ils ont de leur salut.

Cette vie incessamment livrée aux impurs désirs de la gourmandise, cette recherche assidue des mets exquis, des ragoûts variés sous toutes les formes, n'est-elle pas ce qu'il peut y avoir au monde de plus vil et de plus abject ? Ces malheureux ne sont-ils pas réellement des fils de la terre, eux qui mangent comme s'ils n'étaient pas destinés à vivre? Oui, ce sont des malheureux, l'Esprit saint le proclame en ces termes par la bouche d'Isaïe, enlevant d'abord à leurs festins, qui blessent la raison, le saint nom d'agape qui en serait souillé, en ces termes, dis-je: Mais partout régnent la joie et les plaisirs; on égorge des béliers et des génisses, on prodigue les vins et les viandes dans la salle des festins : man- 85 geons, buvons, disent-ils, nous mourrons demain. Et le prophète ajoute aussitôt pour faire sentir l'énormité de leur péché,

« oui, vous mourrez, a dit la voix du Seigneur à mes oreilles, et votre iniquité ne sera point pardonnée. »

Le prophète ne parle point de la mort visible, mais de la mort éternelle, juste châtiment du péché.

Il faut faire ici mention des viandes immolées aux idoles, et dire en quelles circonstances on est obligé de s'en abstenir. Ces viandes, sur le sang desquelles volent les ombres et les esprits infernaux, me paraissent exécrables et abominables.

« Je désire, dit l'apôtre, que vous n'ayez aucune société avec les démons. »

La nourriture de ceux qui périssent et de ceux qui se sauvent ne doit point être la même. Il faut donc s'en abstenir, non point que nous les craignions, car il n'y a en elles aucune vertu, mais à cause de notre conscience, qui est sainte ; à cause de la haine que nous portons aux démons, à qui elles sont dédiées ; à cause enfin de la conscience de ceux dont la faiblesse, craignant tout et jugeant mal des choses, est facilement alarmée et blessée. Le manger n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu, car ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, mais ce qui en sort, qui souille l'homme. De sorte que l'usage de toutes sortes de viandes en soi est indifférent. Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins si nous ne mangeons pas ; seulement nous ne devons pas manger avec les démons, nous qui avons été jugés dignes d'une nourri'ture divine et spirituelle.

« N'avons-nous pas, dit l'apôtre, le pouvoir de manger et de boire, et de mener partout avec nous une femme? C'est à nos voluptés qu'il faut commander, afin d'étouffer les mauvais désirs. Mais prenez garde que cette liberté ne soit aux faibles une occasion de chute. »

Nous ne devons donc pas vivre d'une manière dissolue et licencieuse comme l'enfant prodigue dont parle l'Évangile, 86 ni abuser des dons de notre père, mais en faire usage. Il faut leur commander constamment ; nous sommes faits pour régner sur eux et non pour en être les esclaves. Rien n'est plus beau et plus désirable que d'élever les yeux en haut

vers la vérité et de nous attacher intimement par la contemplation, à cette nourriture céleste qui ne rassasie jamais ; car la nourriture du Christ nous apprend que c'est là la charité qu'il faut embrasser. Mais c'est la chose la plus honteusé et la plus indigne, de s'engraisser comme une brute, pour préparer une victime à la mort ; de n'avoir que des appétits terrestres et l'esprit toujours occupé de viandes, mettant tout son bonheur à mener une vie molle et délicate, comptant la bonne chère pour le souverain bien, et faisant plus de cas d'un cuisinier que d'un laboureur. Je ne prétends pas qu'on ne doive avoir aucun soin de sa nourriture, je ne condamne que l'excès et les mauvaises habitudes qui peuvent entraîner des suites funestes. Il faut donc éviter le luxe, se contenter de peu, ou, pour mieux dire, de cela seulement qui est précisément nécessaire. Si un infidèle vous invite à manger chez lui, et que vous y vouliez aller, mangez de tout ce qu'on vous servira sans vous informer de rien, par scrupule de conscience.

« Achetez également, et sans aucune reherche vaine et curieuse, de tout ce qui est exposé en vente au marché. »

Tels sont les conseils de l'apôtre. Nous ne sommes donc pas forcés de nous interdire certaines viandes, nous pouvons manger de toutes; mais il ne faut avoir pour notre manger ni inquiétude ni empressement. On peut manger indifféremment de tout ce qu'on sert, pourvu qu'on le fasse avec la réserve qui convient à un chrétien ; honorant celui qui nous a conviés, tenant une conversation simple, chaste et prudente; regardant comme indifférents les mets les plus exquis et les méprisant comme des choses d'une si courte durée.

« Que celui qui mange ne méprise point celui [87] qui n'ose manger de tout, et que celui qui ne mange pas ne condamne pas celui qui mange.»

L'apôtre explique un peu plus loin la cause de ce précepte :

« Celui qui mange, dit-il, le fait pour la gloire du Seigneur, car il en rend grâces à Dieu ; et celui qui s'abstient de certaines viandes, s'en abstient en vue du Seigneur, et il rend grâces à Dieu. »

De sorte qu'une juste nourriture est une action de grâces.

Or, celui qui rend à Dieu de perpétuelles actions de grâces ne s'abandonne point à de coupables voluptés. Si nous-mêmes nous prions aussi quelques personnes à manger à cause de leur vertu, il faut nous abstenir des mets exquis et recherchés, et leur donner le bon exemple que Jésus-Christ nous a donné.

« C'est pourquoi, dit l'apôtre, si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande, pour ne pas scandaliser mon frère. »

Une légère abstinence peut être l'occasion du salut d'un homme. N'avons-nous pas la liberté de manger et de boire ? Nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le père, duquel procèdent toutes choses, et qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ; mais notre science sera cause de la perte de ce frère encore faible pour qui Jésus-Christ est mort. Ceux qui blessent la conscience d'un frère encore faible pèchent contre le Christ. Voilà pourquoi l'apôtre nous ordonne de choisir même ceux de nos frères avec qui nous pouvons manger.

« J'ai entendu, dit-il, que si votre frère est impudique, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui. La parole est un aliment, et la table des démons nous est défendue de crainte qu'elle ne nous souille. »

Enfin, il est bien de ne pas manger de la viande et de ne pas boire du vin, c'est le conseil de l'apôtre et des Pythagoriciens. Cela est, en effet, plus des bêtes sauvages que de 88 l'homme. Il s'en exhale des vapeurs épaisses et troubles qui obscurcissent l'intelligence. Celui toutefois qui en mange ne pèche point, pourvu qu'il en use modérément ; qu'il ne s'y livre point, qu'il n'en dépende point, et ne les prenne point avec une avidité dévorante, car une voix murmurera à ses oreilles ces paroles de l'apôtre :

« Ne perdez pas, à cause de votre nourriture, celui pour qui Jésus-Christ est mort. »

C'est être insensé que d'admirer les festins publics après avoir goûté les secrètes délices du Verbe; mais c'est le comble de la folie de suivre des yeux chaque plat avec une telle avidité qu'il semble que les domestiques portent en même temps votre gourmandise. Comment n'est-il pas honteux de se lever de son siège pour regarder les plats, les voir de plus près, et aspirer avidement d'avance l'odeur qu'ils exhalent? Comment la raison peut-elle souffrir qu'on y porte, qu'on y jette incessament une main rapace, non point pour s'en nourrir, mais pour s'en remplir et s'en accabler ? Ce sont des animaux immondes plutôt que des hommes; ils se hâtent tellement de se remplir, que leurs deux joues s'enflent et rendent leur visage monstrueux; la sueur en découle de tous côtés, parce que l'excès avec lequel ils mangent les gonfle et leur ôte la respiration. Ils mangent avec tant de précipitation et une avidité si indécente, qu'il semble que leur estomac soit un réservoir où ils font un amas et des provisions pour longtemps, au lieu de penser à se nourir. Tout excès est un mal ; mais l'excès en fait de nourriture est le pire de tous. La gourmandise est une sorte de folie et de rage. Voici les paroles mêmes de l'apôtre contre ceux qui s'abandonnaient à ce vice :

« Lors donc que vous vous assemblez comme vous faites, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur, car chacun y

mange ce qu'il a apporté pour le repas sans attendre les autres ; et ainsi les uns n'ont rien à manger pendant que les autres sont dans l'i- 89 vresse. N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et pour y manger ? Pourquoi méprisez-vous l'Église de Dieu et humiliez-vous ceux qui sont pauvres ? »

Ces gens insatiables, qui mangent au-delà des bornes de toute pudeur, se couvrent eux-mêmes de honte auprès des riches. Les uns et les autres commettent le mal ; les premiers, en outrageant les pauvres, les seconds en se déshonorant, par leur gourmandise, aux yeux des riches. L'apôtre tonne avec une juste indignation contre ces malheureux qui ont dépouillé toute pudeur et de qui les festins les plus magnifiques ne peuvent assouvir la voracité. C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assembliez pas pour votre condamnation.

Il faut donc s'abstenir de toute intempérance, et se garder de toute action basse et servile. Il faut manger avec bienséance et prendre garde de salir ou ses mains, ou sa barbe, ou le siège où l'on est assis. Que l'on ne mange point avec une avidité qui altère les traits du visage ; qu'on ne se tourne point de côté et d'autre; que l'on porte la main au plat avec modestie et par intervalle ; qu'on ne parle point la bouche pleine, parce que la langue ne peut rendre qu'un son confus et inintelligible. Il ne faut pas non plus boire et manger tout a la fois. Ces deux actions différentes ne doivent point être confondues eu une seule. Cela est de la plus grande intempérance. Soit que vous mangiez ou que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. N'oubliez jamais d'avoir devant les yeux la frugalité comme un but que vous voulez atteindre. Il me semble que le Seigneur a voulu exprimer cette vertu, lorsqu'il bénit les cinq pains et les deux poissons dont il fit un repas à ses disciples, nous montrant, par son exemple, qu'il ne faut point rechercher les

mets exquis et délicats. Le poisson que prit saint Pierre, sur l'or- 90 dre de son maître, est le symbole d'une nourriture frugale, divine et ennemie des passions, Il nous invite, par ce qui sort de l'eau, à goûter l'appât de la justice et à réprimer l'avarice et la luxure. C'est là trouver la pièce d'or dans la bouche du poisson ; c'est combattre la vaine gloire, payer le tribut aux publicains, rendre à César ce qui est à César, et garder pour Dieu ce qui est de Dieu. Nous n'ignorons pas qu'on peut donner d'autres explications de ce tribut dont parle l'Évangile; mais ce n'est point le temps d'en parler, et il suffit de les rappeler en poursuivant l'œuvre que nous nous sommes imposé de conduire, par les doctrines du Verbe, à la source divine de la grâce. Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas expédient. Ceux qui font tout ce qui leur est permis seront bientôt entraînés à faire ce qui leur est défendu. Comme la justice ne naît point de l'avarice et de la cupidité, de même les délices des festins ne peuvent produire la raison chrétienne. Il faut bannir de nos tables tout ce qui flatte les sens et irrite la volupté. Quoique tout ait été fait principalement pour l'usage de l'homme, il n'est pas bon qu'il use de tout, et toujours : le temps, l'occasion, la manière, les circonstances influent beaucoup sur l'utilité des choses. Cette attention à faire un juste choix est surtout propre à combattre et à détruire la gourmandise, dont les richesses allument et entretiennent les flammes ; non point ces richesses divines qui éclairent l'esprit, mais ces immenses trésors terrestres qui l'aveuglent. Personne ne manque du nécessaire, et l'homme d'ailleurs n'est jamais oublié et méprisé de Dieu. C'est lui qui nourrit les oiseaux, les poissons et tous les animaux de la terre : rien ne leur manque, quoiqu'ils n'aient aucun soin de leur nourriture. Nous leur sommes supérieurs, puisque Dieu nous a établis leurs maîtres, et d'autant plus semblables à Dieu, que nous sommes plus tempérants. Nous n'avons pas été créés pour manger et 91 pour boire, mais pour connaître Dieu. Le juste

mange et nourrit son âme, le méchant est insatiable, parce qu'il se livre à des désirs honteux qui n'ont point de fin.

Le luxe et la magnificence des festins ne servent pas seulement à l'usage d'un seul, mais se communiquent à plusieurs; c'est pourquoi il se faut abstenir des mets qui nous excitent à manger sans faim, et qui trompent notre appétit par une sorte de prestige et d'enchantement. La frugalité n'a-t-elle pas, pour se réjouir modérément, mille mets variés? Les ognons, les olives, diverses sortes de légumes, le lait, le fromage, les fruits et mille autres choses qui se cuisent sans aucun apprêt. S'il est nécessaire d'user de quelque viande rôtie ou bouillie, on peut le faire.

« Avez-vous là quelque chose à manger, dit le Seigneur à ses disciples après sa résurrection. »

et comme ils observaient une austère frugalité, d'après l'exemple qu'il leur en avait donné, ils lui présentèrent un morceau de poisson et un rayon de miel. Après avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna. Le miel donc peut être d'usage sur les lèvres frugales. Les mets les plus propres à la nourriture du Chrétien sont ceux dont on peut user sans feu, parce qu'ils sont toujours prêts ; après ceux-ci, ce sont les plus simples et les plus communs, comme nous l'avons déjà dit un peu plus haut. Un démon gourmand gouverne ceux qui se livrent au luxe des tables et nourrissent eux-mêmes leurs maladies : j'appelle ce démon le démon du ventre; c'est le plus méchant et le plus pernicieux de tous. Il est semblable vraiment au démon appelé ventriloque. Il vaut mieux être heureux que d'avoir un démon qui habite en vous: la félicité est dans l'usage de la vertu.

L'apôtre saint Mathieu se nourrissait de légumes et de fruits, et ne faisait usage d'aucune sorte de viandes. Saint Jean, poussant plus loin la frugalité,

vivait de sauterelles et de miel sauvage.

Saint 92 Pierre s'abstenait de la chair de porc ; mais il changea de sentiment après la vision qu'il eut, et dont il est parlé dans les actes des apôtres.

Il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins qui descendait du ciel en terre, et où étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel; une voix vint à lui :

« Lève-toi, Pierre, tue et mange. »

Or, Pierre dit :

« Non, Seigneur, car je n'ai jamais mangé rien d'impur ni de souillé. »

La voix, une seconde fois, dit :

« N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. »

Il est donc indifférent en soi de se nourrir d'une chose ou d'une autre. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais le vice de la gourmandise. Et Dieu, qui a créé l'homme, lui a dit :

« Tout vous servira de nourriture. »

Les légumes avec la charité valent mieux qu'un veau avec le mensonge.

C'est nous rappeler clairement ce qui a déjà été dit, que les légumes ne sont point la charité, mais que la charité doit présider à nos repas, et que la médiocrité qui est bonne en toutes choses, l'est surtout dans les apprêts d'un festin. Les extrêmes sont dangereux ; la vertu est dans un juste milieu, et en ceci le juste milieu est d'avoir le nécessaire. C'est tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins naturels.

La loi des Juifs leur faisait de la frugalité un des principaux devoirs, et le Pédagogue, par l'organe de Moïse, leur défendit l'usage d'une infmité de choses, défenses dont les motifs spirituels restaient cachés, et dont les causes charnelles auxquelles ils crurent leur étaient ouvertes. Il leur

défendit de manger des animaux dont la corne du pied n'est pas fendue, de ceux qui ne ruminent point ; et parmi les poissons, de tous ceux qui n'ont point d'écailles, de sorte que le nombre des animaux à manger est très restreint. Il leur défendit encore non-seulement de manger, mais même de toucher les animaux morts, étouffés ou sacrifiés aux **93** idoles. L'habitude des mets délicats étant presque impossible à déraciner, il s'efforce de l'empêcher de naître en contrariant sans relâche ce penchant inné et impétueux de l'homme vers le plaisir. La volupté est presque toujours pour l'homme une source de maux et de chagrins. L'excès des viandes abrutit le corps et hébéte l'âme. On dit que les enfants dont on ne satisfait pas tout l'appétit sont ceux qui croissent et grandissent le mieux, parce que les esprits qui nourrissent le corps y pénètrent et s'y répandent plus facilement ; tandis que l'excès de la nourriture ferme les passages de la respiration. De là vient que Platon a tellement condamné une vie molle et luxurieuse, qu'il semble avoir fait jaillir dans ses écrits quelques étincelles de la vérité des saintes Écritures. Lorsque je fus venu, dit-il, en Italie et à Syracuse, et que j'y eus pris connaissance de cette vie prétendue heureuse qu'on y passe dans des festins continuels, elle ne me plut nullement, comme de manger sans mesure deux fois par jour, ne jamais dormir seul la nuit, et mille autres excès de semblables sortes ; car aucun des hommes qui vivent sous le ciel, quelle que soit l'excellence de son naturel, ne peut être sage et prudent, s'il a pris la funeste habitude de vivre ainsi dans sa jeunesse. Platon avait sans doute appris que le saint roi David, plaçant l'arche sainte dans le tabernacle au milieu de la ville, ordonna des réjouissances publiques et fit distribuer à chaque Israelite un pain cuit sous la cendre et une sorte de gâteau fait à la poêle. Cette nourriture frugale suffit aux Israélites; il faut aux Gentils du superflu. Les gourmands ne s'efforceront jamais d'acquérir la sagesse, parce que leur âme est comme ensevelie dans leur ventre, semblables à ce

poisson que les Grecs appellent âne et qui seul entre tous les animaux, au rapport d'Aristote, a le coeur placé dans le ventre. Tels sont ces hommes dont leur ventre est l'unique 94 Dieu; qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et à qui l'apôtre prédit un sort funeste par ces paroles :

« Hommes dont la fin sera la damnation. »

CHAPITRE II.

De la modération qu'on doit observer dans le boire.

«Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes maladies. »

C'est ce que disait l'apôtre à son disciple Timothée, qui ne buvait que de l'eau. Ce conseil était convenable pour un homme dont le corps malade et languissant avait besoin de ce secours pour se rétablir. Mais l'apôtre engage son ami à user modérément de ce remède, dont l'excès lui serait nuisible et nécessiterait d'autres remèdes. La boisson naturelle à l'homme, la plus sobre et celle qui apaise le mieux la soif, c'est l'eau. C'est aussi de l'eau, unique et simple boisson de la tempérance, que le Seigneur fit jaillir du rocher pour désaltérer les Hébreux; car leur vie errante exigeait surtout qu'ils fussent sobres.

Plus tard, la sainte vigne produisit la grappe prophétique, c'est-à-dire la Verbe, dont le sang mêlé avec l'eau, suivant sa volonté, est le signe de ceux qui de l'erreur sont entrés dans le repos. Le sang entre en mélange avec le salut. Le sang du Seigneur est, de deux natures, l'un charnel qui nous rachète de la mort, l'autre spirituel, qui nous purifie. Boire le sang de Jésus, c'est participer à l'incorruptibilité du Seigneur. L'esprit est la force du Verbe, comme le sang est la force de la chair. Comme le vin se mêle à l'eau, l'esprit est mêlé avec l'homme. Ce mélange de l'un et de l'autre, je

veux dire du Verbe et de la boisson, s'appelle Eucharistie, qui signifie de grâces; et ce sacrement sanctifie l'âme et le corps 95 de ceux qui y participent avec foi, lorsque la Volonté divine a mystiquement mélangé, par l'Esprit et le Verbe, ce divin breuvage qui représente l'homme. L'esprit, en effet, s'y mêle à l'âme, et

le Verbe à la chair.

J'admire ceux qui choisissent un genre austère de vie, ne boivent que de l'eau, et fuient le vin comme ils feraient la menace du feu.

[2,2b] Je recommande aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe de s'en abstenir absolument. Mêler les flammes du vin aux flammes de leur âge, ce serait joindre le feu au feu. De ce mélange naissent des appétits grossiers et sauvages, des désirs ardents, des mœurs brûlantes ; cette pernicieuse influence du vin apparaît même sur leur corps, dont il forme et mûrit avant le temps les organes destinés au plaisir ; leurs mamelles s'enflent, leurs parties naturelles grossissent, leur corps nourrit les blessures de leur âme et les force de s'enflammer. Ils se livrent avec fureur aux mouvements désordonnés qui les emportent et étouffent en eux toute modestie. La pudeur n'a plus de bornes que leur ivresse ne méconnaisse et ne franchisse. Il faut donc s'efforcer d'éteindre, par tous les moyens possibles, les désirs naissants des jeunes gens, en éloignant d'eux ce foyer de menaces bachiques et en leur donnant un remède contraire à l'ardeur qui les dévore, remède qui enchaînera leur âme trop ardente, retiendra dans de justes bornes la croissance des membres, et assoupira les flammes de la volupté qui commence à s'éveiller en eux.

[2,2c] Dans la fleur et la vigueur de l'âge, il faut prendre son repas sans boire, afin que la sécheresse de l'aliment soit comme une éponge qui pompe le trop d'humeurs répandues dans le corps. Se moucher et cracher sans cesse est une

marque d'intempérance, parce que l'intempérance est comme la mère des humeurs excessives qui nous affligent. Si là soif les presse, ils y remédieront avec un peu d'eau ; car il ne convient point d'en boire abondamment, de peur 96 qu'elle n'affaiblisse les sucs nutritifs de l'aliment. Beaucoup d'eau nuit à la digestion, un peu la favorise.

L'excès du vin est incompatible avec la méditation des choses célestes ; ennemi de la tempérance, il étouffe et détruit toute sagesse. Le soir, on peut à son souper user d'un peu de vin, parce que d'ordinaire les occupations du soir sont moins sérieuses et demandent moins d'application. L'air devient plus froid et la chaleur naturelle qui s'affaiblit a plus besoin d'une chaleur étrangère. Mais à cette heure il n'en faut user qu'avec la plus grande modération, et prendre garde d'aller jusqu'à l'excès.

On peut permettre aux vieillards de boire un peu plus de vin pour réveiller leur vigueur que l'âge a ralentie, et rétablir, par ce remède innocent, leurs forces usées. Les naufrages de l'ivresse ne sont plus guère à craindre pour les vieillards. La raison et l'expérience sont comme des ancres qui les attachent au port, et ils surmontent facilement les tempêtes passionnées que l'ivresse excite et déchaîne. Il leur est même permis de plaisanter avec grâce et modestie durant le repas. Enfin, ils peuvent boire, mais de manière à conserver toujours, avec la mémoire et la raison, un corps droit et immobile qui ne chancelle point sous le poids du vin. Ne vaut-il pas mieux, en effet, s'arrêter avant de tomber?

[2,2d] Artorius, si je m'en souviens bien, dans son livre de la *Longue vie*, pense qu'il faut boire seulement pour humecter les aliments, et que c'est le plus sûr moyen de s'assurer une longue vie. Le vin donc doit être employé par les uns comme remède, par les autres comme joie et délassement. Le vin rend un homme, qui a bu un peu plus qu'à l'ordinaire, d'une humeur égale, complaisant envers les conviés, doux et commode envers les domestiques, agréable

à ses amis; mais si on le choque, il repousse aussitôt l'injure par l'injure.

97 Comme le vin est naturellement chaud et plein d'un suc agréable, pris modérément, sa chaleur dissout les excréments grossiers, et sa bonne odeur corrige les humeurs acres et malignes. Aussi l'Écriture sainte dit elle avec raison :

« Le vin a été créé dès le commencement pour réjouir l'âme et le cœur ; mais il est bon de le mêler avec beaucoup d'eau, afin d'éviter la folie et l'imbécilité de l'ivresse. »

L'eau et le vin étant deux ouvrages de Dieu, leur mélange est utile à la santé, parce que la vie consiste dans ce qui est nécessaire et ce qui est utile. Il faut donc mêler à ce qui est nécessaire un peu de ce qui est utile ; c'est-à-dire un peu de vin à beaucoup d'eau. L'excès du vin épaissit la langue, agite les lèvres, tourne et détourne les regards; les yeux, humides, nagent dans leur orbite comme dans une fontaine ; tout tourne autour d'eux ; ils ne peuvent plus ni compter ni distinguer nettement les objets même les plus proches. Il me semble voir deux soleils, disait le vieillard thébain ivre. C'est que l'œil, agité par la chaleur du vin, multiplie pour lui le même objet en le saisissant plusieurs fois. Il importe peu que ce soit l'œil ou l'objet qui remue, l'effet est le même. C'est l'agitation qui ôte à l'œil la faculté de distinguer. Le pied tremble et fléchit sous le corps comme s'il marchait sur les vagues; enfin les nausées et les vomissements achèvent et couronnent ces tristes plaisirs.

[2,2e] Le poète tragique l'a dit :

l'homme ivre est vaincu par la colère et abandonné par la sagesse ; ses discours, pleins de folie, font plus tard le sujet de sa honte et de ses regrets.

Le sage aussi avait dit avant le poète :

«le vin bu avec excès amène la colère, et l'emportement, et la ruine. »

C'est pourquoi plusieurs pensent qu'il faut se relâcher un peu dans les festins, et remettre au lendemain les choses sérieuses. Mais moi je pense, au contraire, que la raison surtout 98 y doit présider, afin de nous retenir si nous nous laissions imprudemment tomber, et, de peur que les joies de la table ne nous entraînent et ne nous fassent descendre jusqu'à la honte de l'ivresse. Si personne ne ferme les yeux avant de se mettre au lit, pourquoi bannir la raison avant de nous mettre à table ; la raison ne doit jamais nous quitter, ni cesser un instant de faire son office; nous devons l'inviter même à notre sommeil. La parfaite sagesse, qui est la connaissance des choses divines et humaines, qui contient et embrasse tout, est la science et l'art de la vie, en tant qu'elle prend soin du troupeau des hommes, et par cette raison elle nous est toujours présente et accomplit en nous son bienfaisant office tant que nous vivons. Mais les malheureux qui bannissent toute tempérance de leurs repas, se persuadent que les fausses joies auxquelles ils se livrent constituent une vie heureuse, et cette vie n'est qu'une longue débauche dans le vin, l'ordure et l'oisiveté. Vous en pouvez voir quelquesuns, demi-morts, chancelants, courronné de fleurs comme des amphores, et se passant l'un à l'autre de larges coupes de vin sous un vain prétexte de bienveillance ; d'autres, hébétés par la crapule, tout souillés, le visage pâle et livide, et ajoutant à l'ivresse de la veille encore une ivresse nouvelle. Il est bon, ô mes amis, il est bon que ce ridicule et misérable spectacle nous apprenne à détester ce vice et à régler et épurer nos mœurs, craignant de donner nous-mêmes aux autres ce même spectacle honteux.

On l'a dit avec grâce et justesse :

le vin éprouve le cœur des hommes superbes comme l'eau brûlante de la fournaise éprouve le fer.

L'excès du vin produit l'ivresse, qui enfante à son tour l'impudence crapuleuse, les dégoûts pesants et pénibles à eux-mêmes, et ces mouvements imprévus de la tête et des membres que la raison ne gouverne plus.

[2,2f] La sagesse divine, méprisant cette vie, (si l'on veut appeler vie cette 99 habitude oisive et lâche d'une passion qui éteint toutes les lumières de l'âme), recommande à ses enfants :

« Ne sois pas parmi ceux qui s'enivrent de vin et qui se remplissent de viande ; car ceux qui se livrent au vin et qui apprêtent des banquets seront chassés de l'héritage de leurs pères ; la paresse sera vêtue de haillons. Le paresseux est celui qui ne veille point dans la sagesse, et que l'ivresse ensevelit dans le sommeil. Le débauché sera vêtu de haillons et deviendra à tous les yeux un objet de dégoût et de mépris. »

Le pécheur, en effet, dont le corps est comme ouvert et déchiré par les passions, laisse voir à travers la honte de son âme, et les désirs impurs qui le dévorent et l'éloignent de plus en plus du salut. Voilà pourquoi le sage ajoute :

A qui les désirs effrénés? à qui l'emportement? à qui les débats ? à qui les regrets inutiles ?

Voyez le débauché déchirant lui-même son âme et son corps, mépriser la raison et s'abandonner à l'ivresse. Écoutez les nombreuses et terribles menaces que l'Esprit de Dieu leur adresse. Mais l'Écriture ajoute encore à ces menaces :

« A qui les yeux livides? N'est-ce point à ceux qui passent leur vie dans les débauches du vin ? à ceux qui les aiment et les cherchent partout? »

Ces yeux livides, signes de mort, témoignent qu'ils sont déjà morts devant Dieu. Car l'oubli des choses qui appartiennent à la véritable vie, cet oubli conduit à la mort.

De là vient que le Pédagogue, plein de soin pour notre salut, nous crie avec force :

« Ne buvez point jusqu'à l'ivresse. »

Car comment prierez-vous, si vous êtes ivres ?

« Votre bouche ne sait que des paroles impures, et vous ressemblez à un pilote couché et enseveli dans les profondes vagues de la mer. »

Le vin, ajoute un poète, est comme un feu qui dévore le cœur de l'homme ; il le trouble, il l'agite, il le soulève avec la même fureur que les vents soulèvent les flots irrités. Il tire ses secrets du fond de son âme, et les répand 100 sur ses lèvres par une maligne influence à laquelle il ne peut résister. Vous le voyez, c'est un naufrage prochain et inévitable. Le cœur est accablé par l'ivresse ; la force du vin est comparée à celle de la mer. Le corps y demeure enseveli comme un navire dans les vagues. La profondeur de sa honte égale la profondeur des flots. Le pilote, c'est-à-dire l'âme, enveloppé et jeté ça et là par la violence de la tempête, se trouve plongé dans de profondes ténèbres qui l'aveuglent, et il s'éloigne de plus en plus du port de la vérité, jusqu'à ce que, donnant contre des rochers cachés sous les flots, il s'y brise, et se perd lui-même dans le gouffre des voluptés.

[2,2g] « Ne vous livrez pas, dit l'apôtre, aux excès du vin d'où naît la dissolution. »

L'ivresse et la luxure sont inséparables. Le fils de Dieu changea, il est vrai, l'eau en vin aux noces de Cana, mais il ne permit pas aux conviés de s'enivrer. Le mélange de l'eau et du vin dans le sacrement de l'Eucharistie représente l'union de la loi nouvelle et de la loi ancienne, union qui forme aujourd'hui le vrai culte offert par le Christ, et agréable à Dieu. L'eau est l'ancienne loi, le vin est le sang du Christ qui est le fondement de la loi nouvelle. Les soins

de Dieu pour l'homme se sont suivis sans interruption depuis Adam jusqu'à nous.

« Le vin est tumultueux et l'ivresse turbulente; quiconque s'y livre ne sera jamais sage, »

nous dit l'Écriture. Cependant on en peut boire en hiver contre le froid, et dans les autres saisons comme remède aux maladies de l'estomac. On mange pour apaiser la faim, ainsi on ne doit boire que pour se désaltérer. Enfin, il faut user du vin avec les plus grandes précautions, de peur de tomber ; car il n'est rien de plus glissant et de plus dangereux que cet usage. Ainsi notre âme sera pure, sobre et lumineuse. La sobriété de l'âme en fait la sagesse et la force; en cet état elle conserve toutes ses facultés contemplatives ; elle n'est point souillée des vapeurs malignes que le vin ex- 101 hale, ni resserrée et épaissie, si je l'ose dire, en une masse inerte et flottant au hasard, comme les nuages. Pourquoi rechercher les vins de prix ? Est-il besoin, pour apaiser la soif, d'un vin ardent et fumeux ? Ces vins délicieux qu'on transporte à grands frais sur mer, de Lesbos, de Crète, de Syracuse, ou de quelques contrées de l'Égyte et de l'Italie, il les faut laisser à ces insensés, à qui le désordre de leurs désirs ôte la raison avant même que l'ivresse la leur ait ôtée. Les diverses qualités de ces vins sont innombrables comme leurs noms. Un homme modéré doit se contenter d'une seule espèce de vin. Le vin que produit son pays ne peut-il pas suffire à chacun ? Ou faut-il encore imiter ces rois insensés qui envoyaient, jusques dans l'Inde, chercher de l'eau du fleuve Choaspe, eau qui paraît, dit-on, aussi bonne à ceux qui en boivent que le meilleur vin aux ivrognes. L'Esprit saint, par la bouche du prophète Amos, proclame le malheur des riches. « Malheur à vous, leur dit-il, qui buvez un vin exquis dans de larges coupes, et qui vous étendez mollement sur des lits d'ivoire. » Il faut surtout respecter la pudeur et la bienséance.

[2,h] La fable nous dit de Minerve qu'elle cessa de jouer de la flûte parce qu'on n'en peut jouer sans que le visage s'enfle et se défigure. Quelle qu'ait été réellement cette Minerve, les païens en avaient fait la déesse de la bienséance. Il faut tenir la tête ferme en buvant, et ne pas la tourner de côté et d'autre ; avaler doucement et sans avidité, et prendre garde de rien répandre sur soi en buvant d'un seul trait. Quand on boit trop brusquement, on fait un bruit désagréable comme si on versait quelque liqueur dans un vase d'argile ; c'est donner aux assistants le spectacle le plus ridicule et le plus honteux. Rien, d'ailleurs, n'est plus nuisible que cette avidité. Pourquoi donc vous hâter de vous faire du mal ? on ne vous ôte point le verre, vous pouvez boire, il vous attend ; 102 mais ne vous jetez point dessus, prenez-le posément, et buvez à votre aise. Votre soif s'apaise d'autant mieux par cette sage lenteur, que la boisson a le temps de descendre et de circuler librement dans tous vos membres ; et puis, en buvant ainsi, vous vous conduisez avec bienséance. Ce qu'on ôte à l'intempérance n'est pas perdu.

« Ne mettez point votre force, dit le sage, à boire beaucoup. »

L'excès du vin abrutit l'homme et le rend inutile. Les Scythes, les Celtes, les Ibères et les Thraces, nations belliqueuses, s'adonnent à l'ivrognerie, et croient que ce vice est honorable, et qu'il constitue le véritable bonheur de la vie ; mais nous, qui sommes une nation pacifique, nous éloignons de nous le tumulte et les injures, et nous buvons avec décence et sobriété, donnant à nos festins un nom convenable, image de la sainte amitié qui nous unit. Comment pensez-vous que le Seigneur a bu, étant homme ? Avec impudence, comme nous, ou avec honnêteté, tempérance et circonspection ? Sans doute, il a fait usage de vin ; car il l'a béni lui-même et il a dit :

« Prenez, et buvez, ceci est mon sang, »

le sang de la vigne. Le Verbe, répandu pour plusieurs et pour la rémission des péchés, est le symbole de la joie. Par la sobriété qu'il a montrée, il nous montre quelle doit être la nôtre. C'est bien le vin lui-même qu'il a béni, ses paroles le prouvent. En effet, il dit à ses disciples :

« Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai tout nouveau ; chez vous, dans le royaume de mon Père. »

C'est bien du vin qu'il buvait, puisqu'il disait de lui même en reprochant aux Juifs la dureté de leur cœur :

« Le Fils de l'Homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme insatiable et adonné au vin, ami des publicains et des péchours. »

Ces passages sont des preuves irréfragables contre les erreurs des Encratites.

[2,21] Que les femmes surtout, se souvenant toujours de la 103 pudeur et de la modestie convenables à leur sexe, ne plongent pas leurs lèvres dans de vastes coupes, et ne baissent pas indécemment la tête sur leur verre de manière à découvrir aux hommes ce qu'elles peuvent de leur cou et de leur sein, imitant leurs débauches et consumant leur vie dans les folles délices du luxe et de la table. Rien de ce qui est honteux et blamable ne convient à l'homme, à plus forte raison à la femme, à qui la seule pensée de ce qu'elle est, doit inspirer la pudeur.

« La femme qui s'enivre excite une grande colère, »

dit le sage. Pourquoi ? Parce que sa honte et sou ignominie ne seront point cachées. Pour elle, en effet, de la volupté au crime il n'y a qu'un pas. Nous ne défendons point l'usage des coupes d'albâtre, mais toute manière orgueilleuse de s'en servir. Nous voulons qu'on se serve des choses simplement et sans vanité, et qu'on prenne toutes sortes de précautions pour ne jamais rien faire contre la

bienséance. Il faut en aucune manière permettre aux femmes de montrer aux hommes quelque partie que ce soit de leur corps, de peur que tous deux ne tombent, les uns en regardant avec avidité, les autres en attirant avec plaisir ces regards avides. Il faut toujours agir, parler et se conduire comme en la présence de Dieu, de peur encore que l'apôtre, s'irritant contre nous comme autrefois contre les Corinthiens, ne nous dise :

« Lors donc que vous vous assemblez comme vous faites, ce n'est plus manger la Cène du Seigneur. »

On peut dire, il me semble, des gourmands, des impudiques et des ivrognes, qu'ils sont des monstres sans tête. Car leur raison ne siège plus dans leur cerveau ; mais dans leur ventre, où elle sert de jouet et d'esclave à la colère et à la cupidité. Semblables à cet Elpénor qui se cassa la jambe dans une chute qu'il fil étant ivre, leur cervelle, obscurcie par les fumées de vin, tombe dans le cœur et dans le foie ; c'est-à-dire dans la colère et dans la volupté avec plus de ra- 104 pidité et de force que Vulcain, selon le dire des poètes, ne fut précipité par Jupiter du ciel sur la terre.

La fatigue, la veille, la colère, les tourments de toute sorte habitent avec l'homme insatiable.

L'Écriture sainte nous apprend l'indécence que commit Noé dans l'ivresse, afin de nous détourner par un exemple frappant de ce vice honteux. Elle nous apprend aussi, dans le même but, que ceux qui couvrirent sa honte furent bénis de Dieu. Enfin Salomon a renfermé en un seul mot tout ce qu'on peut dire sur cette matière :

« Un peu de vin suffit à un homme sensé et il dormira d'un sommeil paisible. »

CHAPITRE III.

Il ne faut point rechercher la possession des meubles riches et précieux.

Les vases d'or, d'argent, ou de quelque pierre précieuse, ne sont bons qu'à charmer et séduire les yeux. Leur usage est inutile et vain. Les remplissez-vous d'une liqueur chaude, vous ne pouvez les toucher sans douleur ; d'une liqueur froide, la qualité du vase altère celle de la liqueur, et cette riche boisson devient dangereuse. Loin de nous donc les vases de Thériclée et d'Antigone, les conges bachiques et ces mille sortes de riches bassins et cuvettes dont les usages et les noms sont devenus innombrables. La possession de l'or et de l'argent, soit publique, soit particulière, excite l'envie dès qu'on en abuse. Il est rare de l'acquérir, difficile de la garder, plus difficile encore d'en bien user. Loin de nous encore la vaine gloire que l'on met à posséder des verres de cristal délicatement ciselés. La sainteté de nos lois nous en interdit l'usage ; mais ne nous en plaignons pas, car ils sont si fragiles qu'on n'y peut boire sans craindre de les 105 briser. Point de sièges, de plats, de bassins, d'assiettes, d'aiguières d'argent ; point de meubles de riches métaux pour la table ou d'autres usages que j'aurais honte de nommer ; point de trépieds de cèdre, d'ébène ou d'ivoire ; point de lits à colonnes et à pieds d'argent, où l'ivoire, l'or et l'écaille forment mille figures bizarrement entrelacées; point de tapis de pourpre et d'autres couleurs précieuses et recherchées, éclatantes preuves d'un luxe orgueilleux, insidieux plaisirs d'nne vie lâche, enviée et molle. Ces vaines recherches n'ont rien d'utile et de propre à notre nature. Rappelez-vous ces paroles de l'apôtre :

« Le temps est court. »

[2,3b] Enfin il ne faut pas se parer ridiculement et imiter ces insensés que nous voyons dans les fêtes publiques exciter par leur parure l'admiration et l'étonnement, tandis qu'ils sont intérieurement remplis de misère. L'apôtre, en effet, expliquant plus au long la pensée que nous venons de citer, ajoute :

« Ainsi il faut que ceux qui ont des femmes soient a comme s'ils n'en avaient point ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient point. »

Si l'apôtre parle ainsi du mariage, dans lequel Dieu a dit :

« Croissez et multipliez, »

comment ne pensez-vous pas qu'il veut que vous vous défassiez surtout du faste et de l'orgueil ? Jésus-Christ a dit à ce sujet :

« Vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres, puis venez et suivez-moi. »

Suivez Dieu, dépouillé d'orgueil et d'une pompe momentanée, et possédant ce qui est à vous, ce qui est bon, ce que personne ne vous peut enlever; c'est-à-dire la foi en Dieu, l'adoration de sa Passion et la bienveillance envers les hommes, seules richesses qui soient réelles et précieuses. Pour moi, je loue Platon d'avoir expressément défendu les grandes richesses et tous les meubles dont l'usage n'est pas absolument nécessaire : voulant que le même meuble servît à des usages différents 106 afin qu'une possession variée ne variât pas nos besoin». L'Écriture-Sainte dit quelque part admirablement, dirigeant ses paroles vers ceux qui sont pleins d'orgueil et de complaisance pour eux-mêmes :

« Où sont les princes des nations » qui dominaient les animaux de la terre ; qui se jouaient des oiseaux du ciel; qui amassaient l'or et l'argent, en qui les hommes se confient et qu'ils recherchent sans relâche ; et ceux qui travaillent l'argent avec art, et qui en faisaient les plus beaux ouvrages ? Ils ont été exterminés, ils sont descendus dans les enfers. »

L'enfer est le prix de l'orgueil.

[2,3c] Lorsque nous avons besoin de quelque outil pour cultiver nos champs, soit bêche, soit charrue ou faucille, nous ne les faisons point fabriquer d'or et d'argent; nous ne regardons point à la richesse, mais au travail auquel ils sont

propres. Qui donc empêche que nous pensions de même par rapport aux différents meubles destinés à nos usages domestiques ? Pensez-vous, je vous prie, qu'un couteau de table ne coupe point s'il n'est garni de clous d'argent ou que le manche n'en soit d'ivoire ? Faut-il aller chercher jusqu'aux Indes du fer pour couper notre viande ? L'eau avec laquelle nous lavons nos pieds ou nos mains les nettoiera-t-elle moins bien pour être contenue dans des bassins de terre ? Une table aux pieds d'ivoire portera-t-elle d'ailleurs sans indignation un pain grossier et à vil prix ? Une lampe faite par un potier éclaire-t-elle moins que la lampe faite par un orfèvre ? Pour moi, je dis que le sommeil qu'on prend sur le plus humble grabat n'est pas moins doux que sur un lit d'ivoire. Puisqu'il suffit, pour nous couvrir, des peaux de brebis et de chèvres, pourquoi chercher des tapis de pourpre et d'écurlate ? Quelle vaine erreur, quelle trompeuse apparence du beau et de l'honnête nous aveugle au point de préférer à la sainte frugalité ces folles délices qui nous ont déjà été si 107 fatales ? Voyex : le Christ mangea dans un plat de matière vile et commune; il fit asseoir ses disciples sur l'herbe, il leur lava les pieds et les leur essuya avec un linge grossier; Dieu sans faste et sans orgueil, quoiqu'il fut le créateur et le maître de toutes choses ! il ne se fit point apporter du ciel un bassin précieux. Il demande à boire à la samaritaine qui puisait de l'eau dans un puits avec un vase de terre, ne demandant point un vase précieux, et nous montrant qu'il est aisé de se désaltérer. C'est que son but était d'établir l'usage utile de chaque chose, et non une excessive et vaine magnificence. Il mangeait et buvait dans les festins, mais il n'avait garde de creuser la terre pour y chercher de l'argent et de l'or, et se pouvoir servir de ces vases prétendus précieux qui exhalent toujours la rouille et l'odeur du métal dont ils sont formés.

[2,3d] La nourriture, les vêtements, les meubles, en un mot, la vie tout entière du Chrétien, se doivent accorder

avec la sainteté de sa foi. Il faut que ses actions soient utilement réglées d'après la personne, l'âge, l'état et le lieu. Puisque nous sommes tous les ministres du même Dieu, il faut que nos biens et nos meubles portent le même caractère d'une vie honnête et frugale, et que chacun de nous en particulier fasse connaître, par une conduite uniforme et réglée, la sincérité d'un même amour et d'une même foi. Les choses qu'on acquiert sans difficulté, on s'en sert de même ; on les loue, on les garde, on les prête avec facilité. Les plus utiles sont les meilleures ; les plus communes valent mieux que les plus rares. En un mot, les richesses mal administrées sont comme une citadelle de crimes et de vices dont les possesseurs ne peuvent entrer dans le royaume des cieux ; malades qu'ils sont de l'incurable maladie du monde, et vivant au milieu des délices qui les enflent d'un fol orgueil. Ceux qui s'efforcent de faire leur salut doivent bien se persuader que [108] l'usage se réduit a l'utile, et qu'il n'y a d'utile que ce qui est absolument nécessaire. C'est une chose bien vaine, que cette insatiable fureur d'amasser et de garder pour son seul usage tant de possessions précieuses. Amasser sans cesse, et ne faire part à personne de ce que l'on possède, c'est mettre le grain dans un tonneau percé, c'est se causer mille maux, c'est se ruiner et se perdre. Rien n'est plus digne surtout de ridicule et de mépris que de satisfaire les nécessités honteuses de la nature dans des vases d'or et d'argent, comme ces femmes riches et fières que leur sot orgueil accompagne jusque sur leur chaise percée. Pour moi, je voudrais que pendant toute leur vie elles n'estimassent pas plus l'or que du fumier. La convoitise de l'argent est devenue la mère et la nourrice de tous les vices. L'apôtre l'appelle lui-même la racine de tons les maux :

« Car, dit-il, l'avarice est la source de tous les maux ; et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi et se sont jetés dans de grandes douleurs. »

La pauvreté des passions est la vraie richesse. La grandeur de l'âme ne consiste point à jouir pour soi seul et à s'enorgueillir de ses richesses, mais à les mépriser. Il est honteux au suprême degré de vanter la magnificence de ses meubles. Pourquoi s'enorgueillir de ce que chacun peut acheter au marché ? Mais l'argent de la terre ne peut acheter la sagesse ; c'est une marchandise céleste, et pour se la procurer il faut posséder le Verbe, la seule monnaie qui ait cours dans le ciel.

CHAPITRE IV.

De quelle manière il est permis de se réjouir dans les festins.

Il faut bannir des tables, où la raison préside, les excès de toute sorte, et ces longues veilles surtout, qui se plaisent 109 et s'allongent encore dans la médisance et la calomnie, les troubles et les injures. Loin de nous les chaînes honteuses dont nous lient ces nocturnes débauches ! Loin de nous l'amour et l'ivrognerie, passions viles et aveugles ! Les chants libres et déshonnêtes régnent de concert avec l'insolence, dans les festins licencieux. La veille excite l'ivresse, allume les sens, et inspire ainsi l'audace des choses honteuses. Ceux qui se plaisent aux sons lascifs des instruments de musique, aux chœurs, aux danses, aux applaudissements, à tous ces bruits tumultueux et vains, ne se plairont plus à la modestie, à la pudeur, à aucune règle de sagesse et de discipline ; devenus sourds, pour ainsi dire, à tout autre bruit qu'à celui de ces cymbales et de ces tambours, qui résonnent et retentissent à leurs oreilles pour les tromper et les séduire. Ces festins dissolus sont à mon sens un théâtre d'ivrognerie.

« Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière ; marchons avec pudeur comme durant le jour, et non dans la débauche et dans les festins,

dans les impudicités et dans les dissolutions, dans les querelles et dans les jalousies. »

Laissons le chalumeau aux bergers, et la flûte aux adorateurs impurs des idoles. Ces instruments doivent être bannis de nos tables; ils ne conviennent qu'à des brutes ou à des hommes privés de raison. On raconte des biches, que le son d'une flûte les apprivoise, et que les chasseurs les attirent, au bruit du chant, dans leurs filets. Lorsque les chevaux se mêlent aux cavales, on leur chante sur la flûte comme une sorte de chant d'hymen, dont les musiciens ont même fait un genre de musique. Il ne faut ni rien regarder, ni rien écouter de honteux ; et pour tout dire, en un mot, nous devons fermer dans notre âme tout accès à l'intempérance, prendre garde à nos yeux, prendre garde à nos oreilles, de peur que la volupté ne les chatouille; fuir les chansons lascives ou trop tendres, et cet art impur d'une mu- 110 sique dégénérée, qui corrompt les mœurs et redouble l'ardeur de la débauche. Nous devons employer les instruments de musique à chanter les louanges de Dieu.

« Faites retentir ses louanges, nous dit l'Esprit saint, au son de la trompette, sur la lyre et sur la harpe. Chantez-le en chœur, au bruit des tambours; chantez-le sur l'orgue et sur tous les instruments à corde ; que l'air résonne du bruit de vos cymbales. Louez le Seigneur. »

Ces instruments dont parle l'Esprit saint, ce sont la bouche, le cœur, les lèvres et l'esprit de l'homme, car l'homme est un instrument vraiment pacifique. Mais voulez-vous approfondir davantage cette matière, vous trouverez des instruments guerriers qui enflamment les passions, qui allument l'amour, qui irritent et font jaillir la colère. Les Étrusques, dans leurs guerres, emploient la trompette ; les Arcadiens, la flûte ; les Siciliens, une sorte d'instrument qu'ils appellent pectis; les Crétois, la lyre ; les Spartiates, la flûte ; les Thraces, la trompe ; les Égyptiens, le tambour ; les Arabes, la cymbale. les Chrétiens n'ont qu'un instrument,

qui est le Verbe pacifique que nous offrons à Dieu pour l'honorer, ne nous servant plus de harpe, de trompette, de tambour et de flûte, comme avaient coutume de le faire les peuples avides de guerre et de sang, qui méprisèrent la crainte de Dieu et se réunirent en tumultueuses assemblées, n'épargnant ni soin ni harangues pour exciter leur fureur, ou la rallumer quand elle s'éteignait.

Une douce bienveillance doit nous animer dans le festin. Si vous aimez le Seigneur votre Dieu et votre prochain comme vous-mêmes, vous louerez Dieu d'abord, et lui rendrez des actions de grâces, ensuite vous vous montrerez doux et aimable envers votre prochain.

« Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude, »

nous dit l'apôtre. Cette parole s'accommode et se rend conforme aux 111 temps, aux lieux, aux personnes, et maintenant même elle converse dans les festins.

« Instruisez-vous, ajoute l'apôtre, et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, avec édification, les louanges de Dieu. Quelque chose que vous fassiez, soit en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le père. »

Tels doivent être nos festins, pleins de grâces et d'une joie sainte. Si vous savez jouer du luth ou de la harpe, vous le pourrez faire sans mériter de reproche; car vous imiterez ainsi ce saint roi des Hébreux, si agréable et si cher à Dieu.

« Justes, nous dit ce saint prophète, célébrez le Seigneur dans des transports de joie. C'est aux cœurs droits de chanter ses louanges. Chantez le Seigneur sur vos harpes; célébrez le Seigneur sur la lyre à dix cordes. Chantez à sa gloire un cantique nouveau. » Ce nombre dix, qui est le principe de tous les nombres, ne prouve-t-il pas que cet instrument est la figure du Verbe?

Avant de manger comme avant de boire, il est juste de louer Dieu, qui a créé et qui nous donne toutes les choses dont nous nous nourrissons. Avant de nous livrer au sommeil, il est pieux, il est saint de lui rendre grâces pour tous les bienfaits que nous en avons reçus, et afin de dormir paisiblement sous sa divine protection. Célébrez donc ses louanges ; son ordre a tout créé, et aucun de ses ouvrages n'est imparfait ni défectueux. Les anciens Grecs, au milieu de leurs festins et des vases pleins de vin, chantaient, à l'imitation des psaumes des Hébreux, des chansons qui avaient un nom particulier, et que tous répétaient ensemble et d'une seule voix, s'excitant encore à boire les uns les autres dans les intervalles de ce chant. Ceux d'entre eux qui étaient plus habiles dans l'art musical jouaient en même temps de la lyre. Mais loin de nous les chants amoureux ; nous ne de- 112 vons chanter que les louanges de Dieu.

« Qu'ils chantent son nom en chœur, nous dit le prophète ; qu'ils le proclament sur le tambour et la cithare ; que sa louange réside dans l'assemblée des saints; qu'Israel se réjouisse dans son Créateur ; que les filles de Sion se réjouissent dans leur roi. »

Et le prophète ajoute aussitôt :

« Parce que le Seigneur se complaît dans son peuple. »

Nous admettons donc une harmonie modeste et chaste ; mais nous tenons aussi loin que possible, de nos pensées fortes et généreuses, une musique molle et énervante dont les concerts, étudiés et artificieux, nous conduiraient bientôt à la honte d'une vie molle et désordonnée. Les sons graves et sévères bannissent l'impudence et l'ivrognerie. Ce sont ceux qu'il faut employer, et laisser les sons énervants de la musique chromatique aux débauchés qui se couvrent de fleurs et se vautrent dans l'insolence et dans le vin.

CHAPITRE V.

Du rire.

Tout imitateur de choses ridicules on d'actions risibles sera banni de notre république ; car les paroles étant l'expression de la pensée et des mœurs, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de ridicule dans les mœurs de celui qui se plaît à prononcer de ridicules paroles. C'est ici le cas d'appliquer ce passage de l'Évangile :

« Tout arbre bon produit de bons fruits; et tout arbre mauvais, de mauvais fruits. »

Le discours est le fruit de la pensée. Or, si ceux qui excitent le rire doivent être bannis de notre république, il ne peut sans doute nous être permis de l'exciter nous-mêmes; car il serait absurde que nous imitassions ceux qu'il nous est défendu d'écouter. Mais le comble de l'absurdité 113 serait de nous étudier à paraître ridicules ; c'est-à-dire d'attirer sur nous, de gaieté de cœur, la honte et le mépris. Si personne ne veut travestir son corps comme on le fait sur le théâtre, voudrons-nous travestir notre âme, et cela ouvertement et publiquement? Ne prenons donc pas un masque ridicule, et surtout gardons-nous bien de vouloir, dans nos discours, être ou paraître ridicules, nous faisant ainsi un jouet de la parole et de la raison, les plus précieuses qualités de l'homme. Ce jeu est méprisable au plus haut degré, puisque ceux qui s'y exercent ne méritent pas même d'être écoutés. D'ailleurs ces discours impertinents ont coutume de conduire à des actions honteuses.

Il faut parler d'une manière polie et agréable ; et loin de chercher à exciter le rire, il faut avoir soin d'en comprimer les éclats. La pudeur et l'honnêteté brillent dans un rire modeste, l'intempérance éclate dans un rire bruyant. N'ôtons rien aux hommes de ce qui leur est naturel, mais réglons-en l'usage sur le temps et les circonstances. Faut-il que l'homme rie toujours parce qu'il est doué de la faculté de rire ? Non sans doute ; car le cheval, qui est doué de la faculté de hennir, ne hennit pas toujours. L'homme étant un animal raisonnable, il faut qu'il montre en tout une sage

mesure, et que ni sa sévérité ni sa joie ne soient excessives. Ce doux relâchement des fibres du visage qui se fait comme par l'harmonie de quelque instrument est appelé d'un mot grec qui signifie sourire. Si le visage des hommes modestes s'épanouit davantage, c'est rire. Les éclats de rire qui défigurent le visage reçoivent un nom différent, quand ce sont des femmes ou des hommes qui les poussent. Le nom que l'on donne au rire éclatant des femmes signifie un rire immodeste et lascif et il ne convient qu'à des courtisanes. Celui que l'on donne au rire des hommes en exprime l'insolence et l'impureté. L'insensé, quand il rit, élève la voix ; mais le sage sourit à 114 peine, parce que le sage est tout autrement affecté que l'insensé. Il ne faut pas cependant être triste et morose, mais grave et réfléchi. Il vaut mieux que le visage demeure sévère en souriant; car ce sourire ainsi mitigé prête moins à la raillerie. Il ne faut point sourire de choses honteuses, mais bien plutôt en rougir, de peur que nous ne paraissions nous mêler et consentir à des joies coupables. Si l'on parle devant nous de choses affligeantes, il faut montrer un visage affligé. Ce serait une preuve de cruauté d'en agir autrement. Rien d'ailleurs n'est plus immodeste que de rire toujours. Il ne faut point rire devant des vieillards et des personnes à qui on doit du respect, à moins qu'eux-mêmes n'aient dit quelque chose d'agréable et de plaisant pour nous réjouir. Il ne faut pas non plus rire chez toutes sortes de personnes, ni en toute rencontre, ni pour toutes sortes de sujets. Le ris des femmes et des jeunes gens est aisément regardé comme une injure; mais d'un autre côté un visage trop rude écarte et effraie tout le monde. L'insolence s'arrête et recule devant une sage gravité. Le vin excite aux plaisirs honteux, à la danse, à la folle joie, et achève de corrompre les mœurs qui commencent à l'être. C'est de ces plaisirs que naissent les paroles licencieuses qui descendent bientôt jusqu'à l'obscénité, et poussent à dire tout haut ce qu'il vaudrait mille fois mieux taire. Les mœurs des hommes corrompus se

montrent toutes nues dans la licence que produit le vin ; ils dépouillent par elle toute crainte et toute dissimulation ; par elle leur raison s'affaiblit et semble s'éteindre. Toutes leurs manières sont rudes et à demi sauvages : leur passion les asservit et les maîtrise.

115 CHAPITRE VI.

Des discours honteux.

Nous devons nous abstenir entièrement de tout discours honteux, et fermer la bouche à ceux qui en prononcent devant nous, tantôt par des regards sévères et méprisants, tantôt par des reproches rudes et amers.

« Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme. »

Cette obscénité dans les discours est une marque d'ignorance et d'impiété, de bassesse, d'insolence et de dissolution ; il n'y a dans ceux qui les prononcent ni modestie, ni tempérance, ni honnêteté. Les choses honteuses pénètrent dans l'âme par les oreilles comme par les yeux; de là vient que le divin Pédagogue nous aide dans la lutte que nous avons à soutenir, par des discours chastes et modestes. Ces discours sont comme des remparts placés au-devant de nos oreilles pour empêcher le vice de s'y glisser et de porter dans notre âme le trouble et la corruption. Il dirige en même temps nos yeux vers le spectacle des choses honnêtes, nous disant qu'il est préférable que nos pieds soient la cause de notre chute que nos yeux. L'apôtre condamne en ces termes les discours obscènes :

« Que votre bouche ne prononce aucune parole mauvaise, mais que tout ce que vous direz soit propre à nourrir la foi et communiquer la grâce à ceux qui vous entendent. Qu'on n'entende parmi vous ni parole déshonnête, ni folle gaîté, ce qui ne convient pas à votre

état, mais plutôt des actions de grâces. Si celui qui appelle son frère fou, sera coupable au jugement de Dieu, que dirons-nous de celui qui ne dit que des folies ? »

N'est-ce pas de lui qu'il est écrit :

« Or, je 116 vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront proférée, ils en rendront compte au jour du jugement; car vous serez justifiés par vos paroles, et condamnés par vos paroles? »

Quelle est donc la défense de nos oreilles et la sagesse de nos yeux? les conversations avec les justes, qui ferment toute voie à l'erreur. Les poètes profanes même nous disent que les discours mauvais corrompent les bonnes mœurs.

« Le glorieux apôtre nous dit : Ayez horreur du mal, et attachez-vous constamment au bien ; car celui qui vit avec les saints sera sanctifié. »

N'écoutez donc, ne dites, ne regardez rien de honteux, et surtout mettez tous vos soins à ne rien faire qui le soit, soit en découvrant ou regardant quelques parties secrètes du corps. Loin de se plaire à considérer la honteuse nudité du juste, la modestie filiale couvrit ce que l'ivresse avait découvert. Il ne faut pas se garder avec moins de soin et d'attention de ces paroles auxquelles doivent être fermées les oreilles de ceux qui ont cru en Jésus-Christ. Le pédagogue nous les défend d'abord ; et cette défense est comme un rempart élevé longtemps d'avance contre les assauts de l'incontinence. C'est avec un art admirable qu'il combat et arrache nos vices. Cette défense :

« Vous ne commettrez point d'adultère, »

est précédée et fortifiée par celle-ci,

« vous ne convoiterez point. »

L'adultère, en effet, est le fruit de la convoitise, détestable racine de tout mal. Les mots et les choses obcènes nous sont également interdits, et avec raison, car

celui qui se plaît aux mauvais discours désirera bientôt les choses mauvaises ; mais celui, au contraire, dont les paroles sont chastes, s'accoutume à repousser courageusement les assauts des passions.

Du reste, nous avons déjà longuement expliqué que la honte n'est point dans les noms des diverses parties du corps humain qui servent à l'acte du mariage ou à la génération. 117 Elles exigent la pudeur et le respect, il est vrai, mais il n'y a point de honte réelle à les nommer et à s'en servir ; l'action illégitime est la seule honteuse ; car il n'y a de honteux que le vice et les actions qu'il fait commettre. J'appelle donc avec raison discours honteux ceux qu'on se plaît à tenir sur des actions vicieuses, tels que l'adultère, l'amour des garçons ou sur tout autre sujet de même nature. Ce n'est pas que les paroles inutiles et oiseuses soient permises aux chrétiens :

« Le péché abonde dans la multitude des paroles. »

Celui qui se tait est réputé sage, celui qui parle trop est odieux. Celui qui multiplie ses discours hait son âme.

CHAPITRE VII.

Des devoirs de ceux qui vivent ensemble.

Ne raillons personne ; de la raillerie s'élancent en foule les outrages, les querelles, les combats, les inimitiés. L'outrage est principalement au service de l'ivresse ; nous l'avons déjà remarqué. On juge d'un homme non-seulement par ses actions, mais encore par ses paroles.

« Ne reprends pas ton prochain lorsqu'il boit en un festin, et ne le méprise pas lorsqu'il se réjouit, nous dit l'Écriture ; car s'il nous est ordonné de converser, surtout avec les saints, à plus forte raison est-ce un péché de les railler. Les paroles de l'insensé sont comme le bâton sur lequel l'outrage se repose et s'appuie. »

Aussi je ne me lasse point d'admirer ces exhortations de l'apôtre :

« Qu'on n'entende parmi vous ni parole déshonnête ni folle gaîté, ce qui ne convient pas à votre état. »

Si c'est la charité qui vous rassemble en un festin, une bienveillance réciproque le doit doucement animer ; aucune raillerie déraisonnable, aucun doute insultant ne doit se mêler à ta douceur prudente des conversations. 118 Comment, si la charité vous réunit, permettriez-vous à la raillerie de vous diviser et d'allumer en vous de coupables haines? Il est plus sage de se taire que de contredire en ajoutant péché sur péché.

« Heureux l'homme qui n'est point tombé par les paroles de sa bouche et qui n'est point pressé par les remords du péché, »

et le regret d'avoir offensé quelqu'un par ses discours ! Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe doivent éviter tout festin, de peur de tomber là où il ne leur est point convenable d'aller. Des propos inaccoutumés, des spectacles peu décents ébranlent leur esprit où la foi est flottante encore. C'est peu de tomber eux-mêmes plus facilement dans le mal par la faiblesse de leur âge, ils entraînent encore la chute des autres en leur offrant ce spectacle doux et périlleux de la jeunesse et de la beauté. De là vient cette maxime du sage :

« Ne t'assieds jamais avec la femme d'un autre, et ne sois pas à table avec elle nonchalamment appuyé sur le bras; »

c'est-à-dire ne mange pas souvent avec elle. Le sage ajoute immédiatement :

« Et ne bois pas de vin avec elle, de peur que ton cœur ne s'incline vers elle et que ton sang ne t'entraîne à la perdition. »

On glisse, en effet, aisément de la liberté qu'inspire le vin, dans le mal. Le sage nomme la femme mariée, parce qu'il y a un plus grand péril à s'efforcer de briser ce lien sacré, qui est la vie de la société. Si quelque nécessité imprévue nous force à les approcher, elles doivent se montrer à nous couvertes d'un voile au dehors, et de la pudeur au dedans. Quant à celles qui ne sont point au pouvoir d'un mari, il leur est de la dernière honte de se mêler aux joies des hommes dans les festins.

Une fois que l'on est entré dans la salle du festin, il y faut rester immobile, silencieux et attentif. Si vous êtes assis, ne changez point vos pieds de place, ne posez point vos jambes l'une sur l'autre, n'appuyez point votre menton sur 119 votre main, c'est une indécence qu'on ne pardonne pas même à des enfants, et c'est une marque de légèreté d'esprit et de caractère que de changer fréquemment de position. La modestie et l'honnêteté consistent à choisir ce qu'il y a de moins recherché dans les mets et dans les boissons, à ne montrer ni empressement ni hardiesse, soit au commencement, soit dans les intervalles du repas. Bien plus, il faut cesser le premier et ne témoigner aucun désir. Voyez les paroles du sage :

« Use comme un homme tempérant de ce qui t'est servi. Cesse le premier par pudeur. Et si tu es assis au milieu d'un grand nombre de personnes, n'étends pas le premier la main sur la table. »

Il ne faut donc montrer aucune sorte de gourmandise; et quels que soient nos désirs, nous ne devons tendre la main qu'après un retard qui prouve notre tempérance. Il ne faut ni regarder les mets avec envie ni les saisir avec avidité comme des brutes, ni surtout manger avec excès; car l'homme ne dévore point, mais se nourrit de pain. Voulez-vous être vraiment modeste ? levez-vous et sortez des premiers ; car il est écrit :

« Lorsqu'est venu le temps de se lever, ne sois pas le dernier, et retourne en ta maison. C'est pourquoi les douze apôtres ayant appelé la multitude des disciples, dirent : il n'est pas juste que nous délaissions la parole de Dieu pour avoir soin des tables. »

Les mêmes apôtres écrivaient encore à leurs frères d'Antioche, de la Syrie et de la Cilicie :

« Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point imposer d'autres fardeaux que ceux qui sont nécessaires ; que vous vous absteniez des victimes sacrifiées aux idoles, et du sang et des chairs étouffées, et de la fornication, toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. »

Il faut fuir la licence du vin à l'égal de la ciguë, car ce sont deux poisons mortels. Ne riez ni ne pleurez immodérément. Souvent, après avoir jeté de grands 120 éclats de rire, les gens ivres, par je ne sais quelle folle influence du vin, tout-à-coup descendent aux larmes. La faiblesse et l'insolence sont l'une et l'autre étrangères a la droite raison. Quant aux sages vieillards, qui regardent les jeunes gens comme leurs propres fils, quoiqu'ils ne doivent que bien rarement plaisanter avec eux, ils le peuvent cependant quelquefois, ayant soin de leur adresser quelque douce plaisanterie propre à les instruire de ce qui est beau et honnête. Voient-ils un jeune homme silencieux et modeste ; ils lui peuvent dire poliment et avec grâce : Mon fils ne cesse pas de parler. Cette douce plaisanterie augmente la modestie du jeune homme et lui montre les bonnes qualités qu'il possède, en lui reprochant faussement les vices qu'il n'a pas. Cette manière d'assurer ce qui est par ce qui n'est pas, est l'intuition d'un maître habile. On peut encore, dans le même sens et le même but, reprocher a celui qui est sobre et ne boit que de l'eau, de trop aimer la bonne chère et le vin. Mais si nous nous trouvons parmi des railleurs de profession, laissons passer leurs vains discours,

sans y prendre part, comme des coupes pleines. C'est là un jeu glissant et dangereux.

« Le repentir est près de la bouche du téméraire. »

Ne vous asseyez point avec l'homme injuste, n'écoutez point ses vagues accusations, ne soyez point son témoin dans ses calomnies, dans ses médisances, dans sa méchanceté.

Les personnes modestes doivent, il me semble, régler leur silence et leur voix ; il leur est permis de répondre et de parler chacune à leur tour.

« Le silence est la vertu des femmes; »

mais les jeunes gens le peuvent rompre sans péril; s'ils parlent bien, ils sont assez âgés. Vieillard, parle dans les festins, c'est un droit de ton âge, mais parle sans embarras et avec sagesse. Jeune homme, parle aussi, la sagesse te le permet; mais attends d'être interrogé, et que tes réponses soient claires et concises. Crier au lieu de parler, ou 121 parler si bas qu'on ne vous puisse entendre, ce sont les deux choses du monde les plus insensées : l'une est une marque d'insolence, l'autre d'abjection. Ne discutez point avec chaleur pour remporter la victoire dans une vaine dispute de mots. Nous devons éviter avec soin le tumulte et le trouble, c'est là ce que signifient ces paroles du Sauveur :

« Que la paix soit avec vous. »

Écoutez, avant de répondre, ne parlez point d'un ton mou et languissant, mais simple et modéré ; ne soyez ni diffus ni trop bref. La parole même a besoin qu'on lui impose de sages lois; point de clameur ni d'importunes exclamations. Le sage Ulysse châtia l'insolence de Thersite, dont les vociférations privées de sens et de respect, troublaient toute l'armée. La fin d'un grand parleur est funeste. Tout est usé dans un mauvais plaisant, il n'y a d'entier que la langue qui

subsiste pour faire le mal. De là viennent ces sages maximes de l'Écriture :

« Là où il y a beaucoup de vieillards, parle peu et ne plaisante pas, »

et pour nous prémunir contre l'inutilité des paroles, elle nous recommande de ne pas répéter les mêmes choses dans les prières que nous adressons à Dieu.

Les sifflements, les bruits que l'on fait avec les doigts pour appeler les domestiques, signes évidents d'un manque de raison, sont indignes de tout homme raisonnable. Il ne faut ni cracher fréquemment, et avec effort, ni se moucher dans un festin, de peur de manquer d'égards envers les convives et d'exciter leur dégoût. Nous ne devons point mettre la crèche à côté du fumier, comme les ânes et les bœufs, ni cracher, moucher et manger à la fois. S'il arrive, par hasard, que l'on éternue ou que l'on rote, il le faut faire avec le moins de bruit possible, de manière à ne pas appeler l'attention même de ses voisins. C'est accuser la plus mauvaise éducation que d'agir autrement. Si l'on est contraint de roter, il le faut faire en ouvrant doucement la bouche, et non 122 point comme des acteurs qui déclament sur un théâtre. Il faut retenir son haleine pour étouffer le bruit que l'on fait en éternuant, de sorte que les secousses de l'air étant arrêtées , on éternue sans que les autres s'en aperçoivent ; et l'air, en sortant de la bouche, n'est chargé d'aucun excrément. C'est une marque d'insolence et d'orgueil de vouloir éternuer avec éclat au lieu d'en diminuer le bruit. Ceux qui nettoient leurs dents ou quelque plaie sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. Ce sont de véritables démangeaisons de brute que de se frotter les oreilles ou de s'exciter à éternuer. Il faut fuir soigneusement toutes ces turpitudes, et les discours honteux qu'elles font naître. Que la contenance soit grave et modeste, la tête droite et immobile, les mouvements du corps et les gestes dans le discours, sagement et

prudemment réglés. En un mot, le repos, la paix, la tranquillité sont le propre du Chrétien.

CHAPITRE VIII.

De l'usage des parfums et des couronnes.

Il ne faut faire usage ni des parfums, ni des couronnes ; car ils excitent au plaisir et à une indolence voluptueuse, surtout lorsque la nuit est proche. Je n'ignore point qu'une femme repentante versa sur les pieds du Seigneur, au moment où il se mettait à table, un vase rempli de parfums, et que cette offrande lui fut agréable ; je sais aussi que les anciens rois des Hébreux portaient des diadèmes enrichis d'or et de pierres précieuses. Mais cette femme, dont l'offrande fut agréable au Sauveur, ne connaissait point sa doctrine ; car elle était encore pécheresse. Ce parfum était ce qu'elle croyait posséder de plus précieux, et elle lui en faisait hommage ; elle faisait plus, elle lui essuyait les pieds avec ses che- 123 veux, le plus bel ornement de son corps, et lui offrait, en abondantes libations, les larmes que le repentir lui arrachait. Aussi ses péchés lui furent-ils pardonnés et remis.

Je crois voir, dans ce récit de l'Évangile, comme une image symbolique de la doctrine et de la passion du Sauveur. Ses pieds, inondés de parfums, sont l'image de sa doctrine , de cette doctrine divine qui envahit la terre entière avec une gloire toujours croissante.

« Leur langage a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. »

J'ajouterais même, si je ne craignais de paraître importun, que les pieds du Seigneur arrosés de parfums, ce sont les apôtres, et que ce parfum odoriférant était pour eux l'annonce prophétique des dons futurs de l'Esprit saint. N'est-il pas naturel, en effet, que les apôtres qui ont parcouru tout l'univers et prêché partout l'Évangile, soient appelés par allégorie les pieds du Seigneur ?

« Adorons-le, dit le Psalmiste, dans l'endroit où ses pieds se sont arrêtés » ;

ses pieds, c'est-à-dire les apôtres, qui ont annoncé son nom aux nations les plus reculées de la terre. Les larmes de la pécheresse repentante expriment le repentir et la conversion des gentils ; ses cheveux détachés, le détachement des vaines parures, les persécutions souffertes pour le Seigneur, avec une invincible persévérance, et le fol amour de la fausse gloire étouffé par la foi nouvelle. C'est encore une figure de la passion du fils de Dieu.

[2,8b] Jésus-Christ, dans un sens mystique, est une source d'huile par où sa miséricorde découle jusqu'à nous. Judas, qui le trahit, est une huile falsifiée dont les pieds du Seigneur furent oints un peu avant de quitter le monde ; car c'est la coutume d'oindre les morts. Les larmes nous représentent encore, nous qui sommes pécheurs et qui, croyant en lui, en avons reçu le pardon et la rémission de nos péchés. Les cheveux épars sont l'image de la malheureuse Jérusa- 124 lem, la ville ointe et sacrée, sur laquelle ont pleuré tant de prophétiques lamentations. Le Seigneur nous montre en ces termes que Judas était un traître et un faux disciple :

«Celui qui porte la main dans le plat avec moi, me trahira. »

Convive perfide, ce fut par un baiser qu'il trahit son maître et son Dieu. Hypocrite et menteur, il avait des baisers pleins d'artifice et de fraude, et il accusait, en l'imitant, l'ancienne hypocrisie de ce peuple, duquel il est écrit :

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Il est donc assez probable que, comme disciple à qui le Seigneur avait fait miséricorde, Judas était la figure de l'huile ; mais, comme traître, d'une huile impure et empoisonnée. Ce parfum, versé sur les pieds du Sauveur,

annonçait l'approche de sa Passion et la trahison de Judas. Lui-même enfin, lavant les pieds de ses disciples et leur communiquant le pouvoir céleste qui leur était nécessaire pour faire entrer les nations en partage de sa parole et de ses bienfaits, répandit sur eux un parfum dont l'odeur suave a pénétré glorieusement tous les habitants de la terre. Sa passion, en effet, a été pour nous un parfum précieux, et pour lés Juifs, un affreux péché. Vous le voyez manifestement dans ce passage de l'apôtre :

« Au reste, je rends grâces à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous, en tous lieux, la connaissance de son nom. Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, pour ceux qui se sauvent, et pour ceux qui se perdent; aux uns, une odeur de mort pour la mort, et aux autres, une odeur de vie pour la vie. »

[2,8c] Les rois Juifs dont la couronne était d'or diversement incrustée de pierres précieuses, les rois Juifs appelés Christs portaient, sans le savoir, sur leur tête le symbole de son éternelle royauté. Toute pierre précieuse, soit perle, soit émeraude, exprime le Verbe. L'or surtout, qui est incor- 125 ruptible, exprime son incorruptibilité. Ce fut de l'or que les mages lui offrirent à sa naissance parce que l'or est le symbole de la royauté. Couronne immortelle comme le Dieu dont elle est l'image, couronne dont l'éclat ne passe point comme ces fleurs de nos prairies qu'un même jour voit naître et mourir.

Les sentiments d'Aristippe de Cyrène, philosophe à la vie molle et licencieuse , ne me sont point inconnus. Voici le sophisme qu'il proposait : Le cheval et le chien qu'on oint de parfums ne perdent point leur vigueur, l'homme donc ne doit point la perdre. Mais l'usage puéril des parfums ne serait point aussi blâmable dans ces animaux, privés de raison, que dans l'homme qui en est doué.

Il existe de nos jours une infinité de parfums dont la nature et les noms diffèrent : végétal, minéral, royal ; celui qu'on extrait de la cire , celui que donne un arbrisseau d'Égypte. Le poète Simonide n'a point honte de dire dans ses Iambes

qu'il employait ces parfums à un usage impudique.

Parmi ces parfums, les plus estimés sont celui de Cypre et le nard. Viennent ensuite les essences de lys et de rose et mille autres dont les femmes se servent, soit en pâte, soit secs, soit liquides; elles s'arrosent et s'inondent de ceux-ci, elles respirent l'odeur de ceux-là. Chaque jour même on en invente de nouveaux, afin de satisfaire et rassasier cet insatiable désir qu'elles ont de paraître belles. Elles en arrosent leurs vêtements, leurs meubles et leurs lits ; elles les brûlent dans l'intérieur de leurs appartements. Il n'est point enfin jusqu'aux vases destinés aux plus vils besoins qu'elles ne forcent à en répandre les voluptueuses odeurs. Ceux donc qui, ne pouvant souffrir cet amour outré des parfums, bannissent des villes bien policées, comme efféminant les hommes mêmes, non-seulement les artisans qui les composent et qui les vendent, mais ceux encore dont le 126 métier est de répandre des couleurs fleuries sur la blancheur des laines, me paraissent avoir bien jugé des dangers de ce luxe impur. C'est un crime, en effet, que d'introduire des habits et des parfums trompeurs dans la ville de la vérité. Parmi les Chrétiens, l'homme doit respirer la probité; la femme, respirer le Christ, qui est l'onction royale, et non la vaine odeur des parfums terrestres. Que l'odeur divine qui s'exhale de la chasteté soit l'unique parfum dont la femme se pare; ce parfum l'embellira et la remplira d'une joie spirituelle. Tel est celui que le Christ prépare à ceux qui sont siens, qu'il compose des aromates célestes et dont il ne dédaigne pas de faire usage, comme il le rappelle dans les chants du prophète-roi :

« C'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer : la myrrhe, l'ambre et le» sandal s'exhalent de vos vêtements. »

Il ne faut pas cependant que nous ayons pour les parfums la même horreur que les vautours ou les escarbots, dont on dit qu'un peu d'essence de rose les fait mourir. Les femmes peuvent en faire usage, pourvu que ce soit en petite quantité et qu'elles aient soin de choisir ceux dont l'odeur est la moins forte et la moins enivrante ; car les prodiguer sans mesure, c'est transporter aux vivants l'usage d'embaumer les morts. L'huile, qui est nuisible aux abeilles et aux autres insectes, est utile aux hommes ; elle excite leur courage, assouplit leurs membres et leur donne dans les jeux guerriers plus d'agilité et de force. Le parfum, au contraire, qui est une huile trop douce les amollit et les énerve. Aussi, après avoir banni de nos tables les mets recherchés qui corrompent le goût, nous nous garderons bien de permettre l'usage d'aucun objet dont la vue ou l'odeur excite en nous des chatouillements voluptueux, de peur que l'intempérance que nous avons bannie ne rentre dans notre âme par ces sens 127 comme par une porte que nous lui aurons laissée ouverte. Si l'on objecte que le grand pontife, c'est-à-dire Jésus Christ , offre perpétuellement à Dieu des parfums, je répondrai qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces passages de l'Écriture; ce n'est qu'un parfum spirituel, et la bonne odeur de la charité ou le sacrifice de son corps, qu'il immole sur les autels. Il suffit donc de l'huile, de l'huile simple et naturelle pour entretenir la moiteur de la peau, relâcher la tension des nerfs et neutraliser les odeurs trop pénétrantes qui s'exhalent par fois du corps de l'homme. L'amour des parfums exquis est comme une nourriture donnée à l'oisiveté et à la mollesse, mollesse qui conduit à la débauche par une pente insensible. Si vous avez un penchant au vice, tout vous y porte et vous y

entraîne ; c'est comme on réseau qui vous enlace de toutes parts ; tout, les repas, le sommeil, la parole, les yeux, les oreilles, la bouche, les narines mêmes. Le voluptueux est entraîné par l'odeur pénétrante des parfums et des couronnes, comme l'est un taureau par des anneaux de fer et des cordes.

Cependant, puisque nous condamnons les plaisirs qui ne sont d'aucun usage pour l'utilité de la vie, il est important d'examiner si nous ne pouvons en retirer aucune de l'usage des parfums. lien est, en effet, quelques-uns qui n'amollissent point, n'excitent point à l'impudicité et à la luxure; et dont l'usage modéré n'est point incompatible avec l'amour de la tempérance. Ils fortifient le cerveau et l'estomac ; ils assouplissent les nerfs, ils sont d'un utile secours contre diverses maladies; c'est à cet effet qu'il les faut employer, pour ranimer les forces languissantes, combattre les fluxions, les refroidissements et les dégoûts. Une des manières d'en user les plus utiles à la santé, comme le dit quelque part un poète comique,

c'est d'en oindre les mains, qui en transmettent au cerveau l'odeur bienfaisante.

On frictionne encore 128 utilement, en divers cas, les jambes et les pieds des malades avec des herbes odoriférantes qui échauffent ou rafraîchissent, et dont l'influence salutaire attire vers les parties du corps les moins importantes les humeurs malignes qui embarrassent le cerveau. Mais il faut laisser les plaisirs inutiles aux voluptueux dont ils sont la honte, et qui s'en serrent vainement comme d'un aiguillon pour réveiller leurs sens blasés. Il y a une grande différence entre la profusion des parfums et la simple onction : l'une n'appartient qu'aux efféminés , l'autre est souvent utile pour la santé.

[2,8d] Le philosophe Aristippe, qui avait coutume de se parfumer, maudissait ces voluptueux qui, par l'abus qu'ils

faisaient des bonnes odeurs, en avaient décrié l'usage.

« Rends au médecin ce qui lui est dû. Le Très-Haut l'a créé ; car tout remède salutaire vient de Dieu. Le médecin préparera les breuvages. »

Telles sont les paroles de l'Écriture, qui nous apprend ainsi que les parfums nous ont été donnés pour notre santé et non pour chatouiller voluptueusement les organes de nos sens. Il faut donc rejeter ce qu'ils ont de voluptueux, et choisir ce qu'ils ont d'utile ; car Dieu lui-même a fait naître les fruits qui produisent l'huile afin que nous y trouvions un secours contre les fatigues du travail. Les femmes dont le fol usage est de couvrir leurs cheveux de pommades et de les colorer quand ils sont blancs, les voient blanchir plus vite encore sous l'influence pernicieuse de ces aromates, qui dessèchent leur corps et le maigrissent. Il importe peu que ce soit le défaut de chaleur ou d'humidité qui produise cet effet, il n'en est pas moins réel. Comment donc pouvons-nous aimer des parfums qui absorbent l'humeur dont les cheveux se nourrissent, et qui les blanchissent , nous qui craignons tant de blanchir? Comme les chiens de chasse découvrent à l'odeur les bêtes fauves qu'ils poursuivent, ainsi les parfums recherchés qu'exhalent les vo-129 luptueux les trahissent soudain et nous les font reconnaître. C'est le vin et la débauche qui ont introduit dans les festins ce criminel usage des couronnes. Pourquoi me couronner de fleurs au moment où le doux printemps en revêt toute la nature? Dans ces prés brillants de rosée et parsemés de fleurs naissantes aux milles couleurs variées, n'est-il pas meilleur de se promener et d'en respirer, comme l'abeille, les suaves exhalaisons ? Pourquoi dépouiller les prairies de leur ornement et s'en faire dans sa maison une ridicule parure? Pourquoi, dans les festins, charger sa tête de bouquets de roses, de lis, de violettes et de mille autres fleurs ou herbes brillantes? Cette folie, indigne de tout homme sage, est encore nuisible à tous ceux à qui elle est

commune. L'humidité des fleurs refroidit le cerveau, déjà trop froid par lui-même, comme le prouvent assez les divers remèdes que l'expérience des médecins emploie pour le réchauffer. Il est donc absurde et dangereux de le charger de ces couronnes humides qui le refroidissent encore. D'ailleurs ceux qui se couronnent de fleurs se privent ainsi des plaisirs qu'il est de leur nature de procurer à la vue et à l'odorat. Placées sur leur tête, au-dessus des organes de ces sens, comment verraient-ils leurs fraîches couleurs, comment pourraient-ils respirer les doux parfums qu'elles exhalent? Il est dans la nature de la fleur, comme dans celle de la beauté, de charmer les regards des hommes ; de leur peindre la gloire du Créateur, et de leur faire chanter ses louanges dans la reconnaissance de ses bienfaits. Mais ces choses, si douces à voir, sont dangereuses à toucher. Il ne s'en faut approcher qu'avec défiance ; leur usage d'un jour laisse de longs regrets. Les fleurs refroidissent, la beauté brûle et enflamme quiconque les touche. Enfin des plaisirs qu'elles donnent, un seul est légitime, c'est celui de la vue; les autres sont trompeurs et criminels. Suivons donc en ceci 130 comme en tout, les instructions de l'Écriture, et que nos plaisirs sur la terre soient aussi purs, s'il est possible, que ceux qu'on goûte dans le paradis.

L'homme est le chef et l'ornement de la femme, le mariage est la couronne de l'homme. Les enfants qui naissent du mariage en sont comme les fleurs que le divin jardinier cueille dans des prairies vivantes.

« Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire des enfants. »

Jésus-Christ, qui est le père universel de la nature, est le chef et la couronne de l'Église universelle ; les fleurs ont, comme les plantes et les racines, des qualités qui leur sont propres. De ces qualités les unes sont utiles, les autres nuisibles ou dangereuses. Le lierre est rafraîchissant. Le noyer exhale une vapeur léthargique qui engourdit et qui

endort. L'odeur trop forte du narcisse attaque les nerfs et les affaiblit ; l'odeur plus douce de la rose et de la violette calme et dissipe les pesanteurs du cerveau. Quant à nous, l'ivresse qui naît des parfums ne nous est pas moins défendue que celle que produit le vin. Le safran et le troène procurent un doux sommeil. Un nombre infini d'autres fleurs réchauffent d'un parfum bienfaisant la froideur du cerveau et dissipent les vapeurs grossières qui s'y condensent. De là vient peut-être que le nom grec de la rose exprime la richesse de ses parfums, richesse prodigue qui l'épuise et la flétrit si vite.

[2,8e] Cet usage des couronnes était inconnu aux anciens Grecs. Nous ne le trouvons établi ni chez les amants de Pénélope ni chez les Phéaciens, peuple mou et efféminé. La première fois qu'on en ait distribué, c'est aux athlètes après le combat. D'abord on se contentait de les récompenser par de vifs applaudissements; ensuite on leur offrit des branches et des feuilles vertes ; plus tard enfin, lorsque, après les triomphes de la Grèce sur la Perse et sur la Médie, les mœurs publi- 131 ques se furent amollies et corrompues, on chargea leurs têtes de couronnes.

Ceux qui vivent selon le Verbe, c'est-à-dire selon la raison , doivent s'interdire ce fol usage et ne pas enchaîner leur raison dans son siège même, qui est le cerveau. La couronne, en effet, n'est pas seulement le symbole de cette joie licencieuse qui s'allume dans les festins, elle est encore consacrée au culte i

mpur des idoles. Sophocle appelle le narcisse l'antique couronne des grands dieux. Sapho couronne les muses de roses.

Qu'avons-nous de commun avec les roses de ces divinités païennes?

Le lis est consacré à Junon, et le myrthe à Diane. Ainsi les fleurs qu'un Dieu bienfaisant avait créées pour l'usage des

hommes, et dont ils pouvaient jouir en lui en payant le prix par une juste reconnaissance, leur folie les a ravies et les a transportées au ministère ingrat des démons. C'est donc un devoir de conscience de s'en abstenir. Ainsi employées, elles trahissent un amour oisif du repos et un lâche dégoût de tout mouvement. De là vient que les païens en couronnent les morts, attestant ainsi que les idoles, à qui ils rendent le même honneur, sont elles-mêmes des dieux morts. Ils ne peuvent sans ces couronnes célébrer les folles orgies de Bacchus, et il semble que cet ornement excite en eux une fureur plus ardente et plus insensée. Il ne faut donc ni communiquer avec les démons , ni couronner la vivante image de Dieu des mêmes fleurs dont on couronne des simulacres morts. On offre, il est vrai, une couronne d'amaranthe à celui qui se conduit bien ; mais la terre ne produit point cette fleur, c'est une fleur céleste que le ciel seul peut produire. Est-ce à nous d'ailleurs, qui savons que notre Seigneur a été couronné d'épines, est-ce à nous d'insulter aux souffrances adorables t!e sa passion en nous couronnant de roses? Ne serait-ce pas le comble de la déraison et de la folie? La couronne d'épines 132 du Seigneur était le symbole de notre ancienne stérilité, stérilité qu'il a fait cesser en nous unissant à l'Église, dont il est le chef. Elle est de plus le type de la foi : de la vie, à cause de la substance du bois; de la joie, à cause du nom de couronne ; de la douleur, à cause de l'épine, car il est impossible d'approcher du Verbe sans répandre du sang. Ces bouquets de fleurs tressés en couronne se flétrissent, sèchent et meurent ; ainsi est morte la gloire de ceux qui ne crurent point au Seigneur. Ils l'élevèrent cependant et le couronnèrent, attestant ainsi la profondeur de leur aveuglement. Ils appelèrent, ils appellent encore outrage et infamie du Sauveur l'accomplissement d'une prophétie qui fait sa gloire et que la dureté de leur cœur les a empêchés de comprendre.

[2,8f] Ce peuple, qui s'était éloigné des voies du Seigneur, ne l'a point connu quand il s'est présenté à lui. Circoncis de corps, il ne l'était plus de raison et d'intelligence. Les ténèbres dont son orgueil l'avait entouré étaient si épaisses, que la lumière divine n'a pu les percer. Il a méconnu Dieu, il l'a nié, il a cessé d'être Israel. Il a persécuté Dieu, il a follement espéré de pouvoir outrager le Verbe ; et celui qu'il a crucifié comme malfaiteur, il l'a couronné comme roi. Mais, dans cet homme qu'ils ont méconnu, ils reconnaîtront le Seigneur, Dieu juste et clément : sa divinité, que leurs outrages se sont efforcés de lui faire manifester à leurs yeux par quelque signe éclatant, eux-mêmes l'ont manifestée et lui ont rendu témoignage en l'élevant en haut et en plaçant sur sa tête, au-dessus de tout nom humain, ce diadème de justice dont l'épine n'a pas cessé depuis sa mort et ne cessera jamais de fleurir. Cette couronne fait la perte des incrédules et le salut des fidèles qu'elle rassemble et qu'elle entoure comme d'un rempart. Elle est la brillante et l'éternelle parure de tous ceux qui ont cru à la glorification du Sauveur; elle punit, elle blesse, elle ensanglante 133 ceux qui l'ont niée. Elle atteste la bonté infinie de Jésus-Christ , qui a chargé sa tête du poids de nos crimes, souffrant ainsi les peines que nous devions souffrir. Car lorsqu'il nous eût délivrés des épines de nos péchés par celles de sa passion ; lorsqu'il eut vaincu le démon et anéanti sa puissance, il eut raison de s'écrier :

« O mort, où est ton aiguillon ? »

Nous cueillons des raisins parmi les épines et des figues sur les buissons ; mais les mains du peuple infidèle et stérile vers lequel le Verbe étend vainement les siennes, s'y blessent et s'y déchirent. Ce sujet que je traite est tout plein de mysticité ; car lorsque le Créateur tout-puissant de la nature commença à donner sa loi, et qu'il voulut manifester sa puissance à Moïse, il lui apparut en forme de lumière dans un buisson ardent, qui brûlait sans se consumer. De même

lorsque le Verbe eut établit sa loi et cessé de converser avec les hommes, il remonta au ciel, d'où il était descendu, avec une mystique couronne d'épines sur la tête, unissant ainsi les deux époques de la promulgation de sa loi, afin de prouver que c'est un seul et même Dieu, le père et le fils, principe et fin du siècle, qui les a données.

[2,8g] J'ai quitté la manière pédagogique pour prendre la dogmatique ; mais je rentre dans mon sujet et je retourne à ma méthode.

Nous avons prouvé que les fleurs peuvent être employées comme remèdes contre les maladies et pour réjouir modérément la vue, et qu'on ne se doit pas priver de l'utilité des parfums qu'elles exhalent. Si quelqu'un me demande de quelle utilité elles peuvent être à ceux qui ne s'en servent point, je lui répondrai qu'on en compose divers onguents dont l'usage est très salutaire. L'onguent de lis, par exemple , est chaud et apéritif; il attire, il humecte, il nettoie, il remue les parties subtiles de la bile, adoucit l'àcreté des humeurs. L'onguent de narcisse fait à peu près les mêmes effets que celui du lis. L'onguent de myrte constipe, mais il corrige les mauvaises odeurs 134 que le corps exhale. L'onguent de rose rafraîchit. Enfin, tous ces parfums nous ont été donnés afin que nous en fassions un bon usage.

« Une voix me dit : Écoutez-moi, germes divins; fructifiez comme les rosiers plantés près du courant des eaux ; répandez des parfums comme le Liban, et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. »

On pourrait dire encore une infinité d'autres choses sur ce que les parfums nous ont été donnés pour nous être utiles et non pour nous aider à nous plonger dans la mollesse et la volupté. Que si l'on veut accorder encore quelque chose à la faiblesse des hommes, il suffit qu'ils jouissent de l'odeur des fleurs ; mais il ne faut jamais, et en aucun cas, qu'ils s'en tressent des couronnes. Le Créateur

apprend lui-même à l'homme, qui est son ouvrage, tous les arts dont il a besoin pour subsister.

« Le nécessaire pour la vie de l'homme, dit l'Écriture, c'est l'eau, le feu et le fer; le sel, le lait et le pain de fleur de farine ; le miel et le raisin, l'huile et les vêtements. »

Toutes ces choses sont des biens pour les saints, et elles se changent en maux pour les méchants et pour les pécheurs.

CHAPITRE IX.

Du sommeil, et de la manière de s'y livrer et d'en jouir.

Il faut maintenant appliquer au sommeil les règles de la modestie chrétienne dont nous sommes ici les précepteurs. Le repas fini, après avoir béni et loué Dieu de ce qu'il a bien voulu nous accorder, avec l'usage des choses nécessaires à la vie, la faveur de passer heureusement le jour, nous nous préparerons au sommeil par la raison, en ayant soin de bannir de nos lits une vaine magnificence : les oreil- 135 lers, les couvertures enrichies d'or et de broderies, les manteaux précieux, les rideaux et les voiles étincelants d'une pourpre poétique, et mille autres inventions du luxe plus molles et voluptueuses que le sommeil même. Car, outre que cette volupté molle et excitante est aussi honteuse que blâmable, il est nuisible à la santé de dormir dans une plume moelleuse où le corps, entraîné par son poids, s'enfonce tout entier, et pour ainsi dire, s'ensevelit. La vive chaleur de cette plume, qui s'élève comme une montagne de chaque côté du corps, arrête la digestion, brûle, et corrompt les aliments. Les lits fermes et tout unis, qui sont comme le gymnase naturel du sommeil, facilitent la digestion, la rendent plus saine et moins incommode, et nous donnent la force, la souplesse et l'agilité dont nous avons besoin pour les actions du lendemain. Il ne faut dormir ni dans des lits à pieds et à colonnes d'argent, qui trahissent un excessif

orgueil ; ni dans des lits enrichis d'ivoire, cette dépouille inanimée de l'éléphant. Ces vaines recherches de l'art, follement appliquées au sommeil, sur lequel elles ne peuvent rien, sont expressément défendues aux disciples du Christ; ils ne doivent ni les aimer ni les désirer. L'usage de ces meubles n'est point interdit à ceux qui les possèdent ; mais il ne faut point qu'ils s'y attachent avec une folle ardeur et ne les puissent perdre sans chagrin, car ils ne peuvent rien pour leur félicité.

C'est encore une vaine gloire dont l'exemple des cyniques nous fournit une preuve que de s'exercer, comme Diomède, à dormir à terre sur des peaux de bêtes. Il ne le faut faire que lorsqu'une pressante nécessité nous y oblige. Ulysse relevait avec une pierre son lit nuptial, qui penchait d'un côté, tant était grande la simplicité primitive des meubles, non seulement chez les particuliers, mais chez les rois et les chefs de l'ancienne Grèce.

Qu'ai-je besoin toutefois 136 d'emprunter de pareils exemples ? Jacob dormait sur la terre, une pierre était son oreiller ; et cependant, dès ce temps-là même, il fut jugé digne d'avoir une vision au-dessus de la nature et de l'intelligence de l'homme. Nous qui vivons selon le Verbe, contentons-nous d'un lit simple et sans faste, convenable à la modération de nos habitudes; n'ayant absolument que ce qui est nécessaire pour nous protéger, suivant les saisons, contre le froid ou la chaleur. Qu'il ne soit point travaillé avec une vaine et curieuse recherche ; que les pieds qui le supportent soient simples et tout unis. Les innombrables ciselures dont l'art du tourneur les embellit servent souvent de retraite à des insectes nuisibles qui s'y cachent et que la main n'y peut aller chercher pour les détruire. Un lit mou et efféminé ne convient pas à la noble virilité de l'homme ; le sommeil ne doit point être une pleine dissolution, mais un relâchement des forces vitales. Il ne s'y faut point livrer par amour d'une lâche paresse, mais pour se préparer, par le

repos, au mouvement et aux affaires. Il faut donc dormir de manière à se réveiller facilement.

« Que vos reins soient entourés d'une ceinture et que vos lampes brûlent en vos mains, comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces, se tenant prêts à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte. Bienheureux sont ces serviteurs que leur maître trouvera veillant quand il viendra. »

Le sommeil est inutile et silencieux comme la mort. Levons-nous donc souvent de notre couche durant la nuit pour louer Dieu. Bienheureux ceux qui veillent en lui et s'assimilent ainsi aux anges que nous appelons vigilants; c'est-àdire qui ne dorment point ! Celui qui dort n'a pas plus de prix que celui qui ne vit point. Mais le vrai chrétien veille dans les ténèbres et le sommeil même, qui n'ont point de pouvoir sur lui ; il veille dans le Dieu qui l'éclaire ; il est le 137 seul qui vive d'une véritable vie. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

« Heureux ceux qui gardent mes voies ! heureux l'homme qui m'écoute, qui passe les jours à l'entrée de ma maison, et qui veille au seuil de ma porte ! Ne nous laissons donc point aller au sommeil comme les autres , mais veillons et soyons sobres. Car ceux qui dorment, dorment durant la nuit; et ceux qui s'enivrent, s'enivrent durant la nuit ; c'est-à-dire dans les ténèbres de l'ignorance. »

Mais nous qui sommes enfants du jour, soyons sobres ; car vous êtes tous des enfants du jour.

Nous ne sommes les enfants ni des ténèbres ni de la nuit, mais de celui qui, nous apprenant la véritable vie et prenant de nous le plus tendre soin, s'est exercé aux plus longues veilles, et ne s'est réservé de sommeil que ce qui en était indispensable à sa santé. On ne craint les veilles que parce qu'on ne s'exerce point à les soutenir. L'habitude les rend faciles. Il faut éviter de manger trop, afin que le poids des

viandes ne nous accable pas dans le sommeil, comme un lourd fardeau accable un nageur dans les ondes. Cette sobriété nous arrachera du sommeil comme d'un abîme, et nous réveillera sans effort à l'heure fixée pour la veille. Le sommeil, semblable a la mort, nous prive de l'usage des sous, et, abaissant nos paupières, empêche la lumière de pénétrer jusqu'à nos yeux. Nous qui sommes les enfants de la vraie lumière, ne nous privons pas volontairement de la douceur de ses rayons, rentrons en nous-mêmes, éclairons l'homme intérieur, contemplons le soleil de la vérité, et, participant aux flammes qui en découlent, que notre âme veilie avec sagesse et prudence dans le sommeil même. L'oppression qui suit la débauche, les bâillements, les nausées, les mouvements forcés et involontaires qu'elle excite éteignent l'œil de l'âme, et peuplent l'imagination de vains fantômes qui la tourmentent. Sous ce poids qui opprime le 138 corps, l'âme elle-même devient insensible et inanimée. L'excès du dormir est nuisible au corps et à l'âme, et quoiqu'il soit selon la nature, il est contraire à ces actions qui vivent et tournent, sans en sortir, dans le cercle de la vérité. Le juste Loth n'eût pas commis un horrible inceste, si, enivré d'avance par ses filles, un lourd et long sommeil ne l'eût accablé. Soyons sobres, et nous dormirons sobrement. N'éteignons point toute la nuit cette lumière de la raison qui veille et habite en nous. Employons surtout la longueur des nuits, lorsque les jours deviennent plus courts, les hommes à l'étude des lettres ou à l'état que nous exerçons, les femmes au travail utile ou de l'aiguille ou du fuseau. En un mot, combattons sans cesse contre le sommeil, et efforçons-nous, en nous accoutumant sans relâche à le vaincre, de lui arracher le plus de notre vie que nous le pourrons ; car, semblable à un publicain, il fait deux parts de notre vie, nous laissant l'une et prenant l'autre. Ne nous dédommageons pas, en dormant le jour, des veilles, même les plus longues, que nous aurons soutenues la nuit. Ces assoupissements inquiets , ces bâillements prolongés, ces

troubles, ces palpitations, ne sont qu'un dégoût passager de l'âme. L'âme n'a pas besoin de sommeil ; car sa nature est d'être dans une perpétuelle activité. Lorsque le corps, auquel elle est unie, s'affaisse et se détend dans le sommeil, n'agissant plus par lui, elle agit et pense par elle seule. De là vient qu'il y a de véritables songes, pensées libres d'une substance spirituelle dégagée du joug des passions, et n'ayant plus entre elle et sa volonté aucun obstacle qui l'empêche de choisir ce qui lui est bon. Si l'âme pouvait complètement cesser d'être active, elle cesserait d'être. C'est pourquoi, lorsqu'elle ne cesse pas d'agir en Dieu et de dompter le corps par les veilles, elle égale la nature de l'homme à celle de l'ange, unissant par la méditation le ciel à la terre et le temps à l'éternité.

139 CHAPITRE X.

De la procréation des enfants.

C'est aux seules personnes que le mariage unit à juger de l'opportunité de son action. Le but de cette institution est d'avoir des enfants ; sa fin, que ces enfants soient bons : de même que le laboureur sème dans le but de se nourrir, et que la récolte est la fin de son travail. Mais le laboureur qui cultive une terre vivante est bien au-dessus de celui qui cultive une terre morte; l'un travaille seulement pour se nourrir un court espace de temps, l'autre pour entretenir et perpétuer l'univers; celui-là sème pour lui, celui-ci pour Dieu. Car c'est Dieu qui a dit :

« Croissez et multipliez ; »

commandement après lequel il faut sous-entendre que l'homme devient l'image de Dieu, en tant qu'il coopère à la génération de l'homme. Toute terre n'est pas propre à recevoir la semence, ni tout laboureur à ensemencer celle même qui est propre à la recevoir. Il ne faut ni semer sur la pierre, ni outrager la semence, qui est le principe de la génération, et la substance par laquelle la nature se

conserve et se perpétue dans les voies que Dieu lui a tracées. S'écarter de ces voies, et transmettre ignominieusement la semence dans des vaisseaux qui ne lui sont pas naturellement destinés, c'est le comble de l'impiété et du crime. Voyez sous quelle figure le sage Moïse défend l'ensemencement d'un sol infertile :

« Vous ne mangerez, dit-il, ni de la chair du lièvre, ni de celle de l'hyène. »

Dieu ne veut point que l'homme ait rien de commun avec la nature impure de ces animaux, ni qu'il égale leur lubricité, qui est si ardente, qu'elle les excite sans cesse à la satisfaire avec une sorte de fureur stupide. La femelle du lièvre a, dit-on, autant de matrices qu'elle a vécu [140] 'années ; ainsi, en nous défendant l'usage de la chair de cet animal, il nous défend l'amour des garçons. On dit de l'hyène qu'elle change annuellement de sexe, et de mâle devient femelle ; de là vient que la défense de sa chair équivaut à celle de l'adultère. Pour moi, je suis convaincu que le sage Moïse a eu en vue, par ces défenses, de nous interdire toute ressemblance avec ces animaux; mais je ne crois point à la vérité de ces changements contre nature dont je me suis servi seulement comme d'une image symbolique.

[2,10b] La nature ne peut jamais être violentée à ce point. Ce qu'elle a fait, la passion ne peut le défaire. On corrompt l'usage des choses, on n'en détruit point l'essence. Plusieurs oiseaux changent de voix et de plumage suivant les saisons. Les plumes noires du merle deviennent jaunes, et son chant, qui était doux et harmonieux, se change en un son aigre et désagréable. Le plumage et la voix du rossignol éprouvent aussi des changements analogues; mais on ne voit point que ces divers oiseaux changent de nature, ni que les mâles deviennent femelles. Leurs plumes, semblables à un vêtement nouveau, renaissent avec le printemps, et se teignent de couleurs brillantes, qui s'effacent bientôt après, et se flétrissent comme la fleur sous la rude influence de

l'hiver. Leur voix, en même temps, s'affaiblit et s'éteint, parce que leur peau extérieure, resserrée par l'action du froid, comprime les artères de leur gosier, qui ne peut plus rendre qu'un son rauque et étouffé ; mais quand vient la belle saison, la douceur de leur voix renaît avec celle de l'air, car leurs artères se dilatent, et lui rouvrent le passage qu'elles lui avaient momentanément fermé. Leur chant, de faible et de languissant, redevient éclatant et harmonieux, et, se répandant au loin de tous côtés, il est l'hymne de la nature renaissant avec le printemps.

[2,10c] Il ne faut donc pas croire que l'hyène change jamais de nature, comme on le dit. Le même animal n'a point 141 à la fois le double appareil mâle et femelle de la génération. La nature, qui est toujours égale et constante dans ses voies, ne se prête point aux écarts de notre imagination, et c'est pour n'avoir point réfléchi avec quel soin et quel amour elle conserve les êtres dont elle est la mère, que quelques hommes ont imaginé follement des hermaphrodites, c'est-à-dire des êtres possédant les deux sexes, moitié homme et moitié femelle, créations monstrueuses qui n'existent réellement point. Seulement, comme l'animal dont je parle, je veux dire l'hyène, est prodigieusement lascif, il a sous la queue, un peu au-dessus du canal par où passent les excréments, une certaine excroissance de chair parfaitement semblable aux parties honteuses de la femelle ; mais cette masse de chair n'est qu'une cavité, sans utilité et sans issue, où la fureur lubrique de ces animaux se puisse assouvir quand les conduits naturels s'y refusent avec dégoût, occupés qu'ils sont par la conception du fœtus. Elle est commune au mâle et à la femelle, qui sont l'un et l'autre également et extraordinairement amoureux. Le mâle agit et souffre tour à tour; de sorte qu'il est très rare de trouver une hyène femelle. Enfin, cet animal conçoit rarement, parce qu'il fait un abus continuel et stérile de la semence destinée à

reproduire son espèce; de là vient, il me semble, que Platon, dans le Phèdre, condamnant l'amour des garçons, appelle brutes ceux qui s'y livrent, parce qu'ils s'accouplent à l'exemple de ces animaux, et ensemencent un sol stérile.

« C'est pourquoi, dit l'apôtre, Dieu les a livrés aux passions de l'ignominie; car les femmes, parmi eux, ont changé l'usage qui est selon la nature en un autre qui est contre la nature. Les hommes, de même, rejetant l'union des deux sexes qui est selon la nature, ont été embrasés de désirs les uns pour les autres, l'homme commettant avec l'homme des crimes infâmes, 142 et recevant ainsi par eux-mêmes la peine qui était due à leur égarement. »

[2,10d] La nature n'a pas permis que dans les animaux, même les plus lubriques, le conduit qui sert à l'éjection des excréments pût servir de passage à la semence ; l'urine descend dans la vessie, l'aliment dans le ventre, les larmes dans les yeux, le sang coule dans les veines, les oreilles s'emplissent d'une sorte de boue, les narines servent de conduit-à la morve, et le canal intestinal est encore un passage commun aux excréments. Il n'y a que l'hyène à qui la nature ait donné cette excroissance superflue de chair pour assouvir une passion stérile et infructueuse; mais cette cavité est aveugle et sans issue parce qu'elle n'a point été faite pour la génération. Il est donc défendu à l'homme, cela est clair et manifeste, de s'accoupler avec l'homme. Rien ne lui est permis, ni de ces ensemencements stériles ni de ces accouplements contre la nature et dans une situation qui lui est contraire, ni de ces unions monstrueuses tenant de l'homme et de la femme, et n'étant ni l'un ni l'autre ; car la nature avertit l'homme, par la constitution même de son corps, qu'elle l'a fait pour transmettre la semence et non pas pour la recevoir. Lorsque le prophète Jérémie, ou plutôt le Saint-Esprit parlant par sa bouche, dit que la maison de Dieu est devenue semblable à la caverne de l'hyène, cette énergique allégorie veut nous faire entendre que nous

devons détester le culte des idoles, qui sont des dieux morts, à qui l'on offre une nourriture morte, et que la maison du Dieu vivant serait profanée parleur présence.

[2,10e] Ainsi Moïse a défendu l'usage de la chair de lièvre parce que cet animal, toujours en chaleur, s'accouple en toute saison et qu'il saillit naturellement sa femelle par derrière et dans une position qui paraît honteuse. La femelle conçoit tous les mois et reçoit le mâle 143 pendant même qu'elle est pleine. Après qu'elle a mis bas, elle s'accouple indifféremment avec tous les lièvres, ne se contentant pas d'un seul mâle, et elle conçoit incontinent, quoiqu'elle allaite encore ses petits. Elle a deux conduits dans sa matrice, parce qu'un seul ne lui saurait suffire pour contenir tout ce qu'elle reçoit. Lorsque l'un de ces conduits est plein, l'autre cherche à se remplir par une inclination naturelle à tout ce qui est vide; de sorte qu'elle désire le mâle et conçoit encore, toute pleine qu'elle est. Le sage Moïse, sous cette figure allégorique, nous défend la violence des désirs, l'approche des femmes enceintes, la fornication, l'adultère, l'impudicité. Ailleurs, parlant naturellement et sans figure, il nous dit :

« Tu ne commettras point de fornication et d'adultère, tu ne t'approcheras point d'un homme comme d'une femme. »

Il faut observer exactement ces ordres fondés sur la raison , et ne jamais rien nous permettre de contraire aux lois et aux commandements de Dieu. Platon, qui avait lu sans doute ce passage du texte sacré :

« Ils sont devenus comme des chevaux qui courent et qui hennissent après les cavales, »

compare les hommes qui s'abandonnent à cette insolente lubricité, et cette lubricité elle-même, à un cheval indompté, furieux et sans frein. Les anges qui entrèrent dans Sodome nous apprendront de quel genre de supplice elle est punie. Ceux qui voulurent les outrager furent dévorés avec leur

ville par le feu du ciel, pour nous apprendre, par ce prodige, que le feu est le supplice des impudiques. Les châtiments infligés aux anciens pécheurs sont écrits, comme je l'ai déjà dit, pour notre instruction, afin qu'évitant les mêmes vices, nous évitions les mêmes peines.

[2,10f] Il faut regarder chaque garçon comme notre fils, et les femmes d'autrui comme nos propres filles. La lubricité et la gourmandise sont des passions violentes auxquelles il est dif- 144 ficile, mais honorable de commander. Si, comme l'avouent les stoïques, la raison ne permet pas au sage de remuer même un doigt seulement, au hasard et sans motif, combien plus les véritables sages, qui sont les Chrétiens, ne doivent-ils pas s'efforcer de commander à ces parties du corps, que la nature a destinées à la génération? On les a, je pense, appelées honteuses à cause qu'il s'en faut servir avec plus de pudeur que de toutes les autres.

La nature permet l'usage du mariage, comme des aliments, autant qu'il est utile, convenable et nécessaire ; elle permet de souhaiter d'avoir des enfants. Mais ceux qui n'y gardent point de mesures s'éloignent de ses sages intentions par l'abus même qu'ils en font, et ruinent leur santé par des plaisirs que leur excès rend criminels. Par dessus tout, il est défendu d'user des hommes comme des femmes. C'est à ce crime que Moïse fait allusion, lorsqu'il dit :

« qu'on ne doit point semer sur la pierre et sur les cailloux , parce que le grain n'y saurait germer et prendre racine. »

Ailleurs encore , obéissant au Verbe, qui parle par sa bouche, il dit ouvertement :

« Tu ne coucheras point avec un homme comme avec une femme, car c'est une abomination. »

Platon, qui avait fondé sa loi sur divers passages de l'Écriture, défend d'avoir commerce avec une autre femme

que la sienne. N'approchez point de la femme de votre prochain de peur de vous souiller par ses approches. Fuyez tout commerce adultère, et par conséquent stérile. Ne semez point où vous ne voulez point récolter. N'approchez d'aucune autre femme que de la vôtre, qui peut seule légitimer vos plaisirs par l'intention d'avoir des enfants. Respectez cette participation de l'homme à la puissance créatrice de Dieu, et n'outragez point la semence, qui en est l'instrument, en la répandant contre ce but.

[2,10g] Moïse défend aux Juifs d'approcher de leurs femmes pen- 145 dant qu'elles sont dans leur temps accoutumé, afin que cette semence créatrice, qui doit bientôt être un homme, ne soit point souillée par le mélange de ce sang impur ; car la semence, détournée de sa voie , dégénère aussitôt et perd sa force. Il leur défend aussi l'approche de leurs femmes enceintes jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur fruit, parce qu'il est contre la raison et contre les lois de ne rechercher que le seul plaisir dans l'acte du mariage. La matrice, avide de concevoir, s'ouvre pour recevoir la semence , et se referme quand elle a conçu. Je nomme sans honte, pour l'utilité de mes lecteurs, ces parties du corps où le fœtus se forme et se nourrit. Comment, en effet, aurais-je honte de les nommer, puisque Dieu n'en a point eu de les créer? Une fois que la matrice a conçu, elle se refuse à un plaisir désormais inutile et honteux. Ses désirs, qui s'assouvissaient tout à l'heure encore dans des embrassements amoureux, se concentrent en elle-même, et, ne s'occupant que de la formation du fœtus, y travaillent de concert avec la nature. Il est donc criminel de la détourner de ce travail légitime par une volupté qui ne l'est point. Cette volupté amoureuse prend mille formes et reçoit mille noms ; portée au dernier excès, les Grecs l'appelèrent lubricité, mot qui signifie un penchant public, désordonné et incestueux au plaisir. De ce penchant sont nés une multitude infinie de maladies, le désir des mets

délicats et des boissons excitantes, les recherches du luxe, l'amour outré des femmes et ces voluptés innombrables qui obsèdent l'homme, le tyrannisent, et font descendre les mœurs d'un peuple au dernier degré d'infamie.

Mais l'Écriture a soin de nous rappeler que ces vices ne demeurent point impunis. C'est encore pour cela que le sage dit :

« Éloigne de tes serviteurs les espérances vaines et honteuses ; éloigne de moi les cupidités ; ne permets point que l'amour de la table et des femmes s'empare de moi. »

146 Loin de nous donc les hommes corrompus, leurs maléfices et leur pièges ! Loin de nous les parasites, les fornicateurs, les courtisanes ou tout autre monstre semblable de volupté! Ce n'est pas seulement la besace de Cratès, mais notre ville encore, qui leur est fermée. Occupons-nous toute notre vie à semer autour de nous de bonnes œuvres.

[2,10h] En un mot, il faut, ou connaître les femmes par le mariage, ou ne les pas connaître du tout. C'est ce qui est ici en question, et ce que j'ai déjà examiné et résolu dans le livre où j'ai traité de la continence. Mais si l'on peut mettre en doute l'utilité même du mariage, comment en permettre les plaisirs sans règle ni mesure ? Ces plaisirs répétés brisent les nerfs de l'homme comme de faibles fils qu'on tire avec trop de violence ; ils obscurcissent les sens et détruisent les forces. Cet effet se remarque dans les animaux même privés de raison et dans tous ceux, soit hommes, soit brutes, qui se livrent à des exercices violents. La privation de ce plaisir conserve entières toutes leurs forces et leur fait vaincre leurs adversaires dans les combats : son usage, au contraire, les leur ravit et énerve leur âme et leur corps. Le sophiste d'Abdère, regardant cet acte comme un mal incurable, l'appelait une courte épilepsie. Ses effets désastreux sont aussi grands que la cause qui les produit : l'homme, en effet,

est arraché de l'homme avec violence. Vous pouvez juger de la grandeur de sa perte par l'affaiblissement qu'il en éprouve.

« Voici, dit-il, l'os de mes os et la chair de ma chair. »

Ce qu'il perd dans cet acte étant le principe de la vie, est-il étonnant que cette perte l'épuise? D'abord l'ébullition de la matière trouble et ébranle tout l'édifice de son corps. Celui donc à qui l'on demandait comment le traitaient l'amour et les femmes, fit une réponse tout à la fois honnête et enjouée, en disant qu'il les avait fui comme un maître cruel et insensé.

Cependant je n'attaque point l'institution du mariage en 147 elle-même, car c'est le moyen par lequel Dieu a voulu que la race humaine se perpétue. Mais il n'a point dit : Soyez voluptueux, et n'a point voulu que l'homme s'abandonne tout entier à ce plaisir comme s'il n'était né que pour lui. Ces paroles que le Pédagogue met dans la bouche d'Ézéchiel nous doivent remplir de honte :

« Circoncisez votre fornication. »

Les animaux, privés de raison , ne s'accouplent que dans certains temps : s'abstenir de sa femme de peur d'en avoir des enfants, c'est faire outrage à la nature, dont les intentions doivent toujours être consultées et respectées. Elle nous indique elle-même quel est l'âge propre au commerce des femmes. Elle en exclut les enfants et les vieillards; ceux-ci ne le peuvent plus, ceux-là ne le peuvent pas encore ; mais elle ne veut pas que les hommes faits abusent à tout moment du plaisir qu'elle leur accorde. Le but du mariage est la procréation des enfants et non la débauche. Nous marcherons dont sincèrement dans les véritables voies de la nature, si nous enchaînons nos passions, et si nous n'empêchons pas, par des artifices impies, la propagation de l'espèce humaine, qui est selon l'ordre et les vues de la providence divine. Il est des femmes,

en effet, qui, pour ne pas interrompre le cours de leurs débauches, se dépouillent de tout sentiment humain, et détruisent leur fruit dans leur sein par des remèdes malfaisants. Ceux à qui le mariage a été permis ont besoin des leçons divines pour jouir de ses privilège en temps convenable.

Le jour ne doit point éclairer ces actes mystérieux de la nature ; il ne faut les accomplir ni au sortir de l'Église, ni le matin, ni dans les moments destinés à la méditation, à la lecture et à la prière. Le soir, après avoir rendu grâces à Dieu des bienfaits de la journée, il faut jouir du repos qui nous est nécessaire. La nature même ne permet pas toujours cette action : moins elle est fréquente , plus elle donne de 148 plaisir. Enfin, il faut surtout prendre garde que les ténèbres de la nuit ne nous rendent intempérants et immodestes. La pudeur, qui est comme la lumière de la raison, ne doit jamais cesser d'éclairer notre âme. Si nous observons pendant le jour les règles de la tempérance et que nous les violions la nuit, nous serons comme Pénélope , qui défaisait la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait le jour. S'il n'est jamais permis de rien faire contre l'honnêteté, à plus forte raison est-on obligé de donner à son épouse des exemples de pudeur et d'éviter toute impudicité dans le commerce qu'on a avec elle. Votre chasteté dans l'intérieur de votre maison doit répondre à vos frères de votre chasteté au dehors. Comment d'ailleurs votre femme pourrait-elle vous croire chaste si vous ne l'êtes pas dans les plaisirs que vous avez avec elle? L'amour insensé que vous prétendez lui prouver par vos emportements ne dure qu'un moment et vieillit avec le corps. Souvent même il vieillit avant par lassitude et dégoût d'un plaisir dont un usage modéré aurait sanctifié et prolongé la douceur.

[2,10i] Ignorez-vous que l'amour est une passion volage, sujette au dégoût, au changement, au remords, et qui souvent se tourne en haine? Ceux qui marchent sur les

traces du saint apôtre ne doivent pas même connaître les noms et les mots qui servent à exprimer des choses obscènes et impudiques :

« Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice comme il convient à des saints. »

C'est donc avec raison que quelqu'un a dit que le commerce des femmes n'a jamais été avantageux à personne, et que le plus heureux est celui à qui il n'est point nuisible ; lors même qu'il est légitime il ne laisse pas d'être dangereux , si ce n'est quand il se borne à la procréation des enfants. Quant à celui qui est illégitime, l'Écriture sainte nous dit que la femme débauchée est sem- 149 blable à un sanglier, et que celle qui est au pouvoir d'un mari est un instrument de mort pour ceux qui l'approchent; elle compare l'amour des courtisanes à un amour de bouc et de sanglier ; elle dit que commettre clandestinement l'adultère, c'est chercher la mort ; elle maudit la maison et la ville où se commettent ces infamies. La poésie même profane tonne hautement contre ces vices :

« O ville impure » et corrompue, dit-elle , ville souillée d'impudicité et de luxure! »

Elle n'a point assez de termes d'admiration pour ceux qui, se conservant purs au milieu de tant de désordres, n'ont jamais honteusement désiré les plaisirs du lit d'autrui ni enfermé des hommes dans leurs infâmes embrassements. Plusieurs pensent que les plaisirs contre-nature sont les seuls qui soient des péchés; d'autres, moins endurcis, avouent que toutes les impudicités sont effectivement des péchés ; mais leurs passions les emportent, et les ténèbres servent de voile à leurs vices. Ils déshonorent la sainteté du mariage, et font eux-mêmes de leur femme une impudique courtisane; sourds à ces divines paroles :

« L'homme qui sort de son lit, méprisant son âme, et disant : Qui me voit? Les ténèbres m'environnent et les murailles me couvrent, et nul ne m'aperçoit; qui craindrai-je! le Très-Haut ne se souviendra pas de mes péchés. »

Malheureux ! qui ne craint que les regards des hommes et s'imagine follement pouvoir échapper à ceux de Dieu ! Il ignore ce passage de l'Écriture :

« Et cet homme n'a pas su que les yeux du Seigneur, plus lumineux que le soleil, pénètrent toutes les voies des mortels, et la profondeur des abîmes, et l'intime des cœurs et les lieux les plus cachés. »

Le Pédagogue les menace encore par la bouche d'Isaïe, leur disant :

« Malheur à vous, qui voulez cacher vos projets dans la profondeur de vos cœurs ! vous marchez dans les ténèbres et vous dites : qui nous voit? »

En effet, quelqu'un d'entre eux évitera peut-être 150 la lumière sensible du monde ; mais comment pourraient-ils éviter cette lumière intellectuelle qui pénètre tout ! Est-il possible , demande Héraclite, d'échapper aux rayons d'un astre qui ne se couche jamais? N'espérons donc pas de lui échapper clans les ténèbres, car la lumière habite en nous, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Une pensée honnête et chaste est comme un flambeau dans la nuit. Les pensées des hommes vertueux sont,- dans le langage de l'Écriture, des lampes qui ne s'endorment point. S'efforcer de cacher ses actions , c'est pécher, cela est hors de doute ; celui qui pèche fait aussitôt injure, non point tant à son prochain, s'il corrompt sa femme, qu'à lui-même, pour l'avoir corrompue. Devenu plus vil et plus méchant, il est aussi plus méprisé.

Le péché avilit l'homme et le fait descendre au rang de la brute parce qu'il ne sait pas plus qu'elle commander à ses passions et les vaincre : le fornicateur est entièrement mort à Dieu, et son âme, privée de raison, ressemble à un cadavre

que le souffle de la vie a abandonné. Il est naturel que ce qui est saint craigne l'approche de tout ce qui peut le souiller, et s'unisse volontiers à ce qui est saint. Le pur seul peut toucher le pur. Craignons, en dépouillant nos vêtements, de dépouiller aussi la pudeur ; cela n'est jamais permis au juste. Notre corps, qui est sujet à la corruption, devient en quelque sorte incorruptible, lorsque cette insatiable cupidité qui nous entraîne aux plaisirs charnels, vaincue par la continence et la haine du mal, n'empêche plus l'homme de marcher dans les voies de la tempérance éternelle.

« Les enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes des maris; mais ceux qui seront dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne se marieront point, et ils ne pourront mourir, car ils seront semblables aux anges.»

[2,10j] Platon, philosophe païen, appelle, dans le *Philèbe*, impies et ennemis de Dieu ceux qui, en s'abandonnant au 151 vice, corrompent, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, le Dieu qui habite en eux ; c'est-à-dire leur raison. Ceux donc qui sont sanctifiés et immortels en Dieu ne doivent plus jamais vivre mortellement. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour en faire les membres d'une prostituée ? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? en arracherez-vous le Saint-Esprit pour en faire le temple des passions impures ? A Dieu ne plaise. Rappelez-vous que vingt-quatre mille hommes, furent punis pour avoir été impudiques, et réfléchissez que leur châtiment a été écrit pour votre instruction. Écoutez ces avertissements frappants et si souvent répétés du saint Pédagogue :

« Ne va pas à la suite de tes désirs, et détourne-toi de ta volonté. Le vin et les femmes font tomber les sages et accusent les hommes sensés. Celui qui se livre aux prostituées sera dans la honte : la pourriture et les vers

hériteront de lui, et il sera élevé comme un grand exemple, et son âme sera retranchée du livre de vie. »

Ne se lassant pas de nous instruire, il s'écrie ailleurs :

« Celui qui hait la volupté se tresse une couronne qui ne se flétrira point. »

Ne vous laissez donc pas vaincre par ces plaisirs impurs, cela est honteux et criminel ; ne courez point tellement après eux, ne cédez point à des appétits brutaux et ennemis de la raison, ne désirez point vous-même votre souillure et votre honte. L'époux légitime, semblable à un laboureur, a seul le droit d'ensemencer une terre vivante, en choisissant le temps convenable. La raison est, contre ces plaisirs, le remède le plus sûr et le frein le plus solide ; la sobriété, qui éteint les flammes delà concupiscence, nous est aussi du plus grand secours. Il ne faut donc ni se vêtir ni se nourrir avec recherche.

152 [2,10k] Dieu, qui a partagé ses préceptes entre l'âme et le corps et les choses extérieures, nous permet de nous procurer tout ce dont nous avons besoin pour la conservation de notre corps: par ses soins, l'âme gouverne le corps; lui-même instruit et gouverne l'âme.

« Ne vous inquiétez point, dit-il, pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps comment vous vous vêtirez. »

La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?

« Regardez, ajoute-t-il pour mieux nous instruire, regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Voilà pour la nourriture. Voici pour les vêtements : Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne

filent. Or, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Quelles richesses cependant furent jamais égales à celles de Salomon, et quoi de plus beau que les lis et les roses? Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui aujourd'hui est, et qui demain sera jetée dans la fournaise, combien plutôt vous, hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Ces soins excessifs accusent un coupable amour des superfluités et des délices ; car il faut manger simplement pour la nécessité. Tout ce qui va au-delà est superflu.

« Or, ce qui est superflu vient du diable, comme le dit l'Écriture. »

Ce que l'Évangile ajoute décide nettement la question :

« Ne demandez donc point ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et ne tâchez point de vous élever : l'arrogance, les délices, les superfluités transportent l'âme et l'entraînent hors des voies delà vérité. »

Aussi l'écrivain sacré ajoute-t-il immédiatement :

« Car les gens du monde cherchent [153] toutes ces choses. »

Quels sont donc ces gens du monde? Ce sont tous ceux qui, sans mesure et sans raison, se plongent dans toutes les délices les plus infâmes de la bonne chère et de l'amour. Il ne faut se mettre en peine que de ce qui est précisément nécessaire pour apaiser la faim et la soif; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Que s'il est dans l'homme de toujours désirer, au lieu de perdre cette noble faculté à désirer des choses impures, employons-la plutôt avec ardeur à la recherche de la vérité.

« Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice; et tout le reste vous sera donné. »

[2,10l] Si donc Dieu condamne tout ce qu'il peut y avoir de superflu dans la manière de se vêtir et de se nourrir, de quel œil doit-il regarder l'amour immodéré des vaines parures, les couleurs d'étoffe vives et variées, les pierreries, les métaux précieux et artistement travaillés, et cet artifice des cheveux tressés et bouclés ? Que ne doit-il pas dire encore du fard dont ou teint les yeux et les joues, des poils que le caprice arrache, et de toutes ces préparations et artifices trompeurs et criminels? Ne peut-on pas dire de ceux qui les aiment et les recherchent ce que nous venons tout à l'heure de dire de l'herbe inutile des champs?

Le monde, en effet, est comme un champ cultivé dont nous sommes l'herbe que la grâce de Dieu arrose, et qui renaît après qu'elle a été coupée, comme il sera prouvé à plusieurs au jour et au livre de la résurrection. Cette foule, mêlée et tumultueuse, qui s'abandonne à une joie trompeuse et passagère, dont la vie n'a point de durée, follement avide de vains ornements et d'une fausse gloire, et, pour mieux dire, de tout ce qui n'est point la vérité, est comparée au foin et en reçoit le nom, parce que, comme lui, elle n'est bonne qu'à être jetée au feu. Le Seigneur nous propose cette parabole :

« Un homme était riche, vêtu de pourpre et de lin, 154 et donnait tous les jours de magnifiques repas. »

Voilà le foin.

« Et un homme nommé Lazare mendiait, couché à sa porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. »

Voilà l'herbe. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer, tandis que le pauvre revivait, pour ne plus mourir, dans le sein du Père.

Je loue et j'admire l'ancienne république de Lacédémone, qui permettait aux seules femmes débauchées les habits de

pourpre et les ornements d'or ; car, par cette seule raison qu'elle les permettait aux courtisanes, elle empêchait les femmes chastes de les porter. Les archontes d'Athènes, au contraire, ville corrompue et efféminée, foulant aux pieds leur dignité d'hommes et de magistrats, n'avaient pas honte de porter des robes traînantes d'une étoffe précieuse, et de mêler des cigales d'or dans leur chevelure ; accusant ainsi, par l'insolence de leur faste, leur corruption et leurs vices. Une folle émulation s'empara bientôt des peuples de l'Ionie, qui imitèrent ces modes impures, et dont Homère peint la mollesse par l'épithète de *peuples aux robes traînantes*, qui lui sert à les désigner.

[2,10m] Ceux qui recherchent de frivoles parures, préférant ainsi l'apparence du beau à sa réalité, et s'adonnant à une coupable idolâtrie, la vérité les repousse loin d'elle avec horreur, parce qu'ils jugent de la nature de la beauté d'après la seule folie de leurs préjugés et de leurs passions. Leur vie ici-bas n'est autre chose qu'un profond et ignorant sommeil. Mais nous, que Dieu lui même a pris soin d'éveiller, comment ne nous efforcerions-nous pas d'atteindre à la connaissance de la vraie beauté et à sa possession, laissant au monde les faux ornements du monde, et jouissant des vrais, en attendant que nous nous endormions du sommeil de paix? Je dis donc 155 que l'homme n'a besoin d'habits que pour se mettre à l'abri du chaud et du froid, et ne pas être incommodé par les intempéries des saisons. Si c'est là l'unique cause de la nécessité de se vêtir, pourquoi les vêtements des femmes seraient-ils différents de ceux des hommes, puisque cette nécessité est commune aux deux sexes, comme celle de se nourrir ? Pourquoi la forme de leurs habits serait-elle différente, puisqu'ils en font le même usage?

Les mêmes choses, en effet, doivent pouvoir satisfaire les mêmes besoins, et je ne crains pas de dire que le voile dont les femmes se couvrent les yeux ne serait pas inutile aux

hommes; car, quoique la concupiscence s'allume plus facilement dans les femmes à cause de leur faiblesse qui leur est naturelle, il arrive cependant que les hommes, par la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, sont souvent en cela plus femmes que les femmes mêmes. Exposés donc aux mêmes périls, pourquoi ne prendraient-ils pas les mêmes précautions ? S'il faut accorder quelque chose à cette faiblesse naturelle des femmes, permettons-leur l'usage d'étoffes plus douces et moins grossières; mais défendons à leur vanité ces longs vêtements, travaillés avec une curieuse recherche où brillent et s'entremêlent des fils légers d'or et de soie. Le ver à soie est d'abord un petit ver ; mais en peu de temps il devient chenille, et, par une troisième métamorphose, il se change en un papillon à qui les Grecs donnent le nom de *nêcudalos*, et il compose un tissu à peu près semblable à la toile de l'araignée. Ces voiles de soie légers et transparents trahissent une faiblesse vaniteuse et un coupable désir de laisser voir aux yeux ce qu'on fait semblant de leur cacher. En effet, loin de couvrir le corps, ils en font ressortir les formes en s'y attachant et s'y imprimant mollement, de sorte qu'il n'y a guère de différence entre une femme ainsi habillée et une femme entièrement nue. Il faut 156 aussi rejeter les couleurs éclatantes ; elles sont inutiles et attirent à la corruption de ceux qui s'en parent de justes reproches. Ces vêtements magnifiques n'ont rien de plus que les autres pour défendre contre le froid : je me trompe, ils ont de plus la honte et le blâme des mauvaises mœurs, et ils affaiblissent bientôt la vue par le plaisir trop vif qu'ils lui donnent.

[2,10n] Les hommes d'innocence et de vérité doivent avoir des vêtements simples comme eux, des vêtements qui soient, si je puis m'exprimer ainsi, blancs comme leur âme.

« Je regardais, dit Daniel, jusqu'à ce que les trônes fussent placés, et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige. »

« Je vis sous l'autel, dit saint Jean dans l'Apocalypse, les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage, et on leur donna à chacun une robe blanche. »

Si l'on veut se servir d'autres couleurs, il faut du moins qu'elles soient naturelles. Les vêtements semblables à des prés émaillés de fleurs ne sont propres qu'à la célébration des bacchanales et des autres fêtes païennes. Laissons-les donc à ces insensés. Les habits de pourpre, les vases d'or et d'argent sont utiles à la pompe des tragédies et inutiles à la vie. N'estimerons-nous pas notre vie plus qu'une vaine pompe ?

Toutes ces innombrables couleurs de mille différentes sortes sont le fruit d'une pensée pernicieuse qui détourne les vêtements de leur usage naturel, comme pour les faire servir seulement au plaisir des yeux. Loin de nous donc tous les habits où brille l'or, où la pourpre éclate, où flottent les plumes, où la richesse des couleurs se mêle à celle des parfums , et sur lesquelles sont imprimées les trompeuses images des fleurs, des plantes et des animaux! Loin de nous ces vêtements impurs, et l'art corrupteur qui les produit! Qu'y a-t-il de sage et de beau dans ces femmes chargées de 157 fleurs et imprégnées de fard ?

« Ne te glorifie jamais en tes vêtements, dit le sage, ne t'enorgueillis point d'une magnificence illégitime.»

L'Évangile ajoute par raillerie de ceux qui se couvrent d'étoffes moelleuses :

« Ceux qui sont vêtus mollement habitent les palais des rois ; »

c'est-à-dire les palais périssables, où sont la vaine opinion du bien, la fausse gloire, l'ambition, l'erreur et la flatterie. Mais ceux qui suivent la céleste cour où règne le Roi des rois ne cessent pas de sanctifier leur corps, afin d'en faire à leur âme un vêtement incorruptible et de se rendre immortels

tout entiers. Comme la femme qui ne se marie point s'occupe de Dieu seul, dont aucun soin ne la sépare, ainsi l'épouse chaste partage sa vie entre son Dieu et son mari ; celle qui vit autrement, appartient tout entière à l'homme, et dès lors son mariage n'étant plus dans les voies de Dieu, on peut dire , quoique mariée, quelle appartient tout entière au vice. La femme modeste qui aime son mari aime aussi son Dieu. Il n'y a dans son amour et sa piété, qui sont également sincères , ni affectation ni artifice. Mais celle qui préfère à son mari de vains ornements, se sépare à la fois de lui et de Dieu, semblable à cette courtisane d'Argos qui vendit son époux pour une somme d'argent.

[2,10o] Je rends au sophiste de Chios les louanges qui lui sont dues pour avoir fait du vice et de la vertu deux portraits parfaitement appropriés à l'un et à l'autre. Il peint la vertu debout, dans une posture simple et modeste, vêtue d'un habit blanc et parée de sa seule pudeur, véritable modèle d'une femme chaste et vertueuse. Il peint au contraire le vice revêtu d'habits magnifiques, s'enorgueillissant de leurs vives et vaines couleurs, et dans une posture indécise et voluptueuse, semblable à celle qu'affectent les courtisanes. Ceux donc qui suivent la raison ne se doivent attacher à aucune honteuse volupté. Quoique le roi-prophète ait dit en parlant du 158 Seigneur :

« La myrrhe, l'ambre et le santal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire, où les filles des rois font vos délices et votre gloire ; la reine, votre épouse, est restée debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. »

Ces louanges données aux vêtements célestes ne veulent point dire qu'ils soient réellement éclatants de luxe et d'orgueil ; mais c'est une figure de la vraie foi, ornement parfait et incorruptible de ceux qui ont obtenu miséricorde, et de l'Église, dans laquelle Jésus-Christ, incapable d'artifice, et de déguisement, brille comme l'or, tandis que les élus y

sont représentés par les franges précieuses de ses vêtements.

S'il faut, en faveur des femmes, relâcher quelque chose de cette sévérité, on leur permettra des habits plus commodes, mais point de vaines peintures qui flattent les yeux. Ces couleurs s'évanouissent bientôt, et d'ailleurs les mille préparations qu'on est obligé de faire subir aux laines en détériorent la nature et en affaiblissent le tissu. Rien n'est plus contraire à une bonne économie, rien n'est plus ridicule que d'admirer ces vêtements bizarres, enfants d'un caprice insensé, voiles, manteaux, écharpes, dont Homère dit que la pudeur est enveloppée et comme étouffée. Rien ne m'indigne plus que de voir tant de richesses si honteusement prodiguées. De quoi le premier homme couvrait-il sa pudeur dans le paradis? de feuilles et de branches d'arbre; et nous, à qui la laine des brebis a été donnée pour cet usage, faudra-t-il donc qu'en en abusant nous nous montrions aussi privés de raison que les brebis mêmes? Que sont les vêtements les plus somptueux ? Rien autre chose que les poils de la brebis. Méprisons-les, repoussons-les ; la raison divine, qui prend soin de nous éclairer, nous y exhorte et nous l'ordonne. Laissons Milet et l'Italie vanter la richesse de leurs étoffes ; laissons une multitude insensée s'y complaire et les rechercher, et n'en ayons ni soins ni souci. Saint 159 Jean, ce bienheureux modèle d'une vie simple et sans artifice , rejeta la laine comme un vêtement trop voluptueux, et choisit, pour se vêtir, le poil rude et grossier des chameaux. Sa nourriture était des sauterelles et de miel sauvage, image des voies simples du Seigneur, qu'il était chargé de préparer et d'ouvrir. Il n'avait garde de se vêtir de pourpre après avoir foulé aux pieds le vain faste du monde. Dans le repos de la solitude, cherchant uniquement son Bien, il s'était retiré en sa présence, et ne conversait qu'avec lui, libre des soins impurs des hommes mondains et de leurs coupables et

honteuses frivolités. Le prophète Élie n'avait point d'autre habit qu'une peau de brebis serrée autour de son corps par une ceinture de poils. Isaïe allait nu et sans souliers; mais souvent il se couvrait d'un sac, vêtement de l'humilité. Une ceinture de lin était l'unique habit du prophète Jérémie.

Comme un corps, qui est nu, montre aussitôt sa force et sa vigueur, ainsi la beauté des mœurs, libre de tout ridicule ornement, montre plus vivement la grandeur et la magnificence de l'âme. Il est de la dernière arrogance de porter ces robes traînantes qui embarrassent la démarche et attirent après soi toutes les ordures du sol. Il faut les laisser à ces misérables saltimbanques qui étalent, sur un théâtre muet, leur détestable turpitude. Voulez-vous leur envier, avec ces longues et larges robes bariolées de mille couleurs, la honte de leur languissante et molle démarche ? Si vous objectez que le Sauveur a porté une robe longue, je vous répondrai que cette tunique de diverses couleurs représente les fleurs de la sagesse, qui ne se flétrissent jamais ; la différence des Écritures et des maximes du Seigneur, tout éclatantes des lumières de la vérité. C'est encore un habit de même sorte dont le roi prophète revêt le Seigneur dans ce passage :

« Vous vous êtes revêtus de gloire et de beauté, vous vous êtes couvert de là lumière comme d'un man- 160 teau. »

Nos habits, qui doivent toujours être propres et honnêtes, ne doivent point se soumettre au caprice et aux extravagances de la mode. Il est contre l'honnêteté de porter des vêtements qui ne viennent que jusqu'aux genoux, semblables à ceux des filles de Sparte ; car les femmes ne doivent laisser découverte aucune partie de leur corps. Peut-être est-ce ici le cas de rappeler et de louer la réponse que fit une femme à un homme qui lui disait, en la flattant :

« Vous avez de beaux bras. — Oui, dit-elle, mais ils ne sont pas exposés aux yeux du public; —des jambes belles et faites au tour ; — mais elles ne sont que pour mon mari ; — une figure charmante ; — j'en conviens, dit-elle encore, mais cette beauté est tout entière pour l'homme dont je suis l'épouse. »

[2,10p] Je n'approuve pas, cependant, que d'honnêtes femmes se donnent occasion de recevoir de semblables louanges de la part de ceux qui ne les leur donnent que dans l'espoir de les séduire et de les déshonorer. Non seulement il leur est défendu de montrer même le bout du pied, il faut encore qu'elles aient la tête voilée quand elles paraissent en public ; car il leur est vraiment honteux que leur beauté serve de piège à la faiblesse des hommes, ou de se servir d'un voile de pourpre pour mieux attirer leurs regards. Plût à Dieu même que je pusse leur interdire entièrement tout usage de cette couleur, et éloigner ainsi d'elle les yeux et l'attention de toutes ces femmes, qui, dédaignant de faire leurs autres habits, se plaisent à travailler la pourpre, qui enflamme leurs passions ; elles vivent et meurent au milieu de cette éclatante et vaine couleur. Les rivages qui nous l'envoient, Tyr, Sidon et tout le pays voisin des mers de Lacédémone, sont un objet de désir et d'envie ; les ouvriers qui la préparent et en colorent les étoffes sont estimés au-dessus de tous les autres, et on regarde comme hors de prix cette espèce de coquillage dont le sang la produit.

161 Ce n'est pas encore assez pour ces femmes artificieuses et ces hommes efféminés de teindre les vêtements de mille couleurs empruntées ; emportés hors de toute borne par un fol amour de se distinguer, leur effronterie ne s'arrête plus ; dédaignant les toiles de l'Égypte, ils en demandent d'une autre espèce à la Cilicie et à la Judée. Rien ne suffit à leur caprice, et les nous-mêmes qu'ils ont donnés à leurs habits sont encore plus

innombrables que leurs formes et leurs couleurs. Quelle âme plus honteuse ! puisque le Dieu est plus précieux que le temple, et l'âme que le corps, assurément le corps doit l'être plus que le vêtement qui le couvre. Mais ces insensés renversent cet ordre ; car, si l'on vendait leur personne, on n'en trouverait jamais mille drachmes attiques, et eux-mêmes donnent mille talents d'une seule partie de leur habillement, avouant ainsi aux yeux de tous qu'ils valent moins que l'habit qu'ils portent. Pourquoi donc préfèrent-ils ces étoffes rares et précieuses à celles qui sont communes? C'est parce qu'ils ignorent le vrai bien et la véritable beauté, et qu'ils abandonnent la réalité pour l'apparence ; semblables aux insensés, aux yeux desquels les objets blancs paraissent noirs.

CHAPITRE XI.

De la chaussure.

Les femmes vaines et orgueilleuses montrent leur molle délicatesse jusque dans leur chaussure même. Leurs sandales sont enrichies de broderies d'or et relevées par des clous de même métal. Plusieurs même y font graver des embrassements amoureux, comme pour laisser sur la terre qu'elles foulent des traces de la corruption de leur âme. Loin de nous ces trompeuses chaussures où brillent l'or et les pier- 162 reries, les pantoufles d'Athènes et de Sicyone, les souliers de Perse et d'Étrurie! Il suffit que les souliers remplissent bien l'usége naturel pour lequel ils ont été faits, c'est-à-dire de couvrir les pieds, et de les défendre, en marchant, contre tout ce qui peut les blesser. On accordera aux femmes des souliers blancs quand elles demeureront à la ville et qu'elles ne feront point de voyages ; où, dans tes voyages, on a besoin de souliers huilés et relevés de clous. Du reste, elles ne demeureront jamais les pieds nus, cela est contraire à la bienséance, et peut être nuisible à la délicatesse de leurs sens, plus facilement blessés que les nôtres. Quant aux hommes, il leur est honorable de ne point

se servir de souliers qui sont une espèce d'entrave et de liens ; c'est même un exercice très utile pour la santé et pour la souplesse des membres que d'aller pieds nus quand on le peut faire sans s'incommoder.

Si nous n'allons point en voyage , et qu'il nous soit impossible d'aller pieds nus, nous nous servirons d'une simple semelle à qui les Athéniens donnent un nom particulier qui indique, je crois, que cette espèce de chaussure laisse approcher le pied de la poussière. Le témoignage de saint Jean, disant qu'il n'était pas digne de délier la courroie des souliers du Sauveur, prouve assez qu'une chaussure simple et légère nous doit suffire. Celui qui montrait aux Hébreux le parfait modèle et le type de la véritable sagesse, n'avait sans doute rien d'affecté ou de recherché dans sa chaussure. J'expliquerai dans un autre endroit si cette figure ne peut pas recevoir un autre sens.

165 CHAPITRE XII.

Il est défendu d'admirer les parures précieuses, les perles et les pierreries.

Il n'est certainement pas d'un homme raisonnable de montrer une frivole admiration à la vue de ces pierres jaunes ou vertes que les mers étrangères rejètent sur leur rivage, ou qu'on retire du sein de la terre. Ceux à qui leurs vives couleurs inspirent un ardent désir de les posséder ne sont autre chose que des insensés, dont les yeux fascinent la raison. Quant aux femmes, qui attachent le plus haut prix à des colliers ou bracelets de perles, aux améthistes, aux topazes, aux émeraudes, elles sont comme des enfants que l'éclat du feu attire et excite à s'en approcher parce que l'expérience ne leur a pas encore appris combien il est dangereux de le toucher. Leur orgueil est si excessif, leur luxe si extravagant, que, non contentes de separer de perles qui sont hors de prix, elles en décorent même leur lit avec une folle profusion. La perle naît dans une sorte de

coquillage qui a de la resemblance avec les nacres; elle est de la grosseur de l'œil d'un gros poisson, et ces malheureuses n'ont pas honte d'adorer presque un coquillage, elles qui se pourraient parer de la perle divine, je veux dire du Verbe de Dieu, que l'Écriture appelle une perle, le pur et brillant Jésus, l'oeil de la chair, l'éclatante raison, par qui devient précieuse tonte chair que l'on régénère.

[2,12b] Ce coquillage qui naît dans l'eau, renferme un poisson qui produit la perle. Nous savons que la sainte Jérusalem est bâtie de pierres précieuses, et que les douze portes de la cité céleste représentent, par leur richesse, la richesse de la prédication apostolique. Les couleurs font le prix des 164 pierres précieuses, leur matière même n'en a aucun. C'est donc avec raison que l'Écriture-Sainte en construit symboliquement la demeure des saints. Cette fleur inimitable des pierres précieuses exprime bien la nature de ces substances spirituelles qui ne sont point sujettes à l'action de la mort. Ces femmes, qui ne comprennent point ce qu'il y a de symbolique dans les divines Écritures, défendent dans les termes suivants la folle admiration qu'elles éprouvent pour ces parures :

« Si le Seigneur nous les montre, pourquoi craindrions nous de nous en servir ? Ce plaisir que j'ai sous les yeux , pourquoi m'en priver volontairement; et pour qui donc ont-elles été faites, si ce n'est pour nous ? »

Telles sont les paroles de ceux qui ignorent et méconnaissent la volonté de Dieu. Car il donne d'abord à tous ce qui est nécessaire à tous, l'air et l'eau, tandis qu'il cache dans les entrailles de la terre, ou dans la profondeur des eaux, ce dont ils n'ont aucun besoin : ainsi l'or, ainsi les perles. Vous recherchez vainement ce qui ne peut vous être utile. Voilà que tout le ciel vous est ouvert, et vous ne cherchez point Dieu. Mais cet or que vous enviez, ces pierres dont vous faites vos délices, ce sont, parmi vous-mêmes, les criminels qui sont condamnés à les chercher et à les tirer du

sein de la terre. Vous luttez contre l'Écriture, qui vous crie à haute voix :

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

«Tout m'est accordé et permis, dit l'apôtre, mais tout ne m'est pas expédient. »

[2,12c] Dieu a créé l'homme de telle sorte que nous entrions en communication de services les uns envers les autres ; lui-même a envoyé son Verbe pour le commun salut du genre humain, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour tous, de peur que les riches ne prennent pour eux seuls ce qui est aux autres comme à eux. Ces mots,

« je possède des biens plus 165 qu'il ne m'en faut, pourquoi donc n'en userais-je pas à mon plaisir ? »

Ces mots, indignes de l'homme, sont destructifs de toute société. Ceux-ci, au contraire, sont pleins d'un tendre amour :

« Je possède ces biens, pourquoi n'en ferais-je pas part aux pauvres ? »

celui là est parfait, qui parle et agit ainsi.

« Vous aimerez votre prochain comme vous» même. »

Ce sont les vrais plaisirs et les précieux trésors.

Je sais que Dieu nous a donné le pouvoir d'user, mais seulement jusqu'au nécessaire , et il veut que l'usage soit commun. Il est absurde, en effet, il est honteux qu'un seul homme vive dans les festins et la volupté, tandis que des milliers d'autres meurent de faim. Oui, certes, il y a plus de gloire à être bienfaisant que magnifiquement logé ; plus de sagesse à répandre ses biens sur les hommes qu'à les échanger contre des métaux et des pierres; plus d'avantage à posséder des amis qu'on a ornés soi-même, que des

ornements inanimés. Quel est celui à qui les biens ont profité autant que ses bienfaits ?

[2,12d] Mais il nous reste à réfuter cette objection : qui donc possédera ce qui est somptueux et magnifique , si nous choisissons tout ce qui est humble et simple ? Nous-mêmes, répondrai-je, si nous en usons froidement et indifféremment, mais puisqu'il ne peut se faire que tous les hommes soient réglés et tempérants, il faut chercher, pour notre usage particulier, ce qu'il nous est facile de nous procurer , ce qui est nécessaire, et rejeter ce qui ne l'est pas. En un mot, aucune sorte de ces riches ornements que suivent le dégoût et l'ennui ne convient aux femmes chrétiennes, qui doivent mépriser la parure et le monde ; il faut qu'elles soient parées et belles intérieurement. La beauté ou la laideur est dans l'âme ; il n'y a que l'homme vertueux qui soit beau. La vertu brille comme une fleur sur les corps où elle habite, et les revêt d'une pure et douce lumière. La beauté de 166 chaque plante et de chaque animal est dans la vertu qui lui est propre. La vertu de l'homme est la justice, la tempérance , la magnanimité et la piété. Cest l'homme juste qui est beau ; en un mot, c'est celui qui est vertueux, et non point celui qui est riche.

Les soldats veulent aussi que l'or brille sur leurs habits et sur leurs armes. Sans doute ils n'ont pas lu ce passage du poète, qui dit, en parlant d'un guerrier,

« qu'il s'avançait » couvert d'or comme une jeune fille. »

Du reste, il faut déraciner entièrement cet amour des vaines parures, qui n'ont aucun rapport avec la vertu, et qui, n'ayant d'autre objet que le corps, donnent au soin d'une vaine gloire ce que nous devrions donner à la bonté et à l'honnêteté. Cet amour, en effet, qui parle au corps de choses qui ne lui conviennent point, tout autant que si elles lui convenaient, cet amour a produit la réflexion du mensonge et l'habitude de la ruse; ce n'est point

l'honnêteté, la simplicité, la haine de la dissimulation , la véritable enfance, qui sont ses fils; mais le faste, l'arrogance, la mollesse et les impures voluptés.

Les femmes dont je parle obscurcissent donc leur véritable beauté et l'accablent sous le poids de l'or; elles ne comprennent pas combien est grand le crime qu'elles commettent contre elles-mêmes en se chargeant d'innombrables chaînes, coutume insensée, qui rappelle celle de ces barbares qui attachent les criminels avec des chaînes d'or. Ces femmes me semblent envier le sort de ces captifs. Leurs colliers et leurs bracelets ne sont ils pas de véritables chaînes ? Sans doute, et les Athéniens mêmes leur en donnent le nom.

[2,12e] Pourquoi donc, ô femmes mondaines, cet amour frivole et insensé de la parure? Prenez-vous plaisir à paraître enchaînées? Si la richesse de la matière en efface la honte, qui en effacera le vice? Quand je les vois ainsi s'enchaîner volontairement, il me semble les voir se glorifier des calamités de leurs richesses. Le poète qui nous 167 peint Vénus surprise en adultère, et retenue dans des liens précieux, nous a voulu faire entendre peut-être qu'ils sont les emblèmes et les signes de ce crime. Du moins il raconte que ces liens étaient d'or. Les femmes n'ont pas honte de revêtir les symboles même de l'esprit malin. Si Eve fut séduite par le serpent, elles le sont par de riches parures; c'est l'appât dont le serpent se sert pour les entraîner à leur honte. On en voit qui se parent de figures de serpents et de murènes. Les poètes comiques, Nicostrate et Aristophane, ont fait à l'envi, pour les couvrir de honte, le dénombrement de leurs innombrables parures.

{passage non traduit, tiré des fragments d'Aristophane}.

Mais je m'indigne et me lasse de le répéter, ne comprenant pas même comment elles ne succombent pas sous le poids. Que de soins inutiles! quelle gloire frivole et

insensée! Elles prodiguent leurs richesses comme des courtisanes, et se ruinent en se déshonorant ! Elles abusent des dons de Dieu par une criminelle folie, et imitent la malice du démon. Le Sauveur du monde a appelé insensé ce riche qui avait fait de grands amas de grains, et qui disait en lui-même : Tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois et fais bonne chère. Mais Dieu lui dit :

« Insensé, en cette nuit même on te redemandera ton âme ; et les choses que tu as, à qui seront elles?»

Un des élèves du célèbre peintre Apelle, ayant chargé d'or un portrait d'Hélène, son maître lui lit : « N'ayant pu la faire belle, tu l'as faite riche. » Les femmes d'aujourd'hui resemblent à cette Hélène : si elles ne sont pas belles, elles sont magnifiquement parées. L'Esprit saint leur prédit, par la bouche de Sophonie, que leur or et leur argent ne les sauveront point au jour de la vengeance du Seigneur.

[2,12f] Ce n'est point l'or, mais le Verbe, par qui brille l'or, qui doit parer la femme chrétienne. Les anciens Israélites eussent été heureux, si les parures qu'ils prirent à leurs femmes, ils les eussent détruites ou enfouies dans la terre. Mais ils en 168 firent un veau d'or, ils l'adorèrent et la punition qui suivit le crime de cette idolâtrie doit apprendre aux femmes le danger qu'il y a de les aimer et de s'en servir. Cette passion des bijoux et de l'or est une idole qu'éprouve le feu. Les délices du ciel ne sont pas réservées aux simulacres, mais à la vérité. De là ces paroles outrageantes que le prophète adresse aux Hébreux :

« Ils ont fait Baal d'or et d'argent; c'est-à-dire de leurs bijoux et de leurs meubles les plus précieux. »

Le prophète ajoute la menace :

« Je visiterai en elle les jours de Baal, alors qu'elle brûlait l'encens, qu'elle se parait de colliers, de pendants d'oreille; qu'elle poursuivait ses amants, et qu'elle m'oubliait, »

dit le Seigneur. Abandonnez donc au démon ces malicieuses folies. Ne participez point à ses pompes, de peur d'être entraînés, sous un prétexte spécieux, à connaître le crime de l'idolâtrie.

« Suivez, ô femmes, les sages conseils de l'apôtre : Que les femmes prient aussi, étant vêtues d'une manière honnête ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles et des habits somptueux, mais comme il convient à des femmes qui montrent, par leurs bonnes œuvres, la piété dont elles font profession. »

Vous voyez qu'il leur défend toute parure extérieure. Si elles sont belles, l'art leur est inutile, si elles sont laides, la parure fait ressortir leur laideur. Que les chrétiennes donc soient humbles et toutes simples ; car la frugalité, qui retranche tout superflu et se contente du nécessaire, est la mère de la sainteté. Son nom seul indique qu'elle est ennemie de tout faste et de tout orgueil, douce, bonne, égale, et se suffisant à elle-même. Or, se suffire à soi-même, c'est n'avoir ni trop ni trop peu. C'est la justice qui produit ce contentement, c'est la vertu qui le nourrit; état habituel de celui qui acquiert par lui-même les réalités de la vie heureuse. Que vos mains soient toujours ouvertes sur les pauvres, et vos 169 yeux sur votre famille. Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu, et les mains des forts s'enrichissent. Il appelle forts ceux qui méprisent les richesses et se montrent faciles à les communiquer et à les répandre. Que vos pieds soient rapides pour faire le bien et pour marcher dans les voies de la justice. La pudeur et la modestie doivent être vos colliers et vos bracelets ; car c'est la main de Dieu qui les a tressés. Heureux l'homme qui trouve la sagesse, et l'homme qui est riche en prudence ! sa possession vaut mieux que tous les trésors ; elle est plus précieuse que les plus précieuses perles ; elle est le seul et véritable ornement. Ne percez donc pas vos oreilles pour y

suspendre des perles ; c'est faire violence à la nature, qui ne vous les a point données pour ce fol usage, mais pour entendre les saintes instructions de la divine parole. Vos yeux et vos oreilles sont faits pour entendre et contempler Dieu; le Verbe seul vous montrant cette véritable beauté que l'œil n'a point vue et que l'oreille n'a point entendue.

QUEL RICHE PEUT ÊTRE SAUVÉ ?

Ceux qui louent les riches, faisant ainsi semblant d'honorer les richesses qui, par elles-mêmes, ne méritent aucune louange, ne sont pas seulement de vils flatteurs, des esclaves lâches et rampants, ils sont des impies et des traîtres. Des impies : la louange appartient à Dieu, seul être bon et parfait, de qui tout vient, par qui tout existe, en qui tout réside; elle lui appartient, il se l'est réservée, et ils l'en privent! Ils font plus encore, ils la prostituent à des hommes livrés à la fougue de leurs passions, qui n'ont d'autre récompense à attendre de la justice divine que la punition de leurs crimes. Des traîtres : les richesses seules suffisent pour amollir, corrompre et détourner de la voie du salut ceux qui ont le malheur de les posséder ; les flatteurs le savent, et ils entretiennent les riches dans leur folie ; ils enorgueillissent leur orgueil, ils leur apprennent à tout mépriser, si ce n'est ces richesses, qui leur procurent tant d'honneurs. Ils ajoutent ainsi la flamme à la flamme, l'orgueil à l'orgueil, le poison de la flatterie au poison de l'or ; un poids déjà trop lourd qu'ils devraient alléger, ils l'aggravent ; une maladie dangereuse qu'ils devraient s'efforcer de guérir, ils la rendent mortelle et incurable. « L'arrogance et la vanité, a dit le Seigneur, seront punies par l'abaissement et la ruine. » Il est donc bien plus humain, bien plus charitable, au lieu de flatter les riches et de couvrir du bruit de nos louanges le bruit que leurs crimes élèvent autour d'eux, de venir à leur aide par de sages avertissements, et de leur apprendre par quels moyen» ils peuvent entrer et s'avancer sûrement dans la voie sainte du salut. C'est surtout par la prière vers ce Dieu, qui dispense ses faveurs à ses enfants et leur apprend à en faire un usage conforme et agréable à ses volontés, c'est par la grâce de notre Sauveur que nous pouvons guérir leur esprit : c'est en les éclairant, c'est en nous offrant pour guides à leur ignorance dans la recherche de la vérité. Celui-là seul, en effet, qui s'attache ardemment à la vérité, et qui s'environne de la lumière des bonnes œuvres, celui-là seul sera sauvé, et emportera le prix de la vie éternelle. Or, si d'un côté la prière, qui doit nous trouver infatigables et nous servir d'appui fidèle jusqu'à la dernière heure de notre vie, demande un esprit plein de force et de sérénité; d'un autre

côté, la vie régulière demande un amour ardent de la justice et une obéissance éclairée à tous les préceptes du Sauveur.

Ce n'est pas une seule et simple cause, mais plusieurs, et de différentes sortes, qui font croire aux riches qu'il leur est plus difficile qu'aux pauvres de se sauver. Les uns en effet, saisissant sans réflexion, et prenant à la lettre ces paroles de notre Sauveur : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » se persuadent qu'ils n'ont aucune part à l'héritage céleste de tous les hommes, et suspendus entre le regret de la vie éternelle et les plaisirs de la vie périssable, ils se rejettent vers celle-ci et se perdent eux-mêmes, ne songeant pas à examiner quels sont ceux à qui le Seigneur et maître donne le nom de riches, ni comment ce qui est impossible aux hommes est possible a Dieu. Les autres comprennent bien, il est vrai, le sens caché de ces paroles, mais ils négligent les œuvres indispensables au salut, et perdent, par leur négligence, l'espérance qu'ils avaient conçue. J'applique ces deux réflexions aux riches qui croient au Sauveur, à sa puissance et à la vie éternelle qu'il nous procure ; je n'ai rien à dire de ceux qui n'y croient pas, et dont les ténèbres de l'erreur obscurcissent l'entendement

C’est donc un devoir, je le répète, pour tous ceux qui, aimant la vérité et leurs frères, ni ne s'élèvent insolemment contre les riches chrétiens, ni ne les flattent, par un coupable motif d'intérêt, d'arracher d'abord de leur cœur un désespoir insensé, en leur expliquant clairement le sens caché des oracles du Seigneur; et en leur prouvant que s'ils obéissent à ses préceptes, ils ont le même droit que nous à ses récompenses. Il faut ensuite leur faire observer qu'ils craignent à tort là où il n'existe aucun véritable sujet de crainte; leur rappeler que Dieu reçoit toujours dans son sein ceux qui veulent véritablement y être reçus, et leur apprendre enfin par quels moyens, par quelles œuvres, par quels sentiments se nourrit et se conservé cette espérance précieuse, dont la douceur ne leur est point refusée, mais dont aucun homme n'obtient l'accomplissement sans de pénibles et de continuels efforts.

Comparons ici un moment une récompense frivole et périssable à une récompense grande et incorruptible, et faisons sentir aux riches du siècle, par cette comparaison) que la lutte qu'ils ont à soutenir ressemble à celle des athlètes dans les jeux publics. L'athlète, en effet, qui, désespérant d'avance de la victoire, n'aura pas même donné son

nom pour être inscrit parmi les combattants, ne l'obtiendra sans doute pas; mais celui qui, ayant conçu l'espérance de l'obtenir, n'aura point habitué son corps à la nourriture, aux travaux et aux exercices propres à ce genre de combat, ne l'obtiendra pas davantage ; son espérance aura été vaine, et il se retirera de la lice sans couronne. Que celui donc qui est riche des biens de la terre craigne d'abord, s'il est fidèle et s'il comprend bien toute l'étendue des miséricordes divines, de se retirer lui-même du combat, et de se priver des récompenses promises par le Sauveur ; mais, une fois descendu dans cette lice sacrée, qu'il n'espère pas non plus en sortir vainqueur sans s'y être auparavant couvert de sueur et de poussière. La couronne de l'immortalité ne s'acquiert qu'à ce prix. C'est au Verbe et à la raison, c'est au Christ, juge du combat qu'il doit se livrer et se soumettre tout entier. Ses préparatifs pour cette sainte lutte doivent être la lecture assidue du nouveau Testament de notre Seigneur, ses exemples à suivre, ses préceptes à méditer et à accomplir. Qu'il fasse de son âme un sanctuaire ouvert à toutes les vertus ; qu'il y reçoive et s'attache à y conserver la foi, l'espérance, la charité, la connaissance du vrai, la bonté, la douceur, la miséricorde, la chasteté ; ainsi lorsque le son de la dernière trompette lui donnera le signal d'une nouvelle course et l'avertira de sortir de cette vie mortelle comme un athlète de la lice, fort d'une bonne conscience, il sera conduit en vainqueur devant le juge du combat ; et, déclaré digne de sa céleste patrie, il y entrera couvert de couronnes, aux applaudissements des anges.

Puisse le Seigneur nous accorder de ne rien dire en commençant qui ne soit plein de convenance et de vérité, rien qui ne soit utile au salut de nos frères ! Nous parlerons d'abord de l'espérance, ensuite des moyens qui y conduisent et l'affermissent. Le même Dieu, qui fait l'aumône aux indigents, qui instruit ceux qui demandent à l'être, est aussi celui dont les discours, s'interprétant clairement les uns les antres, brisent les chaînes de l'ignorance et du désespoir. Je vous répéterai donc, et vous expliquerai avec confiance, les paroles suivantes de l'Évangile, qui vous ont troublés jusqu'ici, parce que votre ignorance ou votre faiblesse ne les ont pas comprises : « Comme il s'avançait dans la voie publique, un jeune homme, accourant, fléchit le genou devant lui, et lui dit : Bon maître, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle? Jésus lui dit : Pourquoi m'appelez-vous bon ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Vous savez les commandements : Tu ne seras point adultère ;

tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne porteras point un faux témoignage ; tu ne commettras point de fraude; tu honoreras ton père et ta mère. Le jeune homme répondant, lui dit : Maître, j'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse ; et Jésus, le regardant, l'aima et lui dit : Une chose te manque encore ; va, vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens et suis-moi. Le jeune homme contristé par ces paroles, s'en alla en gémissant, parce qu'il avait de grands biens ; et Jésus, regardant autour de lui, dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! » Or, ses disciples s'étonnèrent de ces paroles ; mais Jésus, leur répondant, leur dit : Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui se confient en leurs richesses entrent dans le royaume de Dieu. Les disciples s'étonnaient encore plus, se disant : Et qui peut être sauvé ? Et Pierre commença à lui dire : Nous, nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi. Jésus, répondant, dit : Je vous le dis en vérité, que personne ne quittera pour moi et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses biens, que, même dans ce siècle, il ne reçoive au centuple des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des richesses au milieu des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. Mais plusieurs, qui auront été les premiers, seront les derniers ; et les derniers, les premiers. »

Ce récit, que nous trouvons dans l'Évangile de saint Marc, nous le trouvons aussi dans les autres évangélistes, avec quelque différence peut-être dans les paroles, mais sans rien perdre du même sens. Nous donc qui savons certainement que le Sauveur du monde n'a point parlé d'une manière familière aux hommes, mais a enveloppé ses instructions des voiles d'une sagesse divine et mystique, ne prenons pas ses discours à la lettre, ne les expliquons pas d'après nos idées charnelles; efforçons-nous plutôt d'en saisir le sens caché par une étude assidue et persévérante. Aucune recherche n'est plus digne de nos efforts. Ce que le Seigneur paraît avoir expliqué clairement à ses disciples, ce qu'il leur a dit plus obscurément et sous la forme presque d'une énigme, réclame, pour être compris, une égale et puissante attention. Ce que ses disciples, et ceux qu'il appelle lui-même les enfants du royaume, nous ont expliqué, a besoin de l'être encore davantage. Comment donc les choses qu'il a dites simplement, et dont aucun de ses auditeurs n'a songé à lui demander l'explication, toutes

choses nécessaires et indispensables au salut, n'auraient-elles pas besoin d'être examinées avec les plus grands soins, étudiées avec la dernière, sollicitude ? Le son de ses paroles ne doit pas seulement, et comme au hasard, frapper nos oreilles ; leur sens doit frapper notre cœur. C'est à nous de l'y faire descendre et pénétrer profondément.

Le Sauveur du monde entendit sans doute avec complaisance une question qui lui convenait si parfaitement C'était, en effet, parler de la vie à celui qui est la vie même ; du salut au Sauveur, de la doctrine au maître, de la véritable immortalité à la vérité éternelle. C'était parler de la sagesse divine a cette sagesse même, de la perfection et de l'incorruptibilité à celui seul qui est parfait et incorruptible. La question qu'on lui donnait à résoudre était celle même pour laquelle il était descendu des deux, et dont la solution, qui ressort vivante de ses exemples et de sa doctrine, est la base de l'Évangile, la source de l'éternelle vie. Comme Dieu, il prévoyait qu'il allait être interrogé ; il savait d'avance la demande qu'il ferait lui-même, et la réponse qu'il recevrait. N'est-il pas le prophète des prophètes, l'arbitre et l'inspirateur de tout esprit prophétique ? Voyez comme il part du premier mot qu'on lui adresse, le mot de *bon*, pour asseoir la base de sa doctrine et tourner l'esprit de celui qui l'écoute vers un Dieu bon, seul dispensateur de la vie éternelle qu'il donne à son fils, et que son fils transmet aux hommes.

C'est donc, de tous les commandements qui conduisent à la vie, lé premier, le plus grand, celui que nous devons imprimer d'abord et le plus avant dans notre âme : connaître un Dieu éternel, dispensateur des choses éternelles, Dieu suprême, unique et bon, et mériter de le posséder par notre application à le connaître. Cette connaissance d'un Dieu rémunérateur qui crée et conserve tout est la base fixe et inébranlable sur laquelle s'appuie le salut. Sans cette connaissance, nous périssons, avec elle nous aimons Dieu, nous lui ressemblons, nous le possédons éternellement.

Aussi est-ce le premier principe que Je Sauveur recommande de suivre à celui qui cherche la vie ; principe que « personne ne connaît, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils l'aura révélé. » Après cette connaissance vient immédiatement celle de la grandeur du Sauveur et de sa grâce nouvelle ; car, comme le dit l'apôtre : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. » Les dons que nous transmet un serviteur même fidèle sont au-dessous de ceux

que le Fils lui-même nous apporte et nous distribue. Pourquoi, en effet, si la loi de Moïse eût été suffisante pour donner la vie, pourquoi le Christ eût-il souffert pour nous depuis sa naissance jusqu'à sa mort ! Pourquoi encore celui qui, dès sa jeunesse, avait accompli tous les préceptes de la loi, se fût-il jeté à ses pieds et lui eût-il demandé la vie éternelle? Remarquez que ce jeune homme n'avait pas seulement obéi à la loi, mais qu'il l'avait aimée dès sa jeunesse et s'était attaché de toutes ses forces à son accomplissement. Un vieillard réglé dans ses mœurs et délivré de l'esclavage des vices ne nous est pas un objet de surprise et d'admiration ; mais on admire justement, on regarde comme un athlète glorieux, le jeune homme qui, dans la fougue de l'âge et la chaleur des passions, se conduit comme un sage vieillard, et dont l'esprit et le jugement ont blanchi avant les cheveux. Cet homme, déjà si grand, savait donc bien qu'il ne lui manquait rien pour être juste; mais il sentait que la vie lui manquait, et il venait la demander à celui seul qui pouvait la lui donner. Il ne lui doit rien, il est et doit être tranquille à cet égard ; cependant il se prosterne aux pieds du Fils de Dieu ; de la foi, il passe à la foi, et, craignant que le port de la loi où il s'est retiré ne soit pas sûr et que son vaisseau ne s'y brise, il implore l'appui du Sauveur.

Jésus ne lui reproche point d'avoir négligé de remplir quelque précepte de la loi ; au contraire, il l'aime, il l'enveloppe, pour ainsi dire, de ses bras, et le félicite tendrement d'avoir observé avec un si ferme courage toute la loi dans laquelle il a été élevé. Seulement il le déclare imparfait en ce qui touche la vie éternelle, dont il n'a rien fait encore pour s'assurer la possession. Observateur exact de la loi, il est arrivé où la loi finit, il s'arrête où la vie commence. Cette fidélité à la loi était louable sans doute. La loi est comme un maître sévère qui nous instruit par la crainte ; elle est comme un chemin pour arriver à la grâce et à la perfection. Mais Jésus-Christ, qui justifie seul ceux qui croient en lui, est la plénitude de la loi. Ce n'est point un esclave qui fait des esclaves ; c'est un fils qui élève à la dignité de fils, de frères et de cohéritiers de Dieu, tous ceux qui accomplissent la volonté de son père.

« Si vous voulez être parfait. » Ce jeune homme ne l'était donc pas encore ; car qu'y a-t-il au-delà de la perfection ? Ces mots mystérieux et divins, « si vous voulez, » montrent bien la puissance de notre libre arbitre. C'est à l'homme de choisir, il est libre. C'est à Dieu de donner, il est le maître. Or, Dieu donne à ceux qui désirent, prient, et s'efforcent

de tout leur pouvoir afin que le salut soit leur propre ouvrage. Dieu ne contraint personne; il est ennemi de la contrainte. Il fait trouver à ceux qui cherchent, il accorde à ceux qui demandent, il ouvre à ceux qui frappent. Si vous voulez donc, si vous voulez véritablement, si vous ne vous trompez pas vous-même, efforcez-vous d'acquérir ce qui vous manque. Ce qui vous manque, c'est ce qui demeure toujours, ce qui est bon, ce qui est au-dessus de la loi, ce que la loi ne contient pas, et par conséquent ne peut donner, ce qui appartient aux seuls vivants. De là vient que ce jeune homme, qui avait si hautement parlé de lui-même et de ses œuvres, ne put par ses œuvres acquérir la vie éternelle, dont le désir l'avait saisi, parce que la vie est un don du Sauveur et n'est point un don de la loi. Il se retira, triste et déconcerté, accablé sous le poids du commandement qu'il était venu solliciter, puissant pour mille travaux inutiles, impuissant pour le seul travail bon et nécessaire. Comme le Seigneur dit à Marthe que les soins du ménage auxquels elle se livrait tout entière remplissaient de distractions et de troubles, et qui reprochait à sa sœur de lui en laisser tout le fardeau et de se tenir en repos, disciple attentive aux pieds du maître, Marthe, Marthe, vous vous troublez du soin de mille choses ; mais Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée, ainsi il ordonne à ce jeune homme de renoncer à ses occupations tumultueuses pour ne s'attacher qu'à lui seul et à sa grâce qui lui ouvrira l'entrée de la vie éternelle.

Qu'est-ce donc qui le mit en fuite et le fit s'éloigner du maître dont il était venu solliciter les secours? Qu'est-ce qui lui fit perdre l'espérance, la vie, et tout le prix des bonnes œuvres qu'il avait déjà faites pour l'acquérir? Ce furent ces paroles : « Vendez ce que vous avez. » Mais que veulent dire ces paroles? Non point certes ce qu'elles semblent dire d'abord : Dépouillez-vous de vos richesses, rejetez-les loin de vous ; ce n'est point là leur véritable sens. Mais arrachez de vos âmes les vains jugements que vous formez des richesses et celte honteuse plaie de l'avarice, source de mille soins impurs, épines du siècle, qui étouffent les semences de la vie. Se priver de ses richesses sans acquérir la vie, est-ce un sacrifice héroïque et qui mérite d'être unité? Mais à ce compte les mendiants et vagabonds de nos places publiques, qui ne possèdent absolument rien et vivent sans repos et sans consolation, lors même qu'ils ignorent Dieu et sa justice, seraient cependant, par ce seul motif qu'ils sont les plus pauvres de tous les hommes, seraient, dis-je, les plus heureux, les plus religieux, les seuls destinés à la vie éternelle.

Cela est absurde à penser, d'autant plus que le sacrifice de nos richesses et leur distribution aux pauvres n'est pas un sacrifice nouveau et inconnu aux hommes. Plusieurs l'avaient déjà fait avant la venue du Sauveur : les uns, pour se livrer sans distraction à l'étude des lettres et d'une science morte; les autres, pour acquérir le vain renom d'une gloire frivole, tels qu'Anaxagore, Démocrate et Cratès.

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maxime du Sauveur, qui ne puisse venir que de Dieu, et qui donne la vie aux hommes, ce que n'a pu faire la pauvreté volontaire des anciens ? Qu'est-ce que le fils de Dieu, cette nouvelle créature, nous ordonne de si extraordinaire et de si excellent? Il ne nous ordonne rien qui tombe sous nos sens, rien de ce que d'autres ont fait avant lui. Ses paroles renferment quelque chose de plus grand, de plus divin, de plus parfait. Dépouillez-vous de vos vices, arrachez-les de votre âme, détruisez-les, rejetez-les loin de vous ; tel est son commandement et sa doctrine, bien dignes des fidèles et de lui-même! Les anciens, méprisant les choses extérieures, se dépouillèrent volontairement de leurs richesses et de leurs biens ; mais leurs vices et les troubles de leur esprit s'accrurent de ce sacrifice. Ils en devinrent plus orgueilleux, et regardèrent avec mépris le reste des hommes, comme s'ils eussent fait quelque chose bien au-dessus des forces de l'humanité. Comment donc le Sauveur, qui veut notre salut et nous le promet, nous ferait-il un ordre exprès d'un sacrifice qui pourrait nous le faire perdre ? Ne pouvons-nous pas brûler encore de l'amour et de la soif des richesses, après nous être dépouillés de celles que nous possédions ? Accablés sous le poids d'une indigence à laquelle nous n'étions pas accoutumés, ne pouvons-nous pas regretter amèrement les services qu'elles nous rendaient et nous repentir d'en avoir fait un sacrifice inconsidéré ? Il est impossible, en effet, que cette nouvelle nécessité de nous procurer, chaque jour et à chaque instant, les choses nécessaires à notre vie, ne brise pas les forces de notre âme, et ne la détourne pas des soins bien préférables du salut

Combien plus il est avantageux de posséder des richesses médiocres qui nous donnent la faculté de pourvoir à nos besoins et de secourir, parmi nos frères, ceux qui méritent d'être secourus ! Quelle société, quel commerce pourrait exister entre les hommes, si personne ne possédait rien ? Cette maxime, d'ailleurs, ne serait-elle pas en contradiction manifeste avec mille autres qu'il a également prononcées lui-même ? « Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin

que, quand vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. Amassez des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. » Comment nourrir celui qui a faim, désaltérer celui qui a soif, couvrir celui qui est nu, ouvrir notre maison à l'étranger ; comment, dis-je, observer tous ces préceptes dont la non-observation est menacée du feu de l'enfer, si nous-mêmes ne possédons rien? N'a-t-il pas ordonné lui-même à Zachée et à Mathieu, qui étaient riches et publicains, de lui donner l'hospitalité, et loin de leur commander de se dépouiller de leurs richesses, n'a-t-il pas prononcé sur eux cet équitable jugement? « Aujourd'hui le salut s'est levé » sur cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. » Il loue donc l'usage des richesses, à condition qu'on en fasse part aux autres ; qu'on donne à boire à celui qui a soif, à manger à celui qui a faim, des habits à celui qui est nu, et qu'on ouvre à l'étranger une maison hospitalière. Que si personne, à moins d'être riche, ne peut remplir ces devoirs, et s'il nous ordonne en même temps d'être pauvres pour être sauvés, que fait-il autre chose, si ce n'est d'ordonner et de défendre à la fois ? Donner et ne pas donner, nourrir et ne pas nourrir, distribuer et ne pas distribuer, exercer l'hospitalité et ne pas l'exercer? Commandement absurde et inexécutable.

Il ne faut donc pas nous défaire d'une richesse qui peut être utile à notre prochain. La nature des richesses est d'être possédées et de secourir. Dieu lui-même les a formées et accommodées à notre usage. Elles sont, entre les mains de celui qui sait les employer, la matière et l'instrument du bien. Si quelqu'un fait un ouvrage d'après les règles de l'art, son ouvrage est bon ; s'il ne connaît point l'art, et qu'il ne l'emploie pas, son ouvrage est mauvais ; mais la faute en est à lui seul, et non pas à l'art, qu'il n'a pas employé. Il en est de même des richesses. Elles ne sont simplement qu'un instrument. En usez-vous avec justice, vos œuvres sont bonnes ; avec injustice, elles sont mauvaises. Leur nature est d'obéir, non de commander. Elles ne méritent par elles-mêmes ni louange ni blâme ; leur usage seul, qui dépend de nous, car Dieu nous a fait libres, détermine leur nature. Ce n'est donc pas nos richesses qu'il faut détruire, ce sont nos vices, qui nous empêchent de les faire servir aux bonnes œuvres et à la vertu. Devenez ainsi probes et pieux, vos richesses et leur usage le deviendront. Ces biens que nous possédons et qu'on nous ordonne de

vendre ce sont nos passions, les troubles et les inquiétudes fatales du monde.

Une autre réflexion encore qui le prouve mieux. Il est des choses hors de notre âme; il en est d'autres qui sont en elle. Les choses qui sont hors de notre âme paraissent bonnes ou mauvaises, suivant l'usage que nous en faisons. Faut-il donc, je le demande, pour obéir au Seigneur, renoncer à des richesses qui n'emportent pas avec elles les troubles intérieurs de notre âme, ou n'est-ce pas plutôt ces troubles, dont la destruction sanctifie les richesses mêmes, qu'il faut étouffer et détruire ? Que sert au riche orgueilleux qui, sans se dépouiller de ses passions, se dépouille de ses richesses, que lui sert, dis-je, ce vain sacrifice ? Devenu pauvre des biens de la terre, resté riche de penchants honteux et de criminels appétits, il n'a plus, il est vrai, de quoi satisfaire ses passions ; mais ses passions vivent toujours dans son âme, et, par une puissance maligne qui leur est propre, elles s'y nourrissent et la dévorent. Il garde ce qu'il devait rejeter, il rejette ce dont il aurait pu faire un bon usage. Il se prive volontairement des secours que la richesse eût pu lui donner, et il rallume ses vices et ses passions au feu du besoin. Renoncez donc aux possessions nuisibles, conserve celles de qui l'usage pieux et modéré peut vous être utile. Songez que ce qui est hors de vous ne peut, sans vous, vous faire aucun mal. Jouissez des biens que le Seigneur vous donne, et dont lui-même vous indique l'usage ; rejetez vos vices et vos passions, qui corrompent ces biens et vous en font faire un emploi criminel ; vous obéirez ainsi au Seigneur.

C'est, en effet, la multitude de nos vices qui nous est mortelle ; c'est leur destruction qui nous est salutaire. C'est du vice qu'il faut appauvrir et dépouiller notre âme, afin d'entendre ces paroles consolantes du Sauveur : « Venez, suivez-moi. » La voix du salut s'ouvre à la pureté du cœur; elle se ferme à son impureté. Cette impureté n'est point dam vos richesses, elle est tout entière dans vos profanes amours, dans la flamme inextinguible de vos désirs ; car si, étant riche, vous reconnaissez tenir de la munificence divine l'or, l'argent et les maisons que vous possédez, et que vous les rendiez, dans la personne de vos frères, au Dieu qui vous les a donnés ; si vous reconnaissez que vous les possédez plus pour les autres que pour vous-mêmes ; si, vous élevant au-dessus de leur possession par la force de votre esprit, vous leur commandez au lieu de leur obéir ; si vous ne

vous enfermez point dans des sentiments égoïstes comme dans une demeure impénétrable, mais que vous fassiez servir vos richesses à l'œuvre divine de votre salut; si, lorsque la nécessité l'exige, vous vous privez de vos trésors et supportez leur perte et la pauvreté qui en est la suite, avec la même tranquillité d'esprit, la même joie pure et inaltérable dont vous jouissiez au milieu de votre abondance, c'est vous que le Seigneur proclame heureux, et appelle pauvre d'esprit, héritier assuré du royaume des cieux, où vous n'entreriez pas si vous rejetiez le fardeau de vos richesses, par la seule impuissance de le porter.

Celui dont l'âme est toute pleine du sentiment impur de ses richesses, qui, fermant son cœur à l'esprit de Dieu, le remplit d'or et de terre, de qui l'esprit et le corps se fatiguent sans relâche à accroître ses biens sans mesure, esclave enchaîné par le monde et courbé vers cette terre de laquelle il est sorti et à laquelle il doit retourner, comment un tel homme pourra-t-il brûler du saint désir de posséder Dieu ? un homme, dis-je, qui ôte son cœur de sa poitrine pour y placer un froid métal : non, il est tout entier dans les richesses dont le coupable amour l'enchaîne, et c'est là que Dieu le retrouve ; car où est votre trésor, là aussi est votre cœur, le Seigneur reconnaît deux espèces de trésors ; l'un bon : « l'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor; » l'autre mauvais : « et l'homme mauvais tire de mauvaises choses d'un mauvais trésor, car la bouche parle de l'abondance du cœur. » De ces deux trésors, l'un, si vous le trouvez, vous est une source de biens ; la possession de l'autre, loin d'être utile et désirable, entraîne, au contraire, votre perte et votre ruine. Les richesses, comme les trésors dont parle le Sauveur, sont de deux espèces, les unes bonnes, les autres mauvaises : les bonnes méritent notre amour; les mauvaises, notre mépris. La pauvreté spirituelle est la seule qui soit appelée heureuse. « Heureux les pauvres !» a dit saint Mathieu ; mais quels pauvres ? les « pauvres d'esprit, » a-t-il ajouté. Et pour mieux faire entendre sa pensée : « heureux ceux qui ont faim et soif de la justice de Dieu ! » Malheureux donc, au contraire, et bien malheureux, les pauvres qui, privés à la fois des biens célestes et terrestres, ne connaissent ni Dieu ni sa justice!

Ainsi donc, la difficulté qu'éprouveront les riches pour entrer dans le royaume des deux ne doit pas être comprise grossièrement et à la lettre, mais dans un sens spirituel et mystique. Notre salut ne dépend pas, en effet, des choses qui sont hors de nous : il importe peu que

nous en soyons privés ou que nous les possédions avec abondance ; qu'elles soient grandes ou petites, illustres ou obscures, approuvées ou désapprouvées ; il dépend des vertus de notre âme : la foi, l'espérance, la charité, l'amour du prochain, la vraie science, la douceur, la modération, la vérité. Il est leur ouvrage et leur récompense. Un homme vivra-t-il pour être beau ? Périra-t-il pour être laid? Non; mais quelque soit le corps qu'il habite, il vivra, s'il le conserve chaste ; il périra, s'il le corrompt. Son corps est le temple de Dieu. La vie et la mort ne sont ni dans la beauté ni dans la laideur de nos membres, elles sont dans l'âme, qui les fait mouvoir. « Si quelqu'un te frappe au visage, nous dit le Sauveur, souffre-le. » Un homme robuste et vigoureux peut obéir à ce commandement, un homme faible peut le transgresser par la violence de son esprit Ainsi, un pauvre qui manque de tout peut s'enivrer d'impurs désirs; un riche, au contraire, peut leur résister, les vaincre, et, soumis a l'esprit de Dieu, mener une conduite pleine de modestie et de pureté. Si donc notre âme est la partie de notre être qui doit posséder la vie, et que la vertu la fasse vivre quand le vice la fait mourir, elle se sauvera, cela est évident, par la privation des voluptés que la richesse produit et enflamme ; elle périra par leur possession. C'est notre âme qui nous fait obéir ou désobéit à Dieu ; c'est elle qui nous rend purs ou impurs devant lui. Ne cherchons pas hors d'elle les causes de nos vices et de nos vertus, nous ne les y trouverions pas.

Le vrai riche, s'appuyant sur la vertu, fait de sa fortune, quelle qu'elle soit, un usage saint et agréable à Dieu. Le faut riche attache sa vie et toutes ses pensées ù une substance extérieure, tantôt périssant tout entière, tantôt passant d'un homme à un autre, et dont enfin rien ne demeure. Comme il y a de vrais et de faux riches, il y a de véritables et de faux pauvres. Les uns, en effet, sont pauvres d'esprit, ce qui est le caractère de la véritable pauvreté ; les autres le sont seulement des biens du siècle, ce qui n'a aucun rapport avec le commandement du Sauveur. C'est à ce dernier, pauvre des biens du siècle et riche de vices, non point à celui qui est pauvre d'esprit et riche selon Dieu, qu'il adresse ces paroles : « Abandonnez ces biens étrangers qui possèdent votre âme, afin que, devenant purs de cœur et d'esprit, vous voyiez Dieu. » Ce qui est dire, sous d'autres paroles, afin que vous entriez dans le royaume des cieux. Comment abandonner vos richesses? En les vendant. Quoi donc ! faudra-t-il que vous receviez en argent le prix de vos héritages? Echangerez-vous des richesses que vos yeux voient et

que vos mains touchent contre un argent également frivole et périssable? Nullement; mais au lieu des richesses qui souillent votre âme que vous voulez sauver, acquérez-en d'autres qui vous rendent semblables à Dieu et vous le font voir. Vous obéirez ainsi véritablement à ses préceptes, et vous en recevrez, pour prix de cette obéissance, une gloire sans fin, une vie éternelle et incorruptible. Vous échangerez des biens superflus qui vous ferment les portes du ciel contre des biens invisibles qui vous les ouvrent. Laissez donc aux pauvres du siècle ces folles richesses, et, vous mettant en peine seulement des spirituelles, amassez-vous un trésor dans le ciel.

Le sens de ces paroles métaphoriques échappa à cet homme riche et attaché à la lettre de la loi. Il ne comprit pas comment il pouvait être riche et pauvre tout ensemble; avoir de l'argent et n'en point avoir ; user des biens du siècle et n'en pas user. Il se retira triste et déconcerté, abandonnant la vie qu'il avait bien pu désirer, mais qu'il ne put acquérir, en regardant comme impossible ce qui ne lui était que difficile. Sans doute, il est difficile de ne pas se laisser circonvenir et entraîner au mal par les charmes et les prestiges dont la possession de grands biens nous environne de toutes parts et nous enveloppe comme d'un réseau. Cependant, il n'est pas impossible que leur possesseur se sauve, si, se détachant de ces faux biens, il se tourne vers les véritables, que Dieu lui apprend à connaître, et s'il fait servir sa richesse temporelle à l'acquisition de l'éternelle richesse. Les disciples eux-mêmes, en entendant ces paroles, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Pourquoi est-ce qu'ils possédaient de grands biens ? Ils avaient abandonné depuis longtemps quelques filets, quelques lignes, quelques méchantes barques qui composaient toutes leurs richesses. Pourquoi donc dirent-ils avec crainte : « Quel homme peut être sauvé ? » C'est que, disciples fidèles et attentifs, ils avaient parfaitement compris le sens caché des paroles de leur maître, et en avaient pénétré la profondeur et l'étendue. Assurés de s'être dépouillés volontairement de tout ce qu'ils possédaient des biens de la terre, et fondant sur ce sacrifice l'espérance de leur salut, ils ne l'étaient pas également de s'être dépouillés de leurs passions et de leurs vices (car ils étaient depuis peu au nombre des disciples du Christ et admis dans sa familiarité) ; aussi étaient-ils effrayés au plus haut degré, et comme ce riche, assez follement attaché à ses biens pour les préférer à la vie éternelle, ils désespéraient eux-mêmes de leur salut. Il leur paraissait

digne d'une grande crainte que la richesse des vices fut assimilée à celle de l'argent, et ils craignaient d'être exclus du royaume des cieux, où Dieu ne reçoit que les âmes chastes et pures.

Le Seigneur répondit à leurs craintes : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » Ces paroles sont à leur tour pleines d'une sagesse profonde. Aucun homme, en effet, ne peut, par l'unique secours de ses vertus et de ses œuvres, vaincre ses passions et apaiser les troubles de son esprit ; mais si ses désirs, élevés vers Dieu, s'enflamment encore davantage par la difficulté qu'il éprouve à les satisfaire; s'il redouble d'ardeur et d'efforts, la grâce divine lui vient en aide et réalise ses espérances. Voulez-vous véritablement, l'esprit de Dieu est avec vous; cessez-vous de vouloir, il se retire. Il est d'un tyran de sauver par force, il est d'un Dieu libéral et indulgent de céder à une volonté forte et librement exprimée. La mollesse et la volupté n'acquièrent point le royaume des deux; c'est la violence qui s'en empare. Cette violence, qui arrache à Dieu notre salut et notre vie, est la seule qui soit sainte et vertueuse. Juge suprême du combat que nous soutenons, contre lui, Dieu cède volontiers à ceux dont le courage ne faiblit point et ne se ralentit jamais. Il aime et se plaît à être vaincu. Aussi, lorsque, saint Pierre, ce disciple choisi et excellent entre tous, ce prince, dis-je, des disciples, pour qui seul le Seigneur voulut acquitter le tribut comme pour lui-même, eut entendu ce discours, il en saisit soudain le sens et la force ; autrement, pourquoi aurait-il dit : « Pour nous, vous le savez, nous avons tout quitté et vous avons suivi ? » S'il parle ainsi des biens terrestres qu'il a quittés, biens sans valeur, même aux yeux des hommes, ne semble t-il pas qu'il se glorifie bien imprudemment et qu'il demande une récompense bien au-dessus d'un si léger sacrifice ? Mais s'il parle, comme je le soutiens, de ses passions et de ses vices qu'il a vaincus et étouffés, c'est bien là le sacrifice que le maître ordonne et qui conduit au ciel. En effet, nous suivons le Sauveur en l'imitant, en rendant notre vie semblable à la sienne, en nous servant de sa conduite et de ses mœurs comme d'un miroir pour régler et embellir les nôtres.

Mais Jésus répondit ; « En vérité, je vous le dis, celui qui laissera tout ce qu'il possède, ses parents, ses frères et ses biens pour moi et pour l'Evangile, recevra au centuple. » Que ces paroles, ni celles d'un autre passage, encore plus dures : « Celui qui ne hait point son père, sa mère, ses enfants et même son âme, ne peut être mon disciple ; » que

les paroles, dis-je, de ces deux passages, ne vous troublent point. Le Dieu de paix ne nous ordonne point de haïr ceux qui nous sont le plus chers, lui qui nous fait un devoir d'aimer nos ennemis mêmes. Si nous devons aimer des ennemis, a plus forte raison nos parents ; si nous devons haïr nos parents, à plus forte raison nos ennemis. Mais ces maximes, qui semblent se détruire entre elles, ne sont pas même opposées. Toutes les deux prennent leur source dans le même principe. Ne vous vengez pas de votre ennemi ; n'aimez pas votre père plus que le Christ. Le premier de ces commandements nous défend la haine et la volonté de faire le mal ; le second nous défend, envers nos parents, un trop grand amour, qui serait nuisible à notre salut. Si donc quelqu'un a un père, un fils, un frère infidèle, qui lui soit un empêche ment pour conserver la foi et acquérir le ciel, qu'il s'en éloigne, qu'il rompe tout commerce avec lui, qu'il remplace une amitié charnelle par une inimitié spirituelle.

Je suppose que le procès de cette séparation s'ouvre et s'instruit devant vous. D'un côté, le père se lève et dit : « C'est moi qui t'ai engendré et nourri, suis-moi donc, conduis-toi comme moi d'une manière impie ; n'obéis point à la loi du Christ, ou tout autre blasphème semblable, qu'un homme corrompu peut proférer. D'un autre côté, écoutez le Seigneur répondre : Je t'ai régénéré en te sauvant de la mort, à laquelle ta naissance t'avait condamné. Je t'ai délivré, je t'ai guéri, je t'ai racheté. Je te montrerai le visage de Dieu, qui est ton père. N'appelle point un homme ton père ; laisse les morts ensevelir les morts. Suis-moi, et je te conduirai dans ce sublime repos des biens cachés, dont personne ne peut exprimer la magnificence, qu'aucun œil n'a vus, qu'aucune oreille n'a entendus, où la pensée de l'homme ne peut atteindre, secrets mystères que les anges eux-mêmes désirent pénétrer, impatients de connaître et de voir les récompenses que Dieu prépare à ceux de ses enfants qui l'aiment. Je suis moi-même le pain dont je te nourrirai ; celui qui mange de ce pain ne meurt point. Je te verserai chaque jour un breuvage d'immortalité. La doctrine que j'enseigne est plus élevée que le ciel. J'ai combattu pour toi contre la mort et je l'ai vaincue. Les peines que méritaient tes crimes et ton incrédulité envers Dieu, à qui tu n'aurais pu les payer, j'ai bien voulu les payer pour toi. » Vous avez entendu les deux parties ; soyez juge dans votre propre cause, prononcez, mais n'oubliez pas que votre salut dépend de la sentence que vous prononcerez; et si votre frère, votre

fils, votre femme, vous tiennent de semblables discours, repoussez-les, et donnez la victoire au Christ. Payez-lui le prix des combats qu'il a livrés en votre faveur.

Vous pouvez dire encore des biens du siècle que vous possédez : Le Christ ne me défend point leur possession ; le Seigneur ne me les envie point. Sans doute ; mais voyez-vous que leur passion soit prête à vous emporter et que la tranquillité de votre âme soit en péril ? Repoussez-les, rejetez-les, haïssez-les, abandonnez-les, fuyez-les. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le sans retard. Il vaut mieux n'avoir qu'un œil et entrer dans le royaume de Dieu, qu'être jeté avec les deux dans le feu éternel. Si c'est votre main, si c'est votre pied, si c'est votre âme, haïssez-les. Mourez pour le Christ en ce monde, vous vivrez dans l'autre éternellement.

Tel est le sens des paroles suivantes ; « Maintenant et en ce temps-ci, qu'il reçoive cent fois autant, des champs, de l’argent, des maisons des frères, au milieu des persécutions. » Ainsi le Sauveur n'appelle pas à la vie ceux-là seulement qui n'ont ni argent, ni maisons, ni frères, il y appelle les riches comme les pauvres. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il veut que ses frères soient dignes de lui ; que leurs mœurs soient semblables aux siennes; qu'ils soient tels que Pierre et André, Jacques et Jean, fils de Zébédée, en paix entre eux et avec lui-même. Il ne veut point que nos possessions nous soient une cause de persécution et de troubles. Tantôt la persécution nous vient du dehors, lorsque les hommes, par haine, par envie, par amour du gain, par les suggestions du démon, persécutent les fidèles ; tantôt, plus cruelle et plus redoutable, elle naît du fond même de notre âme. Elle se sert, pour nous combattre, de nos propres désirs, de notre penchant à la volupté. Elle nous remplit de coupables espérances, de songes vains, de folles chimères. Elle allume en nous des cupidités honteuses et des amours qui nous rendent semblables aux bêtes. Notre âme, ainsi tourmentée, devient furieuse et haletante ; ses sentiments, ses affections, sont autant d'aiguillons et de pointes de fer qui la déchirent et l'ensanglantent Quelle persécution plus cruelle que celle qui, naissant dans notre âme, nous est toujours présente et inévitable. Quel plus terrible ennemi que celui que nous portons sans cesse et en tout lieu avec nous ! La persécution vient-elle du dehors, elle nous éprouve par les feux de la tentation ; vient-elle du dedans, elle nous tue. La guerre que le hasard ou une cause étrangère allument contre nous, s'éteint

facilement. La guerre que nous livrent nos passions ne s'éteint qu'avec notre vie. Sentez-vous que cette persécution intérieure s'allume en vous à cause des richesses, des frères ou des amis que vous possédez ; abandonnez cette possession funeste qui vous entraîne au mal, défaites-vous d'une maladie dangereuse, donnez-vous la paix à vous-même, et, vous tournant tout entier vers l'Évangile, choisissez le Sauveur pour guide, confiez-lui le soin de votre âme; il la conduira, la consolera, la fera jouir d'une éternelle vie. Ce qui est visible passe, ce qui est invisible ne passera point La vie de ce monde est passagère et ne s'appuie sur rien de solide, la vie future est éternelle.

« Les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers. » Ces paroles renferment un sens profond qui exigerait, pour être compris, de longues et de sérieuses explications. Toutefois elles ne sont pas nécessaires à mon sujet; car ce passage ne s'adresse pas seulement aux riches, mais à tous les fidèles. Mes recherches n'iront donc pas plus avant, persuadé que je suis d'avoir prouvé d'une manière satisfaisante que le Sauveur ne condamne point les richesses et n'exclut pas de son héritage ceux qui les possèdent; pourvu qu'attentifs à observer tous ses préceptes, préférant la vie aux choses de la terre, les yeux fixés sur lui comme sur un sage pilote dans une navigation dangereuse, ils recherchent avec une sainte avidité ce qu'il veut, ce qu'il ordonne, ce qu'il exige, d'où ils doivent partir, et par quels moyens ils peuvent arriver au but qu'il leur montre et qu'ils se proposent d'atteindre. Quel crime, en effet, commet un homme qui, avant d'avoir embrassé la foi, réunit par son travail et son économie assez de bien pour mener une vie tranquille et honnête ? De quoi est coupable ce qui est encore plus fort, celui que Dieu place dès sa naissance, au milieu des richesses, de la puissance et des honneurs, sans aucune participation de sa volonté ? Si la vie lui est refusée seulement parce qu'il est riche, et s'il n'a point dépendu de lui de ne l'être pas, son créateur lui fait assurément injustice en le privant des biens éternels pour lés biens périssables qu’il lui adonnés. Qu'était-il besoin, d'ailleurs, que la terre produisit tant de richesses, si ces richesses donnent la mort? Dieu ne saurait être injuste. Si donc, étant riche et puissant, vous séparez votre cœur de votre pouvoir et de vos richesses; si vous êtes sobre dans leur usage et modeste dans vos pensées ; si vous cherchez Dieu uniquement, avide de le posséder et de vous entretenir avec lui, tout riche que vous êtes des biens du

siècle, vous êtes pauvre selon Dieu, libre, invincible, invulnérable au milieu même de vos richesses. Si, au contraire, vous en abuser, c'est à vous que le Sauveur adresse ces paroles : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Tel est le vrai sens de cette expression mystérieuse que j'ai déjà expliquée dans l'exposition des principes de la théologie.

Exposons d'abord le sens le plus remarquable de cette parabole, et disons surtout à qui elle s'adresse ; qu'elle apprenne aux riches à ne point négliger leur salut, comme si toute espérance d'être sauvés leur était ravie; qu'elle leur apprenne, dis-je, non point à accuser la richesse et à la rejeter loin d'eux comme leur plus cruelle ennemie, mais à en faire un saint usage qui leur puisse acquérir le ciel. La crainte salutaire qu'ils ont de leurs richesses les empêche bien de périr; mais l'assurance qu'ils ont d'être sauvés ne suffit point pour qu'ils le soient effectivement Examinons donc quelle est l'espérance que Dieu leur prescrit, et comment leur richesse, qui semblerait devoir détruire leur espérance, leur prête, au contraire, un secours favorable pour en obtenir l'accomplissement Le maître, interrogé, répond que le plus grand de tous les commandements est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces. » Ce commandement est, en effet et à juste titre, le premier et le plus grand de tous. Il nous explique nos devoirs envers Dieu, qui est notre père, qui a tout créé, qui conserve tout, dans le sein duquel reviendront tous les hommes qui seront sauvés. Avant que nous pussions le connaître et l'aimer, il nous a aimés et choisis ; ce serait donc une affreuse ingratitude de porter ailleurs notre amour, la seule chose qu'il nous demande pour tous les biens dont il nous comble, la seule enfin que notre faiblesse puisse lui donner, puisqu'il est parfait et n'éprouve aucune sorte de besoin. Cet unique et ardent amour qu'il exige de nous, il nous le paie par une récompense incorruptible. Plus nous l'aimons, plus nous lui ressemblons ; plus notre nature se mêle et se confond avec la sienne.

Le second commandement n'est pas, nous dit le Sauveur, de beaucoup inférieur au premier : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Vous aimerez donc votre Dieu plus que vous-même. Jésus-Christ, à qui un de ses auditeurs demandait : qui est mon prochain? ne le définit point, comme l'auraient fait les Juifs, par la

proximité du sang. Il ne dit point : C'est votre parent, votre concitoyen, un prosélyte, un circoncis, un homme enfin qui obéit à la même loi ; il suppose un homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, est attaqué par des voleurs, percé de coups, laissé sanglant et à demi-mort sur la route. Un prêtre le toit et passe outre ; un lévite passe et ne le regarde même pas ; un Samaritain, méprisé et séparé du reste des Juifs, exerce envers lui la miséricorde. Il ne vient pas en ce lieu comme amené par le hasard, il y vient apportant ou conduisant avec lui tout ce dont son frère blessé peut avoir besoin : de l'huile, des bandages, un cheval. Il donne de l'argent au maître de l'hôtellerie ; il lui en promet encore. « Quel est celui des trois, dit ensuite Jésus-Christ, qui a été le prochain du blessé ? Et comme on lui répondit : Celui qui a exercé envers lui la miséricorde : Allez donc, reprit-il, et faites de même. » La charité est, en effet, la mère de la bienfaisance.

Par l'un et l'autre de ces commandements, le Sauveur nous enseigne la charité et nous en fait une loi ; mais avec ordre et distinction. La première partie de cette vertu appartient à Dieu ; la seconde, à notre prochain. Mais quel autre fut notre prochain plus que le Sauveur lui-même ? Quel autre exerça envers nous de plus grandes miséricordes? Près de périr sous les blessures sans nombre que les esprits des ténèbres nous avaient portées, l'âme remplie par eux de fausses craintes, de désirs impurs, d'aveugles fureurs, de voluptés trompeuses et inquiètes, il a guéri tontes nos blessures, il a détruit et déraciné nos vices, non point comme la loi, dont les effets, se ressentant de la malignité de leur origine, sont faibles et impuissants; mais en portant lui-même Je tranchant de la hache au pied de l'arbre du mal, et en arrachant de ses mains toutes ses racines. Il a versé sur les blessures de nos âmes un vin précieux qui est le sang de la vigne de David ; il a tiré de ses entrailles l'huile abondante dont il les a arrosées. Il les a liées et réunies par des bandages indissolubles, la foi, l'espérance et la charité. Il a ordonné aux anges, aux principautés et aux puissances du ciel de nous servir, et il leur en a payé le prix en les délivrant de la vanité du monde dans la révélation de la gloire des fils de .Dieu. Aimons donc ce Dieu bienfaisant, aimons-le de toutes nos forces et plus que nous-mêmes. C'est l'aimer, que de faire sa volonté et d'obéir à ses préceptes. « Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera point dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon père. » Et ailleurs : « Pourquoi me dites-vous Seigneur,

Seigneur, et.ne faites-vous pas ce que je dis? » Et ailleurs encore ; « Heureux vous qui voyez et entendez ce que ni les justes ni les prophètes n'ont vu; pourvu que vous fassiez ce que je dis ! »

Le premier donc est celui qui aime le Christ ; le second, celui qui aime ses frères et leur rend tous les bons offices qui dépendent de lui. Ce que nous faisons pour un des disciples du Seigneur, nous le faisons pour le Seigneur lui-même. Le Seigneur le reçoit et se l'attribue : « Venez, bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné a boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. » Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire ; quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons recueilli; ou sans vêtements, et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade, on en prison, et que nous vous avons visité? Et le roi, répondant, leur dira : « Je vous dis, en vérité, qu'autant de fois que vous l'avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait pour moi. » Il dira, au contraire, à ceux qui n'auront rien donné : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous » avez refusé ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez refusés. » Il répète encore dans un autre passage : « Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui vous méprise me méprise. »

Il les appelle ses fils, ses amis, ses petits enfants, petits, en effet, dans ce monde, si on les compare à la grandeur future qui les attend au ciel. « Ne méprisez pas, nous dit-il, un seul de ces petits, car leurs anges voient toujours la face de mon père, qui est dans le ciel. » Et ailleurs : « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner le royaume des cieux. » C'est encore pour cela qu'il disait que le plus petit dans. le royaume des deux, c'est-à-dire son disciple, était plus grand que Jean-Baptiste, quoique ce saint précurseur fût le plus grand d'entre les enfants des hommes. « Celui, dit-il encore, qui reçoit un juste ou un prophète, en qualité de juste ou de prophète, recevra la récompense d'un juste ou d'un prophète ; et celui qui donnera un verre d'eau froide à un de mes disciples en qualité de mon disciple, ne perdra pas sa récompense. » Et il ajoute : « Employez les richesses injustes à

vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. » C'est dire assez que nos richesses ne doivent pas seulement être employées à notre usage, mais à celui de nos frères ; c'est nous apprendre à tirer la justice de l'injustice, en secourant quelqu'un de ceux à qui Dieu prépare son royaume. Remarquez d'abord qu'il ne vous ordonne point de souffrir qu'on vous demande, ni de permettre que les pauvres vous soient importuns ; mais de chercher vous-même ceux que vous devez secourir, les véritables disciples du Christ. L'apôtre a dit admirablement : « Dieu aime l'homme qui donne avec joie, qui se complaît dans ses bienfaits; qui donne sans murmure, sans distinction, sans regrets, véritable caractère de la bienfaisance. » Ce fidèle est encore plus grand, à qui le Sauveur dit dans un autre passage : « Donnez à tous ceux qui vous demandent. » C'est imiter, en effet, la bonté facile et inépuisable de Dieu. Cette doctrine paraît être élevée au-dessus même de la perfection, de ne pas attendre qu'on vous demande ; mais de chercher vous-même ceux qui sont dignes d'être secourus.

Quelle récompense cependant de votre charité et de vos bienfaits, les tabernacles éternels ! Quel admirable et divin commerce! échanger des biens qui périssent contre des biens qui ne périssent pas ! Vous bâtir de vos propres mains dans le ciel une demeure indestructible ! O vous qui êtes riches, si votre folie ne vous aveugle point, hâtez-vous, faites, concluez un marché si avantageux ! Parcourez, s'il le faut, la terre entière ; n'épargnez ni soins ni dangers. Tandis que cette vie vous est laissée, tandis que vous le pouvez encore, achetez le royaume des deux. Pourquoi mettre votre joie dans des pierres précieuses, dans des palais que le feu dévore, que le temps détruit, qu'un tremblement de terre ébranle et renverse, que l'injustice des tyrans vous ravit î Tournez vos vœux vers les palais célestes. Y voulez-vous régner avec Dieu ? Un homme vous les ouvrira. Partagez avec lui vos trésors terrestres; il partagera avec vous les trésors du ciel. Pressez, priez, suppliez pour qu'il accepte vos bienfaits. Craignez surtout qu'il ne les refuse. Il ne lui est point ordonné de les recevoir, il l'est à vous de les lui offrir. Le Seigneur enfin n'a point dit: Offrez, donnez, soyez bienfaisant et secourable, il a dit: « Faites-vous un ami. » Pensez-vous qu'un ami s'acquière par quelques présents ? Non, il y faut une longue habitude, une longue suite de soins et de bienfaits. Pensez-vous qu'il suffise

d'être fidèle, patient, charitable un seul jour? Non, il faut l'être tous les jours de votre vie. Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Comment un homme nous distribuera-t-il les trésors du ciel? écoutez ce que dit le Seigneur: « Je ne donnerai pas seulement à mes amis, mais aux amis de mes amis. » Eh ! qui est l'ami de Dieu ? Ce n'est point à vous à juger lequel de vos frères est digne ou indigne de ce nom. Vous pourriez vous tromper en choisissant. Ne choisissez donc pas. Donnez à tous indistinctement ; n'enchaînez point votre bienfaisance par la crainte de la répandre sur ceux qui en sont indignes. Vous pourriez, par cette précaution dangereuse, passer sans les secourir auprès des amis de Dieu, et un seul, vous le savez, un seul d'entre eux que vous négligez de secourir, vous rend digne du feu de l'enfer. D'ailleurs, en donnant à tons ceux qui sont dans le besoin, vous donnerez infailliblement à celui qui peut faire votre salut auprès de Dieu. « Ne jugez point, de peur d'être jugés. La mesure que vous ferez aux autres est celle qui vous sera faite. » Dieu vous la rendra bonne, pleine et surabondante. » Ouvrez donc vos entrailles à tous vos frères inscrits au nombre des disciples du Seigneur, n'en repoussez aucun par dégoût de leur âge, de leur faiblesse ou de leur laideur. Ces haillons qui les couvrent, ces maladies qui rendent leur corps difforme ou défigurent leur visage, loin de vous inspirer de l'aversion, doivent, par un juste retour sur vous-mêmes, vous faire réfléchir que c'est une des nécessités de notre faible humanité, une leçon commune à tous les hommes. Songez d'ailleurs que, sous cet extérieur repoussant, sont cachés le Père et le Fils : le Père, qui nous a créés ; le Fils, qui est mort pour nous et qui ressuscite avec nous.

Cet extérieur offert à leurs yeux trompe la mort et le démon, à qui demeure invisible et cachée la beauté intérieure qu'il renferme. Pleins de mépris pour la chétive faiblesse de notre corps, ils s'élèvent contre lui avec une vaine fureur, aveugles qu'ils sont pour voir les richesses intérieures de notre âme, et ne comprenant pas combien est grand le trésor que nous portons dans ce vase d'argile, trésor défendu par la puissance du Père, par le sang du Fils, par la rosée du Saint-Esprit. Mais vous, qui avez goûté des fruits de la vérité et qui êtes jugés dignes des récompenses que le Sauveur vous a acquises par son sacrifice, craignez de tomber dans une si funeste erreur ! Rassemblez, contre l'usage ordinaire des autres hommes, rassemblez autour de vous, pour vous défendre, une armée inhabile à la guerre, impuissante à répandre le

sang, que la colère ne trouble pas, que les vices ne souillent point ; des vieillards admirables de piété, des orphelins de mœurs pures et religieuses, des veuves instruites à la patience et à la douceur, des hommes ornés et embellis par la charité ; faites-vous-en, par vos richesses, des gardes vigilantes autour de votre âme et de votre corps. Dieu les commandera. Par eux, par les prières des saints, votre navire, prêt à s'enfoncer dans l'abîme, se relèvera et voguera légèrement vers le ciel. Par eux, toutes vos maladies seront vaincues, toutes vos craintes effacées et détruites, et la violence du démon se brisera impuissante contre la doctrine qu'ils vous apprendront à méditer et à suivre.

Aucun des membres de cette milice courageuse ne restera oisif et inoccupé, aucun ne vous sera inutile. Les uns verseront devant Dieu des prières pour votre salut ; les autres verseront des larmes. Ils vous consoleront dans, vos afflictions, vous instruiront dans votre ignorance. Ceux-ci vous reprendront avec hardiesse; ceux-là vous donneront des conseils pleins de bienveillance ; tous enfin, sans crainte, sans fard, sans dissimulation, sans flatterie, vous entoureront, comme d'un rempart, d'une sincère et solide amitié. Quelle douceur dans leurs bons offices! Quelle puissance dans la généreuse liberté de leurs conseils ! Quelle sincérité dans leur foi, garantie par la crainte de Dieu ! Quelle vérité dans leurs paroles, que le mensonge ne saurait souiller ! Quelle beauté dans leurs œuvres ! Choisis de Dieu pour le servir, pour le fléchir et pour lui plaire ; n'aimant pas votre corps, mais votre âme; vous parlant, .mais s'adressant au roi invisible qui habite en vous, roi des temps et de l'éternité.

Tous fidèles, tous admirables de justice et de probité, tous aimés de Dieu, auquel ils ressemblent, et le front ceint comme d'un diadème de la couronne éclatante de leurs bonnes œuvres. Il en est même parmi eux qui, choisis entre les choisis, élus entre les élus, brillent d'une gloire d'autant plus vive que, s'éloignant volontairement des dangers du monde, ils s'ouvrent, par leur modestie, un port assuré contre ses orages ; qui, craignant de paraître saints, rougissent quand on leur en donne le nom ; qui cachent au fond de leur cœur d'ineffables mystères, et dédaignent d'exposer leur gloire en spectacle aux regards des hommes. Ce sont ces justes que l'Ecriture Sainte appelle la lumière du monde et le sel de la terre, véritable semence de Dieu, son image et sa ressemblance, ses enfants et ses héritiers. Voyageurs exilés en ce monde par cette haute sagesse, dont leur destinée merveilleuse est

d'accomplir les desseins cachés ; des choses que le monde enferme, soit visibles, soit invisibles, les unes ont été faites pour leur usage, les autres pour les éprouver, les purifier et les instruire. Le monde fut créé pour eux. Tant que cette semence divine germera et produira des fruits sur la terre, la terre ne périra point. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels, le monde entier se dissoudra.

Quel besoin, en effet, Dieu aura-t-il alors des mystères de la charité, puisque nous serons dans son sein, que son fils nous aura ouvert et dont seul il pouvait nous parler? Puisque Dieu est lui-même la charité, cette vertu puissante qui nous le fait vaincre et posséder. Notre père, par un pouvoir divin qui nous est caché, il est aussi notre mère par une miséricorde éclatante qui frappe nos yeux. Pour nous, il réunit dans son amour et dans ses bienfaits, la double nature de père et de mère. Il nous le prouve en engendrant un fils qui nous sauve ; et ce fruit de la charité est lui-même la charité. C'est pour elle qu'il est descendu du ciel; c'est pour elle que, se faisant homme, il a revêtu à la fois nos misères et notre corps, se mêlant et s'abaissant ainsi à notre faiblesse pour nous relever par sa force. Sur le point de mourir pour nous, il nous laisse son testament. « Je vous laisse, dit-il, mon amour. » Quel amour, grand Dieu ! et à quel excès n'est-il pas monté ! Il fait pour chacun de nous en particulier le sacrifice de sa vie, sacrifice que les âmes réunies de tous les hommes ne méritaient pas et ne sauraient payer. Il veut que nous l'imitions et que chacun de nous soit prêt à donner sa vie pour celle de son frère. Et quand il nous fait un devoir de nous aimer fraternellement et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre ; quand l'alliance divine qu'il fait avec nous est à ce prix, nous enfermerons, nous réserverons poumons seuls des biens périssables, entièrement étrangers à la nature immortelle de notre âme ! Nous tiendrons sous la clé, nous nous refuserons l'un à l'autre de viles richesses que le feu doit bientôt dévorer ! Cette parole de saint Jean est vraiment divine et pleine d'une tendre sollicitude pour notre salut : « Celui qui n'aime point son frère est un homicide. » Race de Caïn, disciple du démon, sans entrailles, sans espérances, frappé de stérilité et de mort, il n'est point un rejeton de la vigne céleste éternellement vivante; il est une branche sèche, condamnée, coupée et jetée au feu.

Mais apprenez, en finissant, quelle est la voie par excellence qui conduit au ciel, et que saint Paul ouvre devant nous en ces termes : « La charité ne cherche point ses propres intérêts, mais elle se répand sur

son frère et brûle pour lui d'un ardent amour qui semble aller jusqu'à la folie. La charité couvre la multitude des péchés, La charité parfaite bannit toute crainte; elle n'agit ni par envie ni par orgueil; elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finira jamais, au lieu que les prophéties s'anéantiront, les langues cesseront, la science sera abolie. Or, ces trois choses, la foi, l'espérance et la charité, demeurent maintenant, mais la charité est la plus excellente des trois. » Quoi de plus vrai? La foi passe, en effet, quand nous voyons de nos yeux le Dieu auquel nous croyons. L'espérance s'évanouit quand nous possédons les objets dont le désir la faisait vivre. La charité s'accroît encore dans sa perfection et s'allume de plus en plus dans le sein de Dieu. Si quelqu'un embrasse cette vertu avec ardeur, quels que soient ses péchés et ses crimes, la charité, aidée d'une pénitence sincère, les effacera. Je vous le dis, afin qu'en quelque état que vous soyez, votre esprit ne se laisse point vaincre et abattre par le désespoir, afin que vous sachiez positivement quel est le riche qui a une place dans le ciel, et quel usage il fait de ses biens.

Si quelqu'un, surmontant les dangers soit de la richesse, soit de la pauvreté, s'approche chaque jour avec ardeur de la possession des biens célestes, mais qu'ensuite, par hasard, par ignorance, par accident, déjà marqué du sceau de Dieu et délivré de l'esclavage du vice, il retombe dans ses péchés et demeure comme accablé sous leur poids, Dieu le rejette et le réprouve. Tournez-vous vers Dieu de tout votre cœur ; il vous ouvrira lui-même les portes du ciel. C'est un bon père qui se réjouit du repentir vrai de son fils. Voulez-vous que votre repentir soit sincère, ne péchez plus. Arrachez avec soin de votre âme les habitudes vicieuses que vous sentez vous-même vous rendre coupable et digne de mort. Nettoyez votre âme de ses souillures, Dieu reviendra l'habiter. Lui-même il nous apprend que la conversion d'un seul pécheur, le remplit, lui et ses anges, d'une joie pure et incomparable. Aussi est-ce pour cela qu'il criait : « Je veux la miséricorde, non le sacrifice. Je ne veux pas que le pécheur meure, mais qu'il se repente. Vos péchés, fussent-ils rouges comme la pourpre, fussent-ils plus noirs que la suie, je les laverai et les rendrai plus blancs que la neige. » Il peut seul, en, effet, remettre à notre repentir les fautes que nous commettons envers lui, et il nous ordonne de remettre chaque jour au repentir de nos frères celles que nos frères commettent

envers nous. Mais si nous, qui sommes mauvais, nous savons cependant pardonner le mal et faire le bien, combien plus le père des miséricordes, ce bon père de toute consolation, dont les entrailles sont toutes pleines de complaisance et d'amour, saura-t-il attendre avec patience la conversion et le retour de ses enfants ! Se repentir sincèrement, c'est ne plus pécher ; c'est ne plus regarder en arrière, ne plus revenir sur ses pas.

Dieu nous accorde le pardon de nos crimes passés. C'est à nous de n'en plus commettre. Regrettons amèrement ceux que nous avons commis; demandons lui avec ardeur qu'il les efface de sa mémoire, et que les couvrant des voiles de sa miséricorde et de la rosée du Saint-Esprit, ils soient devant lui comme s'ils n'étaient pas. « Dans l'état où je vous trouverai, dit-il, je vous jugerai. » Et chaque jour il nous montre notre fin prochaine dans la fin commune de tous les hommes. Il nous avertit, par ces paroles, que si nous nous détournons à la fin de nos jours de la bonne voie où nous aurons marché toute notre vie nos bonnes œuvres périront et ne nous défendront pas contre sa justice; que si, au contraire, après avoir vécu dans la dissolution et dans le crime, nous nous repentons sincèrement, et persistons jusqu'à la, fin dans la sincérité de notre repentir, tous nos péchés, quelque grands qu'ils aient été nous seront pardonnes et remis. Mais les maladies de l'âme ont besoin, pour être guéries, de soins plus assidus, d'une diète plus austère que celles du corps. Veux-tu, ô voleur, que ton crime te soit remis? Cesse de voler. Adultère, éteins les flammes d'une passion criminelle. Impudique, vis chastement. Détenteur injuste du bien d'autrui, restitue-le et ajoutes-y encore da tien. Faux témoin, apprends à être vrai. Parjure, cesse de jurer. Vous tous enfin, qui êtes vicieux, retranchez, coupez vos vices jusqu'à la racine; arrachez de votre âme la colère, la cupidité, l'envie, la crainte ; faites surtout la paix avec votre adversaire, afin que Dieu, à votre mort, vous trouve réconcilié avec lui. Je sais qu'il est bien difficile, et presque impossible, d'arracher tout d'un coup et à la fois des habitudes vicieuses et invétérées. Nous le pouvons cependant par le secours de la grâce de Dieu et des prières de nos frères, par une vraie pénitence et des méditations assidues.

Vous tous donc qui êtes riches, orgueilleux de votre puissance et de vos dignités, placez, il le faut pour votre salut, placez au-dessus de vous un homme de Dieu dont la vertu anime la vôtre et qui vous soit un guide fidèle et assuré. Ayez au moins un homme que vous

respectiez, un homme que vous craigniez. Accoutumez-vous à l'entendre vous parler librement, soit qu'il vous blesse par ses reproches, soit qu'il vous touche par des discours pleins de tendresse et de douceur. Des objets toujours agréables fatiguent la vue et gâtent les yeux. Il faut pleurer quelquefois pour les conserver mieux. Il est bon de souffrir pour se bien porter : une volupté prolongée affaiblit et aveugle l'âme; elle se retrempe dans la douleur que lui fait éprouver une juste sévérité. Craignez-le donc quand il s'irrite, gémissez quant il gémit, respectez-le quand il s'efforce d'apaiser votre colère. Allez vous-même au-devant des peines qu'il s'apprête à vous imposer; qu'il passe en votre faveur de nombreuses nuits sans sommeil, versant devant Dieu des prières pour votre salut, et le touchant par les accents d'une voix qui lui est connue. Dieu est tout cœur et tout entrailles pour ceux qui sont ses enfants. Si vous honorez ce saint guide à l'égal d'un ange de Dieu; si vous ne l'attristez point, mais qu'il s'attriste de lui-même à cause de vous, ses prières pour votre salut seront pleines de puissance et de pureté, et votre pénitence ne sera point vaine. « Dieu ne sera ni moqué ni trompé; » de vaines paroles ne le désarmeront point. Il sonde nos reins et nos cœurs, il pénètre la moelle cachée de nos os. Il entend ceux qui crient vers lui du milieu des flammes ; il exauce le repentir de celui qui pleure dans le ventre de la baleine. Toujours près des fidèles, il s'éloigne des infidèles ; mais il revient avec joie à ceux qui reviennent vers lui.

Afin d'accroître encore votre confiance que je vous engage à placer dans le repentir, et de vous assurer que si vous vous repentez sincèrement vos espérances de salut ne seront point vaines, écoutez ce qu'on nous raconte de l'apôtre saint Jean. C'est une histoire religieusement transmise et recommandée à la mémoire des fidèles. Ce saint apôtre, après la mort du tyran, revenu de l'île de Patmos à Éphèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des évoques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit saint lui désignerait. Parmi les villes qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Ephèse, dont plusieurs rapportent le nom, où tandis qu'il consolait ses frères par sa présence et par ses discours, il aperçut un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit ; se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu, « je prends, lui dit-il, cette Église et le Christ à témoins

que je vous recommandé ce jeune homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains ; et tandis que saint Jean redoublait ses recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à son instruction et à sa conduite. Cependant l'apôtre revint à Éphèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié. Il l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, et loi administra enfin le baptême ; mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes qui l'avaient marqué du sceau de Dieu lui étaient une sauvegarde assurée et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère. Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge, oisifs, dissolus, vicieux par choix et par habitude. Les joies de la table, des festins magnifiques, l'entraînèrent d'abord ; bientôt il descendit avec eux dans la rue pour y dépouiller les passants. De la, il s'abandonna à des projets de crimes encore pins grands et plus affreux. Semblable à un cheval jeune et vigoureux qui n'a point de bouche et que le mords ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut, et ne pouvant plus aller au grand par la vertu, il y voulait aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

Cependant de nouveaux soins réclamèrent encore la présence de saint Jean dans cette ville. Il y vint donc ; et après avoir réglé et mis en ordre les affaires qui l'y avaient fait venir, « maintenant, dit-il à l'évêque, rendez-nous le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de cette église, dont vous êtes le chef et que nous avons appelée en témoignage. » L'évêque, pensant d'abord qu'on lui redemandait, par calomnie, un argent qu'il n'avait point reçu, demeurait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eût en sa possession ce qu'il savait bien n'y pas avoir, et n'osant pas non plus se défier de saint Jean. Mais dès que l'apôtre, expliquant sa pensée, lui eut dit : « Je vous redemande le jeune homme que je vous ai confié ; je vous redemande l'âme de mon frère. » Le visage du vieillard se couvrit de larmes, et poussant un profond soupir, il s'écria : Il est mort ! Comment, reprit saint Jean ! de quel genre de mort? Il est mort à Dieu,

répartit l'évêque; il s'est corrompu et perverti, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait il est passé sur une montagne voisine, où il commande une troupe d'assassins et de brigands comme lui. L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « J'avais certes choisi, en vous choisissant, un bon gardien pour l'âme de mon frère ! qu’on m'amène à l'instant un cheval et un guide ! » Il part aussitôt tel qu'il est de l'église, il presse son cheval, il se hâte. Arrivé sur la montagne, et saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-vous de moi, s'écrie-t-il, c'est pour cela que je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé ; mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Cependant saint Jean, oubliant sou grand âge, le poursuivait de toutes ses forces et s'écriait en le poursuivant: « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père vieux et désarmé? Ayez pitié de moi, mon fils ne craignez point; ni votre salut ni votre vie ne sont encore désespérés. Je paierai votre rançon au Christ. Je donnerai ma vie pour la vôtre comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez-vous seulement, et croyez. Je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s'arrête enfin; il s'arrête, le visage baissé vers la terre, et, jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le joindre, il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots et ses gémissements ; il les lave, dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême ; seulement il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds ; il cherche sa main, toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la cherche, il la prend, il la baise comme déjà blanchie et purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Église. Là, par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage tous avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants, et ne la laisse point qu'il ne l'ait réconciliée avec elle-même, rendue à Dieu et à l'Église, pleine de force et de confiance. Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future lorsqu'à la consommation des siècles, les anges porteront sur leurs ailes dans les habitations célestes ceux qui se

seront repentis sincèrement pendant leur vie. Quel spectacle alors s'offrira à tous les regards ! D'un côté, les esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel; de l'autre et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux et les recevant avec une ineffable douceur; répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et, partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes, des évangélistes et des saints; qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et toutes se» œuvres, en verra à la fin l'accomplissement, et la vérité brillera sans voile à ses yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en bannissez plus, votre âme en se séparant de son corps ne devra rien à la justice divine, et, lorsque le Sauveur, environné de l'année céleste, apparaîtra au monde expirant dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer; mais si, au contraire, vous demeurez dans vos vices ; si vous vous y plaisez et que vous vous y enfonciez chaque jour davantage; si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu ni vos richesses ; c'est votre âme qui s'est perdue et vous a perdus avec elle. Tournez vos regards et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse ; votre Père, qui est dans les cieux, vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son fils Jésus-Christ, roi des vivants et des morts ; à lui, par son Fils et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté, maintenant et toujours, dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. *Amen.*